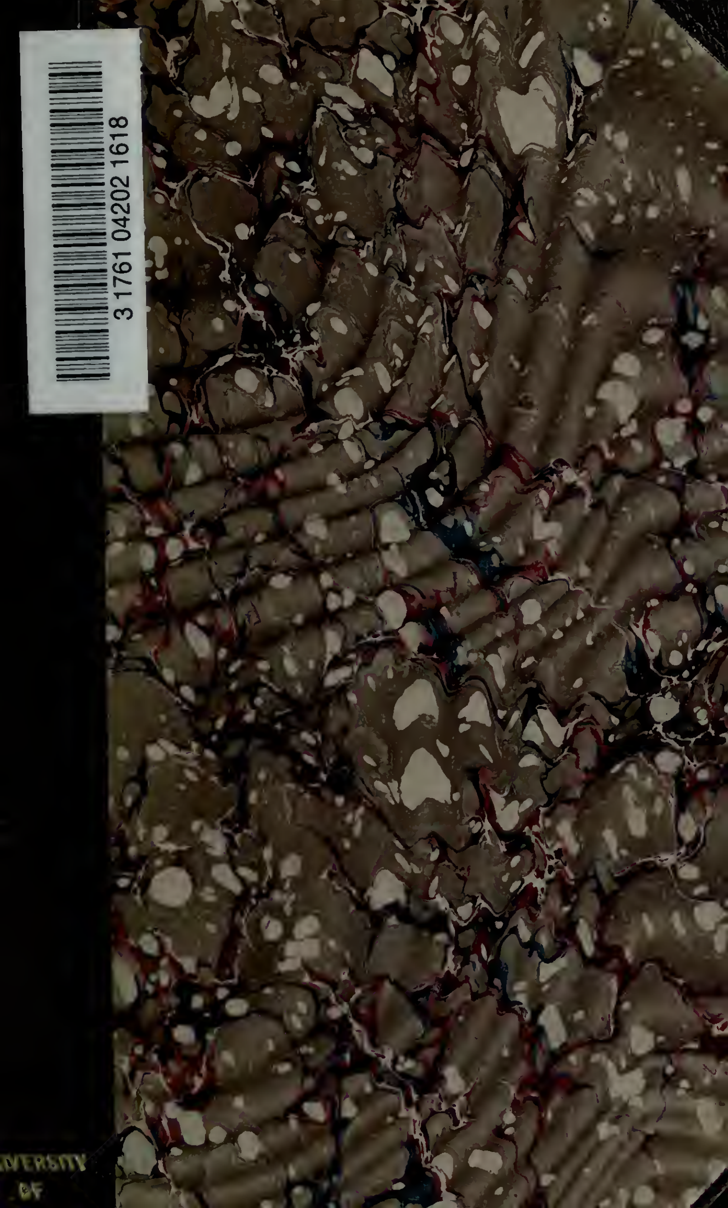

3 1761 04202 1618

BIBLIOTHÈQUE

DES MÉMOIRES

RELATIFS A L'HISTOIRE DE FRANCE

PENDANT LE 18e SIÈCLE

AVEC AVANT-PROPOS ET NOTES

PAR M. Fs. BARRIÈRE

TOME XXV

TYPOGRAPHIE DE H. FIRMIN DIDOT. — MESNIL (EURE).

MÉMOIRES

DU

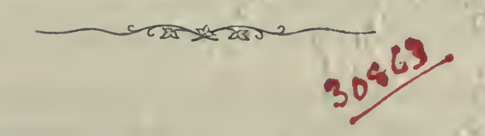
DUC DE LAUZUN

ET

DU COMTE DE TILLY

AVEC AVANT-PROPOS ET NOTES

PAR M. Fs. BARRIÈRE



PARIS

LIBRAIRIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES, FILS ET Cie

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT, RUE JACOB, 56

1862

INTRODUCTION.

Oui, c'est M. le duc de Lauzun, célèbre sous Louis XVI par ses séductions et sa valeur, qu'on va retrouver dans ces lignes. — Jamais jours brillants ne furent suivis de plus sombres orages. Il n'eut longtemps qu'à se montrer pour plaire : toute l'Europe tendre et galante allait au-devant de ses vœux. La gloire, qu'il courtisait aussi, lui fut plus rebelle. Vivant il était volage, mort il fut indiscret. Quand ses Mémoires parurent pour la première fois, sous la Restauration, des beautés sur le retour pouvaient peut-être encore rougir de ses aveux. Cependant la Restauration les permit; nous avons vu le moment, au contraire, où notre âge allait les défendre. Il n'en est rien. Usons donc de la liberté qu'on leur rend ; usons-en toutefois avec réserve, comme sous la Restauration, et, sans parler d'abord ni de Paris ni de Versailles, prenons les choses d'un peu loin.

L'Angleterre voulait trop gouverner ses colonies du nord, en Amérique. Elle frappait de droits arbitraires les objets de consommation que leur portait sa marine marchande. Plusieurs navires anglais venaient d'entrer, chargés de thé, dans le port de Boston, et le thé précisément avait à supporter un tarif onéreux. Une trentaine de Bostoniens, déguisés en sauvages (le costume est peu coûteux), entrent comme par curiosité dans les navires et jettent à la mer

trois cents balles de thé avant qu'on y ait pu mettre obstacle. Voilà, dans sa singularité, le fait qui tout à coup alluma la guerre entre les nations des deux mondes.

Il ne fallait pas moins qu'une conflagration générale pour amener une alliance, un rapprochement entre deux peuples, les Français et les Américains, aussi séparés par leur origine, leurs penchants, leurs mœurs, que par l'immensité des mers. Des habitudes simples, des principes austères, une prudente économie, des formes de discussion et des idées d'indépendance nées du régime municipal, caractérisaient des populations neuves, énergiques, encore incultes comme le sol qu'elles défrichaient. Nuls peuples au contraire ne s'étaient depuis des siècles plus pliés aux volontés monarchiques que les Français. Leur fidélité chevaleresque ennoblissait sous ce rapport leurs soumissions adulatrices; ils prouvaient leur amour par leur obéissance. Mais, d'une part, quand le respect du trône annulait chez nos aïeux les résistances, de l'autre la richesse du sol et les heureux dons de l'esprit avaient, par l'abondance, amené le luxe, et, par les progrès en tous genres, le goût des plaisirs. La France ne semblait plus exister que pour en prolonger l'ivresse : une incurable frivolité, une galanterie qu'on pouvait appeler d'un nom plus sévère, avaient gagné les hautes classes de la société; des vertus de leurs ancêtres les Français n'avaient conservé que la plus brillante valeur.

Elle fut en mille circonstances utile aux États insurgés de l'Amérique, quoique nos jeunes officiers y portassent, avec leur bravoure accoutumée, l'habitude de prodiguer d'amoureux propos autour d'eux dès qu'ils en trouvaient l'occasion. — Conduits par la guerre en des contrées qui

venaient de porter à peine la hache dans les forêts et la charrue dans les champs, M. de la Fayette et M. de Lauzun n'avaient trouvé d'asile, si près de tribus indomptables, que sous le toit d'un hardi colon. Ses deux filles habitaient avec lui. Par désœuvrement ou par habitude, M. de Lauzun adressait d'assez vives déclarations à l'aînée. Dans un pays où le vocabulaire amoureux ne pouvait avoir qu'un but grave, la jeune fille dit au Français entreprenant : « Vos discours me surprennent, monsieur le « duc, car on m'assure que vous êtes marié en France. « — Marié! oui, répondit le duc, mais si peu, si peu que « ce n'est pas la peine d'en parler. Demandez plutôt à « la Fayette! » Nous tenons ce fait curieux de M. de la Fayette lui-même.

Qui donc avait épousé M. de Lauzun, et pourquoi ce mariage fut-il encore moins heureux que toutes les unions du temps? Sa femme était Mlle Amélie de Boufflers, jeune personne douce, timide, aimante. Sa grand'mère était cette personne trop galante qui, duchesse de Boufflers avant d'arriver, par un second mariage, au rang de maréchale et de duchesse de Luxembourg, avait, dans sa jeunesse, motivé ce couplet célèbre :

> Quand Boufflers parut à la cour,
> On crut voir la mère d'amour ;
> Chacun s'empressait à lui plaire
> Et chacun l'avait à son tour.

Ce couplet, souvent redit, honore faiblement la maréchale. Si quelque chose la réhabilite un peu, c'est l'éducation que reçut d'elle Mme de Lauzun. Aussi Mme Necker a-t-elle écrit dans ses mélanges : « La grande considération

« dont jouit Mme de Lauzun dans un âge encore tendre « n'est pas due à la seule vertu; c'est à une pureté « intérieure, c'est au caractère de ses pensées qui se « peint dans tous ses mouvements, et dont sa physio- « nomie est l'image, qu'elle doit l'estime et les égards « dont elle est entourée... Mme de Lauzun rougit dès « qu'on la regarde, et rougit encore de s'être aperçue « qu'on la regardait... »

L'éloge est complet et touchant. Assurément on ne trouvera rien à dire de semblable du duc de Lauzun : il rougissait peu. A peine comprendrait-on de nos jours ce rôle d'homme à bonnes fortunes, et cette suite ou cette complication d'aventures galantes qui constituaient alors une existence, un emploi, donnaient une célébrité, et que M. de Lauzun révèle avec la plus impudente candeur. On pense bien que nous ne détaillerons point ici les amoureuses prouesses de M. le duc : comment les nombrer? Autant compter les arbres d'une forêt, les fleurs de la prairie, les flots qui touchent le rivage, les oiseaux qui traversent l'air ! Ces aventures ont fait et feront toujours le succès du livre. Les succès de l'auteur des Mémoires eurent une cause à part.

M. de Lauzun porta, de son temps, un trait distinctif dans l'immoralité qu'on décorait du nom de galanterie, et qui, de vieille date en France, prend, de règne en règne, le caractère du prince et de l'époque : grossière jusqu'à l'obscénité sous François Ier et son fils ; mêlée sous Charles IX et sous Henri III aux poignards, aux poisons, aux cruautés des guerres religieuses ; sans mesure, mais gaie ; courtoise, et l'on peut dire presque nationale, sous Henri IV ; plus contenue sous son fils,

le pieux et mélancolique Louis XIII; autorisée sous Louis XIV de l'exemple et de toute la majesté du trône; s'associant à l'orgie sous la Régence; appelant aux derniers jours de Louis XV la prostitution dans Versailles, et sachant du moins après Louis XV éviter l'éclat et respecter, dit-on, les convenances. Quelles convenances et quel respect! Ces mémoires en donneront une idée.

M. de Lauzun, il faut en convenir, introduisit une innovation dans ces mœurs; il créa le libertinage romanesque. La passion devait servir de prétexte ou d'excuse aux désordres. On cédait à la violence de ses sentiments, et la preuve, c'est qu'ils inspiraient des dévouements inaccoutumés. On trouvait dans Versailles des lettres écrites avec du sang. Un seigneur d'un beau nom, surpris par le guet sur le balcon d'une femme, se laissait conduire en prison comme voleur pour ne pas trahir en lui l'amant; et dans les Mémoires de Mme de Genlis on voit que le chevalier de Custine se déguisait en mendiant pour la suivre, en coiffeuse pour avoir de ses cheveux, et sur un mot d'elle courait faire fort bravement la guerre en Corse. — Pour plaire à Mme de Genlis sans doute! — Non; mais pour lui faire accroire qu'il désirait lui plaire et cacher par là le secret d'un autre amour (1).

Quant à M. de Lauzun, la guerre de Corse lui fut favorable: elle commença d'une façon brillante sa réputation militaire. Mais sa fortune, quoique très-considérable, allait en sens inverse de sa réputation. Ses voyages, ses galanteries, son luxe, ses goûts fort coûteux, son désin-

(1) *Mémoires de Mme de Genlis*, page 129, tome XV de la collection in-12 publiée par MM. Didot.

téressement même le menaient noblement à sa ruine. L'habitude de dépenser sans compter était alors générale dans les hautes classes en France. Il y a dans *l'École des Bourgeois* de d'Allainval une scène bien digne d'attention. Le marquis de Moncade, que ses prodigalités, l'état de sa fortune et ses dettes obligent à faire un mariage d'argent dont il rougit, est en scène avec M. Poitevin, son intendant. Il importe fort à celui-ci de faire régler ses comptes au moment où le marquis va toucher la dot. Il lit donc le plaisant relevé des avances par lui faites *à monsieur le marquis*. Moncade, assis devant un petit bureau, dessine à la plume des bonshommes sur une main de papier; puis il se met à chanter : *C'est trop, c'est trop....* L'intendant, qui prend ces mots pour lui, interrompt sa lecture : « Je vous assure, monsieur le marquis, dit-il, que j'y mets du mien. — A qui donc en avez-vous? reprend Moncade. Croyez-vous que je vous écoute? et ne peut-on sans que vous le preniez pour vous chanter cet air d'opéra :

C'est trop, belle Philis, prolonger mon tourment? »

Puis il arrête et signe le compte sans le regarder. Cette insouciance, qui nous semblait outrée à la scène, n'était qu'une image fidèle du temps avant 89. Les dettes étaient du meilleur ton : la banqueroute *sérénissime* de M. de Guémené le prouve. Ne disait-il pas dans un étrange accès d'amour-propre « qu'un Rohan seul pouvait man-« quer de vingt millions? » Chacun manquait selon ses moyens. Mirabeau quand la cour paya ses dettes en 1790 devait encore ses habits de noces, et son mariage

datait de 1772. Que pour M. de Lauzun il en fût de même, je n'y verrais rien d'impossible : il était plus riche, mais menait si grand train ! Il s'exécuta toutefois en homme d'honneur, vendit pour quinze cent mille francs de biens et satisfit ses créanciers et sa femme.

Ne voulant point insister sur les mœurs, et pour cause, parlons du luxe. La représentation et la table surtout entraînaient alors des frais excessifs. M. de Choiseul, premier ministre, riche de huit cent mille livres de rentes, et devenu l'arbitre du bon ton, tenait, par son faste, état de prince. Les bonnes maisons suivirent son exemple. Plus de soupers priés : table ouverte pour cinquante ou soixante personnes à la fois; ceux qui avaient des charges à la cour purent encore moins que d'autres échapper à cet usage envahisseur.

« Mme de Polignac recevra-t-elle toute la France? » écrivait le prince de Ligne au chevalier de Lille, qui vivait dans l'intimité de la favorite. « Oui, répondit le chevalier, trois jours de la semaine, mardi, mercredi, « jeudi, depuis le matin jusqu'au soir. Pendant ces « soixante-douze heures, ballet général : entre qui veut, « soupe qui veut. Il faut voir comme la racaille des cour- « tisans y foisonne. On habite durant ces trois jours, « outre le salon, toujours comble, la serre chaude, dont « on a fait une galerie au bout de laquelle est un billard. « Les quatre jours qui ne sont point ci-dessus dénommés « la porte n'est ouverte qu'à nous autres favoris. Vous « y êtes attendu (1). »

Le prince arriva, et fut frappé des maussades chan-

(1) *Lettres inédites sur la cour de France*, 1784 et 1857.

gements opérés dans les mœurs et le ton de la bonne compagnie. « Jamais, dit-il, on ne fut moins aimable à la « cour. Plus de galanterie, plus de grâce, plus d'é- « légance, plus d'envie de plaire, et tout cela pour se « ruiner en soupers nombreux. »

Ce luxe, comme il arrive toujours, gagnant relativement de proche en proche, attristait, gênait, corrompait les existences bornées. L'époque ne brillait pas par sa délicatesse. Il y avait alors un ménage dont le mari portait un beau nom que ne soutenait pas la fortune. La femme, jeune, jolie, coquette, écoutait volontiers les galants. La maison n'en était pas plus à l'aise. Le mari dit un jour à la dame : « Je vois fort bien ce qui se passe et pour qui « viennent chez nous MM. tels et tels ; je ne vois pas « seulement ce que nous y gagnons en bien-être. Ma- « dame, ou vivez mieux ou vivons mieux. » On ne saurait citer une plus spirituelle bassesse.

Je ne crois pas que Lauzun fût du nombre de *MM. tels et tels* : il l'aurait dit dans ses Mémoires. Il y dit bien d'autres choses! et pour citer encore une aventure de lui, je suis forcé de la prendre seulement au début. — Une Anglaise, lady Sarah, dont il s'était épris chez la marquise du Deffand, n'avait eu pour lui que froideurs, du moins apparentes. Après deux mois d'absence, il retourne chez la marquise : lady Sarah s'y trouvait. Quel changement! « Ses yeux fixés sur les miens me disaient « ce que je n'osais pas entendre. Sa vivacité paraissait « modérée par une douce langueur. Elle était d'une dis- « traction qui avait bien des charmes pour moi, puisque « je pouvais m'en croire la cause. Quand tout le monde « sortit, elle écrivit quelques mots sur un morceau de

« papier, et me dit en descendant l'escalier : *Lisez* « *cela en vous couchant.* On peut imaginer avec quel « empressement je rentrai chez moi. Je lus ces trois « mots d'anglais : *I love you...* Je ne savais pas un seul « mot d'anglais. Il me paraissait bien que cela voulait « dire : *Je vous aime* ; mais je le désirais trop vivement « pour oser m'en flatter. Ma nuit se passa en réflexions « de toutes espèces. A six heures du matin je courus moi- « même acheter un dictionnaire anglais, qui me confirma « que j'étais aimé. Il faut avoir été aussi amoureux que « je l'étais pour avoir une idée de ma joie ! » Que n'en eut-il jamais que d'aussi pures !

Plus tard, lady Sarah quitta la France et Lauzun, désespérée mais encore irréprochable. Elle écrivit de Calais au duc une lettre dont nous conservons quelques lignes à cause de la tendresse et de la singularité du langage. « Vous avez tout changé mon cœur, mon ami ; il est triste « et brisé ; et quoique vous me faites tant de mal, je ne « puis avoir d'autres pensées que mon amour. Je n'avais « pas l'idée qu'une telle chose pouvait arriver, et je « croyais que j'étais assez fière, assez bonne pour que « mon bonheur ne pourrait pas dépendre sur un amant « français. Le vent est contraire, et je n'en suis pas fâchée : « c'est mieux d'être dans le même pays. Je n'ai pas peur « que tu ne comprendras mon ridicule français ; ton cœur « et le mien s'entendront toujours. »

Évidemment l'anglomanie avait fait alors moins de progrès que ne le dit Lauzun lui-même, puisque les mots les plus usités de l'anglais le trouvaient dans une aussi complète ignorance. Il sut et parla depuis couramment, toujours grâce au même procédé, toutes les langues de

l'Europe, sans compter, pour le français, tous les dialectes, picard, alsacien, provençal, normand, bas-breton. Il fut donc aimé, puis indiscret peut-être en tous lieux et dans tous les idiomes; mais il ne fut jamais perfide, tandis que M. de Tilly, imitateur maladroit de Lauzun, et Lovelace plus corrompu que tendre, laissait partout des femmes trahies, d'odieux souvenirs et des dettes.

On touchait au moment fatal où ces inexcusables désordres allaient recevoir un châtiment terrible. Député à l'Assemblée constituante, M. de Lauzun y compta parmi les amis de M. le duc d'Orléans. Les idées nouvelles trouvèrent en lui un approbateur; mais on ne peut penser qu'alors il tînt à proscrire la monarchie. Le 10 août la renversa. Les années qui suivirent furent aussi funestes au duc qu'à la duchesse de Lauzun. Tout s'assombrit pour le duc quand, mettant loyalement son épée au service de la patrie, soit dans les Alpes, soit dans la Vendée, il y subit la haine qu'on portait aux anciens noms ainsi qu'aux talents militaires. Plus il rencontre de mauvais vouloir ou d'inertie, plus il met de constance à les vaincre. Vains efforts! On le dessert, on le dénonce, on l'accuse. Conduit à Paris et condamné d'avance, Lauzun sourit en recevant son arrêt de mort. « Très-calme toute cette journée « et le matin de la suivante, il dormit et mangea bien; « son visage n'était point altéré. Toujours impassible, il « garda sa sérénité. Lorsque l'exécuteur vint le prendre, « il commençait une douzaine d'huitres: Citoyen, dit-il, « permets-moi d'achever; puis, lui offrant un verre: « Prends ce vin, ajouta-t-il, tu dois avoir besoin de cou- « rage au métier que tu fais. Et il se livra. »

S'il mourut, comme tant d'autres, quand il pouvait

encore servir longtemps la France, ceux qui l'empêchèrent d'être utile ne purent l'empêcher de se montrer, un peu tard, repentant, juste et généreux. En apprenant, lorsqu'il était encore général, que la duchesse de Lauzun, sa femme, était arrêtée, il écrivit en sa faveur à la Convention : elle obtint une première fois sa liberté ; mais arrêtée de nouveau plus tard, elle périt sur l'échafaud six mois après son mari, le 27 juin 1794.

Sous la restauration, le prince de Talleyrand, en rendant, à la chambre des pairs, le 13 novembre 1821, un solennel hommage au duc de Lauzun, dit, au sujet de ses Mémoires : « On ne s'étonnera point des profondes impressions qu'ils doivent laisser, *car M. le duc de Lauzun avait tous les genres d'éclat : il était beau, brave, généreux et spirituel.* » C'est ainsi qu'on va le retrouver dans les pages qui suivent, et tous ces genres d'éclat ne sauraient lui nuire auprès des lecteurs ni peut-être aussi des lectrices.

Fs Barrière.

MÉMOIRES

DU

DUC DE LAUZUN.

Ma vie a été semée d'événements si bizarres, j'ai dès mes premières années été témoin de faits si importants, que j'ai cru pouvoir laisser ces Mémoires après moi, aux gens qui me sont chers. Ils ne sont écrits que pour eux, et il me serait bien difficile d'y mettre l'ordre nécessaire à un ouvrage destiné à être jugé par le public. Je ne me piquerai que de vérité; je reviendrai souvent sur mes pas; ma narration n'aura guère plus de suite que ma conduite n'en avait autrefois, et l'on me verra successivement galant, joueur, politique, militaire, chasseur, philosophe, et souvent plus d'une chose à la fois.

Je dois parler à ceux qui me liront du caractère de mon père. M. le duc de Gontaut, mon père, était un très-parfait honnête homme, d'un cœur compatissant et charitable, d'une dévotion franche et qui ne s'étendait pas plus loin que lui-même. Il n'avait pas infiniment d'esprit, et moins encore d'instruction; mais un sens juste et droit, un prodigieux usage du monde et de la cour, un très-bon ton, une manière noble et agréable de s'exprimer, une grande gaieté naturelle, beaucoup d'éloignement pour l'intrigue, et une ambition mesurée en avaient fait un homme aimable et recherché. Une blessure considérable, qu'il reçut à la bataille d'Ettingen lui

fut un prétexte honnête de quitter le service. Lieutenant général, il se fixa à la cour, devint ami intime de madame de Châteauroux, et par conséquent admis dans la familiarité du roi. Les soins assidus qu'il lui rendit pendant la maladie dont elle est morte augmentèrent encore sa faveur, et bientôt après celle de madame de Pompadour : il fut aussi bien avec elle qu'avec la précédente. L'usage bienfaisant qu'il fit de son crédit le fit généralement aimer, et je n'ai guère vu d'hommes qui eussent moins d'ennemis.

Ce fut donc à la cour et, pour ainsi dire, sur les genoux de la maîtresse du roi que se passèrent les premières années de mon enfance L'embarras de me trouver un bon gouverneur engagea mon père à en confier le soin à un laquais de feu ma mère, qui savait lire et passablement écrire, et que l'on décora du titre de valet de chambre pour lui donner de la considération. On me donna d'ailleurs les maîtres les plus à la mode de toutes espèces; mais M. Roch (c'était le nom de mon mentor) n'était pas en état de diriger leurs leçons et de me donner les moyens d'en profiter. Il se contenta de me communiquer ses talents pour l'écriture, auxquels il mettait beaucoup de vanité, et y réussit assez bien, ainsi qu'à m'apprendre à lire haut, plus couramment et plus agréablement qu'on ne fait ordinairement en France. Ce petit talent me rendit presque nécessaire à madame de Pompadour, qui me faisait continuellement lire et écrire pour elle, et quelquefois même pour le roi. Nos voyages à Versailles en devinrent plus fréquents, et mon éducation plus négligée. J'étais d'ailleurs comme tous les enfants de mon âge et de ma sorte : les plus jolis habits pour sortir, nu et mourant de faim à la maison. On me fit entrer à douze ans dans le régiment des gardes, dont le roi me promit la survivance, et je sus à cet âge que j'étais destiné à une fortune immense et à la plus belle place du royaume, sans être obligé de me donner la peine d'être un bon sujet.

M. le comte de Stainville et mon père avaient épousé les deux sœurs (je suis fils de l'aînée, morte en couche de moi). Ce mariage les avait intimement liés, et le crédit de mon père près de madame de Pompadour avait successivement fait nommer son beau-frère ambassadeur à Rome, à Vienne, l'avait fait faire duc, cordon bleu et enfin ministre des affaires étrangères, où les grâces de son esprit et ses talents lui acquirent bientôt un empire absolu sur elle, et peu après sur le roi. M. le duc de Choiseul avait une sœur chanoinesse de Remiremont, qui n'avait pour toute fortune que sa prébende, mais qui joignait à tous les agréments de son sexe le caractère d'un homme propre aux grandes choses et aux grandes intrigues; il la prit chez lui. Madame de Choiseul était laide, mais de ces laideurs qui plaisent généralement : on pouvait avec raison l'appeler une femme *désirable*. Elle ne fut pas longtemps sans vouloir gouverner son frère, et vit bien que le plus sûr moyen de prendre de l'empire et d'empêcher celui d'une maîtresse était d'en faire son amant. Mais pour soutenir ce rôle sans danger il fallait une consistance, un état, et elle n'en avait point. Il fallut donc chercher un mariage et un mari qui convinssent également à son amour-propre et à sa sûreté. Elle jeta les yeux sur M. le duc de Grammont, homme sans caractère, sans moyen de rien faire, interdit depuis quelques années, et passant sa vie dans une petite maison près de Paris avec des musiciens et des filles publiques les moins recherchées. Rien ne pouvait mieux convenir à madame de Choiseul, puisque rien ne serait plus aisé que de remettre M. le duc de Grammont où elle l'avait pris dès qu'elle en serait embarrassée : mon père s'en mêla, on leva l'interdiction, et le mariage se fit.

J'avais quatorze ans alors; j'étais un assez joli enfant. Madame la duchesse de Grammont me prit dans la plus grande amitié, dans l'intention, je crois, de se former tout doucement un petit amant, qui fût bien à elle et sans inconvénient : son

crédit, ou plutôt son empire sur M. le duc de Choiseul augmentait tous les jours. Madame la duchesse de Choiseul, qui aimait éperdument son mari, fut jalouse de cette excessive tendresse, et en quelques mois les deux belles-sœurs furent entièrement brouillées. Mon père, avec sa modération ordinaire, trouva moyen de ne point prendre de parti et d'être également bien vu des deux côtés. J'eus le bonheur de suivre son exemple; mais j'avouerai à ma honte que je suivis mon penchant, et donnai dans mon cœur toute préférence à madame la duchesse de Grammont, qui m'en sut très-bon gré. Dans ce temps elle me mena à Menars, chez madame de Pompadour. Mademoiselle Julie, femme de chambre, qui avait toute sa confiance, et qui était déjà devenue un personnage fort important, crut que ce que sa maîtresse gardait pour elle pourrait fort bien lui convenir aussi, et me destina à l'honneur d'être mis dans le monde par elle; elle me fit beaucoup de caresses et d'agaceries inutiles, car j'étais très-innocent; elle me mit un jour la main sur sa gorge : tout mon corps brûlait encore plusieurs heures après, mais je n'en étais pas plus avancé. Je n'avais cependant pas de plus grand plaisir que de la rencontrer et d'être avec elle. Mon occupation fut remarquée par M. Roch, qui en devina facilement le sujet, et avec adresse, sans affectation, m'interdit tout commerce avec mademoiselle Julie; j'en fus vivement affligé. Un événement plus intéressant me la fit oublier, ou du moins fut pour moi une forte distraction. M. le duc de Choiseul, devenu ministre de la guerre par la mort de M. le maréchal de Bellisle, fit passer lieutenant général au service de France M. le comte de Stainville, son frère cadet, officier de réputation et pour lors major général au service de l'empereur. Il n'avait rien; mais la faveur de son frère et les bienfaits du roi lui assuraient un mariage avantageux; on pensa à mademoiselle de Clermont-Reynel, qui joignait une grande fortune à une figure charmante, et qui n'avait pas quinze ans. Tout fut réglé pen-

dant que M. de Stainville était encore à l'armée; l'hiver vint. On lui envoya ordre de revenir, et on le maria six heures après son arrivée à Paris.

Je vis madame de Stainville pour la première fois le jour de ses noces, et elle me fit une impression qui depuis ne s'est que difficilement effacée. J'en devins tout de suite passionnément amoureux, et on en fit des plaisanteries, qui le lui apprirent : elle en fut touchée; mais elle était trop étroitement gardée par madame la duchesse de Choiseul, sa belle-sœur, qui s'en était chargée, pour que cela eût encore aucun danger. Madame de Grammont, qui n'aimait pas son frère cadet, et qui craignait que la jeune femme ne plût trop à M. le duc de Choiseul, qui en avait l'air occupé, n'était pas fâchée de lui donner un amant; ce n'était pas un obstacle à ses desseins sur moi, qu'elle pensait devoir lui revenir quand il lui plairait, et cela semblait prévenir un attachement dont la perte de son crédit eût été la suite indispensable. Elle protégeait donc nos amours naissants, et nous faisait souvent venir chez elle ensemble.

Madame de Stainville me dit un jour à dîner, chez madame de Choiseul, qu'elle dînerait le lendemain chez madame de Grammont, et que nous pourrions y passer la journée. J'en fus comblé de joie; mais M. Roch, qui le découvrit, et dont les mœurs sévères ne se démentaient jamais, voulut le lendemain matin, qui était un dimanche, me faire aller à la messe. Je refusai, nous nous disputâmes; il me menaça de mon père, que je craignais beaucoup : je cédai avec un chagrin mortel; il me mena à la messe aux Petits-Pères, où, suffoqué de colère et de tristesse, je m'évanouis; je perdis entièrement connaissance, et lorsque je la repris, je me trouvai couché sur les marches de l'église, entouré de vieilles femmes, qui pour me donner plus d'air avaient déboutonné mes culottes. On me ramena à la maison, où je revins assez défait. Je dis que j'étais malade, et l'on m'obligea à me coucher. Madame la duchesse de Grammont vint me voir, et m'amena madame de Stainville. Je

lui contai mon histoire; elle en rit, fut chez mon père, fit gronder M. Roch, et obtint la permission de me guérir et de m'emmener dîner chez elle. Ce jour fut un des plus heureux de ma vie. Je le passai tout entier avec ma jeune maîtresse, et presque toujours tête-à-tête. Elle me montrait combien elle était touchée de ma tendresse, et m'accordait toutes les innocentes faveurs que je lui demandais, et je n'en connaissais point d'autres. Je baisais ses mains; elle me jurait qu'elle m'aimerait toute sa vie; je ne désirais rien au monde. Une longue coqueluche lui fit garder sa chambre pendant près de six mois. L'entrée m'en fut interdite; je ne la vis que rarement, et jamais sans madame de Choiseul. Les médecins lui ordonnèrent les eaux de Cotterets; on l'y mena au printemps, et elle revint en très-bonne santé, au commencement de l'hiver. Elle alla beaucoup dans le monde avec madame la duchesse de Choiseul; elle dansait à merveille. Elle eut le plus grand succès à tous les bals, fut entourée, admirée de tous les gens à la mode; elle rougit d'avoir un enfant pour amant, me rebuta, me traita durement, prit du goût pour M. de Jaucourt; je fus jaloux, choqué, désespéré, mais je n'y gagnai rien.

Mon père, dans ce temps, arrangea mon mariage avec mademoiselle de Boufflers, petite-fille et héritière de madame la maréchale de Luxembourg, son amie intime, et par conséquent un très-grand parti. J'en fus fâché, parce que ce n'était pas l'avis de madame la duchesse de Grammont, qui détestait, avec quelque raison, madame la maréchale de Luxembourg, et m'en dit beaucoup de mal. On voulut me faire voir la personne que je devais épouser; il fut arrangé que j'irais à un bal d'après midi, chez madame la maréchale de Mirepoix; que mademoiselle de Boufflers y dînerait; que j'arriverais de bonne heure, et la verrais. J'y fus en effet mené à quatre heures, et j'y trouvai une jeune personne charmante, qui me plut infiniment, et que je pris pour elle. Je me trompais malheureusement, et c'était mademoiselle de Roth. Je reconnus mon erreur avec d'autant plus

de chagrin, que mademoiselle de Boufflers, qui sortit de la chambre à coucher de madame la maréchale de Mirepoix, ne gagnait pas à la comparaison. Madame la princesse de Beauvau était à ce bal avec mademoiselle de Beauvau. Il est difficile de réunir plus de grâces, plus d'esprit naturel et plus d'agrément; j'en sentis tout le prix.

Je rencontrai mademoiselle de Beauvau à tous les bals; je la vis souvent chez madame la duchesse de Grammont, avec qui sa mère était intimement liée. Je cherchai à lui plaire; elle recevait mes soins sans répugnance; elle me convenait bien mieux à tous égards que mademoiselle de Boufflers. Je désirai l'épouser: j'en parlai à madame de Grammont, de qui je fus fort approuvé. J'eus le courage de le dire à mon père, qui me reçut très-mal, me dit que sa parole était engagée, et qu'il voulait la tenir. Je me promis bien cependant de ne pas me laisser marier malgré moi. L'attachement que je marquai à madame la princesse de Beauvau lui plut. En partant pour un assez long voyage, qu'elle fut obligée de faire en Lorraine, elle eut la bonté de m'assurer qu'elle désirait autant que moi le succès de mes projets, et qu'il ne tiendrait pas à elle qu'ils ne réussissent. Mademoiselle de Beauvau elle-même voulut bien me faire espérer de s'occuper quelquefois de moi pendant son absence. Ce voyage fut long; et comme il était prêt à finir, madame la princesse de Beauvau eut la petite vérole, et en mourut. Mademoiselle de Beauvau revint à Paris au bout de quelques mois, et fut mise au couvent de Port-Royal. J'avais sincèrement regretté madame de Beauvau : sa perte n'avait rien changé à mes intentions; je voulus connaître celles de sa fille. Je lui fis remettre secrètement, à son couvent, une lettre que je vais rapporter ici tout entière :

« Je n'ai osé, Mademoiselle, troubler votre douleur par la
« mienne : vous lui rendrez justice, en pensant que j'ai perdu
« autant que vous. Mon père veut me marier, Mademoiselle;
« mais plus je sens combien l'alliance de mademoiselle

« de Boufflers m'honore, et tout ce qu'elle vaut, plus
« je suis convaincu que nous ne nous convenons pas. Il n'existe
« qu'un bonheur pour moi, Mademoiselle : l'espérance de
« pouvoir contribuer au vôtre ; je mets un prix inexprimable
« à la tenir de vous. Je n'ose engager mon père à faire des
« démarches auprès de M. le prince de Beauvau, sans sa-
« voir si ce n'est pas vous déplaire. Il s'agit d'un lien éternel,
« et il me semble que vous pouvez m'accorder ou me refuser
« la permission que je vous demande, sans manquer aux plus
« exactes bienséances. J'attends votre réponse, Mademoiselle,
« avec bien plus de trouble et d'impatience que s'il s'agis-
« sait simplement de ma vie.

« Je suis, avec le plus profond respect, Mademoiselle,
« votre très-humble et très-obéissant serviteur,

« Le comte de Biron. »

La gouvernante de mademoiselle de Beauvau reçut ma lettre, la lut avant de la lui remettre. « Je ne devrais peut-être
« pas vous remettre cette lettre, lui dit-elle ; mais elle contient
« des choses si importantes pour vous, que non-seulement je
« crois devoir vous la montrer, mais vous donner même la li-
« berté d'y répondre. » Mademoiselle de Beauvau recacheta ma lettre, et me la renvoya sans un seul mot de réponse ; je fus blessé d'un procédé que je ne méritais pas ; il me détermina à promettre à mon père de consentir au mariage qu'il désiraît ; j'y mis la condition qu'il serait retardé de deux ans et que j'aurais sur-le-champ ma liberté.

Je pris du goût pour une petite actrice de la comédie de Versailles, âgée de quinze ans, nommée Eugénie Beaubours, encore plus innocente que moi, car j'avais déjà lu quelques mauvais livres, et il ne me manquait plus que l'occasion de mettre en pratique ce qu'ils m'avaient appris. J'entrepris d'instruire ma petite maîtresse, qui m'aimait de trop bonne foi

pour ne pas se prêter à tous mes désirs. Une de ses camarades nous prêta sa chambre, ou, pour parler plus vrai, un petit cabinet où elle couchait, et qu'un lit et deux chaises remplissaient entièrement. Une énorme araignée vint troubler notre rendez-vous : nous la craignions tous deux mortellement; nous n'eûmes ni l'un ni l'autre le courage de la tuer. Nous prîmes le parti de nous séparer, en nous promettant de nous voir dans un lieu plus propre, et où il n'y aurait pas de monstres aussi effrayants. Mon père apprit nos liaisons, en fut alarmé, je ne sais pourquoi, et dans le semaine même fit éloigner la mère et la fille, sans que je pusse les revoir avant leur départ. Je ne sus pas qu'il y eût aucune part, et crus n'avoir à me plaindre que de madame Beaubours; quelques jours suffirent pour me consoler, et mon cœur resta sans occupation.

J'attirai bientôt après l'attention de madame la comtesse d'Esparbelle, cousine de madame de Pompadour, mignonne, jolie et galante; elle me fit inutilement beaucoup d'avances, que je n'entendis pas; je fus enfin flatté de la distinction avec laquelle elle me traitait, et j'en devins amoureux. Un jour que le roi soupait dans les cabinets à Fontainebleau, avec madame de Pompadour et fort peu de monde, je soupai dans la ville avec madame d'Esparbelle et madame d'Amblimont, autre cousine de madame de Pompadour. Madame d'Amblimont fut écrire dans sa chambre après souper. Madame d'Esparbelle, sous prétexte d'avoir la migraine, se coucha : je voulus discrètement m'en aller; mais elle me dit de rester, et me pria de lui lire une petite comédie, nommée *Heureusement*, que nous avions jouée ensemble; et depuis elle m'appelait son petit cousin. « Mon petit cousin, me dit-elle, au bout « de quelques minutes, ce livre m'ennuie; asseyez-vous sur « mon lit et causons; cela m'amusera davantage. « Elle se plaignait du chaud, et se découvrait beaucoup. La tête me tournait, j'étais tout feu; mais je craignais de l'offenser; je n'osais

rien hasarder ; je me contentais de baiser ses mains et de regarder sa gorge avec une avidité qui ne lui déplaisait pas, mais qui n'eut pas les suites qu'elle était en droit d'en attendre. Elle me dit plusieurs fois d'être sage, pour me faire apercevoir que je l'étais trop. Je suivis ses conseils à la lettre. Elle souffrait cependant que je la couvrisse de caresses et de baisers, et espérait vainement que je m'enhardirais. Quand elle fut bien sûre de mon imbécillité, elle me dit assez froidement de m'en aller ; j'obéis sans répliquer, et ne fus pas plus tôt sorti que je me repentis de ma timidité et me promis bien de mieux profiter du temps si l'occasion s'en présentait encore.

Je fus quelques jours après au bal de l'Opéra. Une assez jolie fille, appelée mademoiselle Desmarques, m'agaça vivement ; elle me parut charmante ; elle avait formé la plupart des jeunes gens de la cour, et voulut bien se charger de mon éducation, et me ramena chez elle, où elle me donna de délicieuses leçons, dont on a vu plus haut que j'avais grand besoin : elle les continua pendant quinze jours, au bout desquels nous nous séparâmes. Je voulus lui donner de l'argent ; elle le refusa, en me disant que je l'avais payée dans une monnaie si rare à trouver, qu'elle n'avait besoin d'aucune autre.

Je revis madame d'Esparbelle à Versailles ; je lui donnai le bras un soir, en sortant de chez madame de Pompadour, après souper. Elle voulut me renvoyer dès que je fus dans sa chambre : « Un moment, lui dis-je, ma belle cousine, il n'est « pas tard : nous pourrions causer. Je pourrais vous lire, si je « vous ennuie. » Mes yeux brillaient d'un feu qu'elle ne leur avait pas encore vu. « Je le veux bien, me dit-elle ; mais à « condition que vous serez aussi sage que vous l'avez été la « première fois : passez dans l'autre chambre ; je vais me « déshabiller ; vous rentrerez quand je serai couchée. » Je revins en effet au bout de quelques minutes. Je m'assis sur son lit sans qu'elle m'en empêchât. « Lisez donc, me dit-elle. « — Non ; j'ai tant de plaisir à vous voir, à vous regarder,

« que je ne pourrais voir un mot de ce qui est dans le livre. » Mes yeux la dévoraient ; je laissai tomber le livre; je dérangeai, sans une grande opposition, le mouchoir qui couvrait sa gorge. Elle voulut parler, ma bouche ferma la sienne (1). Au point du jour elle me fit sortir avec le plus grand mystère. Le lendemain, je fus éveillé par le billet suivant :

« Comment avez-vous dormi, mon aimable petit cousin? « avez-vous été occupé de moi? désirez-vous me revoir? Je « suis obligée d'aller à Paris pour quelques commissions de « madame de Pompadour; venez prendre du chocolat avec « moi, avant que je parle, et surtout me dire que vous m'ai- « mez. »

Cette attention me charma, et me parut imaginée pour moi. Je me sus bien mauvais gré de n'avoir pas prévenu madame d'Esparbelle ; je me donnai à peine le temps de m'habiller, et je courus chez elle. Je la trouvai encore dans son lit, et je me conduisis de manière à prouver que j'étais tout reposé de la dernière nuit: j'étais enchanté. La personne de madame d'Esparbelle me plaisait beaucoup, et mon amour-propre était infiniment flatté d'avoir une femme. J'étais assez honnête pour ne le pas dire ; mais on me faisait un plaisir inexprimable de le deviner ; et à cet égard elle me donnait toute satisfaction, car elle me traitait de manière à montrer la vérité à tout le monde. Une cocarde où elle avait brodé son nom, que je portais à la revue du roi, publia mon triomphe, qui ne fut pas de longue durée, car elle prit dans le courant de l'été M. le prince de Condé. Je m'en affligeai, je me choquai, je

(1) Nous sommes forcés de retrancher ici sept lignes du texte ; nous tenons à conserver les détails qui peignent le mieux les mœurs du temps par les faits : toute cette collection le prouve, et notamment le volume qu'on a dans ce moment sous les yeux. Mais s'il a plu à M. de Lauzun de constater ses désordres, nous ne pouvions dans ce passage nous prêter à la licence de ses tableaux.

(*Note des nouv. édit.*)

menaçai ; le tout inutilement. Elle m'envoya mon congé dans toutes les formes, conçu en ces termes :

« Je suis fâchée, Monsieur le comte, que ma conduite vous « donne de l'humeur. Il m'est impossible d'y rien changer, et « plus encore de sacrifier à votre fantaisie les personnes qui « vous déplaisent. J'espère que le public jugera des soins qu'elles « me rendent avec moins de sévérité que vous. J'espère que « vous me pardonnerez, en faveur de ma franchise, les torts « que vous me croyez. Beaucoup de raisons, qu'il serait trop « long de détailler, m'obligent à vous prier de rendre vos vi- « sites moins fréquentes. J'ai trop bonne opinion de vous « pour craindre de mauvais procédés d'un homme aussi hon- « nête.

« J'ai l'honneur d'être, etc. »

Je demandai un dernier rendez-vous, qu'on m'accorda sans difficulté. Madame d'Esparbelle me parut d'une tranquillité qui me confondit. « Vous avez voulu me voir, me dit-elle : en « pareil cas, toute autre vous aurait refusé; mais j'ai cru de- « voir quelques conseils à l'intérêt qu'inspire toujours une an- « cienne connaissance. Vous êtes, en vérité, d'une enfance « rare : vos principes, votre façon de voir n'ont pas le sens « commun. Croyez-moi, mon petit cousin, il ne réussit plus « d'être romanesque; cela rend ridicule, et voilà tout (1). « J'ai eu bien du goût pour vous, mon enfant; ce n'est pas « ma faute si vous l'avez pris pour une grande passion,

(1) Madame d'Esparbelle avait quelques raisons de me faire ce reproche; on m'avait laissé lire beaucoup de romans pendant toute mon enfance, et cette lecture a tellement influé sur mon caractère, que j'en ressens encore les effets. Ils ont été souvent à mon désavantage; mais si je me suis exagéré mes propres sentiments et mes propres sensations, je dois du moins à mon caractère romanesque un éloignement pour les perfidies et les mauvais procédés avec les femmes, dont beaucoup de gens honnêtes ne sont pas exempts.

« et si vous vous êtes persuadé que cela ne devait jamais finir. « Que vous importe, si ce goût est passé, que j'en aie pris « pour un autre ou que je reste sans amant ; vous avez beau- « coup d'avantages pour plaire aux femmes : profitez-en pour « leur plaire, et soyez convaincu que la perte d'une peut tou- « jours être réparée par une autre : c'est le moyen d'être heu- « reux et aimable. Vous êtes trop honnête pour me faire des « méchancetés ; elles tourneraient plus contre vous que contre « moi. Vous n'avez point de preuves de ce qui s'est passé entre « nous : l'on ne vous croirait pas ; et on vous croirait, jusqu'à « quel point croyez-vous donc que cela intéresse le public ? S'il « a su que je vous avais pris, il ne s'est pas attendu que je vous « garderais éternellement. L'époque de notre rupture lui est « parfaitement indifférente. D'ailleurs la mauvaise opinion et la « défiance des autres femmes me vengeraient de vous si vous « étiez capable de mauvais procédés. Les avis que je vous « donne doivent vous prouver que l'intérêt et l'amitié survi- « vent aux sentiments que j'avais pour vous. » — J'étais embarrassé, et je faisais une assez sotte figure : des protestations, quelques compliments passablement gauches..... Elle me tira d'embarras en sonnant ses femmes de chambre pour l'habiller. Je restai encore un moment, et je sortis.

Je me consolai au bout de quelque temps de mon infortune, et restai sans occupation sérieuse. Ensuite je trouvai une très-jolie petite fille, chez une femme célèbre par ses talents pour en procurer. Jeune, douce, novice encore, elle me prit. La médiocrité de mes propositions ne lui répugna pas ; elle se contenta d'un très-petit appartement au troisième étage, fort mincement meublé. Je n'eus qu'à m'en louer, pendant quelques mois que dura notre liaison. Elle ne parut jamais mécontente de son sort, ni désirer plus d'argent que je ne pouvais lui en donner. Au retour d'un voyage de huit jours à la campagne, j'arrivai chez elle le soir ; elle n'y était plus, et la servante me remit le billet ci-joint :

« Je ne vous quitte pas sans peine, mon bon ami, et je « suis bien fachée que vous ayez à vous plaindre de mes pro- « cédés; j'espère cependant que vous m'excuserez de n'avoir « pas refusé un sort avantageux que vous n'êtes pas assez « riche pour me faire. Je vous avoue que la certitude d'être « dans la misère et l'ignominie si je vous perdais m'effraye. « Adieu, mon bon ami, je vous assure que malgré ce que « je fais je vous aime, je vous regrette de tout mon cœur, « et que Rosalie ne vous oubliera jamais. »

Rosalie était une enfant charmante, je fus fâché de la perdre; mais je ne lui sus pas mauvais gré de m'avoir sacrifié à une fortune assurée, car je ne la soupçonnais pas de m'avoir trompé. J'aurais seulement désiré qu'elle eût assez de confiance en moi pour ne pas me cacher ses projets. Je courus pendant quelque temps les filles, comme tous les jeunes gens de mon âge, sans me fixer à aucune. La mort de madame de Pompadour fut la première époque intéressante de ma vie; mon attachement pour elle et sa tendre amitié pour moi me rendaient sa perte irréparable; je me liai pendant sa maladie avec M. le prince de Guémené, d'une amitié que rien n'a pu altérer et qui durera certainement autant que nous. Une forte maladie de poitrine, qui dura plus d'un an, m'empêcha de songer à autre chose qu'à ma santé, jusqu'à ce qu'elle fût rétablie.

M. le prince de Tingry-Montmorency se remaria en 1765, à mademoiselle de Laurens, grosse fille, forte, fraîche, d'environ vingt ans, et qui en paraissait trente, bonne personne, gaie et aimant le plaisir. Vivant beaucoup avec M. le chevalier de Luxembourg, neveu de M. de Tingry, j'allais beaucoup chez ses parents, et j'eus occasion de voir souvent madame de Tingry : je lui plus et je m'en aperçus; elle me convenait assez, et rien ne m'était plus commode que d'être devenu le maître d'une parfaitement bonne maison. Madame de Tingry n'avait pas infiniment d'esprit, et encore moins d'usage du

monde. Il n'était pas bien difficile de pénétrer ce qu'elle pensait, et le goût qu'elle avait pour moi fut bientôt remarqué de tout le monde. Je la suivis à la campagne, où nous jouâmes la comédie; je fis valoir ses talents, et je fus dans la plus grande faveur; elle fut cause d'une plaisanterie que je ne rapporterais pas si elle n'avait fait le plus grand bruit.

M. le marquis de Gèvres avait une maison de campagne à Fontainebleau, dans laquelle il avait donné un très-vilain appartement à madame la duchesse d'Havré; madame de Tingry ne pouvant lui persuader d'être galant, et de donner le sien, nous dit qu'il ne fallait pas le laisser entrer chez lui: nous fûmes l'attendre le soir au sortir de la maison où il soupait; nous arrêtâmes la chaise, nous l'enlevâmes; nous le mîmes dans un cabriolet, et nous le menâmes au milieu de la forêt de Fontainebleau, où nous lui conseillâmes fort affectueusement de faire les choses de bonne grâce et de céder son appartement à madame d'Havré : il n'y voulut pas consentir; nous continuâmes notre chemin, en l'assurant que nous voyagerions jusqu'à ce qu'il nous eût donné la marque d'amitié que nous lui demandions; nous prîmes des chevaux frais, à une poste appelée Bouron, à deux lieues de Fontainebleau; il voulut se révolter, mais nous persuadâmes facilement aux gens de la maison que c'était un de nos parents devenu fou, que nous menions en Provence, au château de Saint-Cyprien, où il devait être enfermé. Cela prit de telle sorte, qu'au bout d'une demi-heure les postillons prétendaient l'avoir vu courir sur le râtelier dans l'écurie. A un quart de lieue de la poste, il nous promit tout ce que nous voulûmes, et nous le ramenâmes. L'expédition était composée de M. le duc d'Havré, du marquis de Royan, frère du chevalier de Luxembourg, de M. le prince de Guémené et de moi : deux étaient dans le cabriolet, avec M. de Gèvres, et le reste à cheval. Nous n'étions pas mal ensemble quand nous nous séparâmes de lui; mais son valet de chambre l'assura qu'il devait se

trouver grandement offensé, et il engagea M. le duc de Trèmes, son père à s'en plaindre au roi.

Grondé en deux heures de temps par tous les gens qui avaient quelques droits sur moi, je crus n'avoir rien de mieux à faire que d'aller à Paris attendre les suites de cet événement. Quelques heures après y être arrivé, je reçus une lettre de mon père, qui me mandait qu'il était décidé qu'on nous mettrait tous à la Bastille (1), et que je serais probablement arrêté pendant la nuit. Je voulus du moins finir gaiement, et je priai à souper quelques jolies filles de l'Opéra, pour attendre l'exempt sans impatience. Voyant qu'il n'arrivait pas, je pris courageusement le parti d'aller à Fontainebleau, chasser avec le roi; il ne me parla pas pendant toute la chasse : ce qui établit tellement notre disgrâce, qu'on nous refusa la révérence au retour. Je ne me rebutai pas; je fus le soir à l'ordre; le roi vint à moi : « Vous êtes tous, me dit-il, de bien « mauvaises têtes, mais de bien drôles de corps; venez-vous- « en souper, et amenez M. de Guémené et le chevalier de « Luxembourg. » Tout changea, et nous retrouvâmes le lendemain toute la considération que nous avions trois jours auparavant; nous gardâmes le secret à madame de Tingry, qui ne fut pas citée; ce qui aurait pu l'embarrasser. Elle me traita un peu moins bien; elle commença à m'ennuyer; je me retirai doucement, et nous fûmes ensemble assez froidement.

Madame la duchesse de Grammont reprenait quelques desseins sur moi, et en était assez vivement occupée. Madame de Stainville devenait de jour en jour plus jolie, et M. le duc de Choiseul s'en apercevait : nous étions froidement ensemble; je

(1) Ce qui rendait notre situation plus critique était l'état de M. le Dauphin, très-dangereusement malade et presqu'à ses derniers moments, temps à la vérité peu propre à faire une mauvaise plaisanterie; mais le roi n'aimait pas assez son fils pour en être choqué ni même pour nous punir par bienséance.

n'avais pas oublié le mépris avec lequel elle m'avait traité, et elle remarquait que je ne le méritais plus et que j'étais devenu un assez joli garçon, lorsque M. de Stainville prit une maison dans le faubourg Saint-Germain, et la laissa aller seule.

L'occupation et les soins de madame la duchesse de Grammont n'échappèrent pas à madame de Stainville; elle me marqua plus d'intérêt. Elle me fit dire un jour qu'un violent mal de tête l'empêchait d'aller dîner chez M. le duc de Choiseul et l'obligeait de rester chez elle. Je fus dans la soirée savoir de ses nouvelles par pure politesse, ne comptant pas entrer. On me dit qu'elle y était, et je la trouvai seule. Elle me reçut à merveille. Nous causâmes quelque temps de choses indifférentes. Elle me parla ensuite de madame de Tingry et de la publicité de son goût pour moi. « Vous allez, me dit-elle, jouer « un grand rôle, et rien au monde n'est glorieux comme la « conquête de madame de Grammont. — Je ne sais ce que « vous voulez dire, lui répondis-je, un peu embarrassé; vous « savez que depuis longtemps madame de Grammont me « marque de l'amitié, et vous ne pouvez lui supposer d'autres « sentiments. — Je vous demande pardon de mon indiscré- « tion, reprit-elle; je m'en aperçois. L'idée des chagrins que « m'aurait causés cet événement, et de l'importance dont il « eût été pour mon bonheur si je l'avais mis dans vos mains, « et si vos promesses de ne jamais changer m'avaient persua- « dée, m'est trop souvent revenue dans la tête pour n'en pas « parler presque involontairement. — Il est assez plaisant que « vous me reprochiez ma légèreté, et que vous ayez oublié « que vous avez cru m'aimer et que vous m'avez dédaigneu- « sement abandonné, tandis que je ne me trompais pas sur « mes propres sentiments, quand je voyais combien il était « difficile de cesser de vous adorer. — Je conviens que j'ai eu « quelques torts avec vous; je pourrais cependant alléguer « pour ma justification ma jeunesse, la force des préjugés « de l'âge où j'étais et la crainte de tous les obstacles qui pa-

« raissaient s'élever contre nous; mais j'aime mieux convenir
« de bonne foi que je me suis mal conduite, que je ne vous
« voyais pas des mêmes yeux, et que je vous croyais moins
« digne de mon attachement. » Il s'en fallait bien que madame de Stainville me fût devenue entièrement indifférente et qu'elle eût perdu les droits qu'une première passion a toujours sur le cœur : son discours m'embarrassa. « Eh bien,
« lui dis-je, que vous importe ce que je devienne, et qu'une
« autre femme mette du prix à un cœur que vous avez mé-
« prisé? N'avez-vous pas un amant, et m'avez-vous épargné
« aucun des tourments que votre goût pour M. de Jaucourt
« m'a causés? — Je ne vous nierai pas mes liaisons avec
« M. de Jaucourt, Monsieur de Biron; il n'est plus rien pour
« moi : il a trop perdu à vous être comparé; je vous ai plus
« d'une fois regretté. J'ai souvent voulu vous le dire : vos
« différentes bonnes fortunes m'ont arrêtée. Je ne vous
« voyais pas d'attachement sérieux : j'espérais reprendre un
« jour sur vous mes anciens droits, perdus par ma faute; mais,
« je l'avoue, ma belle-sœur m'inquiète et m'effraye. Vous
« voyez l'opinion que j'ai de vous par ma franchise : ayez-en
« autant avec moi. Êtes-vous amoureux de madame de Gram-
« mont? Le soin de votre fortune seule vous attache-t-il à
« elle? » Je ne pus répondre sur-le-champ : il se passait en moi d'étranges mouvements. Je ne pouvais nier que je fusse flatté de plaire à madame de Grammont et de disposer d'une personne déjà célèbre, aux pieds de laquelle était toute la cour. D'un autre côté, jamais madame de Stainville ne m'avait paru si jolie ni si aimable. C'était choisir que de répondre : je rompis enfin le silence. « Je vous ai trop aimée pour ne pas trouver du
« plaisir à vous faire lire dans mon âme. Madame de Grammont
« a de grands droits sur ma reconnaissance : aucune preuve ne
« m'eût coûté il y a une heure; mais je ne sens que trop
« qu'une ancienne plaie n'est pas encore fermée, et qu'elle
« vient de se rouvrir. Je voudrais n'être pas ingrat, et pou-

« voir cependant vous prouver que rien ne m'est cher comme « vous. — Je ne veux pas, me dit-elle, en me tendant la plus « jolie main du monde, que vous soyez ingrat ; mais je veux « me charger du soin de modérer les preuves de votre recon- « naissance. De l'amitié, des égards, de la déférence, voilà « ce que je permets pour ma belle-sœur : tout le reste m'ap- « partient. Je serai discrète et prudente. Je veux voir, sans « exception, tout ce qu'elle vous écrira et savoir absolument « tout ce qu'elle vous dira. Je ne serais pas si exigeante et si « curieuse si j'étais moins tendre. » Tout ce que la jeunesse peut réunir de grâces et de charmes, les yeux de madame de Stainville me l'offraient. Madame de Grammont fut sacrifiée : nous étions trop amoureux l'un de l'autre, ma maîtresse et moi, pour être aussi difficiles à pénétrer que nous le pensions. Madame de Grammont ne tarda pas à s'apercevoir de ce qui se passait. Elle avait trop d'esprit pour en rien marquer : elle se contenta de me traiter froidement et de prendre sa pauvre petite-belle-sœur dans une aversion dont elle lui a donné jusqu'au dernier instant de sanglantes marques.

De retour à Paris, madame de Stainville me dit un jour : « Nous sommes quittes, mon ami ; vous avez un rival tout puis- « sant, mais pas assez cependant pour vous être préféré. « M. le duc de Choiseul est venu mettre ce matin à mes pieds « son hommage et son crédit. Malgré mes réponses froides et « sévères, il a été pressant. J'ai fait ce qu'il fallait pour lui ôter « toute espérance, et j'espère en être débarrassée. » Elle se trompait : loin de se rebuter, ses persécutions augmentèrent. Il devint jaloux de moi, il voulut exiger d'elle de ne plus me voir. Elle répondit avec fermeté que, soit qu'il me crût son amant ou son ami, rien ne changerait ses sentiments et ne la ferait renoncer à moi. M. de Stainville devint aussi jaloux de moi, lui défendit absolument de me voir, et me fit fermer sa porte. Une petite loge que nous avions secrètement à la Comédie-Italienne fut le seul lieu où nous passions nous rencon-

trer, encore n'était-ce pas sans danger. Ses gens l'adoraient. J'avais toujours été honnête et magnifique avec eux : ils m'aimaient aussi beaucoup. Son suisse dit à sa femme de chambre qu'il me ferait entrer la nuit, si elle voulait, par une petite porte de l'écurie, sans que personne en pût rien savoir. La proposition fut acceptée avec joie, et n'eut, à plusieurs reprises, aucune suite fâcheuse. Une fois cependant nous pensâmes être surpris, et voici comment. Madame de Stainville était partie le soir pour Versailles, en disant qu'elle y resterait deux ou trois jours. J'en avais été averti sur-le-champ, et j'étais arrivé dès que j'avais cru tout le monde couché dans la maison. Ma toilette n'avait pas été longue, et j'avais été dans un moment dans les bras et dans le lit de ma maîtresse : nous jouissions des plus délicieux plaisirs avec une parfaite sécurité, l'orsqu'on frappa fortement à la porte de la rue. Sa femme de chambre entra précipitamment, tout effarée. « Tout est perdu, dit-elle ; c'est M. le comte ! Il n'y a plus moyen de traverser la « cour ; descendez vite dans le jardin : on vous fera sortir « comme on pourra. « Je sautai du lit en chemise, et descendis l'escalier qui donnait dans la garde-robe, lorsque j'aperçus M. de Stainville qui le montait. Je ne perdis pas la tête, heureusement, et j'éteignis la seule lumière qui l'éclairait. Il passa si près de moi, que son habit frôla ma chemise, et que je m'aperçus qu'il était brodé. Je gagnai sans accident le jardin, où je pensai geler; car le jour commença à paraître sans que personne vînt à mon secours. Je pris mon parti ; je passai par-dessus le mur du jardin, quoiqu'il fût fort élevé ; mais en descendant dans la rue je fus arrêté par le guet à cheval, qui me prit pour un voleur. Cent louis, que je promis et que j'envoyai chercher chez moi avec des habits, me procurèrent la liberté, et me firent promettre le secret, qui fut en effet bien gardé. Quelques semaines après, nous fûmes surpris par un de ses laquais, d'une manière peu équivoque. De l'argent, des promesses et des menaces nous tirèrent encore d'affaire.

Il demanda son congé le lendemain, et j'eus soin de le faire sortir de Paris tout de suite.

Le temps fixé pour mon mariage arriva. Il se fit le 4 février 1766, et mon père s'applaudit de m'avoir donné une femme qui ne m'aimait ni ne me convenait, comme s'il avait uni deux amants qui l'eussent vivement désiré. Je fus, après la messe, chez madame la duchesse de Choiseul, où je dînai. Madame de Stainville y vint. Nous cherchâmes vainement à cacher notre tristesse. Elle sortit de bonne heure; je lui donnai la main pour monter dans son carrosse : cela n'était pas trop prudent, mais si nécessaire à tous deux, que je ne pus m'en empêcher. « Mon ami, me dit-elle en s'en allant, je n'ai pu supporter « plus longtemps l'insultante joie de M. de Choiseul. Il espère « que vous allez vous attacher au maussade enfant qu'on vous « a fait épouser et que je serais trop heureuse de lui revenir; « mais j'aimerais mieux la mort. Dites-moi que vous ne chan- « gerez pas, car il m'a effrayée. » Je n'eus pas le temps de lui répondre; mais un regard lui peignit bien ce qui se passait dans mon cœur. Je vivais fort honnêtement, et même fort attentivement avec ma femme, qui me montrait un éloignement choquant pour quelqu'un qui eût eu moins d'amour-propre que je n'en avais. J'étais trop juste pour exiger du goût d'une femme qui ne m'en inspirait pas.

Madame de Stainville m'occupait uniquement et paraissait tous les jours s'attacher à moi davantage. Les moyens de nous voir étaient difficiles, n'osant pas approcher de chez elle le jour. Elle me manda un matin de venir sur-le-champ lui parler et de passer par la petite porte du jardin : j'arrivai avec empressement. « M. le duc de Choiseul m'a fait demander un « rendez-vous, me dit-elle : je veux que vous entendiez notre « conversation, et que vous puissiez juger par vous-même « de la manière dont nous sommes ensemble; cachez-vous « dans cette armoire grillée où sont mes robes, et ne remuez pas. J'étais à peine dans mon armoire, que M. de Choiseul entra.

« J'avais grande envie, grand besoin de vous voir seule, ma
« chère petite sœur! j'ai bien des choses intéressantes à vous
« dire, et importantes pour vous et pour moi. Personne ne
« vous aime comme moi, ma chère enfant, et ne désire plus
« vous le prouver; jugez donc combien je dois être affligé et
« choqué de la manière froide et indifférente dont vous me
« traitez, et combien elle doit me donner à penser. — Je ne
« sais, mon frère, répondit-elle, de quoi vous vous plai-
« gnez; je suis très-fâchée que ma conduite vous déplaise,
« mais je n'ai pas à me reprocher de ne pas avoir pour vous
« tous les sentiments que je vous dois. — Pour cela non, re-
« prit-il avec ardeur, car je suis fort amoureux de vous, et
« rien ne manquerait à mon bonheur et au vôtre si vous
« vouliez. — Que dirait M. votre frère s'il vous entendait,
« interrompit-elle en souriant? — Je sais bien que ce n'est
« pas mon frère qui vous arrête : oui, ma chère petite sœur,
« si vous n'avez pas d'amant, vous coucherez avec moi (et
« il voulut l'embrasser); elle se recula. — Je n'ai point
« d'amant, Monsieur; je n'en veux pas avoir. — Vous re-
« viendrez, ma belle enfant, de cette belle résolution (en
« s'approchant encore); et il voulut mettre la main sur sa
« gorge. — Je vous prie de croire (avec un peu d'humeur)
« que si je me donnais à un homme, au moins je l'aimerais.
« — Ne faites pas plus longtemps la vertueuse, madame la
« comtesse, vous avez eu M. de Jaucourt, et vous avez pré-
« sentement M. de Biron; prenez garde au dernier avis que
« je veux bien vous donner, car je ne souffrirai pas patiem-
« ment que vous vous moquiez toujours ainsi de moi. Votre
« petit amant est un insolent et un fat; vous vous souviendrez
« de ce jour, et vous vous en repentirez tous deux. — Un
« moment de réflexion, mon frère, vous ramènera à la rai-
« son; et je ne puis avoir certainement rien de malhonnête à
« craindre de vous. — Ne vous faites pas un ennemi impla-
« cable d'un homme qui vous aime à la folie, si vous voulez,

« qui fera tout ce qui pourra vous plaire, et à qui rien n'est « plus aisé que de perdre un rival aussi peu digne de lui (et « il voulut oser plus qu'il n'avait fait encore; elle se leva avec « colère). — Vous êtes tout-puissant, Monsieur, je ne l'ignore « pas; mais je ne vous aime ni ne puis vous aimer. M. de « Biron est mon âmant, j'en conviens, puisque vous m'y « forcez; il m'est plus cher que tout; et ni votre pouvoir « tyrannique, ni tout le mal que vous pouvez nous faire, ne « nous fera renoncer l'un à l'autre (il se leva en fureur). — « Songez, Madame, que rien ne vous préservera de ma ven- « geance si cette conversation n'est point ensevelie dans le plus « profond silence. » Et il sortit. Madame de Stainville me tira de ma prison, m'embrassa. « Je ne sais, mon cœur, me dit-elle, « quelles seront les suites de tout ceci; mais nous en voilà « débarrassés, et c'est toujours un bonheur. Avec de l'amour « et du courage, on peut toujours se moquer de tout. » M. de Choiseul apprit, je ne sais comment, que j'avais tout entendu, et en fut dans une rage qu'il dissimula, mais dont les effets furent terribles.

Sortant seul à pied, une nuit, de chez madame de Stainville, un homme caché derrière une pierre, près du Palais Bourbon, se leva et me donna un furieux coup de bâton, qui heureusement fut en partie paré par la corne de mon chapeau et tomba sur mon épaule. Je mis l'épée à la main, et portai à cet assassin un coup qui entra assez avant, autant que je le pus juger. Deux autres hommes sortirent des pierres, et vinrent au secours du premier. Un carrosse, derrière lequel étaient plusieurs laquais avec deux flambeaux, les mit en fuite et me tira d'affaire. Je suivis le carrosse jusqu'à l'autre côté du Pont-Royal. Je fus le lendemain conter mon aventure à M. de Sartines, alors lieutenant général de police; il me dit que c'était probablement des ivrognes, et me conseilla de n'en point parler. Tant d'obstacles, tant de dangers, ébranlèrent madame de Stainville. Nous commençâmes à nous voir plus

rarement. Son goût pour moi diminua, et en quelques mois je ne fus plus que son ami; mais l'ami le plus tendre et presque autant qu'aucun amant puisse l'être. Sa perte me fut moins sensible, y ayant été préparé par degrés.

Je retrouvai ma petite maîtresse de Versailles, Eugénie; je ne voulais pas d'abord la reprendre, par égard pour madame de Biron, à qui je cherchai à plaire de la meilleure foi du monde, mais inutilement; ses manières froides et dédaigneuses me rebutèrent enfin tout à fait. J'établis Eugénie à Rouen, et comme j'étais fort leste et fort allant, j'allais l'y voir deux fois par semaine. L'hiver rendant ces voyages fréquents incommodes, je la mis dans une assez petite vilaine maison à Passy. Le Roi me fit duc dans ce temps, et, pour ne prendre ni le nom de mon père ni de mes oncles, on m'appela le duc de Lauzun.

Je soupai une fois chez madame la maréchale de Luxembourg, avec madame la vicomtesse de Cambise, sœur de M. le prince d'Hénin, avec qui j'étais assez lié. Une taille élégante, de l'esprit, des talents, de la grâce, beaucoup d'art et de coquetterie en faisaient une femme agréable. J'étais déjà assez à la mode pour qu'elle ne dédaignât pas de me plaire. J'eus assez de succès près d'elle; et dès le premier moment nous prîmes le ton de la plaisanterie. De garde à Versailles, où je m'ennuyais excessivement, le désœuvrement m'engagea à faire une visite à madame de Boisgelin, monstre de laideur, mais assez aimable, et aussi galante que si elle eût été jolie; nous parlâmes de madame de Cambise. « Fai-« sons-la venir, me dit-elle; écrivez-lui un mot, j'ai beaucoup « de raisons de croire qu'elle a envie de vous, et elle vien-« dra. » Il n'y avait que l'excès de l'extravagance et de la fatuité qui pût excuser ce que je fis. J'écrivis sur un morceau de papier : « M. de Lauzun ordonne à madame de Cambise « de venir lui tenir compagnie à Versailles, où il est de garde « et où il s'ennuie à mourir. » A mon grand étonnement, elle

arriva quatre heures après le départ de mon billet. On peut juger qu'après tant d'empressement les arrangements ne furent pas longs entre nous.

Oh! pour le coup je fus affiché, et rien ne fut plus plaisant que ma manière de vivre. J'étais d'une manière fort honnête et même recherchée avec madame de Lauzun; j'avais très-publiquement madame de Cambise, dont je me souciais fort peu; j'entretenais la petite Eugénie, que j'aimais beaucoup; je jouais gros jeu, je faisais ma cour au roi, et je chassais très-exactement avec lui. Beaucoup de gaieté, d'activité et peu de sommeil, me donnaient le temps de fournir à tout. Sans entrer dans de plus grands détails, je suis si absolument changé, que je crois avoir acquis le droit de dire que j'étais alors fort aimable; un caractère aussi fait pour la société était pour réussir, et m'avait fait prendre dans la plus grande amitié par M. le prince de Conti, qui ne pouvait, pour ainsi dire, se passer de moi, et m'admettait dans son intérieur le plus intime.

Je n'avais pas cessé de voir madame de Stainville. Une absence assez longue qu'elle avait faite en suivant son mari en Lorraine, où il commandait, avait guéri sa jalousie. Moins empressé, j'étais naturellement devenu moins suspect, et d'ailleurs nous ne faisions plus d'imprudences. Je continuais cependant de prendre à elle le plus vif intérêt. La trouvant un jour baignée de larmes et dans l'état le plus déplorable, je la pressai tellement de me dire ce qui causait ses peines, qu'elle m'avoua en sanglotant qu'elle aimait Clairval et qu'elle l'adorait. Elle s'était dit mille fois inutilement tout ce que je pouvais lui dire contre une inclination si honteuse, et dont les suites ne pouvaient qu'être funestes. J'entrepris de la ramener à la raison : je la prêchais, je la persuadais de renoncer à lui; elle me donnait des paroles qu'elle ne tenait pas. J'étais douloureusement affligé de voir se perdre une personne qui m'était aussi chère. Je fus trouver Clairval : je

lui fis sentir tous les dangers qu'il courait, et tous ceux qu'il faisait courir à madame de Stainville. Je fus content de ses réponses : elles furent nobles et sensibles. « Monsieur, me « dit-il, si je courais seul des risques, un regard de madame « de Stainville a payé ma vie; je me sens capable de tout « supporter pour elle sans me plaindre; mais s'il s'agit de « son bonheur, de sa tranquillité, dites-moi le plan de con- « duite que je dois suivre, et soyez sûr que je ne m'en écar- « terai pas. » Il ne tint pas mieux ses promesses. On commença à avoir quelques soupçons de leur intrigue. M. le duc de Choiseul et madame de Grammont firent l'impossible pour en apprendre quelque chose par moi. Je lui fus fidèle; et ni caresses ni menaces ne purent rien tirer de moi. Je cherchai à l'effrayer de l'affreux orage qui se formait sur sa tête, sans qu'elle changeât de conduite. Elle déposa seulement ses papiers entre mes mains.

Tel était l'état des choses, lorsque lady Sarah Bunbury, avec son mari sir Charles Bunbury, arrivèrent à Paris. J'étais alors de service à Versailles, et ne la vis pas des premiers. Je crois devoir à ceux qui me liront quelques éclaircissements relatifs à cette charmante femme.

Lady Sarah Lenox était sœur du duc de Richmond; elle est grande; sa taille est un peu forte, ses cheveux du plus beau noir et parfaitement bien plantés; le sein d'une blancheur éclatante et de la fraîcheur d'une rose. Des yeux pleins de feu et de physionomie annonçaient les grâces séduisantes et naïves de son esprit. Le roi d'Angleterre en avait été passionnément amoureux, et avait voulu l'épouser; mais il n'aurait pas eu le courage de surmonter tous les obstacles qui s'y opposaient, et elle avait épousé un simple baronnet du comté de Suffolk. Lady Sarah était bonne, sensible, tendre, franche et même emportée, mais malheureusement coquette et légère. J'étais de service à Versailles depuis quelques jours lorsqu'elle arriva; et j'avais entendu parler vingt fois de ses succès à

Paris, lorsque je la vis au Temple pour la première fois, à mon retour de Versailles. J'arrivai au milieu du concert. M. le prince de Conti vint à moi avec sa bonté ordinaire, me mena à lady Sarah : « Je vous demande vos bontés, Milady, « lui dit-il, pour mon Lauzun ; il est bien fou, bien extrava- « gant, bien aimable ; il vous fera les honneurs de Paris mieux « que personne : permettez-moi de vous faire les siens. Je « suis caution du désir qu'il a de vous plaire. » Une révérence honnête, quelques mots prononcés entre ses dents, furent la seule réponse de lady Sarah. J'écoutais peu la musique : je m'approchai de toutes les femmes que je connaissais. Madame de Cambise m'appela vingt fois, me parla bas, ne négligea rien pour que tout le monde fût bien convaincu que j'avais l'honneur de lui appartenir. Les jeunes gens m'entourèrent. Mon avis sur la dernière venue était intéressant pour eux à savoir : le plus grand nombre l'attendait pour fixer le sien, ou du moins pour le dire. Je commençais à être fort à la mode ; et, sans me piquer d'être un excellent original, je dois convenir que j'avais beaucoup de copies sans qu'il y en eût une de bonne. « Elle n'est pas mal, dis-je ; mais « je ne vois pas qu'il y ait de quoi tourner la tête. Si elle « parlait bien français et qu'elle vînt de Limoges, personne n'y « prendrait garde. » On rit généralement de ce que j'avais dit. L'amour-propre de madame de Cambise, qui l'avait entendu, en fut frappé. « Il a raison, dit-elle ; il est char- « mant! » Et voilà notre pauvre Milady tombée. Elle lui avait déjà parlé de moi comme d'un homme dont les soins peuvent être flatteurs pour une femme recherchée, et ne lui avait pas caché les droits qu'elle avait sur ce fat célèbre. On vint annoncer qu'on avait servi. M. le prince de Conti me fit mettre à table entre lady Sarah et madame de Cambise : ce qui finit absolument le triomphe de cette dernière. Je m'aperçus à peine de l'humeur que lui donnait l'occupation excessive où j'étais de la belle étrangère : je ne pensais plus à

autre chose. Je me liai avec son mari; je lui rendis des soins auxquels il fut sensible, et je trouvai le moyen de m'établir dans la maison. Je fis bientôt après une déclaration : on n'eut pas l'air de m'entendre, j'écrivis; on me renvoya ma lettre, et on me dit à la première occasion, fort indifféremment et sans colère : « Je ne veux pas avoir d'amant. Jugez si je puis « avoir un amant français, qui en vaut bien dix autres par le « bruit qu'il fait et par les peines qu'il cause; et vous surtout, « Monsieur le duc, vous me faites trop d'honneur. Ne perdez « pas votre temps près de moi; ne parlez pas d'amour, si vous « ne voulez pas que je vous fasse fermer ma porte. » J'étais amoureux de trop bonne foi pour me rebuter; je pris le parti de me taire et d'attendre des temps plus heureux.

Madame de Cambise, ennuyée de mes négligences, m'écrivit qu'il fallait opter entre elle et lady Sarah, et renoncer à l'une des deux. Mon choix ne fut pas long : je me contentai de faire un paquet de ses lettres et de les lui renvoyer. Dès le soir même elle se consola de ma perte en prenant le chevalier de Coigny, qu'elle savait que je n'aimais pas.

Je fus distrait de mes amours par un des plus affreux événements de ma vie, et dont la suite pensa être bien plus cruelle et bien plus horrible qu'elle ne l'a été en effet. J'ai parlé plus haut de la malheureuse passion de madame de Stainville pour Clairval et de la précaution qu'elle avait prise de me donner ses papiers à garder. Ils étaient dans un cabinet où personne que moi n'entrait, et dont j'avais la clef dans ma poche. Ce cabinet donnait dans l'hôtel de Choiseul, dont j'habitais une maison contiguë. Un ancien valet de chambre de mon père vint un matin chez moi, et me demanda si j'avais beaucoup d'argent dans mon cabinet. Jouant fort gros jeu, je lui dis qu'oui. « Eh bien, dit-il, prenez garde; on veut sûrement « vous voler; car j'ai vu hier au soir, en rentrant, un homme « qui crochetait la porte qui donne dans l'hôtel de Choiseul; il « s'est sauvé dès qu'il m'a aperçu, et je n'ai pu le reconnaître. »

Je le remerciai de l'avis, je n'en parlai pas. En descendant le soir pour coucher chez madame de Lauzun, je dis à un de mes gens, de qui j'étais très-sûr, de faire semblant de remonter dans sa chambre, de se cacher sans lumière à côté du cabinet; de descendre chez madame de Lauzun, s'il y entendait du bruit, pour m'avertir; que je laisserais la porte de sa garde-robe ouverte. Environ une heure après que je fus couché, mon homme vint me dire qu'il y avait quelqu'un dans mon cabinet; je montai sur-le-champ avec des pistolets dont je m'étais muni; je trouvai en effet la porte de mon cabinet entr'ouverte; mais il y faisait fort obscur et je n'avais point de lumière, je ne pus rien distinguer. Je criai deux fois : Qui est là ? sans qu'on me répondît. Un bruit que j'entendis assez près de moi, et le peu de lumière que donnaient quelques étoiles me déterminèrent à tirer un coup de pistolet sur ce qui me paraissait être un homme. Le bruit d'une robe de chambre de soie qui se fit entendre en ce moment arrêta machinalement mon bras; et pour mon bonheur, l'idée me vint que ce pouvait être mon père, quoique cela fût contre toute apparence. L'homme, car c'en était un, me poussa fortement, et s'enfuit en poussant successivement toutes les portes sur moi, à mesure qu'il se sauvait par l'hôtel de Choiseul, où je le poursuivis et le perdis de vue en entendant la porte de l'appartement de mon père se fermer avec beaucoup de bruit. L'on peut aisément juger de toutes les idées tristes qui remplirent ma tête. Je passai la nuit dans ce même cabinet, et le lendemain j'appris que madame de Stainville était partie avec son mari pour Nancy, où elle devait être renfermée dans un couvent par ordre du roi.

Mon père m'envoya chercher. Je trouvai M. le duc de Choiseul chez lui, qui me reprocha d'avoir été dans la confidence de madame de Stainville. Je lui répondis qu'il y avait une grande différence entre favoriser la mauvaise conduite de quelqu'un et garder son secret. Il me demanda les lettres dé-

posées chez moi; je les refusai avec fermete. Mon père voulut y mettre une autorité qui n'eut pas plus de succès. On me dit des choses piquantes; j'en répondis peut-être avec plus de fondement, et je sortis de cette conversation absolument brouillé avec tous deux.

Pénétré de douleur des malheurs de madame de Stainville, que j'aimais comme ma sœur, je restai plusieurs jours sans sortir de chez moi. Je repris enfin mon train de vie ordinaire; mais j'éprouvai une impression de tristesse difficile à dissiper. Lady Sarah s'en aperçut, et m'en parla avec intérêt : « Je suis, « lui dis-je, aussi malheureux qu'il est possible de l'être, et « je perds, d'une manière horrible, une femme bien chère, « et je ne serai jamais rien pour celle que j'adore. » Je lui contai la funeste histoire de ma pauvre amie, dont elle fut fort attendrie. Je lus dans ses yeux la plus tendre compassion : une visite nous interrompit; elle n'eut que le temps de me dire : « Je soupe ce soir chez madame du Deffand. »

Quoique je n'eusse pas été chez cette madame du Deffand depuis cinq ou six ans, je parvins à m'y faire mener par madame de Luxembourg, qui y soupait aussi. Les manières de lady Sarah avec moi étaient absolument changées. Ses yeux fixés sur les miens me disaient cent choses que je n'osais pas entendre, et je croyais devoir à la pitié seule l'entière occupation où elle était de moi. Sa vivacité paraissait modérée par une douce langueur. Elle était d'une distraction qui avait bien des charmes pour moi, puisque je pouvais m'en croire la cause. Quant tout le monde sortit de chez madame du Deffand, elle écrivit quelques mots sur un chiffon de papier, et me dit en descendant l'escalier : « Lisez cela en vous couchant. » On peut imaginer avec quel empressement je rentrai chez moi! Je lus ces trois mots anglais : *I love you...* (1) Je ne savais pas

(1) Le manuscrit était déchiré en cet endroit, et je ne pus savoir le troisième mot anglais.

un seul mot d'anglais. Il me paraissait bien que cela devait dire *je vous aime;* mais je le désirais trop vivement pour oser m'en flatter. Ma nuit se passa en réflexions de toutes espèces. A six heures du matin je courus moi-même acheter un dictionnaire anglais, qui me confirma que j'étais aimé. Il faut avoir été aussi amoureux que je l'étais alors pour se faire une idée de ma joie. Je volai chez lady Sarah dès que je pus la croire éveillée. « Je me suis levée de bonne heure, me dit-elle avec « une grâce charmante, car je ne doutais pas que vous ne « vinssiez me demander à déjeuner. Commençons par dé- « jeuner. Renvoyez votre cabriolet, qui ferait voir que vous « êtes ici, car je veux défendre ma porte à tout le monde et « que nous puissions causer ensemble sans être interrompus. « Sir Charles est à la paume ainsi que milord Carlisle, et ne « reviennent que pour dîner. » Nous déjeunâmes; elle fit fermer sa porte, et la conversation que je vais rapporter commença :

« Je vous aime, Monsieur de Lauzun, et vous voyant bien « malheureux et bien sensible, j'ai été persuadée de votre amour, « et je n'ai pu résister au plaisir de soulager vos peines en « vous faisant l'aveu du mien. Un amant est ordinairement à « peine un événement dans la vie d'une femme française; c'est « le plus grand de tous pour une Anglaise : de ce moment « tout est changé pour elle, et la perte de son existence et de « son repos est communément la fin d'un sentiment qui n'a en « France que des suites agréables et peu dangereuses. Cette « certitude cependant ne les arrête pas toujours. Choisissant « nos maris, il nous est moins permis de ne pas les aimer, et « le crime de les tromper ne nous est jamais pardonné. Je « joindrais à cela des remords réels d'être aussi ingrate pour les « bons procédés de sir Charles, dont mon bonheur est la « principale occupation. J'ai du plaisir à vous dire *je vous* « *aime;* mais je n'en suis pas moins convaincue que nous n'a- « vons que des malheurs à attendre de notre amour. Nos na-

« tions sont toujours séparées par la mer, et souvent par la
« guerre. Nous passerons les trois quarts de notre vie sans
« nous voir, et notre destinée dépendra sans cesse d'une lettre
« égarée ou interceptée. Nous avons tout à craindre de milord
« Carlisle; il est amoureux de moi depuis longtemps, et rai-
« sonnable, parce qu'il croit impossible que j'aie un amant;
« mais la jalousie l'éclairera bien promptement, et le rendra
« capable de tout. Je dois aussi vous parler de mon caractère :
« je suis naturellement coquette; je vous sacrifierai ma co-
« quetterie avec plaisir, si cela dépend de moi; mais votre ja-
« lousie pourrait nous rendre bien malheureux tous deux.
« J'ai trop bonne opinion de vous pour compter pour quelque
« chose le risque de livrer mon honneur et mon bonheur à
« votre honnêteté et à votre discrétion; jugez si je dois, si je
« puis avoir un amant! »

« Je veux, lui répondis-je, que vous soyez heureuse; mais
« il n'est pas de puissance au monde qui m'empêche de vous
« adorer. » Nous nous promîmes de ne pas nous écarter de la circonspection et de la prudence la plus stricte, et nos serments furent bientôt violés. Lady Sarah m'aimait beaucoup, et ne m'accordait rien. Notre bonne foi, notre gaieté intéressa le public, qui fut pour cette fois très-indulgent. Lord Carlisle se tut, dans l'espérance que lady Sarah m'oublierait dès qu'elle aurait quitté la France. Je continuai d'être fort bien avec M. le chevalier; madame de Cambise fut encore quittée par M. le chevalier de Coigny, pour lady Sarah.

Le chevalier se donna beaucoup de peine pour lui plaire, et beaucoup d'airs pour que l'on crût qu'il lui plaisait. Il était aimable, séduisant, et l'amusait. Je voulus inutilement cacher que j'en mourais de jalousie. Un jour que j'avais déjeuné chez lady Sarah, et que j'étais fort triste, elle sonna et dit, en me regardant avec toutes les grâces qui n'appartenaient qu'à elle : « qu'on ne laisse jamais entrer M. le chevalier de Coigny chez « moi, sous aucun prétexte; » et passant ses bras autour de mon

cou, dès que nous fûmes seuls : « Vous m'apprenez, mon ami, « me dit-elle, qu'il peut y avoir beaucoup de plaisir à renoncer « aux hommages des autres hommes quand on en aime un « uniquement. » Le temps de son départ approchait, et le soir fatal enfin arriva. Le chevalier Bunbury proposa à milord Carlisle et à moi de les accompagner une partie du chemin ; nous acceptâmes, et nous fûmes coucher le premier soir à Pont-Sainte-Maxence, près Chantilly.

Le spectacle de cette soirée me sera toujours présent : une seule chandelle éclairait une chambre assez obscure et assez sale, comme le sont presque toutes les auberges françaises. Sir Charles écrivait ; lord Carlisle, la tête appuyée sur ses deux mains, paraissait plongé dans la plus profonde rêverie. Une vieille femme de chambre anglaise, qui l'avait élevé, me dévorait avec les yeux de la haine et semblait me pénétrer. Lady Sarah pleurait, et quelques larmes tombaient le long de mes joues malgré moi. Je couchai dans la même chambre que milord Carlisle ; il ne put se vaincre plus longtemps, et me proposa de nous battre à notre retour à Paris. J'étais aimé ; je n'avais pas de mérite à être raisonnable, et je lui répondis avec modération, et m'attendis cependant qu'il me chercherait aussitôt qu'il le pourrait sans compromettre lady Sarah. Nous nous séparâmes à Arras. Lord Carlisle n'eut pas le courage de quitter une personne qui lui était aussi chère ; il retourna en Angleterre, au lieu de revenir à Paris, et de passer en Italie, comme c'était son projet. Je crois devoir ici rapporter la lettre dont lady Sarah me chargea pour M. le prince de Conti, et ce qu'elle m'écrivit de Calais.

« Vous avez été si bon pour moi, Monseigneur, que ce se-« rait bien mal à moi si je quittais votre charmant pays sans « vous remercier. En vérité je ne croyais pas que c'était pos-« sible que je serais affligée de sortir de la France et que je « devrais laisser là la meilleure partie de moi-même. Oui, « Monseigneur, cela brise mon cœur de retourner dans mon

« propre pays, et de laisser le seul homme que je puisse aimer.
« Lauzun m'aime plus que toutes choses au monde, et, bien
« malheureux de ne pas me suivre, il n'y a pas un sacrifice
« qu'il ne ferait pas. Je tremble qu'il viendra en Angleterre
« sans permission et que cela a pour lui des conséquences bien
« mauvaises. Accordez-lui votre protection, Monseigneur, et
« cette permission, qui me sera si heureuse. Je le serai plus
« encore de vous devoir cette obligation, car personne, Mon-
« seigneur, ne vous est plus respectueusement attaché que
« votre très-humble et très-obéissante servante,

« Sarah Bunbury.

« Arras, le 4 février 1767. »

« Vous avez tout changé mon cœur, mon ami : il est triste
« et brisé ; et, quoique vous me faites tant de mal, je ne puis
« avoir d'autres pensées que mon amour. Je n'avais pas l'idée
« qu'une telle chose pouvait arriver, et je croyais que j'étais
« assez fière et assez bonne pour que mon bonheur ne pourrait
« pas dépendre sur un amant français. Le vent est contraire,
« et je n'en suis pas fâchée : c'est mieux d'être dans le même
« pays. Je pleure beaucoup. J'ai dit à sir Charles que j'avais
« un mal de tête, et il s'en contenta. Lord Carlisle ne l'a pas
« cru, car il regardait bien sérieux... Oh, mon Dieu ! il faut
« que tout ce que je fais est bien mauvais, puisque je veux le
« cacher, et que moi, la plus vraie de toutes les femmes, je
« suis obligée de mentir et de tromper deux personnes que
« j'estime tant ! On est sorti, et moi j'ai voulu rester pour
« écrire à celui qui m'est plus cher encore que le repos que
« j'ai perdu pour lui. Je n'ose envoyer ma lettre à la poste par
« un domestique ; je m'adresse à un garçon de cette auberge :
« il a l'air doux et bon ; il me promet qu'il sera exact, et n'en
« parlerait à personne : je serais tout à fait ruinée s'il me tra-
« hissait. Tout m'ennuie, m'importune, et ce sera de même

« jusqu'à ce que je te verrai. Viens aussitôt que tu peux sans
« imprudence ; car je te défends aucune chose que tu pourrais
« regretter. Obtiens un congé : M. le prince de Conti est extrê-
« mement bon pour toi et t'aidera. Viens par ta présence com-
« bler ta maîtresse de la plus grande joie qu'elle peut attendre.
« Je n'ai pas peur que tu ne comprendras pas mon ridicule
« français ; ton cœur et le mien s'entendront toujours. Adieu ;
« car j'ai peur d'être surprise. Pense que c'est pour toi seul
« qu'existe ta Sarah.

« Calais, le 6 février 1767. »

Je retournai à Paris, à cheval, et dans l'état le plus affreux. Une fièvre maligne ne m'aurait pas changé davantage. M. le prince de Conti fut flatté de la confiance de lady Sarah, et y répondit si bien, qu'au bout de quinze jours j'eus la permission d'aller en Angleterre. J'y fus reçu de manière à augmenter encore mon amour, s'il était possible.

Après les cérémonies de présentation et de visites que la pédanterie de M. le comte de Guerchi, pour lors ambassadeur de France, pensa rendre éternelles, je partis enfin pour la campagne avec M. le chevalier Bunbury et lady Sarah. Le matin de notre départ je trouvai chez eux un homme qui avait beaucoup l'air d'un gros palefrenier, et auquel on me présenta comme à un parent de la maison. On lui fit les honneurs, et il monta dans la chaise de poste de lady Sarah. A la première poste, il dit à sir Charles que sa femme l'ennuyait, et l'on nous mit ensemble. A la seconde poste, il trouva que le français l'ennuyait encore plus que la femme ; il fut avec sir Charles, qu'il quitta une demi-heure après pour une meute de renards dans laquelle il aperçut quelqu'un de sa connaissance. Cet homme était M. Lee, maintenant au service des colonies indépendantes de l'Amérique.

Le temps que je passai à Barton fut certainement le plus

heureux de ma vie. Au bout de quelques jours le chevalier fut obligé de s'absenter pour trois semaines, que je passai tête à tête avec sa femme. Elle me montrait l'amour le plus tendre, mais ne voulait me rien accorder. Enfin, un soir elle me dit que je pourrais descendre dans sa chambre quand tout le monde serait couché. J'attendis ce moment tant souhaité avec une impatience extrême. Je la trouvai dans son lit, et je crus pouvoir prendre quelques libertés ; elle en parut si offensée et si affligée, que je ne persistai pas. Elle me permit cependant de me coucher près d'elle ; mais elle exigea de moi une modération et une réserve dont je pensai mourir. Ce charmant supplice dura plusieurs nuits. Je n'en espérais plus la fin, lorsque, me serrant une fois dans ses bras avec la plus vive ardeur, elle combla tous mes vœux. « Je n'ai pas voulu, me dit-elle, que mon amant me ravît rien, et qu'il dût quelque chose à ma fai-« blesse ou à son peu de respect pour moi. J'ai voulu qu'il « tiendrait tout de mon amour. Je me donne à toi ; oui, toute « ta Sarah est à toi. » Nous fûmes le lendemain promener à « cheval ensemble. « M'aimes-tu plus que tout, me dit-elle, « et te sens-tu capable de tout sacrifier ? Oh ! pour cela oui, « lui répondis-je sans balancer, et avec la certitude de ne pas « m'en repentir. Eh bien, continua-t-elle, en me regardant, « avec ses yeux qui n'ont point de pareils, veux-tu renoncer à « tout, quitter tout pour venir à la Jamaïque, ne t'occuper « que du bonheur de ta maîtresse ? J'y ai un parent riche, sans « enfants, de l'amitié, de l'indulgence de qui je suis sûre ; il « nous donnera un asile avec plaisir. » Comme j'allais répon-« dre, « Attendez, interrompit-elle, je ne veux savoir votre « réponse que dans huit jours. » Ce que lady Sarah me proposait était en vérité ce qui pouvait me rendre le plus heureux. Je ne regrettais aucun des sacrifices qui eussent vraisemblablement coûté à un autre ; mais je ne pouvais me dissimuler qu'elle était coquette, légère. Il me paraissait impossible qu'elle ne cessât pas de m'aimer, qu'elle ne se repentît

pas un jour d'avoir pris un parti si violent. Lady Sarah, malheureuse, mécontente, sans état, sans existence, à l'autre bout de l'univers, pouvant me reprocher de l'avoir perdue; c'eût été l'enfer, et cet avenir m'effrayait.

Les huit jours s'écoulèrent. Je lui confiai mes craintes : « C'est bon, mon ami, me dit-elle assez froidement; vous « êtes plus prudent, plus prévoyant que moi : vous avez peut- « être raison; n'en parlons plus. » Ses manières avec moi furent les mêmes. Il me semblait pourtant voir quelque chose de contraint en elle qui m'inquiétait. Son mari revint, et nous retournâmes en ville. Les médecins ordonnèrent à sir Charles, de qui la santé était assez délicate, d'aller aux eaux de Bath; il y fut, et laissa sa femme à Londres. Je crus qu'il serait honnête d'aller y passer deux ou trois jours avec lui : j'en parlai à lady Sarah, qui l'approuva, et eut l'air de m'en savoir bon gré. Je partis le lundi, voulant être le vendredi suivant à Londres, dans la matinée. Elle me promit elle-même de m'attendre, de faire fermer sa porte, et de passer avec moi toute la journée. Je revins à Londres, avec tout l'empressement d'un homme bien amoureux : je fus consterné de n'y plus trouver lady Sarah, et d'apprendre qu'elle était partie avec milord Carlisle, pour aller à Godwood chez le duc de Richmond, son frère.

Tout ce que la rage et la jalousie peuvent inspirer de plus déchirant s'empara de mon cœur. J'écrivis une lettre à lady Sarah, dictée par la colère et l'emportement : je la lui envoyai à Godwood par un de mes gens. Je lui disais que si elle ne revenait pas sur-le-champ à Londres, je la regarderais comme la plus méchante, la plus fausse et la plus perfide de toutes les femmes. J'attendis le retour de mon courrier avec une impatience inexprimable. Il revint enfin, et m'apporta une réponse douce et même assez tendre : quelques reproches sur la manière dont j'empoisonnais tous les charmes de l'amour par ma violence. Elle me promettait d'être à Londres dans deux jours.

Je l'attendis chez elle jusqu'à minuit. Pendant le temps qu'elle avait fixé, chaque carrosse qui entrait à Witehall me semblait devoir l'amener, et je vis mes espérances naître et se détruire à tout moment pendant cette journée, peut-être la plus longue de ma vie. Je rentrai chez moi, et ma nuit entière se passa à me promener dans ma chambre, et faire les réflexions les plus affligeantes.

A six heures du matin, on frappa à ma porte : je fus le premier à l'ouvrir. Lady Sarah venait d'arriver, et me demandait. Je courus, ou plutôt je volai chez elle. Je lui trouvai l'air sérieux et composé : une table sur laquelle était tout l'appareil d'un déjeûner devant elle, et plusieurs domestiques dans la chambre. Il se passa plus d'une heure avant que nous fussions seuls. « A présent, me dit-elle, que je n'ai pas à craindre « d'être interrompue, je dois vous parler des choses qui nous « intéressent tant l'un et l'autre. Vous savez quelles char- « mantes qualités vous ont gagné mon cœur, et si jamais au- « cun homme n'a été si cher à une femme. L'excès même « de votre jalousie ne me déplaisait pas : celui de votre « amour en était un si grand dédommagement ! Votre colère, « quand vous m'avez crue coquette, je l'ai toujours supportée « avec soumission, sans humeur, et il ne m'a jamais coûté de « vous demander pardon quand vous n'aviez pas toujours rai- « son. J'ai voulu vous donner à jamais lady Sarah toute entière, « son existence, sa réputation, l'empire le plus absolu sur elle. « Vous n'avez pas eu assez de confiance ou dans votre constance « ou dans la mienne. Vous n'avez pas trouvé que j'étais néces- « saire à votre bonheur, et vous n'avez pas aimé d'avoir avec moi « des liens que rien ne pourrait plus rompre. En déchirant mon « cœur, vous y avez affaibli votre image ; vous avez continué « d'être jaloux et violent, après en avoir perdu le droit : j'en « sens maintenant tous les dangers. Rien ne peut plus me les « faire oublier. Si mon frère m'eût demandé à voir votre « lettre, comment aurais-je pu lui refuser ? Et si le duc de

« Richmond l'eût lue, j'étais perdue ; et pour qui sacrifiée?...
« Vous avez détruit vous-même le sentiment qui m'attachait
« à vous : je ne vous aime plus ; mais il a été trop tendre pour
« que l'impression, maintenant douloureuse, n'en dure pas
« encore longtemps. D'ici à un terme peut-être éloigné, il
« ne peut nous être indifférent de nous rencontrer ; j'ose
« donc vous demander comme une grâce de quitter l'Angle-
« terre, et de ne plus compter que sur la tendre amitié que je
« vous ai vouée pour la vie. »

Frappé comme de la foudre d'un coup si sensible et si inattendu, je m'évanouis. Lady Sarah, touchée de mon état, assise à terre auprès de moi, me secourait et baignait mon visage de ses larmes. Madame Joanes, sœur du chevalier Bunbury, entra, et, étonnée de ce spectacle, recula. « Venez, madame « Joanes, lui dit-elle ; prenez soin de ce malheureux : il est « mon amant, et je vous l'abandonne. » En disant ces mots, elle sortit de sa chambre, monta dans sa chaise, et partit pour aller joindre son mari à Bath. Je repris mes sens, et retournai chez moi d'un air assez calme. Je voulus monter à cheval et suivre lady Sarah. J'avais tant de choses à lui dire, qu'il me semblait qu'elle ne serait pas perdue pour moi si je pouvais lui parler encore une fois. Au bout de quelques milles je m'évanouis de nouveau et vomis beaucoup de sang. Je me trouvai tellement affaibli, qu'il me fut impossible d'aller plus loin. J'eus beaucoup de peine à regagner Londres, où je fus dangereusement malade pendant plusieurs jours, et où je reçus les soins les plus généreux de madame Joanes.

Lady Sarah m'écrivit pour me demander avec instance de ne pas partir sans venir lui dire adieu à Bath. Je ne pus résister au plaisir ou plutôt au besoin de la voir et d'avoir avec elle une dernière explication. Elle me reçut avec intérêt, avec amitié ; mais elle était si changée pour moi, que, loin de penser à prolonger mon séjour, je songeai à hâter mon départ. Je revins en France très-différent de ce que j'étais en partant

pour l'Angleterre : rien ne pouvait me distraire d'un sentiment qui me rendait si malheureux. Lady Sarah m'écrivait cependant avec exactitude. Je ne lui connaissais point d'amant, mais j'avais été aimé d'elle, et elle ne m'aimait plus. J'étais d'une *sauvagerie* que rien ne pouvait diminuer. J'appris que lady Sarah était malade à Londres; rien ne put m'arrêter. Je partis seul à cheval, sans congé, sans passe-port. Elle reçut avec plaisir et reconnaissance cette marque de ma tendresse. Par-« tez, mon ami, me dit-elle, au bout de vingt-quatre heures, « souvenez-vous que lady Sarah n'est plus votre amie. Ne cou-« rez pas pour elle tous les risques qu'entraînerait une plus « longue absence. » Je reçus plus rarement de ses lettres à mon retour; je finis par n'en plus recevoir du tout. Je cherchai tous les moyens de l'oublier, et n'y réussis pas. Je voulus mener le même genre de vie qu'avant de l'avoir connue. Je ne pouvais plus m'attacher à aucune femme; toute comparaison leur était trop désavantageuse : tout mon caractère était changé. J'avais perdu ma gaieté, tous les agréments qui me faisaient rechercher. Je n'étais pas sensible aux plaisirs qui auparavant avaient plus de charmes pour moi.

Je saisissais cependant toutes les occasions de me distraire d'une si profonde tristesse, mais presque toujours sans succès. Je fis connaissance, au bal de l'Opéra, avec une fort jolie fille. Elle avait fait trop de bruit pour n'en pas parler; elle s'appelait mademoiselle Vauvernier : on l'appelait *l'Ange*, à cause de sa figure céleste; elle vivait avec M. le comte du Barry, qui ne se soutenait que par ses intrigues et en faisant toutes sortes de métiers. Je fus prié à souper dans la maison, qui avait fort bon air, et où il y avait de très-jolies personnes; mais il est impossible de voir une figure plus plaisante que celle du maître. M. du Barry était dans une superbe robe de chambre, son chapeau sur sa tête, contenant deux pommes cuites qu'on lui avait ordonné de mettre sur ses yeux. J'y vis une madame de Fontanelle, venue de Lyon avec le projet

d'être maîtresse du roi, et l'étant du premier venu en attendant: j'en eus envie, et M. le comte du Barry, toujours obligeant, me fit réussir dans la journée du lendemain; je n'ai jamais revu, je crois, cette madame de Fontanelle. Depuis *l'Ange* m'inspira des désirs et ne refusa pas de les satisfaire; mais les yeux rouges et la santé de M. du Barry m'en imposaient. M. de Fitz-James fut plus hardi que moi, réussit et la garda; ce qui ne l'empêcha pas d'avoir pour moi toutes les petites complaisances qui étaient sans danger pour l'un et pour l'autre.

M. le duc de Choiseul résolut dans ce temps la conquête de la Corse, et y fit passer M. le marquis de Chauvelin avec seize bataillons. Une probabilité d'avoir des coups de fusil était trop précieuse pour la négliger. Je n'étais pas assez bien avec tous mes parents pour qu'ils craignissent de me faire tuer. Je fus donc employé comme aide de camp de M. de Chauvelin. Le jour que cela fut public, M. le prince de Conti en parla dans sa loge à l'Opéra, devant plusieurs filles; une, fort jolie, très-mauvaise tête, se mit à fondre en larmes, et dit en sanglotant: « J'en suis au désespoir, car je m'aperçois « que je l'aime à la folie. Monsieur, me dit-elle, je me « donne absolument à vous; vous ferez de moi tout ce que « vous voudrez jusqu'à votre départ. » On ne pouvait en effet avoir une maîtresse plus folle et plus aimable. Elle était entretenue par un homme riche, nommé M. du Ronné, que cela contrariait beaucoup de me voir souvent couché avec elle. Mademoiselle Tétard lui déclara qu'il y fallait absolument consentir ou renoncer à jamais à elle. Il voulut un jour trouver mauvais qu'elle eût passé la nuit chez moi, et faire du bruit; je le traitai assez cavalièrement. Il fut absolument chassé de la maison; mais, comme je devais partir quelque temps après, et qu'il pouvait être utile d'avoir quelques ménagements pour un aussi bon homme, il me donna mille louis, demanda pardon de son humeur, et consentit à ce que made-

moiselle Tétard me gardât, à condition que cela ne fût su que de douze personnes discrètes. Avant de cesser de parler de mademoiselle Tétard, je dois dire quelque chose d'assez plaisant, qu'elle fit lorsque le bruit courut que j'avais été tué en Corse. Elle fut trouver l'abbé d'Artis, avec qui elle avait précédemment vécu, qui était prêtre ; elle l'obligea d'aller à Notre-Dame en pèlerinage, dire une messe pour moi, et heureusement cette messe ne me porta pas malheur.

Peu de jours avant mon départ pour la Corse, on me dit que le roi avait vu *l'Ange*, qu'il l'avait remarquée, et que l'on croyait qu'il s'en passerait la fantaisie. Je fus lui dire adieu, et lui faire mon compliment sur de si brillants succès. « Si vous êtes maîtresse du roi, belle *Ange*, lui dis-je, souvenez-« vous que je veux commander l'armée. Cela ne suffit pas, « répondit-elle, vous serez au moins premier ministre. » L'*Ange* avait eu affaire à M. de Choiseul, et avait désiré coucher avec lui pour s'en assurer la réussite. M. le duc de Choiseul, prévenu, avec de justes raisons, contre M. du Barry, n'en voulut pas entendre parler. C'est peut-être la seule femme dont il ait refusé les faveurs, et toute l'Europe a pris part aux suites importantes de ce refus.

Je ne puis passer sous silence un événement assez singulier qui précéda de quelques mois mon départ pour la Corse. Le jour de l'enterrement de M. le prince de Lamballe je fus voir madame Brissart, qui joignait à soixante-dix-huit ans beaucoup de connaissances, une tête aussi mauvaise que bizarre. Elle avait la fureur de se faire dire sa bonne aventure, et courait après tous les sorciers de Paris. Elle me dit qu'elle en avait vu un la veille qui lui avait dit les choses les plus extraordinaires, et qu'elle croyait les plus secrètes : elle m'inspira de la curiosité et me donna l'adresse de M. Dubuisson (c'était le nom du sorcier). Je fus chez lui, dans la rue Saint-André-des-Arcs. Il logeait, selon l'usage, au cinquième étage. Il me parut être une espèce d'imbécile, et me dit ce qui suit : « Que le même

« jour, en rentrant chez moi, je trouverais une lettre qui m'af-
« fligerait beaucoup; qu'un mois après, jour pour jour, j'en
« recevrais une très-consolante de la même personne; que
« j'aurais une querelle, que je serais au moment de me
« battre avec une personne qui me ferait des excuses; que
« j'aurais une maladie; que je croirais ne pas risquer; que je
« ferais la guerre dans un pays où je ne m'attendais pas à al-
« ler, et que je serais tué dans une île, au commencement de
« la nuit, après une bataille perdue. » Je reçus les deux lettres, je mis l'épée à la main, et l'on me fit des excuses; je fus malade, et je partis pour la Corse au mois de juin 1768. Je trouvai à Toulon M. Chardon, intendant de la Corse, qui menait avec lui sa femme, âgée de dix-huit ans, jolie; elle me parut être un présent du ciel, et je commençai, sans affectation, à lui rendre des soins qui ne furent pas trop bien reçus.

J'avais ordre de ne pas passer en Corse sans M. de Chauvelin, que j'avais encore laissé à Paris. J'appris qu'il se tirait des coups de fusil, et je m'embarquai sur le chébec du roi *le Singe*, pour passer à Saint-Florent. M. de Bomluer, commandant de la marine du roi, me fit donner ordre de me débarquer. Je descendis à terre. Je ne mis que madame Chardon dans ma confidence, et je passai le soir dans un bateau de pêcheur. M. de Chauvelin arriva trois semaines après moi, et me mit aux arrêts pendant quelques jours.

Je fis la guerre avec l'ardeur et l'activité d'un homme bien leste, qui désire faire ses preuves. Mes affaires près de madame Chardon n'avançaient pas; elle était polie, mais rien que polie. Il ne me manquait qu'une maîtresse pour être parfaitement heureux, et je ne me rebutai point. Les premiers succès de M. de Chauvelin ne furent pas de longue durée : l'infanterie de la légion royale, la compagnie de grenadiers du Languedoc, etc., étaient enfermés dans Borgho, mal fortifié, et attaqué depuis trente-cinq jours par tout ce que la Corse avait de redoutable, lorsque M. de Chauvelin se détermina à

secourir Borgho, et avec de telles dispositions, qu'il n'était pas possible de douter du malheur de cette journée; aussi n'ai-je jamais vu de consternation pareille à celle qui régnait dans Bastia. Le danger où chacun se croyait, quand nous sortîmes, faisait oublier toute autre considération. Madame Chardon me donna une plume blanche que je mis à mon chapeau, et qui me porta certainement bonheur, puisqu'elle ne me fit pas tuer; elle me distinguait de manière que tous les coups de fusil m'étaient adressés de préférence. Tout le monde sait comment se passa la journée de Borgho, et combien elle fut funeste à notre petite armée. La bataille était perdue : M. de Chauvelin, vivement pressé, avait été obligé de se retirer avec une telle précipitation, que les balles portaient jusqu'à son hôpital ambulant.

On s'aperçut, avec désespoir, qu'on abandonnait M. de Marbeuf, avec le tiers de ses troupes, de l'autre côté du Golo, et que toute communication était coupée entre eux. Il restait, le long de la mer, un passage que l'on pouvait indiquer à M. le comte de Marbeuf, et le faire soutenir par quelques compagnies de grenadiers; mais il fallait le trouver, et cette dangereuse commission exigeait une connaissance du pays que personne n'avait que moi, qui avais déjà été dans la Corse avec M. de Marbeuf. Je me proposai, et partis seul avec mon hussard. Lorsque j'eus fait environ cinq cents pas, on me tira, dans les broussailles, quelques coups de fusil qui ne m'arrêtèrent pas, et je passai au grand galop; mais je fus bientôt arrêté par une ligne considérable de coups de fusil, qui me parut devoir être un corps des principaux de l'armée de Corse. Je me retirai, voulant gagner entièrement la côte, et passer sur le bord de la mer.

Le régiment de Soissonnais, qui escortait M. de Chauvelin, s'était formé en bataille et avait marché en avant aux premiers coups qu'il avait entendus, et répondit à ces derniers par un feu vif et soutenu des deux bataillons, que j'essuyai tout entier.

Je me retirai cependant sur ce feu, et dans ce moment la prédiction de M. Dubuisson me revint dans la tête; et, je l'avoue à ma honte, je me crus perdu. Je m'approchai d'une compagnie qui venait de tirer, et j'en fus reconnu; je passai le long de la mer dans les rochers, et je joignis M. de Marbeuf, qui était vivement poursuivi par les Corses, et qui fut blessé, ainsi que MM. d'Arcambale et Campême, pendant que je lui parlais. Je lui indiquai le chemin le plus sûr pour trouver M. de Chauvelin, qu'il joignit sans accident. M. de Chauvelin me dit que ses malheurs ne l'empêchaient pas de sentir le prix du service que j'avais rendu; qu'il demanderait la croix de Saint-Louis pour moi, et qu'il croyait pouvoir me la promettre devant toute l'armée. Il n'en a jamais parlé à personne depuis.

Je trouvai au quartier général un petit billet de madame Chardon, qui, déjà instruite, de notre déroute, me mandait de ménager des jours auxquels elle s'intéressait, et me promettait de les rendre heureux. L'armée rentrait lentement dans Bastia; je la devançai par des sentiers qui m'étaient connus, et je fus dans la ville deux heures avant tout le monde. Madame Chardon me tint parole, et me céda avec une franchise et une tendresse qui m'ont toujours fait conserver beaucoup d'amitié pour elle. Son mari, qui commençait à être jaloux de moi, revint; il me croyait resté sur les derrières, et il voulut profiter de l'occasion pour tendre un piége à sa femme et pénétrer ses sentiments : il lui dit, en entrant, que tout était perdu; que l'armée avait été presque détruite; beaucoup de gens de sa connaissance tués, et me nomma parmi les morts. « Je l'ai « donc ressuscité, lui dit-elle en riant, car il est dans l'autre « chambre, bien fatigué à la vérité, mais je vous assure qu'il n'est pas mort. »

Plusieurs autres échecs suivirent la malheureuse journée de Borgho. On tirait des coups de fusil jusqu'aux portes de Bastia : c'était le genre de vie qui me convenait le mieux : tout le jour aux coups de fusil, et le soir souper avec ma maîtresse! La

jalousie de M. Chardon troublait un peu mon bonheur : sa femme était à plaindre et souvent fort maltraitée ; mais qui ne sait pas qu'avec des moments l'amour paye des siècles de peine?

M. de Chauvelin partit. M. le comte de Marbeuf prit de l'amitié et de la confiance en moi. Nous étions dans le mois de janvier : tout était tranquille. Je lui demandai la permission d'aller passer deux jours dans le cap Corse, et il me la donna. Il apprit pendant mon absence que Clémente Paoli avait formé le projet de passer entre ses redoutes, de pénétrer dans le cap Corse, et de l'attaquer au même moment sur tous les points. L'instant où M. de Marbeuf reçut cette nouvelle était presque celui de l'exécution. Il était important d'occuper Montebello en avant de Bastia ; il voulut m'y envoyer avec quelques compagnies de grenadiers ; mais je n'y étais pas, et il fallait qu'elles partissent dès le même soir. Il demanda plusieurs fois à madame Chardon si je ne reviendrais par ce jour-là. Elle s'aperçut qu'il y avait quelque chose de nouveau, le pressa vivement, et découvrit son secret. Elle se jeta en pleurant au cou de M. de Marbeuf, qui l'aimait tendrement. « Vous connaissez « M. de Lauzun, lui dit-elle ; il me serait moins cher s'il était « capable de me pardonner de lui faire perdre, par ma négli- « gence, une occasion de se distinguer, quelque dangereuse « qu'elle puisse être. Je vais lui envoyer un courrier sans lui « dire de quoi il est question, et je vous donne ma parole qu'il « sera ici avant le départ du détachement. » J'arrivai chez elle sans me douter de rien. « Ne perds pas un instant, me « dit-elle, en m'embrassant ; va chez M. de Marbeuf, il a à « te parler. Il te prouvera que j'aime autant ta gloire que ta « personne. » Je fus assez heureux pour m'emparer de Montebello avant les Corses. J'y aurais passé une nuit bien froide si elle n'avait été réchauffée par de fréquentes attaques. J'aperçus M. de Marbeuf dans la plaine, au point du jour. Nous passâmes, la baïonnette au bout du fusil, au milieu des Corses qui nous entouraient, et le joignîmes. Ils se retirèrent en assez

grand nombre dans le village de Barbaggio, que nous canonnâmes toute la journée sans succès.

Le lendemain on vint de Bastia voir notre siége, comme à un spectacle. La position mettait d'elle-même en sûreté ceux qui ne voulaient être que spectateurs. Madame Chardon y vint à cheval, et se tint auprès de M. de Marbeuf. Son mari retourna en ville pour commander un second hôpital ambulant, le nombre de nos blessés devenant très-considérable. Un corps assez nombreux de la *Piève de Rostino* gagna une petite plaine, d'où il fit partir un feu très-meurtrier sur notre batterie, et nous tua beaucoup de canonniers. M. de Marbeuf m'ordonna d'aller les charger avec cinq dragons de la légion de Soubise. Je partis sur-le-champ. Madame Chardon voulut me suivre. Je voulus l'en empêcher, et ensuite la faire arrêter pour la renvoyer à M. de Marbeuf; mais elle montait un cheval fort vite, elle passa devant moi à toutes jambes. « Croyez-vous donc, me « dit-elle, qu'une femme ne doive jamais risquer sa vie qu'en « couches; et ne peut-il lui être permis de suivre une fois son « amant? » Elle essuya beaucoup de coups de fusil avec la plus grande tranquillité, donnant tout ce qu'elle avait dans ses poches aux soldats et aux dragons, et ne revint à moi que l'affaire finie. Toute l'armée garda le secret de cette charmante étourderie, avec une fidélité que l'on n'eût pas osé espérer de trois ou quatre personnes.

Tout le monde sait les suites de l'affaire de Barbaggio, et que la modestie de M. de Marbeuf, qui ne voulut pas envoyer porter la nouvelle par un officier, lui coûta le commandement de l'armée : le bateau de poste ayant arrêté en Italie, au lieu d'arriver, la nouvelle n'arriva qu'après la nomination de M. le comte de Vaux.

Pour calmer la jalousie de M. Chardon, je fus passer six semaines à Roscane : je revins ensuite en Corse, où j'appris le mariage et la présentation de madame la comtesse du Barry. Je fis la campagne avec M. le comte de Vaux, comme premier

aide major de son armée. Il ne m'y arriva rien de remarquable ; et il me fit partir le 24 juin pour porter à la cour la nouvelle de la soumission totale de l'île et du départ de M. Paoli. Je ne quittai pas la Corse sans regrets, et j'ai souvent regretté depuis des rochers où j'ai peut-être passé l'année de ma vie la plus heureuse : il m'en coûtait d'abandonner madame Chardon, pour qui j'avais l'amour et l'amitié la plus tendre, et que je laissais si malheureuse. Je prévoyais tous les obstacles que nous aurions à nous réunir, et cette séparation était vraiment cruelle pour tous deux. Je partis donc de Bognomana triste et malade, car je venais d'avoir la rougeole. Je courus jour et nuit, et j'arrivai moitié mort de fatigue à Saint-Hubert le 29 juin 1759, à cinq heures du soir.

Le roi était au conseil : je fis demander M. le duc de Choiseul, et lui remis mes dépêches. Le roi me fit entrer, me reçut avec toutes sortes de bontés, et m'ordonna de rester à Saint-Hubert, comme j'étais, en veste et en bottes. La curiosité de revoir *l'Ange* dans un état si différent me fit rester avec plaisir : j'allai attendre dans le salon la fin du conseil ; elle ne tarda pas à y arriver, vint m'embrasser de fort bonne grâce, et me dit en riant : « Aurions-nous jamais pensé à nous retrouver « ici. » Le roi, voyant qu'elle avait l'air très-familier avec moi, lui demanda si elle me connaissait. « Il y a longtemps, « répondit-elle sans embarras, qu'il est de mes amis. » M. le duc de Choiseul voulut se raccommoder avec moi, et revint de si bonne grâce, que j'y fus sensible, et lui vouai un attachement dont je lui ai souvent donné des preuves depuis, et qui n'eût jamais varié s'il eût voulu. On me donna la croix de Saint-Louis pour prix de ma nouvelle : cette grâce, flatteuse à mon âge, ne faisait tort à personne, et me fit grand plaisir.

Je suivis le roi à Compiègne, et je continuai à en être bien traité, ainsi que de madame du Barry. Le roi offrit à M. le maréchal de Biron de me donner la survivance du régiment des gardes françaises : soit qu'il crût le roi conseillé par M. le

duc de Choiseul, soit qu'il eût la répugnance ordinaire des vieilles gens à avoir des survivanciers, il objecta ma jeunesse, et s'y refusa. M. le duc de Choiseul voulut me donner la légion corse qu'il levait alors, ce qui me tentait beaucoup, ou un régiment de quatre bataillons : je refusai, et je restai dans le régiment des gardes, par déférence pour mon père.

Pendant ce voyage de Compiègne, M. du Barry me donna un rendez-vous dans la forêt, et je m'y rendis le lendemain matin. Il se plaignit à moi de l'acharnement que M. le duc de Choiseul mettait contre madame du Barry et contre lui ; me dit qu'elle rendait justice à un si grand ministre, et désirait ardemment de bien vivre avec lui et qu'il ne la forçât pas à être son ennemie ; qu'elle avait sur le roi plus de crédit que madame de Pompadour n'en avait jamais eu, et qu'elle serait très-fâchée qu'il l'obligeât à s'en servir pour lui nuire. Il me pria de rendre compte de cette conversation à M. le duc de Choiseul, et de lui faire toutes sortes de protestations d'attachement. Je fis ma commission. M. le duc de Choiseul la reçut avec la fierté d'un ministre persécuté des femmes, et qui croit n'avoir rien à redouter. Il se déclara donc une guerre implacable entre lui et la maîtresse du roi ; et madame la duchesse de Grammont, dans ses propos outrageants, n'épargna pas le roi même.

Je continuai d'être bien traité de tout le monde ; je voyais bien que tout cela ne pouvait pas durer, et je diminuai peu à peu mon assiduité à faire ma cour. M. Chardon eut un congé pour ses affaires, et amena à Paris sa femme, poussée à tout par ses mauvais traitements, et ne désirant autre chose que de s'en séparer. Son père, M. de Maupassant, avait donné 200,000 francs à madame de Langeac, pour la promesse du bon de fermier général, qu'elle avait fait obtenir à un autre, sans lui rendre son argent, ce qui était son usage. Ce malheureux homme, qui avait emprunté la plus grande partie de cette somme, était ruiné et au moment de passer le reste de sa vie dans une prison. Il s'en fallait de beaucoup qu'il fût sans talent ; il

était propre à beaucoup de choses. Je vins à son secours; je m'engageai pour lui ; je lui prêtai donc l'argent qu'il voulut ; j'en parlai à M. de Choiseul, qui me promit, pour M. de Maupassant, une place de fermier général des postes, à la condition que madame Chardon se séparerait de son mari, et que son père lui ferait une pension de 40,000 fr. sur sa place. Madame Chardon consentit à tout. Je ne pouvais la voir que rarement, et d'une manière dangereuse pour elle. M. Chardon était parti pour la Corse, et avait laissé sa femme à Paris.

Je fus à Fontainebleau, où était le roi; une demi-heure avant la chasse, on vint me dire qu'il y avait une dame à la porte qui me demandait. Je n'imaginais pas ce que ce pouvait être. J'y fus; et, à mon grand étonnement, je trouvai madame Chardon en chemin pour retourner joindre son mari en Corse. Un prêtre lui avait tourné la tête et lui avait persuadé que c'était un devoir indispensable : rien ne put l'arrêter. M. le duc de Choiseul en fut d'une colère extrême, ne voulut pas donner la place des postes à M. de Maupassant, qui en mourut de chagrin. Cela me coûta plus de 100,000 écus, dont j'avais répondu pour lui. J'ai eu depuis bien des occasions de rencontrer madame Chardon ; je lui dois la justice qu'elle n'a jamais cessé de prendre l'intérêt le plus vif à mon sort.

Sur la fin de 1769, une très-jolie danseuse de l'Opéra, nommée mademoiselle Audinot, me reprocha de ne pas la reconnaître ; je me souvins en effet que j'avais joué la comédie avec elle à l'Ile-Adam , lorsqu'elle était encore très-enfant. Il était difficile de trouver une figure plus séduisante. Nous nous prîmes de goût l'un pour l'autre ; mais nous n'en fûmes pas pendant quelque temps plus avancés. Elle était entretenue magnifiquement par M. le maréchal de Soubise, étroitement gardée par sa mère et par plusieurs autres personnes. Elle demeurait à un second étage, dans la rue de Richelieu, dans une assez vieille maison, qui tremblait à chaque carrosse

qui passait. Il me vint une idée qui me réussit parfaitement; je gagnai une servante, qui me fit faire une clef, et je cherchai une voiture anglaise qui fît beaucoup de bruit; je la faisais passer devant les fenêtres, et avec ce secours j'entrais et je sortais sans que la mère, qui couchait dans la chambre à côté, s'en aperçut. Cela dura ainsi presque tout l'hiver. On le découvrit enfin; mais il fallait bien permettre ce qu'on ne pouvait empêcher. La petite fille m'aimait beaucoup, et voulut quitter M. de Soubise; je l'en empêchai : il l'apprit, et m'en sut bon gré, et trouva bon qu'elle me gardât. Il se chargea de l'état d'un enfant dont elle accoucha, et qui mourut peu de temps après.

Je menais alors une vie douce et tranquille. Je jouissais de tous les agréments d'une société brillante et bruyante, et de tous les plaisirs que peut donner une jolie maîtresse. Les femmes, par état, ennemies des filles, me faisaient honte de ne pas m'attacher à une de bonne compagnie. L'image de lady Sarah n'était pas effacée de mon cœur. Je n'avais pu apprendre sans une grande émotion qu'elle s'était perdue pour lord William Gordon; je voulais éviter tout attachement sérieux. Je vis cependant à l'Ile-Adam madame la vicomtesse de Laval. Ses manières me plurent autant que sa figure. Je m'occupai beaucoup d'elle, et cela ne parut pas lui déplaire. Je faisais des déclarations, mais elle y répondait toujours comme à des plaisanteries. Son premier amant l'avait dégoûtée des hommes et avec quelque raison : M. le duc de Luxembourg l'avait affichée avec une impudence et une malhonnêteté qui avaient pensé la perdre. Elle commençait cependant à me marquer du goût et du plaisir à me rencontrer.

Un jour que nous devions partir à l'Ile-Adam et que je devais m'en aller à cheval, il pleuvait à verse, elle me dit : « Je voudrais « bien vous empêcher d'être mouillé, mais je n'ose vous ra- « mener devant tout le monde; si vous voulez sortir de l'Ile- « Adam et rentrer dans Paris à cheval, je vous mènerai le

« reste du chemin. » J'acceptai avec joie, mais malheureusement nous avions été entendus de madame de Cambise, qui eût été bien fâchée de perdre cette occasion de contrarier mes projets. Elle attendit que la vicomtesse fût prête à monter en voiture, et lui demanda de la ramener, sous le prétexte qu'elle ne pourrait avoir des chevaux de poste que fort tard. Il n'y avait pas moyen de la refuser. Madame de Laval eut l'air tout aussi impatiente que moi, et partit. Je les suivis à cheval; peu après en montant une montagne, j'étais d'un côté du pavé et leur voiture de l'autre; madame de Laval me regardait avec inquiétude, et madame de Cambise parlait avec chaleur; je devinai aisément qu'elle disait du mal de moi, et la remerciai d'une manière expressive des services qu'elle me rendait. Elle fut confondue : la vicomtesse se mit à rire, et nous continuâmes notre chemin. Madame de Laval, effrayée de son premier choix, me marquait du goût et de l'intérêt, mais me recevait mal dès que je prétendais à davantage.

Le déchaînement de M. de Choiseul et de ses femmes contre madame du Barry était plus fort que jamais, et l'indécence de leurs propos contre un prince à qui ils devaient tout diminuait infiniment le mérite d'une conduite noble et courageuse. Mon père vivait avec madame du Barry comme il avait vécu avec toutes les autres maîtresses, un peu moins intimement cependant, à cause de M. de Choiseul. J'y allais rarement, et j'étais assez mal pour avoir déclaré que je ne permettrais jamais à madame de Lauzun d'y aller. Je n'ignorais pas qu'on avait fait des propositions à madame de Luxembourg d'aller aux petits voyages, et qu'elle était à peu près décidée. Ma fermeté l'arrêta, et elle n'osa pas accepter. M. le duc d'Aiguillon et M. le maréchal de Richelieu cabalaient fortement contre M. le duc de Choiseul. M. le prince de Condé se joignit à eux; ils l'emportèrent enfin, et M. le duc de Choiseul fut exilé à Chanteloup, le 24 décembre 1770. Jamais faveur ne rendra un ministre aussi célèbre que cette disgrâce. La consternation fut

générale et dans tous les états il n'y eut personne qui ne cherchât à donner à M. de Choiseul quelque marque d'attachement et de vénération.

Je n'hésitai pas à me vouer à sa fortune. Je pris beaucoup d'argent et de lettres de change sur différents endroits de l'Europe, et je me préparai à accompagner sa fuite. Tout le monde était convaincu qu'on en voulait à sa tête et qu'il serait bientôt obligé de sortir du royaume pour ne pas être arrêté. J'éprouvai avant de partir deux procédés bien généreux de deux personnes d'un état bien différent. Mademoiselle Audinot m'envoya 4,000 louis, qui étaient toute sa fortune, et fut dans un véritable désespoir de ce que je les refusai. Madame la vicomtesse de Laval, qui ne m'avait encore rien accordé, m'écrivit qu'elle apprenait mes résolutions, et que je partais avec madame la duchesse de Grammont, et qu'elle me demandait de passer la soirée qui précéderait mon départ : « Votre conduite, me dit-elle, me montre combien « vous êtes digne d'être aimé, et fait désirer de pouvoir être « encore quelque chose pour votre bonheur. » Je fus aussi heureux que je pouvais l'être, et rien depuis ne m'a pu faire oublier ce charmant procédé.

Je restai trois semaines à Chanteloup, et je revins ensuite pour monter la garde à Versailles. A quelques lieues de Paris je trouvai une lettre et des chevaux de M. de Guémené. Il me mandait qu'il avait été proposé au conseil de me mettre à la Bastille et que M. le maréchal de Soubise était le seul qui s'y fût opposé ; que madame du Barry insistait fortement sur ce qu'on m'apprît à aller à Chanteloup sans permission et à porter des lettres à M. de Choiseul. Je savais bien qu'on n'oserait pas m'arrêter dans Paris ; mais je craignais la barrière. Je m'approchai de celle de Varennes, bien déterminé, si je voyais le moindre mouvement, à passer à toutes jambes devant les Invalides et à y passer la rivière à la nage. Je passai sans accident, et j'arrivai dans ma petite maison rue Saint-Pierre,

où je trouvai tous les amis de M. le duc de Choiseul à m'attendre.

Je fus le soir à Versailles, au bal de madame la dauphine, et j'y fis événement. Tout le monde m'entoura pour me demander des nouvelles de Chanteloup, et tout le monde semblait me savoir gré de mon courage. Je ne jouai de ma vie un plus beau rôle. Madame la dauphine vint à moi avec cette grâce déjà inséparable de ses actions, et me dit : « Comment se porte « M. de Choiseul? Quand vous le reverrez, dites-lui que je « n'oublierai jamais ce que je lui dois, et que je prendrai toujours à lui l'intérêt le plus sincère. » Je retournai à Chanteloup après ma garde, et j'y passai tout le reste du temps où je n'étais pas de service. J'étais d'ailleurs dans la disgrâce la plus déclarée. Le roi ne me parlait plus, et je ne soupais jamais dans les cabinets.

Madame de Laval continuait à se conduire à merveille avec moi. Madame de Lauzun commença à se repentir de l'espèce de dédain avec lequel elle me traitait depuis notre mariage. Madame la princesse de Poix, cette même madame de Poix que j'avais voulu épouser, lui fit mettre de l'amour-propre à gouverner un homme à qui elle avait mis trop peu de prix et de qui l'on était alors assez généralement occupé. Le sentiment était le seul moyen facile de revenir et qui ne demandât pas d'explications. Elle joua donc la grande passion, devint ou fit semblant de devenir jalouse de madame de Laval, voulut engager madame de Luxembourg à lui fermer sa porte, et fit si bien que sans M. de Guémené et mon courageux sang-froid cette pauvre petite femme était à jamais perdue ou sacrifiée à la fausseté du caractère de madame de Lauzun. Elle se mit sous la protection de madame la duchesse de Grammont, et bientôt Chanteloup, où j'avais quelques droits à n'être pas tourmenté, me devint insupportable par l'acharnement que l'on mit à vouloir me rendre amoureux de ma femme et à me dire du mal de madame de Laval.

Je retrouvai dans ce temps une ancienne connaissance, au moment où je m'y attendais le moins. Un jour que j'étais à la première représentation d'une pièce nouvelle à la Comédie Française, je vis dans une loge, près de celle où j'étais, une femme fort bien mise, qui me regardait avec beaucoup d'attention. Je remarquai qu'elle demandait mon nom et qu'elle me regardait ensuite avec curiosité : en sortant de la comédie, elle s'approcha de moi. « Oserai-je vous demander, Monsieur, si « vous ne vous êtes pas appelé le comte de Biron ? — Oui, « madame, rien n'est plus vrai. — Et vous ne me reconnaissez « pas ? — Je ne me souviens pas d'avoir jamais eu l'honneur « de vous voir. — Quoi ! vous ne reconnaissez pas une petite « fille bien ingrate envers vous ; vous avez oublié Rosalie ? — « Rosalie, lui dis-je ! serait-il possible ? — Si je vous ins- « pire encore quelque intérêt ou quelque curiosité, venez « manger un poulet avec moi : je suis seule, et rien ne m'em- « pêchera de vous dire tout ce qui m'est arrivé depuis que je « vous ai quitté. » J'acceptai avec plaisir. « Renvoyez votre « carrosse et vos gens, me dit-elle, et je vous mènerai. » Rosalie avait une jolie voiture et des gens bien mis ! Elle me mena dans une maison fort élégamment meublée. « Vous êtes ici chez moi, me dit-elle. Il faut que je commence par vous « demander pardon ; car j'ai véritablement des torts envers « vous. Vous vous souvenez sans doute que vous étiez à la cam- « pagne quand je désertai, et voici ce qui m'y engagea. Un « Américain fort riche m'avait vue plusieurs fois à la prome- « nade et avait eu envie de moi ; il me fit faire des propositions « par ma femme de chambre : vous me plaisiez davantage, je « refusai ; enfin, il me fit offrir 10,000 liv. de pension viagère « si je voulais le suivre en Amérique. Cette fortune, que je ne « pouvais attendre de vous et les conseils de ma femme de « chambre me décidèrent. Nous partîmes quelque temps après. « Je fus assez heureuse pour être tombée entre les mains d'un « homme estimable : je m'attachai à lui plaire et à le rendre

« heureux. Il m'en sut bon gré : mes soins contribuèrent « à le tirer de deux maladies terribles où sa vie fut dans le « plus grand danger. Sans parents, seul artisan de sa fortune, « n'ayant à rendre compte de sa personne, il m'épousa. Le « climat de Saint-Domingue étant contraire à sa santé, encore « délicate, il a pris le parti de venir se soigner en Europe, et y « a apporté une fortune considérable. Nous sommes ici de- « puis six mois; il s'y est parfaitement rétabli, et il est allé voir « une assez belle terre en Auvergne, qu'il compte acheter, et « où il veut passer ses étés. J'ai souvent demandé de vos nou- « velles depuis que je suis à Paris; mais vous aviez changé « de nom; et d'ailleurs je vois peu de monde, et des gens « qui n'étaient pas capables de m'en donner. Je désespérais « de vous voir, quand par hasard je vous ai rencontré. » On servit un petit souper excellent, après lequel je voulus reprendre mes anciens droits. « Arrêtez, me dit-elle; vous « sentez bien qu'il est impossible que Rosalie vous refuse si « vous l'exigez : soyez assez généreux pour ne pas interrompre « mon honnêteté. Je voudrais dire à mon mari que je vous ai « retrouvé, et je voudrais lui dire tout. » Je n'insistai pas; elle me ramena à minuit à ma porte. Elle m'a écrit plusieurs fois; mais je ne l'ai pas revue depuis.

J'allais beaucoup à Chanteloup; mais tout danger pour M. le duc de Choiseul était passé. Je ne me croyais plus nécessaire à sa sûreté; on m'y tourmentait. Je continuai à faire de fréquents voyages; mais je n'y passais plus ma vie entière, comme auparavant. Plus lié que jamais avec M. le prince de Guémené, nous nous quittions peu. Il me mena chez madame de Roth, et je retrouvai cette charmante personne que j'avais prise pour mademoiselle de Boufflers, quelques années auparavant, au bal chez madame la maréchale de Mirepoix. Elle était alors madame la comtesse Dillon. Peu de femmes sans doute ont réuni autant de talents, d'agréments et de qualités aimables et estimables : douce, noble, généreuse, bonne amie

après dix ans. J'ai du plaisir à convenir qu'avec le désir, les moyens et la certitude de plaire, on ne pouvait accuser madame Dillon de l'ombre de la coquetterie. Le goût de la chasse et de la campagne rendit ma liaison plus intime, et je devins aussi assidu dans la maison que M. de Guémené. Je ne fus pas longtemps sans m'apercevoir combien madame Dillon lui était chère; et combien sa manière d'aimer était délicate et discrète. Je n'échappai pas moi-même à un piége si dangereux. Je vis avec douleur que j'étais amoureux de madame Dillon; mais, grand Dieu ! que cet amour ressemblait peu aux autres. Je n'en espérais rien; je ne voyais pas dans l'avenir : je n'osais pas même désirer la possibilité de réussir. Je me reprochais cependant comme une trahison un tel sentiment pour une femme à qui je ne pouvais douter que M. de Guémené ne fût voué pour toujours. Je donnai les armes les plus fortes contre moi, sous le prétexte de la confiance : je ne cachais rien à madame Dillon de tout ce qui était fait pour éloigner une femme de moi. Je lui montrais mon caractère bien plus léger qu'il n'était en effet : je lui montrais mon goût pour l'indépendance; je convenais que j'étais naturellement inconstant. Je ne faisais pas souper de filles, je ne me passais pas une fantaisie que je ne le lui disse sur-le-champ; et la vie que je menais ne pouvait être approuvée par une femme qui aurait pris quelque intérêt à moi, et d'après l'idée que j'ai cherchée.

Étant de garde à Versailles, un soir après souper, chez madame de Guémené, on parla de sentiment, et je disputai avec M. de Montesquiou, avec d'autant plus d'éloquence peut-être que je n'osais m'avouer tout celui dont j'étais susceptible. Madame la marquise de Fleuri, qui m'écoutait avec l'air de l'étonnement, me dit : « Quoi ! Monsieur de Lauzun, vous êtes « sensible, vous? Cela est inconcevable ! » Nous nous séparâmes. Je fus me coucher au corps de garde. A quatre heures du matin, mon valet de chambre m'éveilla, et me remit une lettre, qu'il dit avoir été apportée par un valet de pied de ma-

dame la comtesse de Provence. Cette lettre, dont l'écriture m'était inconnue, contenait une déclaration des plus claires et des plus emportées. Je me rappelai la conversation du soir précédent. Je fis entrer le porteur, je lui demandai à qui il était, et tout fut éclairci en apprenant qu'il appartenait à madame la marquise de Fleuri. Je répondis que j'irais la voir dans la matinée : je ne la trompai point. Je la remerciai de la préférence qu'elle me donnait, et lui déclarai, sans tournure, que mon cœur tenait à un ancien attachement, qui n'y laissait point de place à un nouveau. Elle ne se le tint pas pour dit, et affecta, avec une impudence et une publicité extrêmes, son goût pour moi et le peu de succès qu'il avait. Elle me faisait des scènes partout où elle me trouvait, et je la fuyais avec autant de soin qu'elle en prenait à me suivre.

Il pensa se passer une scène fâcheuse dans ce temps-là. La vicomtesse de Laval faisait inoculer ses enfants au Gros-Caillou. Je fus l'y voir le matin; elle me proposa à souper pour le soir; je refusai, dans la crainte de rencontrer madame la marquise de Fleuri, qui y allait souvent, et d'y essuyer une nouvelle scène : la suite prouva que je ne me trompais pas. Elle m'assura qu'il n'y aurait qu'elle, peut-être son mari, et deux ou trois personnes qu'elle me nomma. J'y arrivai le soir assez tard, et un moment après la marquise de Fleuri entra, et nous examina avec l'attention la plus embarrassante. Elle ne se mit point à table, et m'écrivit pendant le souper une grande lettre, dans laquelle elle m'annonçait une scène terrible après le souper, me disant qu'elle ne pouvait plus douter que la vicomtesse de Laval ne fût la véritable cause de ma froideur envers elle, et que dans l'instant même elle allait en informer son mari. J'eus toutes les peines du monde à calmer cette furie; elle me ramena chez elle, où toute la nuit se passa en larmes, explications, menaces. Elle partit peu de jours après pour la campagne; et, heureusement pour moi, une nouvelle passion chassa celle qui m'avait tant effrayé.

Peu de temps après, nous nous quittâmes, madame de Laval et moi, sans nous quitter, et même sans cesser de nous voir souvent. Elle ne me donna pas un successeur flatteur pour mon amour-propre, car ce fut le marquis de Laval, dont les agréments sont trop connus pour qu'il soit nécessaire d'en parler.

Ma position m'alarma: je n'avais plus de maîtresse; j'avais refusé une femme, j'avais quitté l'autre; et, en descendant dans mon cœur, je ne pouvais me dissimuler que madame Dillon était le principe de ma conduite. Je crus alors devoir avertir M. de Guémené, et lui laisser lire tout ce qui se passait dans mon âme. Il me reçut avec cette confiance généreuse dont les cœurs honnêtes sont seuls susceptibles, ne me cacha pas qu'il adorait madame Dillon, mais me jura qu'il ignorait encore s'il avait fait impression sur elle. Elle nous traitait en effet avec une si parfaite égalité, qu'il était impossible de s'apercevoir de la moindre préférence. « Travaillons chacun « pour nous, me dit-il; et si madame Dillon choisit un amant, « qu'elle ne perde pas un ami. » Je lui dis que j'étais déterminé à voyager pendant quelque temps; il chercha inutilement à m'en dissuader, mais la grossesse de madame Dillon retarda mon départ. On a peut-être jamais vu deux rivaux se marquer plus de confiance et s'aimer plus tendrement.

Madame Dillon eut des couches dangereuses, longues et pénibles. Nos soins, également tendres, également infatigables, adoucirent un peu ses maux; elle paraissait touchée de ma situation, et la partagea sans cependant me marquer de préférence qui pût rien changer à mes desseins. Elle se rétablit, et je fixai mon départ pour l'Angleterre au 15 décembre 1772. Je lui croyais bien du goût pour moi; mais je savais qu'elle ne voulait pas en avoir; mais je n'osais pas même désirer le plus grand bonheur qui fût pour moi sur la terre; le 15 décembre vint; nous traversâmes la forêt de Compiègne à cheval, car tous les habitants de Haute-Fontaine retournaient

à Paris ce jour-là. Nous profitâmes peu de la liberté qu'on nous laissa de causer ; tout le monde s'écartait de nous, mais je n'avais rien ou trop de choses à lui dire. Arrivés aux voitures, madame Dillon m'embrassa, et nous nous séparâmes les larmes aux yeux. Madame de Roth jusqu'alors n'avait paru ni prendre de parti ni conseiller sa fille ; mais je croyais que je lui plaisais davantage. Mon départ pour l'Angleterre fut une entière renonciation à mes droits ; ou plutôt un aveu formel que je n'en avais pas et que je ne pouvais pas honnêtement en avoir.

J'arrivai à Londres le 20 décembre 1772, et dès le soir même M. le comte de Guines, ambassadeur de France, me mena à l'assemblée chez milady Harrington. J'y retrouvai quelques anciennes connaissances. Une femme mieux mise et mieux coiffée que les Anglaises ne le sont ordinairement entra dans la chambre. Je demandai qui elle était ; on me répondit qu'elle était Polonaise, et que c'était madame la princesse Czartoriska. Une taille médiocre mais parfaite, les plus beaux yeux, les plus beaux cheveux, les plus belles dents, un très-joli pied, très-bonne, fort marquée de petite vérole et sans fraîcheur, douce dans ses manières, et dans ses moindres mouvements d'une grâce inimitable, madame Czartoriska prouvait que sans être jolie on pouvait être charmante. J'appris qu'elle avait pour amant un Russe nommé le prince Repnine, homme de mérite et de distinction, ci-devant ambassadeur à Varsovie, qui l'adorait, et qui avait tout quitté pour la suivre et se vouer absolument à elle. Madame Czartoriska me parut gaie, coquette et aimable ; mais qui m'eût dit alors qu'elle aurait une si grande influence sur le reste de ma vie m'eût bien étonné. Tristement occupé de tout ce que je regrettais en France, je ne demandais pas mieux que de m'en distraire.

M. le comte de Guines avait alors, le plus publiquement qu'il pouvait, une fort jolie petite femme, que sa fatuité et les malheurs qu'elle a pensé causer ont rendue célèbre à l'Angle-

terre. Douce, simple, tendre, il était impossible de voir lady Craven sans s'y intéresser.

J'allais beaucoup chez elle, et j'y rencontrais toujours une madame Hampden, belle-fille de milord Trevor, à qui l'ambassadeur me conseilla de rendre des soins. C'était une grande femme droite et roide, une assez belle taille, un beau teint, d'assez jolis yeux, de beaux traits; tout cela était dérangé par une dent qui lui manquait justement sur le devant de la bouche et obligeait tous ceux qui la voyaient à se récrier : « Quel dommage que cette femme-là n'ait pas de belles « dents! »

Mes hommages furent fort bien reçus; les femmes en Angleterre aiment à écrire. Je mis une déclaration dans le manchon de madame Hampden, et le soir, à un petit bal chez l'envoyé de Russie, elle m'en donna la réponse. Elle était vive, tendre, et promettait beaucoup. J'avais été la lire dans une autre chambre : madame Hampden m'avait suivi, m'arracha la lettre des mains dès qu'elle vit que j'en avais fini la lecture, et la jeta au feu; cette méfiance insultante me choqua, et nous brouilla. Madame Hampden voulut inutilement renouer depuis, mais je ne répondis que par de mauvaises plaisanteries.

Je ne pus résister au plaisir de revoir lady Sarah. J'appris qu'elle habitait une petite ferme nommée Anecker, dans le parc du duc de Richmond à Godwood; qu'elle y vivait dans la plus grande solitude et ne voyait personne. Je partis seul à cheval de Londres, et j'arrivai avec beaucoup de peine à neuf heures du soir, en hiver, à la porte d'Anecker. Je frappai plusieurs fois sans qu'on m'ouvrît; enfin, une petite fille vint me demander ce que je voulais; je répondis que j'étais un domestique de milady Holland, et que j'avais une lettre à remettre à lady Sarah. « Entrez, » me dit-elle. Je montai sans lumière; je traversai une assez grande chambre fort obscure, et j'allai vers la porte d'une autre, où il me semblait voir de la lumière. J'ou-

vris une porte à laquelle lady Sarah tournait le dos ; elle était occupée à faire souper une très-jolie petite fille que j'effrayai. Lady Sarah m'aperçut, prit cet enfant entre les bras, vint au-devant de moi : « Embrassez ma fille, Lauzun, ne la haïssez « pas, pardonnez à sa mère ; et songez que si elle la perdait, « il ne lui resterait d'autre protecteur que vous. »

Lady Sarah, retirée du monde, vêtue d'un simple habit bleu, ses cheveux coupés très-courts et sans poudre, était plus belle, plus séduisante qu'elle n'avait jamais été. Après six ans, nous n'avions pu nous voir sans une grande émotion. Je lui promis de me charger de sa fille quand elle voudrait. Je ne lui fis aucun reproche ; elle me remercia, et nous nous séparâmes, après avoir causé deux heures ensemble.

Je revins à Londres, où après avoir renouvelé connaissance avec lady Harland je vis ses deux filles ; je m'occupai d'abord davantage de l'aînée, sans cependant qu'il y eût rien de particulier entre nous. Un soir, chez lady Craven, miss Marianne Harland (la cadette) me reprocha d'avoir de l'humeur et de m'ennuyer. « Vous ne cherchez donc à plaire à personne, « et il n'y a personne dans cette chambre qui peut vous « plaire ? » ajouta-t-elle avec infiniment d'expression. J'entendis parfaitement ce qu'elle voulait me dire ; mais la conversation fut interrompue. Miss Marianne Harland n'avait pas seize ans ; elle est petite, mignonne, de beaux cheveux, de jolis yeux, des dents charmantes, une voix comme celle de la Gabrielli, et dont elle se sert aussi bien. Une grande coquetterie, toujours subordonnée à l'ambition ; telle est, je crois, l'exacte description de la figure et du caractère de miss Marianne Harland.

Je me rapprochai d'elle après souper, et lui dis tout bas : « Si je vous donne demain un petit billet, le perdrez-vous ? — « Non ; mais ne faites pas d'imprudences. » Je fus déjeuner le lendemain chez milady Harland. Je donnai un billet à Marianne, qu'elle prit très-adroitement, et elle disparut un mo-

ment après. Lorsque je sortis, mademoiselle Harland m'appela sur l'escalier, et me dit en rougissant : « Marianne m'a « chargée de vous remettre ceci ; ne suis-je pas bien bonne ! » Ce billet contenait les plus fortes recommandations de discrétion et de fidélité. Je passais ma vie chez lady Harland ; j'y étais regardé et traité comme l'enfant de la maison. L'amour-propre de Marianne était très-flatté d'avoir un amant français ; elle avait d'ailleurs dans ce temps-là beaucoup de goût pour moi ; je l'aimais de mon côté bien tendrement. Nous nous écrivions sans cesse, et nous nous donnions nos lettres devant la bonne milady, sans qu'elle se doutât de rien. Je ne pouvais cependant me dissimuler que cette intrigue ne pouvait durer, et qu'elle pouvait avoir les suites les plus fâcheuses et les plus embarrassantes.

M. de Pezai venait souvent dans la maison : il croyait les deux miss Harland immensément riches ; il parla de mariage à l'aînée, et fut refusé ; il revint à la cadette, et ne fut pas mieux reçu. Confondu de ne pas être adoré, il devina que Marianne avait du goût pour quelqu'un, et, bientôt après, que c'était pour moi. Il en parla à milady Harland, et partit pour la France. Un laquais fit à Marianne des assurances de discrétion et de fidélité qui la séduisirent ; elle eut l'imprudence de le charger de ses lettres.

Lady Harland forma le projet de mener aux eaux de Bristol sa fille aînée, dont la santé était fort délabrée. Elle me proposa d'y venir passer quinze jours avec elle. J'acceptai avec joie : je partis quelques jours après elle. Je fus passer une semaine chez milord Pembroke, et de là me rendis à Bath. J'y trouvai le chevalier d'Oraison, qui venait de Bristol Hotwels, et qui m'apprit que tout était découvert, et que lady Harland était d'une colère épouvantable contre moi.

Je pris mon parti sans balancer : je fus à Bristol. Je fis demander à lady Harland un quart d'heure d'audience. Après m'avoir bien grondé et m'avoir fait bien des reproches, elle

me pardonna, à la condition que je quitterais promptement l'Angleterre. Enfin, elle ne voulut pas me donner le chagrin de partir sans dire adieu à Marianne; et ce qu'il y eut de plaisant fut que cette mère terrible finit par tolérer devant elle les assurances de l'amour le plus tendre.

La santé de mademoiselle Harland se rétablit. Toute la famille quitta Bristol, et retourna à une fort belle terre près de Ipswich. Marianne reçut bientôt les hommages du plus riche et du plus désagréable baronet du comté de Suffolk : malgré toute sa maussaderie, elle l'eût épousé si elle n'eût découvert qu'il avait le projet de vivre en province et de ne pas mener sa femme à Londres; ce qui la détermina à me le sacrifier, et à m'écrire la lettre suivante :

« Sproughton, le 4 mai 1773.

« Vous vous croyez sans doute oublié, mon cher Lauzun, « parce que je ne vous ai pas écrit depuis longtemps. Je vous « jure que ce n'est pas de ma faute : une fille que vous avez « honorée de votre attention particulière devient l'objet de « celle de ses parents, et est gardée à vue. Plume et encre me « sont refusées : ce n'est pas par méfiance, à ce que dit ma « mère, mais pour plus de sûreté. Je t'écris au lieu de dormir, « et ce n'est pas un sacrifice; car à qui pourrais-je rendre « compte de ma situation ridicule, et qui pourrait la sentir « comme Lauzun? J'ai un amant qui n'a pas comme toi la « gaucherie d'être marié : sir Marmaduke Hewel met à mes « pieds une fortune et, qui pis est, une personne immense. Il « veut que je l'adore : rien de plus juste; mais il veut que ce « soit en province : je trouve cela un peu trop au-dessus de « mes forces. Écoute la description de ma nouvelle conquête, « et vois si elle te ressemble. Sir Marmaduke est grand « comme un de ces anciens fauteuils qui étaient dans notre « chambre à Bristol, dans cette chambre où tu as été si bien « reçu. Il est fort gros : cela n'est que désagréable mainte-

« nant; mais, pour peu que cela augmente, cela pourra de-
« venir curieux. Il est excessivement blond; de petites jambes
« enflées le transportent difficilement près de moi, et mal-
« heureusement l'y laissent longtemps : cette énorme masse
« de chair boit beaucoup de vin de Porto, chasse le renard,
« et entretient des chevaux de course, tout comme toi Il
« m'assure que tout cela m'amusera beaucoup : enfin, il est
« fort bien, et s'il veut vivre à Londres, je l'épouse. Tu
« ne t'en fâcheras pas, et tu n'as pas à perdre à la comparai-
« son. S'il faut vivre en province, je suis la servante de sir
« Marmaduke, et te reste fidèle. Et moi, jeune, jolie, folle de
« tout ce qui est aimable, accoutumée aux hommages de tout
« ce que Londres a de plus élégant et de plus recherché, la
« femme d'un *hunter* (1)! vouée à passer ma vie entre mon
« mari et le vieux ministre de la paroisse, et à être réduite,
« si je veux parler, à causer avec le moins ivre des deux!
« Rappelle-toi Marianne, sa figure, son caractère, sa tour-
« nure, et vois si cela est possible. Mon gros amant me
« prépare une fête digne de lui. C'est dans quinze jours les
« courses d'Ipswich; il a fait faire une coupe d'or plus
« lourde que moi, qui sera gagnée par un cheval qui lui
« a coûté deux mille louis, et qu'il demande la faveur de
« mettre à mes pieds. Pourquoi ne viendrais-tu pas aux cour-
« ses?... Non; toutes réflexions faites, n'y viens pas : tu serais
« capable de tuer ce vilain animal; attends du moins que je
« sois sa femme. Adieu; Fanni te fait mille compliments, et
« moi, je t'aime, en vérité, d'une manière effrayante pour
« toute autre fille moins sûre de sa tête. »

J'eus envie de la grosse coupe d'or. J'avais d'assez bons chevaux de course à New-Market : j'envoyai un des meilleurs courriers à Ipswich; son âge, son nom, dix guinées suffisaient pour le faire admettre. Un petit garçon, vêtu de noir, suivit bien

(1) *Hunter*, chasseur.

ses instructions, resta modestement pendant toute la course derrière le cheval de sir Marmaduke et, à cent pas de Winig-Port passa comme un éclair. On lui donna la coupe, et il y mit un petit billet, et la porta à Marianne. « Sir Marmaduke « étant arrivé un instant trop tard, permettez-moi de suivre « ses intentions, et de mettre la coupe à vos pieds. » Marianne reconnut mon écriture. « Il est charmant, » dit-elle en riant : lady Harland même me devina, sans m'en savoir mauvais gré. On se moqua du malheureux *hunter,* qui disparut et ne revint pas depuis.

Le mariage manqué, lady Harland revint à Londres. Je trouvai encore moyen de me raccommoder avec elle et de rentrer dans la maison. Nous mettions plus de circonspection dans notre conduite, et la pauvre petite femme n'était pas plus difficile à attraper. Cela fut à merveille pendant quelques semaines. Une lettre que Marianne perdit étourdiment nous découvrit encore : sa mère partit sur-le-champ de Londres avec ses filles, sans leur dire où elle allait. Marianne, dont l'adresse réparait toujours l'étourderie, écrivit sur un de ses gants avec un petit morceau de charbon : « On m'emmène, Dieu sait « où ! je l'écrirai sur les vitres de la première auberge où nous « nous arrêterons : cherche-la. Si nous n'étions pas tous les deux « les plus intelligentes créatures qu'il y ait au monde, nous « serions à jamais séparés. » Sur le dessus du chiffon était écrit : « Pour M. de Lauzun, chez l'ambassadeur de France ; il « donnera cinq guinées au porteur. »

Je montai à cheval dès que j'eus ce plaisant billet, qui me parvint heureusement ; et le quatrième jour de mes recherches je trouvai la vitre par laquelle je devais apprendre le sort de ma jolie petite maîtresse. Elle m'avertissait qu'elle allait pour trois semaines à la campagne, chez une amie de sa mère, et de là retournerait à Ipswich, en passant par Winchester ; qu'elle attendait une lettre de moi par quelque moyen qu'elle n'imaginait pas, mais que je trouverais sûrement. Elle

ne se trompait pas. Je m'adressai à M. Sexton, mon maître d'anglais, pauvre diable comme Basile, prêt à tout entreprendre pour un écu. Je l'envoyai à Winchester, dans une chaise de poste, avec sa femme et ses trois enfants, pour n'être pas suspect; il s'acquitta très-adroitement de sa commission. Il attendit lady Harland; et comme elle entrait dans la chambre, il arrêta miss Marianne Harland, et lui dit : « J'ai « une lettre de M. de Lauzun pour vous : elle est dans la poche « du tablier de cette enfant; vous la prendrez quand vous vou- « drez. » Elle ne fut pas longtemps sans la venir chercher; mais elle mit sur un morceau de papier ce peu de mots : « J'ai « reçu la lettre; toute la famille a parfaitement bien fait sa « commission; j'aime à la folie le plus adroit et le plus intel- « ligent de tous les hommes. » Mais hélas! une étourderie de Marianne perdit tout. Nous nous écrivions exactement; elle portait elle-même, et allait sans affectation chercher en se promenant les lettres à la poste. La maison de poste changea; on en parla à déjeuner à Sproughton. Marianne dit étourdiment où était la nouvelle maison de poste. Lady Harland lui demanda comment elle le savait; elle répondit, avec un peu d'embarras, qu'une demoiselle du voisinage, avec qui elle était sortie le matin, y avait porté une lettre. Lady Harland sortit, et demanda, plus adroitement qu'à elle n'appartenait, au domestique qui avait suivi sa fille, si elle n'avait point oublié de mettre à la poste une lettre dont elle l'avait chargée. Le laquais répondit fort innocemment qu'il était témoin qu'elle s'en était souvenue. Milady demanda sa voiture sans rien dire, fut à la poste, et se fit rendre la lettre, et la mit dans sa poche. On ne peut rien imaginer d'égal à la colère, à la confusion, à la rage de miss Marianne. Il fallut céder à l'orage, et renoncer à moi; elle en fut affligée, moins encore cependant que de voir qu'elle s'était perdue elle-même par une gaucherie et par une bêtise. Elle m'écrivit sans aucun détail, me dit qu'elle m'aimait encore, mais me donna cependant le congé le plus clair et le

plus absolu. J'en fus fâché ; mais je savais que cette intrigue ne pouvait avoir qu'une mauvaise fin, et je sentis qu'il était bien heureux qu'elle n'en eût pas une plus fâcheuse.

Je restai donc à Londres sans occupation ; mais l'éclat des amours de l'ambassadeur de France et de lady Craven m'en donna bientôt de sérieuses. La fatuité de M. le comte de Guines et l'imprudence de la jeune femme amenèrent nécessairement un esclandre. M. de Guines voulait persuader à lady Craven de se faire séparer de son mari et de s'enchaîner à son char. Il la conseilla avec tant d'extravagance, qu'il fut au moment d'être attaqué en justice par milord Craven, et condamné à lui payer 10,000 liv. sterl., affaire la plus désagréable et la plus fâcheuse que pût jamais avoir un ambassadeur : cela, joint au terrible procès qu'il avait avec Tort, son secrétaire, il était immanquablement perdu. Je le servis avec zèle et avec succès ; mais tout dépendait des réponses de lady Craven, emmenée et enfermée à la campagne par son mari, sans avoir de communications avec personne.

Madame la princesse de Czartoriska eut le courage d'aller forcer sa retraite et lui dicter sa conduite, seul moyen de la sauver ainsi que son amant. Cet événement m'éclaira sur la sensibilité et sur la générosité de madame Czartoriska. Le hasard lui fit découvrir tous les détails de mon histoire avec lady Sarah, et combien j'étais capable de suite et de bons procédés pour ce que j'avais aimé. Le temps du départ de madame Czartoriska, en s'approchant, m'éclaira sur la sensibilité et la générosité de son cœur ; je m'y attachai presque sans m'en apercevoir.

Peu de jours avant son départ pour Spa, l'ambassadeur lui donna à dîner au Wauxhall, avec plusieurs femmes de sa connaissance. Elle me dit qu'elle ferait partir ses enfants et ses gens avant elle, et qu'elle les joindrait à Calais, mais qu'elle était un peu effrayée de faire ce voyage seule ; je m'offris avec empressement pour l'accompagner. Elle me remercia, en me

disant qu'elle en était charmée, qu'elle avait peur seulement qu'on ne trouvât pas cela bien. Toutes les femmes l'assurèrent que cela n'avait aucun inconvénient : l'ambassadeur parut en avoir un peu d'humeur.

Je fus le lendemain matin chez la princesse ; je parlai de notre voyage. Elle me dit qu'elle était extrêmement reconnaissante de mon honnêteté, mais qu'elle avait changé d'avis pour les propos que cela pourrait faire tenir. Je plaidai ma cause avec tant de chaleur, que je la persuadai ; elle me promit que nous partirions ensemble, et me parut sensible au prix que je mettais à la suivre. M. de Guines la vit dans la journée, et l'effraya encore sur mes soins. J'arrivai comme il sortait, et devinai facilement ce qui se passait en elle. « Je n'insiste plus, « lui dis-je ; les persécutions l'emportent sur votre courage. Je « regretterai toute ma vie une occasion que je ne retrouverai « plus d'éclaircir à vos yeux bien des événements bizarres, « et de vous prouver que ma conduite est moins inconséquente « que vous ne le pensez peut-être. » Je voyais dans ses yeux de la curiosité, de l'intérêt, une sorte d'attendrissement. « Ne « craignez plus rien, me dit-elle, vous avez trop de plaisir à « venir avec moi, et je perdrais trop à vous en empêcher ; « cela ne changera plus. » Elle me tendit la main, je la baisai ; et dès cet instant, si elle a voulu, elle n'a pas pu douter qu'elle ne fût adorée. Notre départ fut fixé pour le lendemain à midi.

Je me rendis avec exactitude chez la princesse. « Mes af- « faires, me dit-elle, ne seront pas finies avant cinq heures, venez « avec moi dire adieu à madame Pouskin, qui part pour Bris- « tol. » Elle quitta la princesse avec regret et pleura beaucoup, ainsi que la baronne Dierden et miss Johnson. « Je serais « bien plus malheureux que toutes ces femmes-là, dis-je tout « bas à madame Czartoriska, si je ne partais pas avec vous. » Un regard charmant fut sa seule réponse. Je retournai chez elle à cinq heures ; on me dit qu'elle était incommodée et

qu'elle dormait. Ce sommeil me parut suspect. Je m'arrêtai dans une petite taverne, au coin de Berkley-square, et lui écrivis pour lui demander de me rassurer : elle me répondit qu'elle ne partirait que le lendemain matin; qu'elle me ferait dire l'heure.

Je ne puis exprimer combien d'idées différentes se réunirent dans ma tête. Je voyais avec douleur que M. de Guines, pleurant encore la perte de lady Craven, aspirait à sacrifier à sa vanité la femme à qui il devait tout et l'homme qui l'avait le mieux servi. Je vis dès lors clairement que la reconnaissance était moins sacrée que son amour-propre, et que cet homme pouvait être ingrat. J'aimais trop véritablement la princesse, pour que la crainte de la compromettre ne me rendît pas patient et raisonnable. Je retournai chez l'ambassadeur, où je devais souper avec milord Sandwich et toute la canaille nécessaire pour chanter des *keilets*. Je ne pouvais garder mon secret davantage. J'écrivis à la princesse que je ne doutais pas que M. de Guines n'eût encore dérangé ses projets; que j'en étais vivement affligé; que je pouvais juger par moi-même qu'il sentait combien il était impossible de la voir et surtout de la connaître sans l'adorer, que j'étais bien loin de vouloir dire du mal de M. de Guines, mais qu'il ne pouvait pas exister de bonheur pour moi sans lui consacrer à jamais mes jours, et que j'étais l'être le plus indépendant qu'il y eût au monde. Je transcrirai ici la réponse de la princesse; le premier billet peint autant son caractère qu'une plus longue lettre.

« Rien au monde ne pouvait m'étonner plus que ce que je
« viens de lire; mais ce qui ne m'étonne pas et ce qui ne m'é-
« tonnera jamais, c'est la franchise et la sensibilité de votre
« âme. Il existe entre nous des obstacles insurmontables dans
« lesquels, je vous jure, que M. de Guines n'entre pour rien.
« Je ne dois, je ne puis pas avoir d'amant; mais vous m'ins-
« pirez un intérêt qui durera autant que ma vie; quelques
« lieux que nous habitions, quel que soit votre sort, j'exige

« que vous m'en informiez : ma tendre amitié m'en donne le « droit. Nous ne pouvons aller ensemble à Douvres, mais ve- « nez me voir avant mon départ. »

L'ambassadeur me proposa d'accompagner tous deux la princesse jusqu'à Douvres ; je refusai de la manière la plus tranquille et la plus indifférente qu'il me fut possible. Ma nuit se passa dans des convulsions de rage et de désespoir, que je ne comprenais pas moi-même : je me craignis ; je n'aurais pas répondu de moi, si j'avais rencontré M. de Guines chez madame Czartoriska. Je résolus donc de me garder contre moi-même. Je m'enfermai, et j'ordonnai à un de mes gens d'aller chez elle, et de venir m'avertir dès qu'elle serait partie ; je comptais la joindre sur le chemin, l'arrêter et avoir avec elle cette explication si importante pour tous deux.

Je restai dans cet état jusqu'à cinq heures, que M. de Guines frappa lui-même à ma porte, et me demanda si je voulais dîner. J'ouvris : il me dit que la princesse me faisait ses compliments ; qu'elle était partie à midi, fort étonnée de ne m'avoir pas vu : la foudre tombée sur ma tête m'eût moins accablé. Je dis à M. de Guines (par qui celui de mes gens, chargé de m'avertir, avait sans doute été gagné), que je ne pouvais dîner chez lui. Je courus à mon écurie, je sellai moi-même le premier cheval venu, et je fus sur le chemin de Douvres aussi vite que je pus. Mon cheval, trop jeune et point en haleine manqua à Sittingborn. J'appris que la princesse n'était qu'à six milles de moi, et qu'elle avait rejoint ses enfants et ses gens. Je craignis de la compromettre : je lui écrivis une lettre dont le désordre peignait bien mon amour et mon désespoir. Je retournai à Londres avec précipitation ; j'arrivai encore assez tôt pour jouer à un club assez gros jeu pour être remarqué et pour faire croire que je n'étais pas sorti de la ville. Je reçus le lendemain une réponse triste et touchante de madame Czartoriska ; elle m'assurait du plus tendre intérêt, et semblait affligée des liens qui m'attachaient à elle.

Au bout de quelques jours, je reçus une lettre du chevalier d'Oraison; il avait vu la princesse à son passage à Bruxelles; elle était malade, dévorée de quelque chagrin secret. Je restai encore plus d'un mois en Angleterre. Je fus à Portsmouth avec le roi. Je crus enfin pouvoir partir pour Spa sans inconvénient. Nous nous séparâmes assez froidement, l'ambassadeur et moi : je l'avais pénétré; je n'étais plus qu'un objet d'embarras pour lui.

Enfin j'arrivai à Spa. La princesse me reçut assez froidement, et me parut plus que jamais attachée au prince Repnine. M. de Guines n'avait rien négligé, depuis qu'elle avait quitté Londres, pour me persuader qu'il en était aimé; qu'elle lui avait donné son portrait, et toutes les autres preuves qu'une femme peut donner. Je résolus donc de me détacher d'elle à quelque prix que ce fût, et de la traiter avec beaucoup d'indifférence. Je vivais à merveille avec le prince Repnine, qui ne se doutait pas que je fusse amoureux. La princesse parlait de l'ambassadeur avec un intérêt dont j'étais assez choqué pour désirer qu'elle me crût attaché à une autre; mais aucun objet ne pouvait me distraire d'elle.

Les redoutes et les assemblées me firent cependant faire connaissance avec madame et mademoiselle de Saint-Léger, toutes deux Irlandaises. Madame de Saint-Léger avait entre quarante et quarante-cinq ans; elle avait été jolie, et sous un maintien réservé conservait du goût pour le plaisir. Sa fille, âgée de dix-huit ans, était aimable et jolie. Je dansais, je montais à cheval avec elle : toutes deux prirent du goût pour moi. La mère, quoique jalouse de sa fille, et devenue plus sévère pour elle, se rendit justice, et sentit qu'elle me perdrait absolument si elle m'empêchait de voir sa fille : je devins donc fort assidu dans la maison. La princesse me fit des plaisanteries. « C'est vous qui l'avez voulu, lui dis-je en riant, « et d'un mot vous pourriez l'empêcher. » Mes soins pour mademoiselle de Saint-Léger furent bientôt publics. Une querelle que

j'eus avec M. Braniski montra pourtant à la princesse qu'il s'en fallait bien que j'eusse cessé de m'intéresser à elle.

M. Braniski, depuis longtemps amoureux de la princesse, et toujours mal reçu, en parla d'une manière que je ne pus supporter : je le lui dis franchement, et nous nous parlâmes avec toute la fierté de deux hommes qui ne s'aimaient pas. Cette querelle eût été plus loin sans lady Spencer. La princesse apprit avec quelle chaleur je l'avais défendue, et m'en sut gré. Il y eut une course de chevaux où un des miens gagna : je fis hommage du prix à mademoiselle de Saint-Léger. Dans l'instant même madame la princesse Czartoriska se trouva mal, et retourna chez elle. J'étais bien loin d'en soupçonner la cause, et à peine y pris-je garde. Une longue et dangereuse maladie suivit cet évanouissement. Je ne la quittai pas, et lui rendis tous les soins qui m'étaient dictés par mon cœur. Je m'éloignai à mesure que sa santé se rétablit et que je les crus moins nécessaires.

Tout le monde partait de Spa ; et je m'arrangeais pour partir avec madame et mademoiselle de Saint-Léger, lorsque le prince Repnine, qui n'avait aucune raison de se méfier de moi, me dit qu'il était obligé de rester encore quinze jours environ et de ramener madame Tschernicheff, que je ferais sûrement plaisir à la princesse de lui proposer de revenir à Paris avec elle. Je ne me fis pas prier : la princesse m'était bien plus chère qu'il ne croyait. Nous partîmes donc, et le prince Repnine nous reconduisit quelques postes. Nous faisions de petites journées, et je voyageais sur mes propres chevaux. Madame Czartoriska était encore très-faible, et se trouva très-fatiguée en arrivant à Bruxelles ; elle ne voulut pas souper et se coucha. Je restai à lui tenir compagnie. Nous parlâmes de l'Angleterre, et la conversation regarda bientôt le comte de Guines et lady Craven. Je lui racontai avec détail tout ce que son départ m'avait fait souffrir : ses yeux se remplirent de larmes. « Finissons, me dit-elle, et ne renouons jamais un entretien

« si dangereux. » Il était trop tard, et il fallait que notre destinée fût remplie. La princesse m'aimait et me le dit. Tant de bonheur fut empoisonné par l'effroi que lui causaient son sentiment et les suites horribles qu'il ne pouvait manquer d'avoir. Elle voulut s'ôter tous les moyens de s'y livrer : nous nous séparâmes, et passâmes la nuit la plus agitée.

Le prince nous proposa d'aller le lendemain à Anvers voir un cabinet de tableaux qu'il voulait acheter. Il fut arrangé, sans qu'elle pût s'y opposer, qu'elle irait avec moi dans un petit phaéton que j'avais amené d'Angleterre, avec des chevaux qu'elle s'était souvent amusée à mener elle-même à Spa. Nous ne fûmes pas plutôt en liberté, que la conversation suivante commença :

« Il serait inutile, Monsieur de Lauzun, de chercher à vous « cacher combien je vous aime ; mais je dois à ce sentiment « même, qui m'est plus cher que la vie, de mettre devant « vos yeux tous les malheurs irréparables qu'il entraînera « pour tous les deux si nous n'avons pas le courage de nous « séparer promptement. Écoutez-moi sans m'interrompre, « vous jugerez, par les aveux que je vais vous faire, s'ils ont « dû me coûter.

« Née avec des avantages et quelques agréments, je reçus bien « jeune les hommages des hommes : ils flattèrent mon amour- « propre, et depuis que je me connais, je me connais coquette. « J'épousai mon mari sans amour, et n'eus pour lui qu'une « amitié bien tendre, qu'il mérite chaque jour davantage. De « tous ceux qui me rendaient des soins, le roi de Pologne « fut le plus assidu. Le plaisir de l'emporter sur la plus belle « femme de Varsovie me les fit recevoir avec complaisance : « je n'y cédai cependant pas.

« Le prince Repnine, ambassadeur de Russie, vint à Var- « sovie. Il fut amoureux de moi, et mal reçu. Les troubles « qui déchirèrent mon infortuné pays lui donnèrent bientôt « occasion de me prouver à quel point je lui étais chère. Mes

« parents et mon mari irritèrent fortement l'impératrice, en « s'opposant toujours à ce qu'elle voulait. Repnine reçut contre « eux les ordres les plus sévères. Les princes Czartoriski con- « tinuèrent à être coupables et à n'être jamais punis. L'im- « pératrice, indignée que ses ordres n'eussent pas été exécutés, « ordonna au prince Repnine de faire arrêter les princes et de « faire confisquer leurs biens. Elle lui mandait que sa vie ré- « pondait de son obéissance. Les princes étaient perdus si le « prince Repnine n'eût pas eu le généreux courage de lui dé- « sobéir. Je crus devoir être le prix de tant de tendresse : je « dirai plus, même en me donnant à la reconnaissance, je « crus céder à l'amour.

« Je fus bientôt le seul bien qui restât au prince Repnine. Il « perdit son ambassade, ses pensions, la faveur de l'impéra- « trice, et parce qu'il m'avait, à peine resta-t-il mille ducats « de revenu à l'homme dont le faste avait ébloui toute la « Pologne. Il ne pouvait revenir en Russie; il me demanda « de voyager et de me suivre : je ne balançai pas à tout quitter « pour lui. Le comte de Panine, son oncle, le raccommoda « avec l'impératrice, qui lui fit dire d'aller prendre le com- « mandement d'un corps considérable à l'armée du maréchal « de Romanzof. Il refusa, et acheva d'irriter l'impératrice « contre lui.

« Nous vécûmes parfaitement ensemble jusqu'à ce qu'il soit « devenu jaloux du comte de Guines; et il l'a été d'une ma- « nière si violente, si insultante, que j'en ai été offensée : « il me semblait que je méritais plus de confiance de l'homme « pour qui j'avais tout fait. Je supportai cependant son hu- « meur avec patience; mais l'ambassadeur m'en parut plus « aimable : je l'avouerai franchement, je fus flattée de lui « plaire, et je l'aurais certainement aimé s'il s'était moins uni- « quement aimé lui-même. Je m'arrachai au goût que je sen- « tais pour lui : celui que vous avez pris pour moi l'a détruit. Mon « cœur n'en a que trop senti la différence. Je suis sûre main-

« tenant de vivre et de mourir malheureuse; mais je ne ferai
« point mourir de douleur l'homme qui a tout sacrifié pour
« moi, et à qui il ne reste que moi dans le monde.

« Fuyez, oubliez une femme qui, suivît-elle son penchant,
« ne peut rien pour votre bonheur. Croyez-moi, l'amour qui
« n'est pas fondé sur la confiance n'est qu'un supplice; et
« quel droit ai-je à la vôtre? Pourrez-vous en avoir dans celle
« qui a trahi le prince Repnine, et qui a eu du goût pour
« M. de Guines? Chaque marque d'amour que vous recevrez
« de moi vous prouvera, me prouvera, que je puis aimer
« deux fois : la femme qui a changé peut changer en-
« core; et pensez-vous que celle qui aura abandonné sans
« pitié le prince Repnine, à qui elle devait tout, vous épar-
« gnera davantage, vous dont les droits finiront dès que son
« sentiment pour vous finira? Vous ne savez pas d'ailleurs à
« quel excès je suis capable de vous aimer, et tous les mal-
« heurs qui peuvent suivre une telle passion, et tous les remords
« qui me dévoreront sans cesse : un voile entre le reste de
« l'univers et mon amant m'empêchera de voir tout ce qui
« ne sera pas vous; l'entier oubli de ma considération, de ce
« que je dois à mon mari, à mes enfants, à mes parents, à
« moi-même, la juste jalousie du prince Repnine; chaque jour
« sera marqué par des craintes ou par des événements fu-
« nestes : une telle vie peut-elle durer longtemps?

« — Vous devez trop au prince Repnine, lui dis-je; de nous
« deux, ce n'est pas lui qui doit mourir de douleur! Que je
« vous voie encore quelques jours, que je jouisse du dernier
« bonheur qui existera pour moi, et je me sépare pour jamais!
« Souvenez-vous quelquefois que je vous adorerai jusqu'à
« mon dernier soupir, et que je vous ai perdue; que je vous
« ai aimée assez pour vous fuir : peut-être aurai-je plus fait
« pour vous que le prince Repnine. O la plus tendre, la plus
« honnête des créatures! c'est à ton amour que je devrai de
« n'être pas un monstre d'ingratitude; c'est à ta générosité

« que je devrai mon honnêteté ; c'est du moins une consolation
« pour tous deux. »

Nous étions de bonne foi ; mais nous ne savions pas nous-mêmes à quel excès nous nous aimions. Les deux cœurs les plus tendres, les plus ardents de l'univers peut-être s'étaient rencontrés. Nous ne trouvâmes pas à Anvers le cabinet pour lequel le prince y avait été ; il était vendu : on lui parla d'un autre qu'il pourrait avoir à Amsterdam, et qui lui conviendrait davantage. Cela le détermina à profiter de l'occasion pour faire le voyage de Hollande. Je refusai courageusement d'en être, et tins bon jusqu'à la veille du départ. Un regard de la princesse me fit oublier tous mes projets : j'acceptai les propositions du prince, et le lendemain nous partîmes tous.

Le bonheur, le danger d'être ensemble avaient rempli nos têtes d'une agitation, d'une confusion indéfinissables. Tous nos compagnons de voyage dormaient heureusement pour nous, et notre trouble ne fut pas remarqué : la nuit vint, et nous ne nous contraignîmes plus. Les larmes de la princesse coulaient : j'y mêlai les miennes. Tout à craindre, tout à souffrir, rien à espérer ; notre douleur nous accablait, et ne nous laissait pas même la force de faire des réflexions distinctes. Nous arrivâmes à onze heures du soir à une mauvaise cabane, où nous fûmes obligés de passer la nuit. La princesse et la Bochdanowitz (vieille femme de chambre polonaise de la princesse) couchèrent dans une chambre, et tous les hommes dans l'autre.

Quelques heures après, la Bochdanowitz fit des cris affreux qui n'éveillèrent personne ; mais je ne dormais pas, je courus voir ce qu'elle avait : un homme qui s'était caché dans la chambre avait pensé la faire mourir de peur. Je le chassai avec assez de peine. La princesse était éveillée ; elle m'appela. Je me mis à genoux près d'elle : mes yeux ne pouvaient exprimer tout l'amour qui était dans mon cœur ; mais ils en montraient beaucoup. « Vos peines, me dit-elle, déchirent
« mon âme ; mais elles me sont chères : il m'est si doux de

« vous voir partager les miennes. Si nous ne pouvons être « heureux, soyons du moins constants et irréprochables. » Nous nous promîmes un courage et une prudence bien au-dessus de nos forces.

Nous partîmes un peu plus calmes, et avec un maintien passable : nous arrivâmes au Moerdick, que nous passâmes sur-le-champ. Je restai dans la chambre du yacht avec la princesse, et tout le monde, craignant d'être malade, se tint sur le pont. Je lui lus un joli roman de Dorat, qui venait de paraître, intitulé : *Sacrifices de l'amour*. Quelques situations avaient rapport à notre position : nous ne pûmes le lire sans un grand intérêt et un grand attendrissement. Que de charmes réunissait madame de Czartoriska ! des années de malheurs et de regrets n'ont pu en effacer l'image. Nous nous arrêtâmes à Rotterdam, et arrivâmes le lendemain à la Haye, où le prince et la princesse furent reçus avec la plus grande joie par M. de Lacheresia, ambassadeur d'Espagne. Je n'eus qu'à me louer de lui, et je n'ai rien à en dire. Madame de Lacheresia, grande, vigoureuse, ardente et chaude Péruvienne, me remarqua, et fut avec moi, au bout de dix minutes, comme une connaissance de dix ans ; elle ne cessait de questionner la princesse sur mon compte que pour me questionner moi-même, et nous embarrassait également.

Il y avait deux jours que nous étions à la Haye, lorsqu'à deux heures après minuit, la Bochdanowitz, qui ne parlait pas un mot de français, frappa à ma porte et me dit en mauvais allemand : « Descendez, la princesse meurt. » (Le prince n'était pas à la Haye, ayant été à la campagne chez le prince d'Orange). Je descendis avec précipitation, et la trouvai en effet sans connaissance. Je ne parvins qu'au bout de quelques heures à lui faire reprendre ses sens. Elle me tendit la main dès qu'elle m'aperçut près d'elle. « Je suis contente, me dit-« elle, je meurs dans les bras de ce que j'aime, sans avoir rien « à me reprocher. » Elle eut dans la journée de fréquentes

et de violentes attaques de nerfs, et s'évanouit souvent.

Je connaissais de réputation le célèbre Gaubius, professeur en médecine. Je fus le consulter à Leyde, et partis au point du jour. J'expliquai à M. Gaubius, dans le plus grand détail, la maladie que la princesse avait eue à Spa, et celle qu'elle avait alors, sans lui dire son nom; il me demanda si elle était ma femme; je lui répondis que non, mais qu'elle était ma sœur. Il me demanda ensuite si j'étais médecin ou chirurgien; je lui répondis que non : « Vous êtes donc, me dit-il, le plus tendre « et le plus intelligent de tous les frères. » Il me rassura sur l'état de la princesse, me dit qu'il n'était pas dangereux; qu'il était trop vieux et trop goutteux pour que sa santé lui permît de l'aller voir. Il m'ordonna pour elle un régime dont il me garantit le succès, me chargea de lui rendre compte de ses effets, et me dit qu'il serait bien aise de voir la malade quand elle serait moins faible. Je revins à la Haye. La princesse apprit avec plaisir et reconnaissance ce que j'avais fait.

Nous déterminâmes que je la ramènerais jusqu'à Bruxelles, après avoir fait durer le voyage de Hollande le plus longtemps que nous pourrions, et que je partirais ensuite pour l'Italie. Les amants sont comme les enfants, ils ne sentent que par moments une peine éloignée, et ils sacrifient beaucoup au présent. Dix ou douze jours de bonheur nous semblaient suffisants pour payer notre vie. Ce court répit nous calma. La princesse se rétablit. Je ne pensais pas à lui rien demander dont elle pût jamais se repentir. Je voyais toute sa tendresse, et ne désirais rien. Dans ce temps cependant je fus jaloux sans aucun sujet de l'être, et ce fut d'une manière si extravagante, que je ne puis m'empêcher d'en parler.

J'avais vu à Londres un jeune prince Poniatowski, neveu du roi de Pologne, et cousin du prince, qui avait été élevé en Angleterre, et à qui je n'avais jamais fait grande attention. Madame de Czartoriska me dit qu'on l'attendait à la Haye. Cela ne me fit d'autre effet que de craindre l'importunité d'un tiers.

Un soir que j'étais à la comédie avec le prince et la princesse, on vint lui dire tout bas que le prince Poniatowski venait d'arriver, et il sortit. Je ne puis exprimer la révolution que cela fit en moi. Tous les agréments du prince Poniatowski, tous les avantages qu'il avait pour plaire à sa cousine, avec laquelle il était destiné à vivre, se présentèrent à mon esprit, et me tournèrent la tête. Je sortis de la comédie, et rentrai chez moi. Je fis d'affreuses réflexions : la princesse me parut perdue pour moi, et perdue dans le moment. Je m'effrayai tellement, que je me déterminai à fuir et à partir sur-le-champ pour l'Italie.

J'envoyai chercher des chevaux de poste, et j'ordonnai ma voiture. Dix heures étaient passées. La princesse, étonnée de ne pas me voir arriver chez madame de Lacheresia, chez qui elle soupait, sortit sans rien dire, prit la première voiture qu'elle trouva dans la cour, et vint à notre auberge. Elle fut très-surprise de trouver à la porte ma chaise de poste attelée et chargée. Elle demanda où j'étais, et monta à ma chambre. « Que si-
« gnifie ceci ? me dit-elle ; où allez-vous ? — Mourir loin de
« vous, lui répondis-je avec désespoir, fuir des malheurs plus
« grands encore que d'en être séparé. — Je ne vous entends
« pas ; expliquez-vous ; vous êtes hors de vous-même ; croyez-
« vous que je puisse vivre et vous voir dans l'état où vous
« êtes ? » Les yeux de la princesse me montraient tous mes torts, et combien j'avais de raisons pour être tranquille. J'étais honteux de mon extravagance et embarrassé de l'avouer ; il le fallut bien cependant. La princesse ne me fit ni reproches ni plaisanteries ; elle m'embrassa : « Ne crains jamais de perdre mon
« cœur ; je suis fâchée que tu aies tant souffert ; mais com-
« bien je sens le prix de tant d'amour. Ne perdons pas de
« temps : on nous attend chez l'ambassadeur d'Espagne ; le
« moindre prétexte suffira pour nous excuser. » Elle dit en descendant à mon valet de chambre : « Il ne partira pas, il ne
« partira plus, » avec une grâce inexprimable. Nous partîmes

pour Amsterdam, et nous arrêtâmes à Leyde pour voir le docteur Gaubius. Il causa longtemps avec la princesse : « Il « est, lui dit-il, des maladies rarement dangereuses pour les « femmes, et que les médecins ne peuvent guérir. Votre « frère, ajouta-t-il en riant, en sait peut-être plus que moi « (la princesse rougit); soyez constants et prudents, vous « serez heureux. Je n'ai jamais vu de femme mieux aimée. » Il lui parla de notre conversation avec intérêt. Rien n'était perdu avec une âme si tendre. On ne pouvait être plus aimable à aimer.

Nous partîmes tard pour Amsterdam. La nuit était obscure. J'étais au fond d'une grande gondole avec la princesse; je pressais ses mains contre mon cœur, je la serrais dans mes bras sans qu'elle m'opposât de résistance. Elle se coucha sans souper; et, selon ma coutume, je restai près de son lit. Nous nous embrassâmes avec tendresse dès que nous fûmes seuls; je ne pus réprimer des désirs qu'elle semblait partager; j'osai beaucoup, et fus bientôt puni. « Je n'aurais pas cru, me dit- « elle avec douleur et indignation, que l'être qui m'est si cher « eût oublié si vite ses promesses et ses résolutions; et qu'il « eût voulu sacrifier le bonheur de ma vie à un instant de « plaisir. Il m'était si doux de devoir à votre amour jusqu'à « mon honnêteté et ma tranquillité! » Sa femme de chambre entra; elle dit qu'elle voulait dormir, et me renvoya.

Il n'est pas d'état plus affreux que d'avoir mérité la colère de ce qu'on aime avec excès. Je passai la nuit dans la douleur et le repentir. Le lendemain à huit heures du matin, M. Oueska vint me prendre, et, quelque chose que je pusse faire, me mena promener et voir ce qu'il y avait de curieux dans Amsterdam et aux environs, jusqu'à huit heures du soir. La princesse me traita avec une froideur qui me désolait; elle m'aimait trop pour s'en apercevoir sans en avoir pitié. Elle s'approcha de moi, et me dit tout bas : « Vois combien je suis à plaindre, « et je suis sûre que tu ne seras plus coupable; moi te punir,

« moi t'affliger, je n'en désire pas le courage. » Ce peu de mots me rendit la vie. Le souper fut gai, et le départ fixé pour le lendemain. On proposa de revenir dans de petits cabriolets à deux places que l'on mène soi-même, et qui vont extrêmement vite. On me destina à mener la princesse, comme étant le meilleur cocher. Elle commença par refuser; mais elle vit tant de tristesse dans mes yeux, qu'elle y consentit. Nous partîmes. Je la trouvai sérieuse pendant le chemin : je lui demandai ce qu'elle avait : « Je ne veux pas te gronder, me « répondit-elle ; je t'ai pardonné de bon cœur, mais une si forte « impression ne peut facilement s'effacer ; et ce n'est pas de « toi, c'est de moi que je suis mécontente, et si j'ai eu tort « d'avoir en toi une confiance aveugle, je suis bien coupable, « j'ai de furieux reproches à me faire. » Je dissipai facilement ses craintes; les larmes les plus tendres en furent le prix. Nous restâmes encore une semaine à la Haye.

Il fallut enfin retourner à Bruxelles, où nous comptions de bonne foi nous séparer pour toujours. Nous pensâmes mourir de désespoir : je crachais tous les jours plusieurs mouchoirs de sang. La princesse n'était pas en meilleur état que moi; elle pensa mourir le jour que nous traversâmes le Moerdick. Je passai la nuit près d'elle. Nous nous sommes engagés, me « dit-elle, à plus que nous ne pouvons tenir : l'excès de ton « amour et de ton courage pourrait encore me sauver la vie. « Serais-tu capable (uniquement aimé) de n'être pas jaloux « du prince Repnine, de te contenter de mon cœur, de ne « prétendre à rien de plus. » Un nouveau plan de vie fut arrangé d'aussi bonne foi que les autres, et, comme on le verra par la suite, sans un plus grand succès. Nous ne nous arrêtâmes qu'un jour à Bruxelles, et revînmes à Paris.

Je quittai la princesse à Senlis, et fus passer vingt-quatre heures à Haute-Fontaine, bien différent de ce que j'en étais parti. J'arrivai le lendemain à neuf heures du soir à Paris; je descendis à l'hôtel de Chartres, où logeait la princesse. J'y trou-

vai le prince Repnine. Il me reçut honnêtement; mais il avait l'air froid et contraint. Madame Czartoriska était dans son lit; elle se trouva mal, dit qu'elle voulait dormir, et nous congédia tous deux. Elle n'eut que le temps de me donner un petit paquet dans lequel était un billet fort tendre et une tresse de ses cheveux que j'avais vivement désirée. Vers les onze heures du soir, d'Oraison entra dans ma chambre : « Je quitte un « fou, me dit-il, à qui j'ai promis d'aller le rassurer demain « matin de bonne heure. Voilà ce qui vous attire ma visite « si tard : le prince Repnine s'est fourré dans la tête que vous « étiez amoureux de la princesse et aimé. Je lui ai dit que j'é- « tais sûr que non, que je vous connaissais un autre attache- « ment, et pour plus de sûreté, je suis venu vous en parler. » Mon trouble et ma confusion apprirent au chevalier qu'il s'était trompé. « Vous êtes, me dit-il, le plus bizarre et le plus « léger de tous les hommes. Et la jolie Marianne, vous ne « l'aimez donc plus? » Je lui contai tout ce qui s'était passé depuis qu'il avait quitté Londres; il me blâma moins, me plaignit, et ne me rassura pas sur l'avenir.

D'affligeantes réflexions consumèrent ma nuit entière. J'allai le lendemain savoir des nouvelles de la princesse; je ne la trouvai pas mieux que la veille. Le prince Repnine, que je rencontrai, me parut assez tranquille. La princesse me reçut froidement. Je ne voulus pas m'en plaindre, et je souffris en silence. Quelques jours se passèrent de la sorte sans que le prince Repnine me laissât lui parler seul une minute. Il avait l'air satisfait et calme. Je ne dormais ni ne mangeais. Je crachais beaucoup de sang; je voulais cependant cacher mon état, mon mouchoir plein de sang me trahit. « Que vois-je! me dit- « elle en passant à côté de moi; venez à sept heures je serai « seule; je veux vous parler absolument. » Je fus exact. « Mon ami, me dit-elle en entrant, vous êtes bien malade; « c'est ma faute sans doute; de deux êtres qui me sont bien « chers, l'un doit donc mourir de douleur! Qu'avez-vous? ou-

« vrez-moi votre âme, je le veux, je l'exige, je vous le de-
« mande à genoux. — Je n'ai rien (en la serrant dans mes
« bras) ; je n'ai besoin que de courage, il ne tient qu'à vous
« de m'en donner. Dites-moi que vous m'aimez ; j'ai besoin
« de l'entendre. — Oui, mon ami, mon tendre ami je vous
« aime, je vous adore ; il n'est point de puissance qui m'em-
« pêche de vous le dire. Armez-vous de patience ; persistez
« dans une conduite qui me fait ajouter à tant de tendresse
« l'estime la plus méritée. Votre manière de vivre avec le
« prince Repnine est trop bonne ; il ne peut vous accuser de
« sécheresse ni de fausseté. Je me reproche bien sévèrement
« les peines que je vous cause. Je lui en épargne cependant
« le plus qu'il m'est possible ; il m'en coûte doublement de
« n'être pas franche et de vous traiter devant lui d'une ma-
« nière si différente. C'est à ces précautions cependant que
« je dois la sécurité dont j'espère qu'il jouit encore et dont
« la perte entraînerait pour nous tous les suites les plus fâ-
« cheuses. Ne te fâche pas, mon ami ; la raison fait des représen-
« tations, mais l'amour ordonne ; et où il parle, il est toujours
« le plus fort. Ménage une vie qui est tout mon bien ; ménage
« le sang que je rachèterais de tout le mien. — Oh ! mon
« amie, vous y versez un baume, un calme que je croyais à
« jamais perdu. Mon cœur n'est point indigne du vôtre ; il
« est capable aussi de générosité. Je rends au prince Repnine
« toute la justice qu'il mérite. Plaise à Dieu qu'il ne soit ja-
« mais malheureux par moi ! Que tous les soins, que tous
« les égards soient pour lui ! Un regard me consolera, me
« rappellera que je vous suis plus cher que tout, me rassurera,
« si j'étais injuste. Ma chère amie, je ne souffrirais jamais
« autant que si je vous connaissais de justes reproches à vous
« faire. »

Le prince Repnine arriva lorsque nous nous y attendions le moins ; nous en fûmes embarrassés, et malgré nous il s'en aperçut ; car dès ce moment il lui fut impossible de contenir

sa jalousie; elle fut telle qu'on devait l'attendre d'un homme violent, généreux et sensible. Il savait combien une scène ferait de mal à la princesse, il désirait la lui épargner : il sortit lorsqu'il craignait de n'être plus maître de lui. Il fut un soir chez madame l'Huilier. « Je me meurs, lui dit-il, je ne puis « plus supporter la crainte que je me suis imposée; il faut que « je vous ouvre mon âme. M. de Lauzun adore la princesse et « en est adoré. Il est fier et jaloux autant que moi; il doit me « haïr. Sa conduite honnête et modérée est la plus forte preuve « de tout l'empire que votre amie a sur lui, empire qu'elle a « sans doute acheté du don de son cœur et de sa personne. « De viles tracasseries ne sont pas faites pour deux hommes « qui doivent se reconnaître dignes d'elle. L'un de nous doit « périr, ou nous ne serons jamais tranquilles ni l'un ni l'autre; « il me ravit le seul bien auquel mon bonheur fût attaché, je « le défendrai. » Ce fut inutilement que madame l'Huilier voulut le calmer. Je reçus le lendemain le billet suivant :

« Mon estime et ma haine vous sont connues : défendons « un bien que nous ne pouvons partager; l'un de nous doit « périr par la main de l'autre. Je vous laisse avec confiance le « choix du temps, du lieu et des armes.

« NICOLAS VASSI LIÉVITSCH REPNINE. »

Je fis la réponse suivante : « Le prince Repnine ne me croira « pas capable de crainte. Je l'estime assez pour refuser l'hon- « neur qu'il me propose. Je n'accepterai point un combat « qui compromettrait une personne que je respecte, et qui la « priverait de l'un de ses plus fidèles amis. Si le prince m'at- « taque, je défendrai mes jours de manière à lui prouver que « je ne veux pas répandre le sang d'un homme à qui madame « la princesse Czartoriska doit autant.

« LAUZUN. »

Après avoir reçu ma réponse, il me fit prier de l'attendre chez moi le lendemain de bonne heure. Il vint en effet dans la rue Saint-Pierre, où je logeais; on nous laissa seuls, et la conversation suivante commença.

PRINCE REPNINE.

« Écoutez-moi, monsieur, et vous ne me refuserez pas ce « que je vous ai demandé. C'est mon rival, c'est mon ennemi « que je prends pour juge de ce qui me reste à faire dans l'af- « freuse position où je suis. Je fus nommé ambassadeur de « Russie en Pologne, dans le commencement des troubles. Je « vis, j'adorai la princesse ; je sacrifiai tout au bonheur de le lui « prouver. Sa famille offensa souvent l'impératrice. Je reçus « contre ses parents les ordres les plus rigoureux : ils ne furent « pas exécutés ; j'en fus vivement réprimandé ; ma tête devint « responsable de leur conduite. Les princes Czartoriski ne ces- « sèrent jamais d'être coupables, et ne furent jamais punis. « Je perdis la faveur et la confiance de ma souveraine. Je vis « écrouler la plus étonnante fortune qui se soit annoncée dans « l'empire russe. Je fus rappelé pour me justifier. Le crédit de « M. le comte Panine, mon oncle, sauva seul mes jours. L'im- « pératrice nomma à l'ambassade de Varsovie. Je me résigne à « y vivre comme particulier ; cependant généreuse et sensible, « la princesse Czartoriska crut se devoir à la reconnaissance, « pour prix de tant de services ; je fus heureux (1). L'impé- « ratrice m'ordonna de joindre l'armée de Romanzoff : je « refusai d'obéir. Tous ses bienfaits me furent ôtés ; il ne « resta plus qu'une pension médiocre, suffisante pour vivre, « à l'homme dont le faste avait ébloui la Pologne. La prin- « cesse eut la bonté de quitter Varsovie, où je ne pouvais

(1) Nous empruntons ici à l'édition donnée par M. Louis Lacour, quinze mots indiqués par le sens, mais qui manquent sur les manuscrits. (*Note des éditeurs.*)

« rester sans dangers, et reçut partout des hommages. Ils ne « la trompèrent jamais longtemps. Elle démêlait aisément « la vanité, la fatuité, la mauvaise foi de ceux qui les lui « rendaient. Elle partit pour Londres quelques semaines après « moi : je vous rencontrai à Calais; nous passâmes la mer « ensemble. Le chevalier d'Oraison, que je connaissais plus « anciennement, m'avait souvent parlé de vous : votre atta- « chement pour la belle lady Sarah était connu de toute « l'Angleterre, et vous rendait intéressant. Vous craindre fut « mon premier mouvement. Je fus bientôt rassuré en vous « voyant vous fixer et rendre des soins à une jeune et aimable « personne. La fatuité de votre ambassadeur ne me causa pas « une véritable inquiétude. Je partis pour Spa, où vous vîntes « nous joindre. La princesse y fut toujours triste, malade; « mais je vous voyais occupé de mademoiselle de Saint-Léger, « et je n'en devinai pas la cause.

« Engagé, sans pouvoir m'en dispenser, à ramener madame « de Czernicheff à Paris, je poussai la sécurité au point d'être « bien aise que vous accompagnassiez la princesse. L'intérêt « que vous m'aviez marqué, la manière dont nous avions vécu « ensemble à Spa, m'avaient inspiré du goût pour vous : « mon inclination m'eût porté à vous aimer, si le sort ne « m'eût forcé à vous haïr. Je ne reçus point de nouvelles de « la princesse pendant tout son voyage de Hollande. La ter- « reur s'empara de mon âme, l'avenir se déploya devant moi, « je fus certain de mon malheur avant d'en avoir des preuves. « Tout me l'a confirmé depuis notre arrivée à Paris : la prin- « cesse vous aime. Je la connais trop pour ne pas la savoir « tourmentée de remords ; elle ne me verra pas sans embar- « ras, sans répugnance. Elle souffrira des peines inimagina- « bles : sans vous je serais encore tout pour elle. Si elle ne « perd ni l'un ni l'autre, elle nous perd tous deux. Je n'ai point « d'asile à espérer dans mon pays, que j'ai abandonné pour « elle. Tant que j'existerai vous ne serez pas tranquille posses-

« seur d'un cœur dont vous connaissez le prix : tant que vous « vivrez, il sera plus à vous qu'à moi, et chaque instant sera « marqué par de nouvelles inquiétudes et de nouvelles fureurs.

LAUZUN.

« Votre haine est juste, monsieur, et, involontairement cri-« minel, je la mérite tout entière : mon cœur n'est cependant « pas indigne de vous, ni des hommages qu'il rend à la prin-« cesse. J'ai longtemps combattu une passion, qui ne pouvait « être suivie que par les plus affreux malheurs. J'ai compté « comme un des plus grands celui qui troublait la paix qui ré-« gnait dans votre âme. Entraîné malgré moi par cette passion « déraisonnable, j'ai sans cesse devant les yeux l'effroyable « idée de n'inspirer que des remords : prêt à faire tous les sa-« crifices, jamais je n'en puis exiger. Je connais tous vos avan-« tages sur moi, je ne puis que troubler votre bonheur ; mais « étranger, nécessairement séparé d'elle par les circonstances, « vous auriez bientôt détruit tout le mien si j'en pouvais es-« pérer. Je ne déshonorerai pourtant pas, en la disputant, « une conquête qui, toute glorieuse qu'elle est, doit rester « ignorée. Je ne veux pas que la princesse puisse me reprocher « d'avoir attaqué les jours de celui à qui elle doit tant de re-« connaissance. Si je périssais, ma mort serait aisément justi-« fiée ; et après avoir causé la vôtre, la princesse ne vous « survivrait pas longtemps. Je m'éloignerai, monsieur ; « j'irai chercher des dangers qui ne me rendront pas cou-« pable. Je vous plains, je vous estime, je vous hais ; mais ce « ne sera que malgré moi que je me battrai contre vous, et je « vous avertis que je suis et que j'ai voulu être ici sans armes.

PRINCE REPNINE.

« C'en est assez, monsieur ; je dois de la franchise à un si « généreux ennemi. Je ménagerai la sensibilité de madame

« Czartoriska. Je ne compromettrai point sa gloire, mais « je vais employer ce qui me reste de crédit sur elle pour lui « faire quitter promptement un pays où elle ne peut pas être « heureuse. Je vous en avertis, monsieur, et je vous demande « votre parole d'honneur de ne pas la suivre.

LAUZUN.

« Je n'ai besoin de vous rien promettre, monsieur ; je ne « balancerai jamais sur ce que je croirai nécessaire au bon- « heur de la princesse, et je ne m'en rapporterai qu'à moi pour « en juger. »

Le prince Repnine sortit de chez moi, et fut chez la princesse ; je ne la vis pas seule le reste du jour. Elle me parut douloureusement et profondément affectée. Elle fut malade, s'enferma de bonne heure dans sa chambre, et ne voulut voir ni le prince Repnine ni moi. Il est des situations pénibles au-dessus du courage, des forces de tout le monde, et des résolutions les plus raisonnables. Ce n'est pas à tout sacrifier à l'objet aimé qu'il y a du mérite, tous les cœurs sincèrement touchés en sont capables ; c'est la manière de supporter le sacrifice qui en fait le prix ; en montrant trop ce qu'il coûte et ce que l'on souffre on le rend impossible. C'est à cette époque que j'ai été égaré par l'excès de ma passion. J'idolâtrais la princesse, je me comptais absolument pour rien, je la comptais pour tout, les malheurs les plus affreux me semblaient préférables à celui de jeter le trouble et le remords dans son âme. Elle lisait dans la mienne ; l'amour et le désespoir se lisaient dans ses yeux ; elle m'aimait et se livrait malgré elle à son penchant pour moi. Mais je voulais, je croyais pouvoir être généreux ; je sentais tout l'empire que j'avais sur elle, je m'en servais pour la défendre contre moi-même. Je lui inspirai de la confiance ; sûre de moi, elle ne m'évita plus. Sa tranquillité m'alarma : je devins jaloux, défiant ; je ne trouvai plus

de mérite à sa conduite, je ne la crus sage que parce que son cœur était devenu plus calme : j'osai le lui marquer. Elle pouvait résister à tout, excepté au malheur de ne pas me voir. Convaincu de tout son amour, elle ne me cacha plus la vivacité de sa tendresse ni celle de ses désirs ; elle ne chercha plus à arrêter les miens. Ce n'était rien que de se perdre, il fallait que je fusse certain d'être adoré. J'étais au moment de m'éloigner pour huit jours, et cet effort était au-dessus de mon courage. J'étais encore dans le régiment des Gardes françaises, et rien ne pouvait me dispenser de monter la garde à Fontainebleau. La princesse ne sentait de nécessité que celle de me rassurer en se livrant à moi. J'ai d'affreux moments à me rappeler ; je frémis en écrivant, mais un serment sacré m'impose cette terrible tâche.

C'était le 5 novembre ; je devais partir le surlendemain pour Fontainebleau. Contre son ordinaire, la princesse avait fait défendre sa porte pour tout le monde, même pour le prince Repnine. J'étais seul avec elle ; je lui reprochai d'être triste et sérieuse avec moi. « Je ne puis m'aimer : je suis à vous, me « dit-elle ; jouissez de tous vos droits, il le faut, je le veux. » Je me précipitai dans ses bras ; je fus heureux, ou plutôt le crime se consomma. Qu'on juge de l'horreur de mon sort, même en possédant la femme que j'idolâtrais. Elle n'eut pas un instant de plaisir ; ses larmes inondèrent son visage, elle me repoussa. « C'en est fait, me dit-elle, il n'y a plus de « bornes à mes torts, il n'y en aura plus à mes malheurs ; « sortez d'ici. » Je voulais rester, elle se jeta à mes genoux : « sortéz, au nom de Dieu, sortez. » Frappé comme de la foudre, je n'osai répliquer ; je rentrai chez moi. Ma nuit fut un supplice que moi seul encore je suis capable de concevoir. Je retournai chez elle le lendemain de bonne heure ; ses rideaux étaient fermés ; je les ouvris en tremblant. Elle était sans connaissance ; du sang coulait de sa bouche sur sa poitrine ; une petite boîte ouverte sur son lit m'apprit qu'elle s'était

empoisonnée. Je la crus morte, et j'avalai avec avidité ce qui restait dans la boîte. Je ne sais ce que je devins : je vomis beaucoup de sang ; j'eus toute la journée et toute la nuit de violentes attaques de nerfs. Je ne sais ce que je devins pendant vingt-quatre heures, et je sais seulement que je ne sortis pas de mon lit, et que je vomis beaucoup de sang ; ce qui, selon toute apparence, me sauva la vie.

Madame de Lauzun vint me prendre, et me mener à Fontainebleau, où je devais aller avec elle. J'étais dans un état d'affaissement et de stupidité qui ne me laissait pas imaginer de rester. Je priai madame de Lauzun de m'attendre un moment. Je me levai et m'habillai avec beaucoup de peine, et je fus savoir des nouvelles de la princesse. Elle était encore mourante. Je partis cependant ; je fus à Fontainebleau comme un fou. Excepté le temps de mon service, je ne vis personne. J'étais réellement très-malade. J'y reçus une lettre de la princesse, que je crois devoir rapporter ici.

« O mon ami, mon amant! toi que j'idolâtre, toi qui réunis « toutes les affections de mon cœur, tu n'es plus près de « moi ! Tu es parti, je l'ai voulu. Pourquoi m'as-tu obéi ! Ai- « je donc dû faire quelque chose pour des devoirs que j'ai « tous violés ! Des horreurs qui m'environnent, celles de la « mort sont les moins affreuses; si tu savais quel avenir « s'ouvre devant moi! J'ai perdu toute espérance, tout droit « d'être heureuse. Je n'ose plus rien promettre, j'ai trahi « mes serments. Que ton amour du moins, que ton bonheur « me tienne lieu de ce que j'ai perdu. Mais, hélas! je parle « de l'avenir, et je me meurs! Je n'aurai point le barbare cou- « rage de t'ordonner de vivre; je ne sais ce qui se passe en « moi, tous mouvements jusqu'alors inconnus. Je sens mes « derniers soupirs sur des lèvres qui brûlent encore de tes « baisers. Viens, ne perds pas une minute; mourons dans les « bras l'un de l'autre : que le bonheur et le plaisir soient notre « dernière sensation! Non; n'écoute pas des désirs insensés. Que

« mes remords du moins expient ma faute. Puisse le cou-
« rage de n'être plus coupable me rendre, aux dépens de ma
« vie et de mon bonheur, quelque estime pour moi-même! »

Cette lettre, écrite d'une main tremblante, inondée de ses larmes, acheva de m'égarer. Je partis seul pour Paris dès que la nuit fut venue. J'indiquai à la princesse un lieu où nous pourrions nous voir en sûreté. Sa faiblesse était extrême, elle s'évanouissait à tout moment. Je n'étais guère plus fort. Je n'abuserai pas de la patience de ceux qui me liront : s'ils n'ont jamais aimé, peut-être même s'ils n'aiment pas dans l'instant où ils liront ceci, ils me trouveront bien ennuyeux. Je me contenterai donc de dire que cette conversation nous fit bien du bien et bien du mal. Je retournai à Fontainebleau ; je finis ma garde, qui me parut durer des siècles, et je revins. Notre conduite fut circonspecte pendant quelques semaines. Le prince Repnine était généreux. Le changement affreux dont j'étais la cause, la certitude que je ne voyais pas la princesse seule, l'espérance qu'elle partait bientôt le calmèrent ; il me plaignit, et reprit sa tranquillité.

Il se trompait cependant. Je voyais quelquefois madame Czartoriska seule hors de chez elle ; la sagesse de ma conduite, ma modération semblaient avoir éloigné les dangers qu'elle avait si prodigieusement redoutés. L'amour et la nature ont des droits auxquels on ne saurait échapper. Comment refuser quelque chose à l'amant qu'on adore, surtout lorsqu'il ne demande rien! La princesse fut à moi, prête à tout souffrir. Dans l'avenir, nos jours nous parurent payés par tant de bonheur! Incapable de tout autre soin, je voyais la princesse, ou je l'attendais, et à quelque heure que je perdisse l'espérance de la voir avant le lendemain, je me couchais; mon corps ne pouvait suffire à la fatigue d'être loin d'elle. Le prince Repnine eut quelques soupçons. La princesse s'aperçut qu'il la faisait suivre; tout lui parut préférable à l'horreur de tromper. Elle prit le terrible parti de lui tout avouer; cet aveu, fait

par une âme généreuse, fut reçu par une âme généreuse. Le prince Repnine ne se permit ni une plainte ni un reproche. « Soyez heureuse, lui dit-il; je ne me flatte pas du courage « d'en être témoin. Je partirai dans quinze jours ; je joindrai « l'armée russe. » Nous ne crûmes pas offrir aux yeux de cet homme généreux l'objet et la cause de ses malheurs et de ses peines ; je fis un effort que je croyais au-dessus de mes forces ; je consentis à aller chez M. le duc de Choiseul, à Chanteloup, jusqu'après le départ du prince Repnine.

Je partis ; je recevais chaque jour des nouvelles de la princesse ; je souffrais, et je ne vivais pas loin d'elle. Je revins, et trouvai le prince Repnine parti. Qui n'a pas éprouvé une dure contrainte ne peut sentir tout le prix de la liberté. Mon bonheur n'était plus troublé que par la crainte de l'avenir, que par l'horrible certitude de le voir bientôt finir. Nous nous occupions sans cesse des moyens de ne nous séparer jamais. Nous espérions quelquefois ; mais le sort de ses charmants enfants nous arrêtait toujours. Ses soins étaient si touchants, ils leur étaient si nécessaires, ils leur réussissaient si bien ! Accoutumé à aimer tout ce qui était chez ma maîtresse, je m'attachai fortement à ses enfants. Je crus devoir partager les devoirs de leur mère : mes yeux se remplissaient de larmes en les caressant. J'aimai mieux prévoir toutes les peines qui m'accablaient que de leur ôter une mère que l'on ne peut raisonnablement comparer à aucune autre. Elle pénétra les sentiments qui remplissaient mon âme ; ils ajoutèrent à mes droits sur elle. Elle savait que j'eusse donné avec plaisir la moitié de ma vie pour qu'il me restât un de ces enfants précieux dont il me semblait être le père. Nous ne nous quittions plus ; nous montions à cheval deux fois par jour pour éviter les visites importunes, dont il n'y avait pas d'autre moyen de se débarrasser.

Le temps de son départ pour la Pologne arriva : son mari resta pour un procès. Je résolus de la reconduire le plus secrètement et le plus loin que je pourrais : je ne la quittai en

effet qu'à deux lieues de Varsovie. Ce voyage avait été charmant, et la princesse chaque jour plus tendre et plus aimable. L'instant où nous nous séparâmes fut terrible. « Mon ami, « me dit-elle, il faut enfin te découvrir un secret que j'ai eu « bien de la peine à te cacher. Tu as tant désiré un de mes « enfants, tu l'auras : je veux te laisser la plus chère, la « meilleure partie de moi-même; je suis grosse, et n'ai point « vécu avec mon mari depuis que je me suis donnée à toi. « J'aurai le courage de tout avouer à mon mari, d'obtenir « que le gage le plus cher de notre ardent amour te soit ren« voyé. » Que l'on connaisse mon cœur si l'on veut juger de l'impression que me fit ce discours. Il épuisa mes forces en un moment : je m'évanouis; et lorsque je repris mes sens, je ne retrouvai plus la princesse. Son beau-père, venu au-devant d'elle, l'avait obligée de m'abandonner; elle avait laissé un de ses gens pour me soigner. J'étais dans un abattement dont rien ne pouvait me tirer : je me laissai ramener jusqu'à Breslau sans boire ni manger ni proférer une seule parole; je m'y arrêtai, et y attendis des nouvelles de la princesse. Elles remirent un peu ma tête, et je continuai mon chemin jusqu'à Francfort, où j'appris que le roi était dangereusement malade de la petite vérole.

Je sus sa mort en passant aux Deux-Ponts, ce qui dérangea tous mes projets : je n'étais pas en état de faire ma cour au nouveau roi, et je fus joindre la légion royale, dont j'étais colonel, à Mouzon en Champagne. J'y vécus dans la plus grande retraite, et ne vis absolument que les officiers de mon régiment. Mon temps se partageait entre mes exercices militaires et la princesse. Je la savais triste, malade; mais elle écrivait toutes les postes. Plusieurs manquèrent enfin : j'envoyai un courrier qui fit la plus grande diligence. J'appris par son retour que la princesse avait été dangereusement malade, et n'avait pas avec elle la seule personne qui pût me donner de ses nouvelles. Ses forces avaient succombé au terrible aveu

qu'elle avait fait à son mari. Elle en avait été reçue avec tendresse et générosité; mais des vapeurs, des maux de nerfs, une tristesse mortelle, joints aux incommodités de son état, l'avaient mise dans la situation la plus déplorable. Elle désirait vivement me voir, et n'en espérait pas la possibilité. Je demandai à M. de Conflans, aux ordres de qui j'étais, s'il pouvait me donner une permission de trois semaines, que je serais bien aise de passer à la campagne près de Francfort.

Je partis seul et le plus secrètement possible. Le dernier jour je me perdis, et j'allai demander mon chemin à une maison où je voyais de la lumière. Je fus surpris de trouver une famille anglaise et d'apprendre que c'était celle du jardinier de la princesse. Je savais bien qu'il n'était pas difficile d'entrer dans le parc, mais je ne voulais pas être connu; je craignais d'être arrêté par les patrouilles de Cosaques et de ne pouvoir obtenir sans me découvrir qu'on me menât à elle. Il était onze heures du soir; je vis rentrer les différentes troupes qui venaient de faire leur ronde, et je m'introduisis dans le jardin, où je fus bientôt attaqué par deux gros chiens qu'on lâchait toutes les nuits. Il y en avait un que j'avais donné à la princesse en Angleterre, je l'appelai par son nom; César me reconnut, et vint à moi me caresser; l'autre chien se retira, et je m'approchai de la maison. Je vis deux femmes qui se promenaient; l'une rentra, et l'autre vint au-devant de moi; je la reconnus pour madame Parisot, femme de chambre que j'avais donnée à la princesse. « Venez, me dit-elle, ni les obstacles, ni les distances ne peuvent tromper son cœur il vous attendait. » La princesse me serra dans ses bras. « Les besoins de mon « cœur me font toujours deviner tes actions; il était impos- « sible que tu me laissasses l'affreuse idée de tout ce qui nous « séparait; que tu ne vinsses pas prêter de nouveaux charmes « à ma retraite, mon unique consolation. » Je passai deux fois vingt-quatre heures à Pawansky : là tout était intéressant pour moi; il en fallut partir. J'avais pris des mesures certaines

pour me trouver à ses couches, ou du moins pour être près d'elle.

Je revins un peu plus tranquille que la première fois. De retour à mon régiment, je me procurai tous les mémoires relatifs aux affaires de Pologne, de Prusse et de Russie; et, d'après un grand nombre de bons et de mauvais ouvrages que j'eus la patience de lire, je me fis un système politique sur les intérêts de ces trois puissances. Je fis un assez long mémoire que j'adressai au prince Adam. Il le communiqua à M. de Stackelberg, ministre de Russie à Varsovie, qui l'envoya à Moscou sans que j'en susse rien. L'espoir d'être ambassadeur ou ministre de France à Varsovie me donna pour le travail une ardeur infatigable. La princesse approuva mon plan, et chaque poste m'apportait de nouveaux encouragements.

Elle me manda, dans le mois de septembre, qu'elle était moins contente de son mari; que mon dernier voyage avait été su, et qu'elle craignait que celui que je voulais faire pour ses couches n'eût de grands inconvénients; mais qu'elle mourrait de douleur s'il n'avait pas lieu. Je partis vers la fin de septembre, et trouvai à Strasbourg uue lettre de la princesse, venue par estafette, qui me demandait instamment de retarder mon départ. J'en trouvai une autre à Francfort, plus faite encore pour m'effrayer sur les mauvaises dispositions du prince. Rien ne put me décider à rester loin de la princesse pendant le temps de ses couches. Je lui envoyai un Polonais nommé Mouskowski, que j'avais amené avec moi, et j'allai l'attendre dans une petite ville libre bâtie sur la Vistule et appelée Thorn.

J'y reçus la réponse de la princesse. Elle me mandait qu'elle ne pouvait être si près de moi sans désirer me voir, quelque danger qu'il y eût; qu'il était important que je ne fusse vu de personne; que madame l'Huilier me cacherait chez elle, et qu'elle viendrait m'y voir. Je ne perdis pas un instant pour arriver: l'inquiétude, l'agitation, la fatigue, m'avaient changé

au point de me rendre méconnaissable. « Vous ne verrez « point votre princesse ce soir, me dit la compatissante l'Huilier, en m'embrassant; elle a des douleurs assez vives pour « lesquelles on lui a ordonné de se coucher; elles se dissiperont probablement pendant la nuit, et elle sera demain « matin ici de bonne heure. »

Le lendemain, au contraire, les douleurs augmentèrent. et j'obtins avec beaucoup de peine d'être introduit dans le palais bleu, où madame Parisot m'enferma dans une grande armoire, où l'on mettait des robes, derrière le lit de la princesse. Elle eut un travail douloureux, qui dura près de trente-six heures. J'entendais ses cris, et chacun semblait devoir être le dernier. Je n'entreprendrai pas de décrire ce qui se passa dans mon âme : mes malheurs étaient les fruits de mes crimes; ce que j'aimais le mieux sur la terre en était la victime. Ce supplice finit enfin : on me tira de ma prison, on me fit entrer dans la chambre de madame Czartoriska. J'inondai son visage de mes larmes; je ne pouvais proférer un seul mot. « Tu « m'as sauvé la vie, me dit-elle : je te savais là; je n'ai dû « mes forces qu'au courage que m'inspirait la certitude d'être « si près de toi : pouvais-je en manquer, sûre que tu recevrais « mon dernier soupir. Baise cet enfant, qui m'est déjà plus « cher que tous les autres. Il serait si dangereux pour lui que « tu fusses découvert! éloigne-toi; va t'établir à quatre meilen (huit lieues) d'ici, dans une ferme dont je puis disposer. « Ce billet te fera bien recevoir par les bonnes gens qui l'habitent. Nous nous reverrons bientôt; vous recevrez tous « les jours de mes nouvelles. » Il fallut encore une fois la quitter.

Je gagnai lentement mon nouveau gîte. Je trouvai une maison simple, mais d'une propreté qui allait jusqu'à l'élégance. Je fus reçu par un homme d'environ soixante ans, d'une figure vénérable; sa femme, un peu plus jeune que lui, paraissait avoir été belle. Deux jeunes femmes d'une figure

agréable, dont l'une était au moment d'accoucher, et une petite fille, composaient cette honnête famille. Je remis ma lettre; elle était conçue en ces termes.

« Monsieur Ombowsky, je vous prie de recevoir chez vous « celui qui vous remettra ce billet; je vous confie ce que j'ai « de plus cher au monde, et ma confiance dans vos soins et « dans votre discrétion est sans bornes.

« J. Czartoriska. »

« Vous êtes ici chez vous, me dit le bon M. Ombowski; « vous pouvez disposer de nos personnes même, car nous « appartenons à la princesse bien plus encore par notre re- « connaissance que par ses bienfaits, quelque immenses qu'ils « aient été envers nous. » Je me retirai dans ma chambre, sans qu'il me fût possible de souper. Je reçus le lendemain des nouvelles de la princesse; elle était aussi bien qu'on pouvait l'espérer.

Je me promenai dans un assez grand jardin avec M. Ombowski. Il me raconta son histoire. Il était né avec une fortune satisfaisante à son ambition. Il avait épousé par amour une fille de qualité de Kaminiek, et en avait eu plusieurs enfants. Il n'y avait pas de situation plus heureuse que la sienne, lorsque le prince Radziwill, auquel il était attaché depuis longtemps, l'engagea à entrer dans la confédération de Bar. Deux jeunes Polonais, qui aimaient éperdument ses deux filles, ne crurent pouvoir mieux leur prouver leur dévouement qu'en suivant leur père. Ils furent blessés, pris, et envoyés tous trois en Sibérie; leur maison brûlée, les terres dévastées par les Russes, et tous les biens confisqués par l'impératrice. Madame Ombowski, qui était de Kaminiek, terre appartenant à la princesse, qu'elle avait vue dans son enfance chez le comte de Flemming, son père, fut se jeter à ses pieds avec ses filles, et n'eut pas de peine à attendrir un cœur si généreux

et si compatissant. La princesse entreprit avec chaleur de réparer les malheurs de cette famille infortunée ; elle obtint son pardon, fit revenir les hommes de Sibérie, maria les deux filles à leurs amants, à qui elle fit accorder deux places considérables en Lithuanie, et donna à M. Ombowski et à sa femme une très-jolie terre où ils habitaient tous, et où ils ne cessaient de bénir leur bienfaitrice. Depuis que je vis avec des hommes, je n'en ai jamais vu qui sentissent mieux leur bonheur, et pour qui la reconnaissance eût plus de charmes.

Je recevais tous les jours des nouvelles de madame Czartoriska, et les soins de mes hôtes rendaient mon séjour chez eux agréable. J'entendis sans cesse faire des vœux pour celle qui m'y retenait. Je passai un mois sans impatience dans ce séjour tranquille. Un jour que j'étais inquiet de n'avoir point reçu de lettre de la princesse, je la vis arriver fort incognito. Une divinité descendue dans cette maison y eût été moins adorée. On nous laissa seuls. « Mon ami, me dit-elle, je vous « dois une grande explication ; j'ai eu le courage de faire à « mon mari l'aveu que j'avais projeté ; il a eu pitié de l'état « affreux où j'étais en lui parlant, et ne m'a point fait de re- « proches. Je vous laisserai cet enfant, m'a-t-il dit, si vous « le voulez ; mais il faut que vous vous engagiez par les ser- « ments les plus sacrés à ne jamais voir son père. Mes larmes « ont été ma seule réponse ; pouvais-je promettre de t'aban- « donner ! Tu connais mon mari : aigri par des gens mé- « chants, il peut avoir un moment d'humeur ; mais le fond de « son caractère est bon et indulgent. Il n'est point jaloux, et « te verra bientôt sans répugnance. Passe quelque temps à « Dresde et à Berlin ; que Varsovie ne paraisse pas l'unique « but de ton voyage, et je pourrai bientôt te serrer encore « dans mes bras. » La fille aînée de M. Ombowski accoucha pendant cette conversation. Nous tînmes sur les fonts, et nous appelâmes l'enfant, qui était une fille, la Belle Armance Fortunée, du nom de la princesse, du mien et du hasard qui lui

avait donné son parrain et sa marraine. La princesse repartit pour Varsovie, et moi, le lendemain matin, pour Dresde.

La ville et l'électeur sont aussi tristes que l'électrice est gaie. Je fus bientôt en grande faveur près d'elle ; la circonspection avec laquelle je recevais les distinctions dont elle m'accablait eut beaucoup de succès près de l'électeur. L'électrice crut devoir parler plus clairement. Un jour de cour elle me prit dans une embrasure de fenêtre : « Pour un Français, me dit-elle, « vous n'êtes ni galant ni pénétrant. » Comme je ne répondais pas : « Il faut donc vous faire des questions pour ob-« tenir quelques mots de vous ? Est-il possible qu'il n'y ait pas « dans cette cour de femme à qui vous rendiez des soins ? — « Rien n'est plus vrai, madame. — Et pourquoi, je vous « prie ? — Les vieilles ne me tentent pas, et les jeunes ont « toutes des amants. — Toutes ? Vous n'en savez rien : j'en « connais qui n'en ont point, et qui désireraient peut-être vos « hommages, si elles pouvaient les croire sincères. Devinez », ajouta-t-elle en me regardant avec beaucoup d'expression. L'électeur, en approchant, interrompit cette conversation, que l'on commençait à remarquer. Je ne crus pas devoir exposer l'électrice à une seconde, et je partis de Dresde pour Berlin.

Je recevais exactement des nouvelles de la princesse ; mais elle ne me permettait pas encore d'aller à Varsovie. Je m'occupai avec application de l'administration militaire et de l'administration intérieure de la Prusse. J'envoyai plusieurs mémoires à M. le maréchal de Muy et à M. de Vergennes, en l'absence de M. de Pons, ministre du roi de Berlin. Mademoiselle de Hartefeld, dame d'honneur de la reine de Prusse, qui avait eu précédemment une grande passion pour M. le comte de Guines, sachant que j'avais épousé sa nièce, se crut obligée aux plus grandes honnêtetés pour moi. La confiance s'établit bientôt ; elle me confia tous les détails de son attachement pour M. de Guines, et finit par prendre du goût pour moi. Les lettres de la princesse ne devenaient pas plus rares,

mais elles étaient plus froides, et tendaient toutes à reculer l'époque de mon voyage en Pologne.

Je me liai très-intimement avec M. Harris, ministre d'Angleterre, dont la société faisait tout le charme de mon séjour à Berlin. Il me mena partout, et je fus bientôt aussi établi que j'eusse pu l'être à Paris. Le roi revint de Potzdam ; j'eus souvent l'honneur de lui faire ma cour : il me traita avec bonté et distinction ; le prince Henri me prit dans la plus grande amitié. Je vivais beaucoup avec lui, et je l'entendais toujours parler guerre et militaire avec une nouvelle admiration. Il eut la bonté de me dire que le roi désirait que je pensasse à être un ministre de France près de lui, et qu'il lui avait permis de m'apprendre qu'il ferait faire avec plaisir toutes les démarches qui pourraient m'y faire réussir : cela ne convenait nullement à mes vues ; je remerciai et refusai en donnant pour raison que j'étais fort attaché à la carrière militaire, et que je ne me sentais point de talent pour la politique. M. le prince Henri eut la bonté d'insister à plusieurs reprises, mais sans me faire changer d'avis.

Dans cet intervalle, mademoiselle de Hartefeld, que je voyais souvent, se prit d'un goût très-vif pour moi ; il s'en fallut bien que je le partageasse. Je ne lui cachai pas même que j'en aimais une autre. Un tel aveu ne diminua pas son attachement. J'en fus reconnaissant et touché : je crus lui devoir la plus grande amitié. Je la consolai, je la plaignis, mais je ne devins pas son amant, et ne cessai pas une minute d'adorer la princesse. On jugea sur les apparences, et l'on ne douta bientôt plus à Berlin que je n'eusse mademoiselle de Hartefeld : on le manda à madame Czartoriska ; elle le crut, m'écrivit une lettre très-froide, dans laquelle elle me disait qu'il fallait rompre tout commerce entre nous, et me demandait instamment de ne pas aller à Varsovie.

Abandonné de la princesse, je pensai mourir de douleur ; j'aurais donné ma vie pour lui parler un quart-d'heure. Vingt

projets, plus extravagants les uns que les autres, se présentèrent à mon esprit. La princesse m'était trop chère pour n'être pas décidé par la crainte de la compromettre. J'obéis donc, et me résolus à repartir pour la France. La veille du jour fixé pour mon départ, M. de Rullecour, officier français passé au service de Pologne, vint en courrier m'apporter une lettre du prince Adam, qui me demandait, comme la plus grande marque d'amitié que je pusse lui donner, de venir passer vingt-quatre heures à Varsovie pour des affaires de la plus haute importance, ajoutant que je m'y cacherais aisément, si je ne voulais pas y être connu. Je ne balançai pas un instant, et partis le soir même. Je renvoyai tous mes gens à Leipsick, et ne gardai avec moi qu'un chasseur polonais que j'avais pris à Berlin. Je préférai un découvert à toute autre voiture, comme la plus légère. Je m'aperçus à peine du froid excessif dont beaucoup de malheureux périrent. L'espérance de voir la princesse avait absorbé toutes mes sensations physiques et morales; j'arrivai, et me cachai dans Mariville, chez M. de Rullecour.

Le prince Adam vint m'y voir aussitôt. Il me dit qu'il avait communiqué à M. de Stackelberg le Mémoire relatif aux affaires de Pologne et de Russie que je lui avais précédemment adressé; que ce ministre l'avait envoyé à sa cour, où il avait fait une telle impression, qu'il avait désiré en conférer avec moi, ne doutant pas que, pour peu que la France voulût s'y prêter, on ne pût raccommoder le partage de la Pologne, et rendre à cette puissance la plus grande partie de l'existence qu'elle avait perdue. Je répondis au prince que je verrais avec plaisir M. le baron de Stackelberg; mais que je n'avais aucun pouvoir, et qu'il m'était difficile de deviner les intentions d'un ministre, que je connaissais à peine. M. de Stackelberg vint dans la nuit : nous causâmes longtemps. Le résultat de notre conversation fut un Mémoire que j'envoyai à Versailles, et lui à Moscow. Il m'était impossible de rester caché jusqu'au

retour de nos courriers, je me fis donc présenter à la cour, et j'allai partout.

Madame Czartoriska était à la campagne, d'où elle ne revint que deux jours après ; elle arriva à la comédie. Je ne puis exprimer l'émotion que me causa sa présence. Je fus dans sa loge ; elle me reçut très-froidement. Je n'obtins qu'avec peine la permission de la voir seule. Le lendemain elle ne voulut point écouter ma justification ; elle exigea que je lui rendisse ses lettres et son portrait. Je fis tout ce qu'elle voulut, et me renfermai chez moi dans le plus affreux désespoir. Elle m'envoya chercher le lendemain matin ; je la trouvai plus calme et moins sévère. Elle me demanda tous les détails de ce qui s'était passé entre mademoiselle de Hartefeld et moi. Je brûlai devant elle son portrait et ses lettres, et promis de ne répondre à aucune de celles qu'elle pourrait m'écrire, promesse que j'ai tenue exactement. Mademoiselle de Hartefeld est la seule femme pour qui j'aie eu de mauvais procédés, qu'elle ne méritait assurément pas : aussi me les suis-je souvent et sévèrement reprochés.

La princesse me pardonna, avec cette grâce inséparable de tout ce qu'elle fait. Je voulus rentrer en possession de mes anciens droits ; mais elle s'y refusa absolument. « Tu m'affligerais, me dit-elle ; tu serais perdu si dans tes bras quelque chose troublait encore mon bonheur. » M. Braniski, grand général de la couronne, était plus amoureux d'elle que jamais, et marquait chaque jour son amour par de nouvelles extravagances. La princesse le traitait mal, et le voyait peu chez elle ; mais toute la société de la palatine de Polosk, dans laquelle madame Czartoriska vivait beaucoup, lui était entièrement dévouée. Ce fut la seule maison de Varsovie où l'on ne chercha pas à m'attirer. La princesse Poniatowska s'y joignit ; et la princesse fut tellement obsédée de tout cela, que les ménagements qu'elle se voyait obligée de garder ravissaient une grande partie du temps que nous aurions pu passer ensemble.

Je m'en affligeai; je crus qu'il y avait de sa faute, je m'en plaignis à sa Lulli. « Elle vous aime, me dit-elle; mais vous « êtes un bien dont elle est trop avare. Un peu de jalousie « vous la rendra plus tendre que jamais, et lui donnera le « courage d'écarter tout ce qui veut l'éloigner de vous. Allez « davantage dans le monde; que toutes ces femmes n'aient « pas l'air de vous être si parfaitement indifférentes; vous vous « en trouverez bien. » Je suivis malheureusement les conseils de la Lulli. L'amant de madame Czartoriska ne pouvait manquer d'exciter la curiosité des autres femmes; plusieurs me firent des avances assez marquées, entre autres une jeune comtesse Potoska Plumaska, qui était nièce de la grande générale Oliniska, chez qui j'allais continuellement et chez qui je la trouvais sans cesse. J'affectai de m'en occuper beaucoup; la princesse le remarqua, et ne dit rien. La petite femme était fort coquette, et l'était beaucoup avec moi.

Je lui donnai le bras à un bal masqué, où elle me parla des conditions auxquelles elle consentait à se donner à moi, et même à me suivre en France. Je ne me croyais pas si avancé, et ne désirais pas que cela fût si loin. J'éludai donc, sans rien répondre de positif. Un petit masque, assis près de moi, se leva brusquement, et se perdit dans la foule. Je ne m'en aperçus pas, et sortis un instant après du bal. Je fus le lendemain, comme à mon ordinaire, pour me promener à Pawanski. C'était mon plus grand plaisir. La princesse y arriva un instant après moi; mais dès qu'elle me vit, elle fit retourner sa voiture. Je voulus m'en approcher; mais elle ordonna à son cocher d'aller à Varsovie aussi vite qu'il pourrait. Je ne concevais pas ce que cela voulait dire. Je fus trois fois chez elle dans la journée sans la voir; je lui écrivis que je ne concevais rien à sa conduite, et que la tête me tournait. Elle me répondit : « J'ai vu, j'ai entendu ce que je n'aurais jamais pu « croire; vous me trompez pour madame Plumaska. » — « Vous m'avez perdu, » dis-je à la Lulli.

Je rentrai chez moi ; une fièvre affreuse me prit, et j'eus le transport le plus effrayant. La Lulli fut chez la princesse : « Qu'avez-vous fait ? lui dit-elle ; Lauzun se meurt, et c'est « votre ouvrage. » Madame Czartoriska vint chez moi, passa la journée et la nuit entières sans que je la reconnusse. Je la vis enfin à genoux près de mon lit, baignée de larmes. Un passage si subit du désespoir à la joie pensa me coûter la vie ; je me rétablis difficilement : les soins tendres et touchants de la princesse me faisaient préférer mon extrême faiblesse aux forces que j'avais perdues, et que je commençais à reprendre. M. Braniski en fut jaloux, se plaignit hautement, osa menacer mes jours. « Je ne vous aime pas, lui dit-elle, et ne me forcez pas « à vous haïr. — Cela suffit, madame, répondit-il avec fureur ; « je verrai si M. de Lauzun est digne de posséder un bien que « j'achèterais de tout mon sang. — Oui, monsieur, reprit la « princesse avec fierté ; il sait que ma vie est attachée à la « sienne, il saura la défendre ; je n'exige plus rien de vous. » M. Braniski se calma, et il ne se passa rien. On m'avertissait cependant que le grand général n'avait rien de sacré ; que j'avais tout à craindre de la foule de coupe-jarrets dont il était sans cesse entouré. On me conseillait de ne pas marcher sans escorte ; je ne pris d'autres précautions que celle d'être bien armé, et il ne m'arriva rien.

J'étais davantage dans le monde ; la manière dont la princesse semblait me traiter (1) augmentait la curiosité que j'inspirais à toutes les femmes de Varsovie empressées de me voir. Une revue des houssards fut une occasion qui en réunissait un grand nombre. Elles revinrent ensuite à l'assemblée, chez la grande générale. La princesse paraissait leur demander ce qu'elles pensaient de son choix avec une grâce qui me valut leur attention et leur indulgence. Je laissai tomber dans le feu la plume de mon bonnet en ramassant quelque chose. Ma-

(1) Le manuscrit en cet endroit est dans le plus mauvais état.

dame Tlomaska, que je n'avais pas vue depuis la scène qui m'avait coûté si cher, m'offrit une assez belle plume de héron, qui était dans ses cheveux, en me disant avec empressement : « Changeons de plume ; je vous demande pardon de n'y « point consentir, répondis-je froidement ; je suis attaché à ma « plume brûlée ». Madame Czartoriska, qui m'avait entendu, me dit avec un regard charmant : « Donnez-moi votre bonnet, « que j'y mette la mienne. J'aime mieux maintenant la plume « brûlée. » M. Braniski se leva avec humeur, et sortit.

Le soir, au bal masqué de l'Opéra, il eut l'air de vouloir me chercher querelle. « Finissons ceci, monsieur le grand géné-« ral, lui dis-je ; cinq minutes d'entretien à Vola (1) suffiront : « le moyen sera beaucoup plus digne de vous et de moi qu'une « dispute au bal. » Il accepta, et nous nous donnâmes rendez-vous pour le lendemain à huit heures du matin. Tout Varsovie le sut bientôt, et se prépara à nous servir de témoin. Le roi en fut vivement affligé, et envoya chercher à six heures du matin M. Braniski, avec qui il eut une longue conversation, après laquelle le grand général vint chez moi, avec une suite assez nombreuse, me dire qu'il désavouait publiquement tous les propos dont j'avais pu être offensé, et qu'il me demandait mon amitié, qu'il méritait par son estime et sa considération pour moi. Je n'avais plus rien à dire : il fallut céder, et le prince Casimir Poniatowski, frère du roi, nous fit embrasser et nous raccommoda. Madame Oginska m'avait envoyé le matin un superbe cheval turc avec une paire de pistolets et un sabre, en me faisant dire qu'elle espérait me porter bonheur.

Le soir même, nos courriers de Versailles et de Moscou arrivèrent. L'impératrice approuvait mes propositions, m'écrivait une lettre pleine de bonté, et m'envoyait des pouvoirs fort étendus. M. de Vergennes me mandait de me rendre à

(1) Plaine à un quart de lieue de Varsovie, destinée aux duels publics fort communs en Pologne.

la cour le plus promptement possible. Je fixai mon départ le sur lendemain au soir. Je dînai à Powanski avec la princesse. Je la serrai longtemps dans mes bras ; il fallut enfin m'en séparer. Je ne m'arrachai de Powanski qu'avec un déchirement que l'espoir fondé de la revoir bientôt ne pouvait soulager, et qui était un vrai pressentiment que nous ne nous reverrions plus.

J'arrivai à Versailles dans la fin du mois de mars 1775. M. de Vergennes, que je ne connaissais pas, me reçut avec tout l'intérêt que devait naturellement inspirer les importantes affaires dont j'étais chargé. Il loua ma conduite, et m'avertit de partir sous peu de jours pour Pétersbourg; mais il changea bientôt d'avis : il ne lui convenait pas que le traité fût fait par moi, et que je restasse ministre du roi près l'impératrice de Russie, qui semblait le désirer vivement. M. de Juniez, son intime, venait d'y être nommé. M. de Vergennes faisait journellement des difficultés absurdes, traînait en longueur et voulait faire rompre cette négociation, sans qu'il parût y avoir de sa faute. Je perdis pendant ce temps-là un procès de quatre-vingt mille livres de rentes; j'en fus peu touché : ma fortune était ce qui m'intéressait le moins.

J'avais trouvé à mon retour la reine infiniment liée avec madame la princesse de Guémené et madame Dillon; elles lui avaient quelquefois parlé de moi, et lui avaient inspiré la curiosité de me connaître davantage. Elle me reçut avec bonté; j'eus souvent occasion de la rencontrer chez madame de Guémené, où elle me traitait avec distinction; je montais exactement à cheval avec elle, et en moins de deux mois je devins une espèce de favori. Ma faveur fut cependant interrompue par la nécessité de rejoindre mon régiment. Les révoltes pour le blé, dans les villages voisins de Paris, avaient engagé à faire marcher des troupes. La reine désira que mon corps se rapprochât, et que je ne m'éloignasse pas; je ne crus pas devoir y consentir, et je pris congé. Elle en parut véritablement affligée, et vint dans l'après-dîner du même jour à Montreuil,

chez madame de Guémené pour me dire adieu, et pour m'offrir de demander au roi la permission de me faire revenir au sacre, ce que je refusai.

Les affaires de Russie paraissaient être oubliées. Je pressai inutilement M. de Vergennes de finir et de me donner une réponse décisive : il me dit qu'il avait le traité plus à cœur que jamais, et qu'il espérait conclure dans le courant de l'été ; que le roi me ferait revenir de mon régiment, si cela était nécessaire. Le soir même que je devais partir, la reine me fit dire d'attendre encore deux heures, et d'aller lui parler le lendemain matin à Montreuil. « Ne partez pas encore, me dit-« elle avec beaucoup de grâce; la révolte pour les grains « oblige à faire approcher des troupes : nous ferons venir votre « corps. » Je la remerciai, et lui répondis que, s'il n'était pas nécessaire, je ne désirais pas un déplacement désavantageux à ma légion. « Vous êtes un imbécile, » repliqua-t-elle en riant. Le baron de Vioménil, chargé par M. le maréchal de Muy du mouvement des troupes, entra : « Baron, lui dit-elle, faites donc « marcher la légion royale, et faites-les venir assez près pour « que cet imbécile-là ne nous quitte pas, comme il en a le projet. » Le baron répondit qu'il exécuterait ses ordres, et parut étonné. Je le priai de ne rien changer à son plan. Je chassai encore au bois de Boulogne avec la reine ; elle ne cessa de me parler, et de ce moment ma faveur fut tellement remarquée, qu'il fut peut-être heureux pour moi de partir dans la nuit même.

Les lettres de la princesse devinrent plus courtes et moins fréquentes ; on me manda de Varsovie qu'elle était entièrement subjuguée par la palatine de Polosk et que M. Braniski passait sa vie chez elle ; je lui en écrivis fortement : mes représentations furent mal reçues. Pénétré de douleur, je répondis avec désespoir et indignation. J'osai redemander mon enfant ; je ne voulais pas, disais-je, qu'il fût élevé parmi mes « ennemis » ; je ne pus l'obtenir. Nous nous brouillâmes et cessâmes de nous écrire. Une profonde tristesse m'accablait ;

je restai fidèle à la princesse et absolument insensible à toutes les avances que me faisait une assez jolie petite madame de Monglas, enlevée par M. le prince de Nassau, et retirée près des Deux-Ponts.

Je logeais chez la mère d'un officier de mon régiment, et le mis en prison pour quelques sottises; sa sœur, jeune et jolie, vint me le demander; je le lui refusais. Lorsque tout le monde fut retiré, le soir, mademoiselle Plumkett entra dans ma chambre : « Sire, êtes-vous, me dit-elle en riant, aussi « sévère, aussi pédant que vous l'avez été ce matin devant « tout le monde? » Nous causâmes; elle était drôle et folle, elle me fit rire. Je lui promis de faire sortir son frère de prison le lendemain; elle m'embrassa pour me remercier, et m'inspira des désirs qu'elle partageait plutôt qu'elle n'avait l'air d'accorder. Nous eûmes encore une conversation de ce genre. Elle partit ensuite pour Strasbourg avec une de ses tantes, me quitta gaiement, le plaisir d'aller dans une grande ville lui ôtant toute espèce de regret.

Je fus obligé, pour quelques affaires relatives à mon corps, d'aller dîner près de Sarreguemines, chez M. le comte de la Leyen. On était dans cette maison poli, aimable à l'allemande; ce qui ne pouvait pas trop me convenir. Madame la baronne d'Alberg, belle-sœur de madame de la Leyen, me parut cependant d'une gaieté franche et fort différente de toute la société. Au bout de quelques heures, nous fûmes aussi familièrement ensemble que nous eussions pu l'être après plusieurs années. Je la retrouvai quelques jours après aux Deux-Ponts. Elle me confia qu'elle avait eu un amant qu'elle avait beaucoup aimé; qu'il s'était mal conduit, que les circonstances les avaient séparés; qu'elle n'aimait plus rien; que c'était un état triste, mais qu'il fallait bien prendre son parti, et qu'elle s'occupait uniquement de l'éducation de ses enfants et de donner de la considération à son mari, qui était une assez bonne bête, incapable de s'en donner par lui-même. Je me proposai de

bonne foi ; je fus accepté de même, et nous convînmes que dans la semaine d'ensuite j'irais prendre possession de mon nouvel emploi dans le vaste et lourd château Herusheim, au beau milieu du Palatinat, pendant que le baron ferait la semaine de service de chambellan chez l'électeur palatin. Je fus reçu à merveille, et dès le soir je remplaçai le baron dans le lit où couchaient depuis tant de siècles les aînés de la maison d'Alberg.

Le mari revint avec son père, et quelques amis de même trempe. Je parlai politique avec les uns ; je bus immensément avec les autres. Je me fis expliquer tous les arbres généalogiques de la famille : je donnai de l'excellence à tout le monde ; j'assurai le vieux bourgraff qu'il vivrait très-longtemps ; le baron, qu'il serait quelque jour un grand ministre palatin, et le bailli, que les armées françaises ne viendraient plus dans le Palatinat. Enfin, je réussis parfaitement, et j'eus la satisfaction de voir le choix de la baronne déclaré généralement approuvé.

On aime dans les pays étrangers à se faire honneur de ce qu'on a. La baronne me mena à une fête chez l'électrice palatine à Ockersheim, où elle ne fut pas fâchée de me montrer, ainsi qu'un petit cheval isabelle à crins blancs qu'on lui avait envoyé de Mecklembourg, et qui lui était arrivé en même temps que moi. Nous fûmes tous deux examinés avec attention.

Quatre jours après, je fis mon entrée à Schweizingen, où je fus inspecté comme à Ockersheim. Nous revînmes de là souper à Mannheim, chez M. Odune, ministre de France, et je pensai m'y bien mal conduire. Mademoiselle Odune, jeune et jolie personne, coquette et moqueuse, était à table vis-à-vis de moi, et étouffait de rire toutes les fois qu'elle me regardait. Nous nous promenâmes après souper : je lui demandai pourquoi elle s'était moquée de moi. « Je vous demande pardon, me « dit-elle, vous connaissant aussi peu ; mais c'est qu'il est par

« trop plaisant et par trop ridicule de vous voir devenu *amant* « *d'Allemagne*. Savez-vous que c'est une charge au moins « aussi importante que celle de bailli, et qu'il faut que vous « paraissiez dans toutes les occasions de représentation. » Nous plaisantâmes assez gaiement : je me proposai à elle comme amant extraordinaire, sans prétentions, sans titres et sans droits, mais non pas sans désirs. La promenade finie, je ramenai mademoiselle Odune chez elle; je montai dans sa chambre, où nous aurions sans doute continué longtemps à faire de la morale et peut-être pis, si un vieux valet ne m'avait officieusement proposé de m'éclairer pour m'en aller. Dieu sait ce qui serait arrivé si j'étais sorti sans lumière, car mademoiselle Odune paraissait de la meilleure volonté du monde.

Nous partîmes le lendemain matin de bonne heure pour Hernsheim, et je retournai bientôt après à mon régiment. Madame la marquise de Chamboran, grosse femme fraîche et bête, dont le mari commandait à Sarreguemines, se mit dans la tête de jouer la tragédie en société, et de me la faire jouer. Dès qu'elle savait un rôle, je lui en faisais apprendre un autre, en lui persuadant qu'elle y serait infiniment mieux. Je trouvais tous les jours quelque nouvelle difficulté à fixer celui de la représentation. Elle me fit entendre que, puisqu'elle ne pouvait jouer la comédie, elle jouerait volontiers avec moi à quelque autre jeu. C'était une fort bonne femme, à qui son mari donnait souvent cent coups de bâton mal à propos, et à qui il en eût donné mille pour peu qu'il y eût eu une raison. Je crus devoir lui dire franchement que je ne lui convenais pas, et qu'il lui fallait, à tous égards, un amant plus solide que moi. Elle ne se fâcha pas, me remercia, m'embrassa, et nous continuâmes à vivre en fort bonne intelligence.

Je revins à Paris, et mon retour à la cour fut au moins aussi brillant que l'avait été mon départ. Une course de chevaux français, où mon cheval, monté par un enfant, gagna, acheva

de me mettre à la mode. La reine parut désirer vivement d'en voir, et il y en eut un grand nombre d'arrangées pour le printemps prochain. Je fus à Fontainebleau, où ma faveur commença à avoir la publicité qui m'a fait depuis tant d'ennemis.

M. de Vergennes avait entièrement rompu le traité de Russie, et, quoique offensée, l'impératrice n'y renonçait qu'à regret. Je m'attachai sincèrement à la reine, dont les bontés et la confiance me touchaient. Je voulus lui faire gouverner un grand empire, lui faire jouer à vingt ans le rôle le plus brillant qui pût à jamais la rendre célèbre. Je voulus enfin qu'elle devînt l'arbitre de l'Europe; mais plus je désirais la couvrir de gloire, plus il me semblait que je devais rendre facile la route qui devait la conduire à l'immortalité. J'osai m'adresser à l'impératrice de Russie, et lui demander si elle voulait après elle laisser encore l'empire du monde entre les mains d'une femme. J'en indiquai aisément les moyens. Il fallait qu'un traité avantageux à la France, et dont la Russie n'eût point à rougir, signé de l'impératrice, et revêtu des formalités nécessaires, fût déposé entre les mains de la reine de France, et qu'avec de telles armes elle eût le courage de plaider devant le roi et son conseil une cause sans réplique. Je ne m'étais pas trompé en comptant sur l'impératrice : elle reçut avidement mes propositions, m'honora de pouvoirs sans limites, et ne me donna d'autres instructions que d'allier par la reine, à quelque prix que ce fût, son empire au sien. La reine ne m'écouta pas sans étonnement : le développement d'un si vaste plan lui en imposa. Elle me demanda du temps pour réfléchir, et je vis que tout était perdu. Il n'y avait rien cependant que je n'aimasse mieux risquer que d'avoir le plus petit reproche de négligence ou d'impatience à me faire, et j'attendis.

Ma faveur cependant paraissait monter au plus haut degré. La reine ne croyait pouvoir trop faire pour un homme qui

voulait tout faire pour elle. Peut-être même cédait-elle autant à un goût particulier (plus inspiré par la bizarrerie de mon existence que par tout autre motif) qu'à ce qu'elle croyait me devoir. Elle sortait rarement sans moi, ne me permettait pas de quitter la cour, qui était alors à Fontainebleau, me faisait toujours place près d'elle au jeu, me parlait sans cesse, venait tous les soirs chez madame de Guémené, et marquait de l'humeur lorsqu'il y avait assez de monde pour gêner l'occupation où elle était presque toujours de moi. Il était impossible qu'une telle conduite ne fût pas remarquée; cependant, comme mes manières n'étaient pas familières, que je n'intriguais pas, que je ne demandais rien ni pour moi ni pour personne, le peuple avide des courtisans, avant de se déclarer pour ou contre moi, cherchait s'il ne pouvait tirer quelque utilité de mon crédit.

Madame la princesse de Lamballe, surintendante de la maison de la reine et son amie intime alors, vint à Fontainebleau, donna à souper aux gens que la reine traitait le mieux, et ne me pria pas. La reine me dit d'y aller. Je connaissais trop madame de Lamballe pour ne pas croire que cela fût léger, et je n'y fus pas. La reine m'y mena le lendemain, et me dit en me présentant à elle : « Je vous demande d'aimer comme « votre frère l'homme du monde que j'aime le mieux et à « qui je dois le plus : que votre confiance en lui soit sans « bornes comme la mienne. » Madame de Lamballe eut le droit de regarder cette présentation comme la confidence la plus importante, et de me croire infiniment plus cher à la reine que je ne l'étais en effet. Sa conduite fut conforme à cette idée, et l'on ne fut pas longtemps à s'apercevoir de notre intimité.

Dans ce temps, M. le chevalier de Luxembourg, précédemment bien traité par la reine et encore une espèce de favori de M. le comte d'Artois, lui demanda une audience particulière pour lui détailler le plan qu'il avait fait de mettre M. le comte d'Artois sur le trône de Pologne. La reine l'écouta avec

embarras et avec trouble, et lui répondit froidement qu'elle ne voulait se mêler en rien des affaires d'État. Elle m'envoya chercher, et me raconta la conversation qu'elle venait d'avoir avec lui : j'en profitai pour la presser vivement de s'expliquer sur le traité de Russie, et je vis avec une douleur inexprimable combien cela était au-dessus de ses forces et de son courage; elle me montra tant d'effroi et si peu de caractère, que je dus dès lors ne plus compter sur elle. La reine crut pourtant devoir s'occuper de ma fortune, et peu de jours après me proposa, chez madame de Guémené, d'obtenir du roi pour moi la survivance de la compagnie des gardes du corps de M. le duc de Villeroy. Je la remerciai, et lui répondis qu'à aucun égard une charge à la cour ne pouvait me convenir. Elle me demanda pourquoi : « C'est, lui répondis-je, madame, « que je désire être le maître de m'en retirer lorsque je « cesserai d'y être bien traité, lorsque Votre Majesté ne me « marquera plus les mêmes bontés. — Cette raison est « outrageante, dit-elle avec sensibilité; c'est à moi que vous « dites cela? — Oui, madame, je connais le pouvoir im- « manquable de l'intrigue : je dois m'attendre à en être la « victime, à voir la reine me retirer et sa confiance et la pro- « tection dont elle m'honore, et je ne veux pas qu'aucune « grâce, aucun bienfait, aucun prix de mes services, laissent « un jour à mes ennemis un prétexte de dire que j'ai été « ingrat! » Cette conversation fut interrompue, et se renouvela bientôt après dans la fin de la même semaine.

Madame la princesse de Bouillon me reprocha chez madame de Guémené d'être triste et occupé, et me dit en riant que j'avais une grande passion dans le cœur. « Si cela est, répon- « dis-je en plaisantant, elle est malheureuse; car il faut con- « venir que j'en vois rarement l'objet. — On ne dit pas cela, « répliqua madame de Bouillon, et on assure que vous êtes « fort bien reçu. — Au moins, dites-moi le nom de ma pas- « sion, et il est juste que je le sache aussi. — Il s'agit d'un

« trop grand personnage pour oser le nommer ; il y a cepen-
« dant si peu de monde dans la pièce, que je veux bien vous
« confier que c'est la reine. » Madame de Guémené rougit,
« et s'embarrassa. « Il faut donc, lui dis-je le plus froidement
« possible, qu'elle soit informée de cette belle nouvelle, et je
« vais sur-le-champ la lui apprendre sans citer personne,
« comme de raison » (en fixant madame de Bouillon, qui me
parut entièrement déconcertée), et je sortis de la chambre.

Je montai chez la reine, que je rencontrai allant au salut. Je la suppliai de m'accorder une demi-heure d'audience après le salut. Elle me dit de l'attendre, me fit entrer dans son cabinet dès quelle fut revenue, et me dit ; « Qu'y a-t-il de nou-
« veau ? — J'ai cru devoir informer Votre Majesté que l'on
« osait mal interpréter mon attachement sans bornes à sa per-
« sonne, et que l'on poussait l'audace jusqu'à blâmer les
« bontés dont elle m'honore. J'ose la supplier d'en diminuer
« les marques trop frappantes, et de me permettre de me
« présenter moins souvent devant elle. — Y pensez-vous ?
« reprit-elle avec colère ; devons-nous céder à d'insolents pro-
« pos, que je n'aurais pas dû craindre ? et serais-je excusable
« de leur sacrifier l'homme du monde sur qui je compte
« le plus et de qui l'attachement m'est le plus nécessaire ?
« — Oui, madame, Votre Majesté le doit, et j'ai dû m'y
« attendre ; quelque affreux qu'il soit pour moi de renoncer
« à la douceur de lui consacrer mes services et ma vie, je
« dois m'y résoudre, et profiter, puisque les circonstances
« l'exigent, de l'asile que m'offre une grande princesse,
« et fuir les persécutions que l'on me prépare de toutes parts
« dans ma patrie. — Vous croyez donc que je ne vous dé-
« fendrai pas ? — J'ose supplier Votre Majesté, j'ose même
« exiger, comme seul prix de mon dévouement absolu, qu'elle
« ne se compromette pas en me soutenant ; je suffis pour
« me défendre. — Comment ! vous voulez que j'aie la lâcheté...
« ...... Non, monsieur de Lauzun, notre cause est insépa-

« rable, on ne vous perdra pas sans me perdre. — Oh ! ma-
« dame, l'intérêt particulier d'un sujet peut-il être comparé
« aux grands intérêts de la reine ! — D'un sujet tel que vous,
« Lauzun ! Ne m'abandonnez pas, je vous en conjure : que de-
« viendrai-je si vous m'abandonnez ? ... » Ses yeux étaient
remplis de larmes.

Touché moi-même jusqu'au fond du cœur, je me jetai à ses pieds.... que ma vie ne peut-elle payer tant de bontés, une si généreuse sensibilité ! Elle me tendit la main, je la baisai plusieurs fois avec ardeur, sans changer de posture ; elle se pencha vers moi avec beaucoup de tendresse. Elle était dans mes bras lorsque je me relevai. Je la serrai contre mon cœur, qui était fortement ému ; elle rougit, mais je ne vis point de colère dans ses yeux. — « Eh bien ! reprit-elle en
« s'éloignant un peu, n'obtiendrai-je rien ? — Le croyez-vous,
« répondis-je avec beaucoup de chaleur ; suis-je à moi ? n'êtes-
« vous pas tout pour moi ? C'est vous seule que je veux ser-
« vir, vous êtes mon unique souveraine. Oui, continuai-je plus
« tristement, vous êtes ma reine, vous êtes la reine de
« France. » Ses regards semblaient me demander encore un autre titre. Je fus tenté de jouir du bonheur qui paraissait s'offrir. Deux réflexions me retinrent : je n'ai jamais voulu devoir à une femme un instant dont elle pût se repentir, et je n'eusse pu supporter l'idée que madame Czartoriska se crût sacrifiée à l'ambition. Je me remis donc assez promptement.
« Je ne prendrai point de parti, *dis-je sérieusement*, sans
« les ordres de Votre Majesté. Elle disposera de mon sort.
« — Allez-vous-en, me dit-elle ; cette conversation a duré as-
« sez, et n'a peut-être été que trop remarquée. » Je fis une profonde révérence, et me retirai. Renfermé dans ma chambre, tous les dangers que je venais de courir se présentèrent à mon esprit, et quoique ma conduite eût été fort imprudente, je me trouvais bien heureux qu'elle n'eût pas été plus mauvaise. Ma position devenait tous les jours plus difficile et plus

effrayante. La reine n'avait été ni courageuse ni discrète. Les ministres du roi n'ignoraient plus quel rôle j'avais voulu qu'elle jouât, et cherchaient avec soin à rassembler de quoi me faire mettre à la Bastille et à me traiter en criminel d'État.

Je reçus dans cette même semaine des réponses de l'impératrice de Russie, qui, sans entrer dans de grands détails sur les négociations entamées, en parlait comme d'une chose à laquelle elle ne pensait plus ; elle me faisait les propositions les plus glorieuses pour entrer à son service. J'écrivis à la reine, et lui demandai de m'entendre chez madame de Guémené et devant elle. Elle y vint le même soir. Je ne lui cachai pas qu'en France je pouvais être arrêté à chaque instant, et qu'on m'offrait en Russie le sort le plus élevé auquel un sujet pût jamais prétendre. Elle répéta plusieurs fois : « L'impératrice « de Russie est bien heureuse, et je suis bien malheureuse! » Elle ajouta ensuite : « Monsieur de Lauzun, vous allez être « perdu pour nous; je l'ai prévu depuis longtemps. — Madame, « répondis-je, comme j'ai déjà eu l'honneur de le dire plus « d'une fois à Votre Majesté, tant que je conserverai la bonne « opinion de l'estime dont elle m'honore, rien ne m'effrayera « et je ne crains rien. Je ne quitterai point la France comme « un criminel, je ne quitterai point le service du roi sans sa « permission, et il ne me condamnera point sans m'entendre. « Que l'on m'attaque, mes papiers sont en sûreté et ma cor« respondance avec ses ministres me justifiera. Je serai libre « alors de porter mes services aux puissances qui ne les dédai« gnent pas. — On ne vous attaquera pas, monsieur de Lau« zun; on ne l'osera pas : on sait que c'est attaquer à moi« même et je suis bien aise qu'on le sache; mais que répon« drez-vous en Russie? — J'accepterai, madame, les offres « de l'impératrice, à condition de ne me rendre à ses ordres « que lorsque je pourrai quitter la France d'une manière con« venable, que dans six mois par exemple. — Donnez-moi « un an, ce temps suffira; j'espère que je trouverai des

« moyens de vous garder : il en est un déjà de vous attacher « particulièrement à moi, ne le refusez pas. M. de Tessé n'est « pas éloigné de quitter sa place, et je pourrais arranger des « choses qui lui seraient agréables ; ne voulez-vous pas bien « être mon premier écuyer ? — Pénétré de tant de bontés, « j'en sens tout le prix sans en pouvoir profiter. Combien ce « choix semblerait justifier les insolents propos qui ont déjà « été tenus ! Et que Votre Majesté ne s'offense pas que j'ose lui « répéter que je ne veux jamais recevoir de bienfaits, dont la « suite indispensable serait d'abord de faire soupçonner mon « désintéressement, et ensuite de me faire accuser d'ingrati- « tude. J'attendrai un an, puisque la reine le désire, mais sans « me tromper sur l'impossibilité de rester au service de « France. Ce terme d'ailleurs sera peut-être plus que suffi- « sant pour que Votre Majesté me voie éloigné sans en être « contrariée. » Des larmes coulèrent des yeux de la reine. — « Vous me traitez bien durement, monsieur de Lauzun, » me dit-elle ; « je ne le mérite pas. Et s'adressant à madame de Guémené : « Princesse, joignez-vous donc à moi pour obtenir « de votre ami de ne pas nous abandonner. Et si j'avais un fils, « continua-t-elle en rougissant, pourrais-je être heureuse de « le voir élevé par un autre que par vous ! — Le servir, « madame, aussi fidèlement que vous, serait tout ce que « pourrait mon zèle ; je ne me sens pas les talents néces- « saires pour élever, pour former un grand roi. — Il est « peu d'hommes comme vous, et je ne le désirerais assuré- « ment pas en de meilleures mains ; la princesse, j'en suis « sûre, sera de mon avis. — Je serais suspecte, madame : Votre « Majesté sait que rien au monde ne m'est plus cher que M. de « Lauzun, et je le crois bon à tout ; mais il me paraît aussi « difficile qu'à lui qu'il refuse le glorieux établissement qui « lui est offert, pour rester dans un pays où l'on sait aussi « peu ce qu'il vaut. » La conversation dura encore quelque temps. Ensuite la reine parla bas à madame de Guémené,

qui s'approcha de moi, et me dit en riant à mi-voix : Êtes-
« vous très-attaché à une plume de héron blanche qui était « à votre casque lorsque vous avez pris congé. La reine meurt « d'envie de l'avoir : la lui refuserez-vous? » Je répondis que je n'oserais la lui offrir, mais que je me trouverais très-heureux qu'elle voulût bien la recevoir de madame de Guémené. J'envoyai un courrier la chercher à Paris, et madame de Guémené la lui donna le lendemain au soir : elle la porta dès le jour suivant, et lorsque je parus à son dîner, elle me demanda comment je la trouvais coiffée. Je répondis : fort bien. « Jamais, reprit-elle avec infiniment de grâce, « je ne me suis trouvée si parée; il me semble que je possède « des trésors inestimables. » Il eût assurément mieux valu qu'elle n'en eût pas parlé ; car le duc de Coigny remarqua et la plume et la phrase. Il demanda d'où venait cette plume; elle répondit avec assez d'embarras, que je l'avais rapportée à madame de Guémené de mes voyages, et qu'elle la lui avait donnée. Le duc de Coigny en parla le soir à madame de Guémené avec beaucoup d'humeur, lui dit que rien n'était plus ridicule et plus indécent que ma manière d'être avec la reine; — qu'il était inouï d'en faire aussi publiquement l'amoureux, et incroyable qu'elle eût l'air de le trouver bon. — Il fut assez mal reçu, et songea au moyen de m'éloigner.

Mon projet, et c'était le parti le plus sage, était de passer une grande partie de l'hiver en Italie ; mais jamais la reine n'y voulut consentir, et pour m'éloigner au moins quelques jours de la cour, vers la fin de Fontainebleau, je fis un voyage à Chanteloup, où je trouvai tout le monde extrêmement occupé de ma faveur. Madame la duchesse de Grammont surtout fondait les plus hautes espérances sur mon crédit près de la reine. Elle ne tarda pas à m'en parler et à me dire que le goût que la reine avait pour moi ne me rendait rien difficile près d'elle. Je lui dis qu'elle me traitait avec distinction, à la vérité ; mais que ne prétendant à aucun crédit, et étant résolu

à ne jamais rien demander, je ne pouvais juger quelle en était la mesure. Madame de Grammont répliqua qu'elle ne voulait pas m'engager à lui confier mon secret, si je n'en avais pas l'intention, mais que personne ne doutait que le goût de la reine pour moi n'eût eu les suites qu'elle devait naturellement avoir, et que je ne fusse son amant; que par conséquent elle ne me faisait pas l'injure de penser que je ne ferais pas tous mes efforts pour ramener le duc de Choiseul à la tête du ministère. J'assurai madame de Grammont qu'elle avait on ne peut plus mal jugé l'espèce de liaison que j'avais avec la reine; que je n'étais nullement à portée d'intriguer ni de lui donner des conseils, et que quand j'aurais sur elle une influence que je n'avais pas, je lui étais trop attaché pour la porter jamais à se mêler des services du roi; que tout le monde savait combien j'étais dévoué à M. le duc de Choiseul, et que, quand je le pourrais, je croirais lui rendre un très-mauvais service en le mettant à la tête des affaires. Et pour-« quoi? reprit madame de Grammont avec une grande viva-« cité. — C'est, lui dis-je, que M. le duc de Choiseul n'aurait « plus maintenant qu'à perdre; que le but des gens les plus « ambitieux ne pouvait être que de réunir une grande réputa-« tion et une haute considération à de belles places et à une « fortune considérable; qu'il me paraissait que M. de Choiseul « n'avait plus de vœux à former sur aucun de ces objets; qu'il « n'y avait pas en Europe de ministre qui eût joui d'autant de « réputation et de considération; qu'il était peut-être le seul « qui eût vu le prince qui l'avait exilé abandonné pour lui de « ses courtisans mêmes; qu'en redevenant ministre, on le « rendrait peut-être responsable des événements malheureux « amenés par les fautes de ses prédécesseurs. » M. le duc et madame la duchesse de Choiseul furent de mon avis; mais madame de Grammont continua de répéter avec chaleur que tous ceux qui aimaient M. de Choiseul devaient désirer de le voir encore gouverner un grand royaume, et dans tous les genres

augmenter sa fortune. Je ne me laissai pas persuader ; malgré son attachement pour la reine, je ne pouvais me dissimuler tous les inconvénients qu'aurait pour elle M. de Choiseul subjugué par une femme aussi impérieuse que sa sœur. On continua de me fort bien traiter à Chanteloup, où je restai encore quelques jours ; mais madame de Grammont me jura une haine éternelle.

Je revins à Paris, et rien ne m'étonna plus que de trouver à ma porte un billet de Milady Harland, qui me mandait qu'elle était à Paris et qu'elle serait ravie de me voir. Le chevalier Harland, nouvellement arrivé de Londres, était venu passer en France quelques semaines pour y voir son fils, qui était en pension à Paris. Ma conduite avec Marianne fut d'une telle circonspection que la pauvre milady reprit encore une fois toute confiance en moi, et nous laissa passablement d'occasions de nous parler.

Marianne, aussi coquette, aussi drôle que jamais, convint que pendant mon absence elle n'avait guère songé à moi, et qu'elle avait été plus occupée de trouver un mari qui lui convînt qu'un amant ; « mais en vérite, disait-elle, elle ne pou- « vait exprimer avec quel plaisir elle me revoyait, et combien « je gagnais à être comparé à tout ce qui avait cherché à lui « plaire. » Mademoiselle Harland, qui ne pouvait souffrir la vie de l'Angleterre et à qui son intérieur était désagréable, obtint de son père la permission de passer quelques années à Paris dans un couvent, et se fixa à l'Assomption. Dès qu'elle y fut établie ses parents repartirent, et pour cette fois Marianne se sépara de moi avec la douleur la plus sincère.

J'avais toujours tendrement aimé Fanny, qui m'avait constamment montré tant d'amitié, tant d'intérêt ; j'en fus fort occupé. Je la vis souvent, et la malheureuse Fanny, dont la tête était vive, dont le cœur était sensible, qui avait commencé par avoir du goût pour moi, en reprit un si vif, que j'en fus embarrassé autant que douloureusement affligé. Jolie,

aimable comme Fanny, j'eusse satisfait sans les combattre les désirs que toute autre qu'elle eût pu m'inspirer ; mais assez honnête pour n'avoir pas voulu perdre Marianne, eussé-je été excusable de perdre Fanny, qui m'aimait de bien meilleure foi. Je pris donc le parti de rendre mes visites moins fréquentes, et je vis qu'il était nécessaire de les supprimer entièrement. Fanny m'écrivit, se plaignit sans me faire de reproches, se contenta de me mander qu'en faisant une action honnête, je la rendais extrêmement malheureuse, et garda ensuite le plus profond silence.

La reine depuis quelque temps témoignait beaucoup de bienveillance à la comtesse Jules de Polignac. Une jolie figure, l'air doux et naturel augmentait journellement sa faveur. Ce fut à elle que M. le duc de Coigny s'adressa pour former un parti contre moi. Madame de Grammont s'y joignit avec empressement, et établit dans cette société, comme son représentant, le baron de Besenval, anciennement attaché à M. le duc de Choiseul, et fort bien traité par la reine. Le baron voulut me persifler ; mais un mauvais ton et peu de mesure sont un grand désavantage à la cour. La comtesse Jules fit aussi la même entreprise, mais avec beaucoup de galanterie, d'égards et jamais d'humeur. Je l'en dégoûtai assez promptement.

Ma faveur était toujours la même. La reine me donnait toute confiance, et ne me permettait presque jamais de quitter Versailles. Mes manières étaient très-circonspectes ; je ne me prêtais qu'avec une extrême réserve aux préférences qui pouvaient être remarquées. La reine, au contraire, semblait afficher les bontés dont elle m'honorait et le crédit que j'avais sur elle. Les propos se renouvelèrent, et l'on disait hautement à la cour que j'étais ou que je serais bientôt son amant.

Madame de Guéméné, qui nous voyait sans cesse ensemble, en était plus convaincue que personne, et son extrême prévention pour moi lui faisait regarder comme un bonheur pour la reine de se donner à un homme dont l'attachement et le désin-

téressement ne la porteraient jamais qu'à des choses dignes d'elle. La reine marquait en effet à madame de Guémené l'amitié la plus tendre et une confiance sans bornes. Elle semblait à tout instant vouloir lui faire une confidence et s'arrêter avec embarras; elle lui parlait sans cesse de moi avec un intérêt et un plaisir qu'elle ne cherchait pas à cacher. Beaucoup de gens me demandaient ma protection près d'elle. Je les recevais très-poliment, et les assurais que je n'avais point de crédit, et ne me donnais les airs de protéger personne. M. le comte d'Artois, thermomètre sûr de la faveur de la reine, ne se contentait pas de me traiter avec la plus grande distinction ; il en était, pour ainsi dire, au respect pour moi, ne pouvait s'en passer, et voulait tellement m'avoir avec lui, que c'était fort ennuyeux et souvent insupportable.

La reine aimait le gros jeu, et savait que cela ne plaisait pas au roi. Cela l'obligeait à cacher un peu celui qu'elle jouait, et à choisir dans un très-petit nombre sur la discrétion de qui elle comptait. Je lui représentai que cela était très-mal fait et donnait lieu à des propos véritablement désagréables pour elle. Je l'exhortai à jouer dans les cabinets un jeu qu'elle pût jouer avec tout le monde et devant tout le monde, ajoutant que chez madame de Guémené elle pourrait faire tout ce qu'elle voudrait. Ce conseil et celui d'être plus occupée du roi sont les seuls que je lui aie donnés. Elle les reçut avec cette grâce et cette tendre préférence qui accompagnaient toutes ses actions envers moi.

Comme je ne voulais pas paraître ne faire ma cour qu'à elle, je chassais assez souvent avec le roi ; ce qui m'ennuyait mortellement, et elle le savait bien. Aussi ne manquait-elle jamais à chasser à cheval ces jours-là, ou à chercher à rencontrer la chasse en voiture. Le roi me renvoyait toujours près d'elle, et me disait d'y rester. Il paraissait approuver sa manière d'être avec moi, et y avait d'autant plus de mérite, que les propos tenus dans le public étaient venus jusqu'à lui; qu'il ne

s'était pas contenté de très-mal recevoir ceux qui avaient osé les lui répéter, mais que dès cet instant il avait commencé à me traiter infiniment mieux, et à être aussi honnête pour moi que son caractère pouvait le comporter. Il apprit un jour, pendant l'hiver, que M. le comte d'Artois était sorti seul à cheval très-matin; il en fut fort inquiet, et craignit qu'il n'eût eu quelque querelle. On lui dit que j'étais avec lui, et il étonna beaucoup tous les gens qui l'entouraient en disant fort tranquillement : « Puisque M. de Lauzun est avec lui, je « n'ai plus d'inquiétude; il ne lui laissera pas faire de sottises, « et il eût averti la reine s'il en eût prévu qu'il n'eût pu « empêcher. » Voilà quelle était ma position dans le commencement de 1776. On verra dans la suite les intrigues et les tracasseries de toutes espèces qui suivirent ma faveur, et l'accompagnèrent environ un an, avant de l'anéantir tout à fait.

A la fin de 1775, je rencontrai au spectacle milady Barrymore, une de mes plus anciennes connaissances en Angleterre, mais que le hasard m'avait fait peu rencontrer dans les différents voyages que j'y avais faits. Elle était jolie, pleine d'esprit et de grâce; je lui connaissais la réputation d'une mauvaise tête : elle me plaisait, et ne pouvait être dangereuse pour moi. Je fus chez elle plusieurs fois. Le vicomte de Pons y était établi, se donnait des airs sur elle qui ne paraissaient pas sans fondement. Je n'ai jamais aimé à aller sur les brisées de personne, et j'étais prêt à me retirer, lorsque M. de Saint-Blancard, mon cousin, me dit que milady Barrymore était charmante; qu'il ne fallait pas que M. de Pons l'affichât sans l'avoir, et que je devrais ou m'assurer de ses droits ou le faire chasser.

Cela n'était pas trop selon mon caractère. Cependant, comme elle me convenait, et que, loin d'avoir aucun inconvénient, la publicité de cette intrigue pouvait avoir des avantages dans un moment où les propos sur mon attachement à la reine devenaient trop forts, je me déterminai à demander à

milady Barrymore où elle en était avec le vicomte de Pons. Elle me jura qu'il ne se passait rien entre eux. Je me proposai : « et la reine? » me dit-elle en riant; je lui dis combien tout ce qu'elle pouvait penser à cet égard-là était absurde et mal fondé. « Écoutez, me dit-elle, je suis plus jolie que la reine, et trop « jeune encore pour servir de prétexte à personne. » J'eus assez de peine à lui persuader que je n'avais jamais songé à lui faire jouer un tel rôle ; elle me crut enfin, appliqua pour me le prouver ses lèvres sur les miennes, et ne remit pas mon bonheur à un autre moment ; signifia le lendemain à M. de Pons qu'il était le maître de continuer à venir chez elle comme ami, mais que son goût pour moi ne lui permettait pas de souffrir qu'il s'y montrât avec aucune autre prétention ; et en moins de vingt-quatre heures j'eus une maîtresse plus authentiquement qu'il ne m'était jamais arrivé d'en avoir.

Cela réussit médiocrement à Versailles. Madame de Guémené était au désespoir de me voir une femme, et voulait me persuader que la reine en était fort affligée. La reine, en effet, parlait mal de lady Barrymore, et ne la traitait pas bien quand elle la rencontrait ; et sans se soucier beaucoup de moi, elle m'a toujours fait l'honneur de prendre en aversion les femmes auxquelles elle m'a cru attaché. Ma faveur cependant était plus grande que jamais, et j'allais très-exactement à Versailles, la reine et M. le comte d'Artois ne pouvant pas faire un pas sans moi. Les tracasseries commencèrent alors : voici quelle fut la première.

J'étais allé au bal de l'Opéra avec milady Barrymore, qui n'en manquait pas un. Je ne savais pas que la reine y fût. Je la rencontrai ; elle prit mon bras, me parla bas longtemps, et cela fut remarqué. Quelques jours après, gardant ma chambre, malade d'un gros rhume, M. d'Esterhazi vint me voir, et me dit qu'il était trop de mes amis pour ne pas m'avertir que la reine était mécontente de ma conduite ; que mes manières avec elle étaient trop empressées ; que j'avais l'air de

la suivre et d'en être amoureux ; que dernièrement encore, au bal de l'Opéra, on avait remarqué combien j'en étais occupé, et que cela l'avait embarrassée. Je demandai à M. d'Esterhazi ce qui lui faissait croire cela. Il me répondit que madame de Lamballe, à qui la reine en avait parlé, le lui avait dit. Il me pria instamment de lui garder le secret. « Je ne « puis vous le promettre, lui répondis-je ; la reine doit à mon « attachement pour elle de ne pas me faire avertir par un « tiers, lorsque j'ai eu le malheur de lui déplaire. » M. d'Esterhazi me parut tout déconcerté, et très-effrayé de la résolution où il me voyait d'écrire à la reine : il n'osa insister davantage, et sortit.

J'écrivis sur-le-champ à la reine, et lui rendis compte de notre conversation. Elle traita fort mal M. d'Esterhazi, me fit dire qu'elle l'avait prié très-sèchement de ne pas la faire parler, et que j'avais bien dû voir que tout ce qu'il m'avait dit n'avait pas le sens commun.

Un grand bal au Palais-Royal que madame la duchesse de Chartres donna à la reine fut, je crois, l'occasion de la première infidélité que me fit milady Barrymore, qui fut suivie de beaucoup d'autres. Du bal du Palais-Royal on allait se promener au bal de l'Opéra. Milady Barrymore monta dans la loge de M. le duc de Chartres avec M. le comte d'Artois, et Dieu sait ce qui s'y passa. M. le duc de Chartres, qui savait que j'avais lady Barrymore, me le dit le lendemain. Je lui en parlai ; elle me répondit avec l'air de la vérité qu'il était vrai qu'elle était montée en haut avec M. le comte d'Artois pour mieux voir le bal, que ce pouvait être une étourderie, une chose peu convenable, mais qu'il n'avait pas été question d'autre chose, et qu'elle était redescendue quelques minutes après. Je ne suis pas naturellement soupçonneux : je n'étais pas jaloux ; je la crus. Je découvrais chaque jour en elle plus d'esprit et de grâce, et elle était capable de suite, d'application et de raisonnements sérieux.

Je m'y attachais, j'étais au moment d'en être amoureux; mais sa légèreté, sa mauvaise tête, son défaut absolu de principes, m'arrêtaient : je n'étais cependant pas mécontent de sa conduite, lorsqu'un des gens de M. le comte d'Artois, qui avait été longtemps à moi et qui m'avait été fort attaché, crut me rendre un service et empêcher des tracasseries en m'avertissant que M. le comte d'Artois avait milady Barrymore en même temps que moi, et m'en donna des preuves. Choqué de sa fausseté, je voulus lui en faire des reproches; elle les reçut avec un sang-froid qui me confondit. « J'en conviens, me « dit-elle, et en vérité je vous l'aurais dit si je n'avais pas craint « votre chaleur et votre vivacité : mon intention n'a jamais été « de vous tromper. » Je voulus tout finir avec elle. « Lauzun, « me dit-elle, vous avez tort de me quitter. Vous me plaisez, « vous me convenez, je vous aime beaucoup; mais ma liberté « m'est plus chère que vous. Je ne vous la sacrifierai pas, je ne « souffrirai point que mon amant soit un mari jaloux, gênant, « impérieux et difficile sur ma fidélité. Je me soucie peu de « M. le comte d'Artois, j'y renoncerais sans peine; mais je ne « veux pas faire de sacrifices, je vous le déclare. Je le gar- « derai sans en faire grand cas, et il s'en faut bien que j'aie « pour lui les sentiments que vous m'avez inspirés. Tenez, « ajouta-t-elle, en me montrant un porte-feuille qui était sur « sa table, voilà toutes ses lettres; prenez-les, gardez-les, « faites-en tout ce que vous voudrez; je vous jure que je ne « ferai jamais le même usage des vôtres. » J'étais étonné, et ne répondais rien. Elle continua. « Ne nous brouillons pas, Lau- « zun, pour si peu de chose; les hommages du frère du roi « m'amusent, flattent peut-être mon amour-propre et ma « vanité. Que voulez-vous? c'est une enfance, c'est un joujou « que je ne veux pas que l'on m'ôte. Mais cela n'empêchera « pas que toujours en moi vous ne trouviez le plus tendre « abandon, l'intérêt le plus vrai. Mon goût me porte vers vous, « j'en ai la meilleure opinion; je vous promets que jamais

« vous ne serez importuné de mon petit prince, qu'il ne « prendra pas un seul des moments que j'ai tant de plaisir à « vous donner. Je n'ai pris à personne un intérêt aussi vrai, « aussi vif qu'à vous ; je ne veux pas être votre esclave, je « serais bien fâchée de n'être plus votre maîtresse. »

En parlant ainsi, milady Barrymore, nonchalamment couchée sur une ottomane, jolie comme le jour, à moitié déshabillée, m'inspirait des désirs, et le voyait bien; ses bras passés autour de mon cou me penchaient sur elle, et je fus bientôt ivre de plaisir. « Vous me trouviez de l'esprit, dit- « elle en m'accablant des caresses les plus voluptueuses ; « vous en avez beaucoup. Je sens que je serais beaucoup plus « heureuse si vous me convertissiez, si vous me rameniez à « vos principes ; mais je ne l'espère pas. » On peut aisément imaginer que nous nous raccommodâmes.

Quant à M. le comte d'Artois, elle tint parole; je ne le rencontrai jamais. Sa conduite fut ce qu'elle m'avait dit qu'elle serait : elle n'était pas exigeante; et tous les moments que je ne passais pas à Versailles, elle désirait que je les lui donnasse, avec une grâce infinie, et j'allais chez elle presque toutes les nuits. Les rendez-vous qu'elle donnait à M. le comte d'Artois ne me dérangeaient pas. Dans un des hivers les plus rudes que j'aie jamais vus en France, elle se divertissait à le faire attendre quatre ou cinq heures dans son cabriolet, au milieu de la place Louis-Quinze, et je ne sortais pas de chez elle un moment plus tôt. Je ne le savais ordinairement pas ; et lorsque je paraissais en douter, elle faisait tout ce qui dépendait d'elle pour me retenir davantage : aussi le pauvre prince toussait-il d'une manière épouvantable. Il savait bien qu'il m'en avait l'obligation ; il n'imaginait seulement pas que je fusse dans le secret.

Dans le commencement de 1776, M. de Saint-Germain résolut de réformer toutes les légions au moment où l'on croyait qu'il allait en augmenter prodigieusement le nombre. La reine

le sut avant que cela fût public, et vint chez madame de Guéméné fort embarrassée de la manière dont elle me l'annoncerait. Je voyais bien que quelque chose la tourmentait; mais je ne savais pas ce que c'était. Le duc d'Harcourt entra. « Je « vous fais mon compliment, me dit-il dans la conversation; « car il paraît certain que M. de Saint-Germain augmente fort « les légions, et les porte à deux mille hommes. » La reine fit un cri, et sortit de la chambre. Madame de Guéméné, tout effrayée, la suivit. « Je suis au désespoir, lui dit-elle; vous « entendez ce que l'on dit des légions? Eh bien, elles sont ré- « formées. Votre ami sera furieux, et rien ne l'empêchera de « nous quitter. — Il est en effet, dit madame de Guéméné, bien « attaché à sa légion; mais si quelque chose peut le retenir, c'est « l'intérêt que Votre Majesté daigne prendre à lui, et de l'appren- « dre de sa bouche. » Elle m'appela : « Suis-je assez malheu- « reuse! me dit la reine, les légions sont réformées. — Cet évé- « nement, répliquai-je, madame, me rendra ma liberté. J'espère « que la reine ne permettra pas que les anciens et braves of- « ficiers de la légion royale soient maltraités. » Elle m'interrompit. — « Ils auront d'excellentes retraites; je m'en suis « déjà occupée. Et vous, que ferez-vous? — Moi, madame; « si je sers, ce ne sera pas en France. — Ainsi, dit-elle, il « aura dépendu de M. de Saint-Germain de nous ôter l'homme « sur qui je comptais le plus. » Je voyais des larmes dans ses yeux, j'en fut touché. — « Non, lui dis-je, un attachement ne « dépendra jamais des circonstances; vous disposerez encore « une fois de mon sort. Ce n'est plus le roi que je sers, c'est la « reine; qu'elle juge si j'ai envie de quitter son service. » Elle me tenait la main sans me répondre, je la baisai plusieurs fois avec ardeur. Elle dit à madame de Guéméné, en me regardant : « J'étais bien malheureuse en entrant ici, et j'en sors « bien heureuse. »

M. de Saint-Germain fut prendre ses ordres, et lui dit qu'il n'avait jamais eu l'intention de m'ôter les moyens de

servir avec distinction, en réformant la légion royale; qu'il désirait, au contraire, que je gagnasse à ce changement, et qu'il proposerait au roi de me donner un corps de 1,200 chasseurs à cheval. Il envoya à M. le baron de Wimpffen, en qui il avait grande confiance, l'ordre de me l'annoncer et de m'en donner sa parole, en m'assurant que je ne ferais que conserver toute la légion royale sous un autre nom et considérablement augmentée. Je n'avais pas à me plaindre, et la reine fut fort contente.

Au bout d'environ quinze jours, M. de Saint-Germain renvoya le baron de Wimpffen me dire que, le corps de 1,200 chasseurs à cheval qu'il avait eu l'intention de créer ne pouvant avoir lieu, il avait fait un arrangement pour que M. de Schomberg me cédât la propriété de son régiment étranger de dragons. Cet arrangement était fait, à cela près que l'on n'en avait point parlé à M. de Schomberg, qui, comme de raison, refusa net au premier mot.

M. de Saint-Germain fut le premier à l'annoncer à la reine, en montrant le désir de me très-bien traiter. Il dit que tout cela pouvait se réparer; qu'il était très-certain que M. de Chamboran se déferait avec plaisir de son régiment de hussards; que, quelque condition qu'il y mît, il fallait la lui accorder, et me donner son régiment. M. de Saint-Germain me conseilla de porter moi-même à M. de Chamboran, à Sarreguemines, des propositions très-avantageuses, et tâcher d'en revenir avec sa démission; ce qui, disait-il, serait très-aisé. Cela charmait la reine; elle aimait les hussards, et ce qui pouvait lui plaire le plus était de me voir un régiment hongrois.

Je fus à Sarreguemines avec la plus grande diligence. Loin d'accepter des conditions fort au-dessus de ses espérances, M. de Chamboran s'en offensa, et répondit à M. de Saint-Germain une lettre pleine de maximes et de bêtises, dans laquelle il déclarait qu'il ne se déferait jamais de son régiment. On ne s'attendait pas à Versailles, au peu de succès de ma négociation,

La reine, toujours charmante, pleine de grâce, me donna, à mon arrivée, un superbe sabre, et fut au désespoir quand elle apprit que je n'avais pas le régiment de Chamboran. Elle voulut alors demander au roi de trouver bon que l'empereur lui donnât une garde noble hongroise, dont elle me destinait le commandement. Je lui représentai que, quelque flatteuse que fût cette grâce, je serais obligé de la refuser, ayant au moins d'aussi grands inconvénients qu'une charge dans sa maison. Je ne parlai plus de ma fortune militaire, et quelques mois se passèrent sans qu'on s'en occupât.

L'affaire du comte de Guines fixa l'attention générale; et voici comment elle se passa, et la part que j'y eus. Madame de Guémené donnait pendant le carnaval, tous les samedis des bals à la reine. On dansait dans deux pièces, et on jouait dans les autres. C'était dans le temps où on avait fait des noëls et des chansons épouvantables contre la reine. Heureusement je n'y avais pas encore été nommé; mais les propos sur ma faveur devenaient chaque jour plus inquiétants, et je ne pouvais douter que mes ennemis n'espérassent en tirer parti pour me perdre. Je jouais au quinze avec M. le comte d'Artois, M. le duc de Chartres et deux autres personnes. Madame de Guémené entra dans la chambre, avec l'air d'une personne qui vient d'apprendre un grand malheur; elle s'approcha de moi, et me dit : « Quittez le jeu sur-le-champ; « j'ai quelque chose d'important et de pressé à vous « dire. »

Je fus convaincu que l'ordre de m'arrêter était donné, et que j'allais être mis à la Bastille. Je me levai et je la suivis. Elle me dit que le comte de Guines était rappelé de son ambassade d'Angleterre de la manière la plus humiliante; qu'il était accusé d'avoir agi contre ses instructions, et d'avoir fortement compromis la cour de France relativement au pacte de famille. M. de Choiseul, qui s'était toujours beaucoup intéressé au comte de Guines, disait qu'il était inexcusable, et que s'il

était son fils il ne demanderait d'autre grâce que la certitude que son procès ne lui fût pas fait, et qu'il consentirait de bon cœur à ce qu'il fût pour longtemps à la Bastille.

Il me paraissait impossible que le comte de Guines pût avoir fait de si grandes sottises, et je résolus de le servir encore une fois sans en attendre plus de reconnaissance. La reine et le duc de Coigny arrivèrent; et il fut décidé qu'elle abandonnerait le comte de Guines, et ne s'en mêlerait en aucune façon. J'osai m'y opposer avec force, et représenter que la reine ne devait pas abandonner aussi facilement un homme à qui elle avait marqué un intérêt aussi décidé. Le duc de Coigny insista fortement pour que la reine ne s'en mêlât point; et j'osai répondre plus fortement encore. Je dis que je n'étais assurément pas d'avis que la reine demandât grâce pour le comte de Guines ; mais que je croyais que la reine devait lui faire obtenir d'être entendu avant que d'être jugé. J'ajoutai que sans cette faveur il serait impossible aux plus fidèles serviteurs de la reine de compter sur ses bontés et sur son intérêt; et que je pouvais juger par moi-même de l'effet que tout cela ferait sur tous les autres. « En voilà assez, dit la reine, « je suis décidée et convaincue. Je suivrai l'avis de M. Lauzun; « oui, répéta-t-elle d'une manière charmante, je ferai de bon « cœur ce que vous jugerez convenable dans cette affaire. » Elle rentra dans le bal. Madame de Guémené était revenue à mon avis dès le commencement de la conversation; mais le duc de Coigny sortit mortellement choqué.

Le comte de Guines revint de Londres; il fut écouté et justifié de la dernière inculpation. La reine obtint que le roi lui écrirait qu'il était content de sa conduite, et lui donnerait le brevet de duc. Elle l'envoya chercher pour la première fois (car elle ne l'avait pas vu chez elle jusqu'alors), vers neuf heures du matin, pour lui annoncer une si bonne nouvelle et lui remettre le titre du roi; elle lui dit : « Portez tout cela sans per- « dre de temps à M. de Lauzun, car vous lui devez plus qu'à

« personne la réussite de vos affaires. Priez-le en même temps « de venir sur-le-champ chez moi. »

J'avais joué une partie de la nuit, et j'étais encore dans mon lit. M. de Guines me fit éveiller, et me marqua la plus vive reconnaissance. Je m'habillai promptement, et je montai chez la reine. — « Eh bien ! êtes-vous content, me dit-elle, et ai-je « bien suivi vos avis? — Puis-je ne pas être enchanté, lui « répondis-je, de vous voir juste et bienfaisante ! — M'em- « ploierez-vous, continua-t-elle, toujours pour les autres? et « ne me sera-t-il jamais permis de rien faire pour vous? — « Non, Madame; vous connaissez ma profession de foi; j'y « tiens plus que jamais. — Fière, bizarre, extraordinaire créa- « ture! Cela m'impatiente, cela m'afflige encore davantage. » Et elle sortit.

Le commencement du printemps ramena les courses; j'avais beaucoup de chevaux engagés, pour lesquels la reine pariait toujours, quoique dans sa société on le trouvât mauvais. Dans les premiers jours d'avril, je fis courir un cheval contre un de ceux de M. le duc de Chartres, pour une somme fort considérable, beaucoup trop sans doute. La reine s'en occupa beaucoup, vint à la course, et un moment avant le départ des chevaux, me dit : « J'ai tant de peur, que si vous perdez, je « crois que je pleurerai. » Cela fut remarqué et blâmé. Mon cheval gagna assez facilement, et le public, qui m'aimait mieux que M. le duc de Chartres, m'applaudit longtemps. La reine en parut transportée de joie. J'eus toutes les peines du monde à l'empêcher d'avoir des chevaux de course, et de monter à cheval à l'anglaise. Ce fut, je crois, la plus grande preuve de mon crédit sur elle.

Quelques jours après, à une chasse du bois de Boulogne, la reine remarqua un très-joli cheval sous un piqueur anglais qui me suivait, et à qui elle parlait souvent; elle lui demanda s'il était sage, et s'il serait bon pour une femme. Le piqueur répondit qu'il n'en connaissait pas de meilleur et de plus char-

mant. La reine me dit qu'elle voulait l'avoir. Je lui répondis tout bas, en plaisantant, que je ne voulais pas le lui donner; elle appela mon piqueur, lui dit de changer de cheval avec un des siens, et me dit : « Puisque vous ne voulez pas me le don-« ner, je le prends. » Le duc de Coigny s'approcha encore à temps pour entendre ces dernières paroles, qui le scandalisèrent prodigieusement (ce sont ses propres termes).

Ma faveur paraissait ne pouvoir plus augmenter, et n'était en effet pas loin de décliner. Le roi commençait aussi à me traiter fort bien, lorsque M. de Saint-Germain, après avoir manqué successivement à tous ses engagements envers moi, m'offrit enfin le commandement du régiment royal de dragons, qui passait pour le plus insubordonné et le plus mauvais qui fût alors au service. Je le refusai froidement et sans humeur.

Le roi m'envoya chercher à Marly, me parla encore avec une bonté, un intérêt auxquels il m'était impossible de n'être pas sensible; il exigea de moi de prendre le commandement du régiment royal de dragons, me promit de me donner en propriété le premier régiment étranger à pied ou à cheval qui viendrait à vaquer ou à être créé, et dit en sortant à M. de Saint-Germain : « Tout est arrangé, Lauzun prend le régiment « royal. » M. de Saint-Germain me promit de me laisser choisir mes garnisons, et faire tout ce que je jugerais convenable, et ajouta que, quoique le prix de ce régiment fût de 40,000 écus, le roi me le donnerait sans rien payer.

Dans la fin de la même semaine, la reine apprit à Marly que madame de Lamballe, encore son amie intime, était malade de la rougeole à Plombières. Elle en fut dans la plus vive douleur, et crut qu'on lui cachait l'état dangereux de son amie. Rien ne pouvait la rassurer : je lui offris d'aller à Plombières avant de me rendre à mon régiment, et de lui envoyer les nouvelles les plus exactes. Elle accepta avec reconnaissance, passa la journée du lendemain à écrire et à me donner un gros paquet dans lequel elle me dit qu'elle parlait beaucoup de

moi. Je partis sur-le-champ, et j'arrivai à Plombières, où je trouvai madame la duchesse de Grammont, qui, ne doutant point que je n'eusse plus de crédit que jamais, me fit les plus fortes avances de toutes espèces, et fit tout ce qui était en son pouvoir pour découvrir si mon voyage n'avait pas quelque cause secrète.

Madame de Lamballe, qui se portait bien, écrivit elle-même à la reine, à qui j'envoyai la lettre par un courrier, et je partis pour Sarreguemines, où je devais assister à la réforme de la légion royale, avant de joindre le régiment royal. Je ne pus quitter de si braves gens, sur l'attachement de qui je comptais autant, sans la plus grande peine. Notre séparation fut véritablement touchante.

Je me rendis à Sarrelouis, où mon nouveau régiment était en garnison, et je fus fort étonné, en y arrivant, d'apprendre que M. le comte de Saint-Germain, pour soutenir davantage sa conduite avec moi, me faisait payer 40,000 écus le régiment qu'il m'avait donné pour rien. Le régiment royal, négligé depuis trente ans par tous ses chefs, et à qui toute subordination était inconnue, me vit arriver avec une extrême frayeur; mais nous fûmes bientôt fort bien ensemble : je n'ai point vu de corps de meilleure volonté ni qui désirât plus de bien servir.

Je ne puis passer sous silence une aventure assez plaisante qui m'arriva pendant que j'étais en garnison à Sarrelouis. Il y avait à une demi-lieue de la ville un chapitre de chanoinesses appelé Loutre. L'abbesse était une fille de qualité d'Allemagne, et son chapitre était généralement bien composé. On y trouvait quelques jeunes et jolies personnes. Entre elles s'élevait une grande et belle mademoiselle de Surin, que l'innocence la plus pleine de grâce rendait charmante. Il n'y avait point de société; j'allais souvent au chapitre, et mademoiselle de Surin me plaisait tous les jours davantage. Elle me marquait beaucoup de préférence, qu'avec toute autre j'aurais pris pour

des agaceries ; son genou à table rencontrait souvent le mien ; elle me marchait sur le pied à tout moment, et dès que nous étions seuls quelques instants m'embrassait de la meilleure amitié du monde. J'eus de grandes tentations d'en profiter. Je fus arrêté par la manière dont l'abbesse, madame de Wartensleben, me parlait continuellement de l'innocence de mademoiselle de Surin et de la pureté de son cœur. Il me parut qu'il serait horrible à moi d'abuser de l'inexpérience d'une jeune fille de qualité, et de risquer de la perdre. Je continuai donc à être encore de la même circonspection : je me livrai sans scrupule aux agaceries d'une petite madame Dupresle, mariée à Luxembourg, qui était laide, mais aimable et gaie. J'appris au mois d'octobre, en partant de Sarrelouis, que cinq ou six officiers de mon régiment avaient couché avec cette innocente mademoiselle de Surin, et qu'elle n'avait pas craint d'en laisser la preuve dans leurs mains par des lettres très-claires.

Je reçus à Sarrelouis un courrier de madame de Guémené, qui m'écrivait de la part de la reine, et mandait que madame la comtesse Jules de Polignac avait demandé à la reine la survivance de M. de Tessé et l'adjonction à sa place de premier écuyer de la reine pour son mari ; que, quoique cet arrangement ne fût possible qu'à des conditions qui ne pouvaient certainement pas me convenir, la reine, qui se regardait comme engagée avec moi, ne voulait pas terminer cette affaire sans mon consentement et sans savoir si cela ne me serait pas désagréable. Je répondis comme je le devais à la reine et à madame de Guémené, que je n'avais jamais eu la moindre prétention sur cette place, et que j'étais enchanté qu'elle pût en disposer en faveur de son amie. Je fis tout ce que je pus pour que ma lettre exprimât exactement et gaiement que l'arrangement projeté par la reine ne me déplaisait en aucune façon.

Je retournai à Paris au commencement d'octobre. Je fus

le lendemain à Choisy, où était le roi; la reine me reçut parfaitement bien, montra une grande joie de me revoir, et me parla bas longtemps. Je sortis de la chambre; et lorsque je rentrai j'eus le temps d'entendre le duc de Coigny disant à la reine, assise auprès de la porte : « Vous n'avez pas tenu votre « parole : vous aviez promis de ne pas lui parler beaucoup et « de le traiter comme tout le monde. » Il ne me fut pas difficile de deviner qu'il parlait de moi. Quelques instants après la reine vint me parler, et je lui dis : « Prenez garde, vous « vous ferez gronder encore une fois. » Elle fut embarrassée, et finit cependant par en convenir et en plaisanta avec moi.

L'apparence d'une guerre prochaine faisait penser à se mettre en mesure dans l'Inde. On avait fait demander des mémoires à M. de Bussy, qui y avait été longtemps. Cela me tenta. Je lui en fis parler par M. de Voyer, qui avait depuis dix ans la plus tendre amitié pour moi, et M. de Bussy voulut bien désirer de m'avoir pour second. Je le dis à la reine, qui s'y opposa fortement, et montra la plus vive douleur, me dit qu'elle n'y consentirait jamais, et refusa net d'en parler au roi. Je n'avais pas d'autre ressource, car je n'avais jamais vu M. de Maurepas, que la reine n'aimait pas et chez qui elle ne m'avait jamais permis d'aller.

Pendant le voyage de Fontainebleau, je jouissais de la plus ridicule faveur dont on puisse se former une idée; car la reine m'aimait plus que jamais, se mourait de peur de sa société, qui me détestait, paraissait uniquement occupée de moi quand elle n'était pas observée, et quand on la regardait elle n'osait souvent me dire un mot, et en convenait assez plaisamment avec moi. Je la pressais de me laisser aller dans l'Inde; c'était le moyen de tout arranger; elle continuait à le refuser avec la même opiniâtreté. Sa société croyait mon crédit fort diminué, et s'en applaudissait.

Il y eut dans le mois de novembre une fameuse course d'un cheval de M. le comte d'Artois, contre un cheval de M. le

duc de Chartres. La reine pariait contre M. le duc de Chartres, et moi, contre M. le comte d'Artois. Il perdit, et, en sortant de la course, la reine me dit : « Oh, monstre! vous étiez « sûr de gagner. » On l'entendit. Cette manière familière de me parler alarma : on craignit de s'être trompé. Les intrigues redoublèrent. La société de la reine et celle de M. le duc de Choiseul, qui s'y joignit d'une manière subalterne, se crurent perdues si elles ne me perdaient pas.

J'avais alors des dettes considérables, et, quoi que l'on en ait dit, cela n'était pas fort extraordinaire. Madame de Lauzun ne m'avait apporté que 150,000 liv. de rentes. Je désirais qu'elle fût magnifique. Nous attendions tous deux une fortune très-considérable, et l'avenir ne pouvait nous causer d'inquiétude. Mes affaires avaient été mal faites pendant ma minorité. On avait fait pour moi des marchés détestables, sur lesquels j'avais énormément perdu. Beaucoup de négligence, beaucoup plus de penchant à la dépense qu'à l'ordre, depuis dix ou douze ans que j'étais dans le monde, m'avaient dérangé. Je devais environ, 1,500,000 liv., sur une fortune de plus de quatre millions. Mes créanciers ne me pressaient pas, et consentaient de bon cœur à attendre le temps où je pourrais les payer sans me gêner. Je les avais tous vus à mon retour de Fontainebleau, espérant alors aller dans l'Inde.

Ils avaient tous été contents des arrangements que je leur avais proposés; et j'étais aussi tranquille que si je n'eusse pas eu de dettes, lorsque des gens officieux achetèrent de mes créanciers la plupart de mes dettes. Ils désiraient tant d'acquérir de tels titres, qu'ils ont donné à quelques-uns dix pour cent de plus que leurs créances. On me fit tout signifier en même temps chez le suisse de madame la maréchale de Luxembourg, chez qui je n'avais jamais logé et chez qui on savait parfaitement bien que je ne logeais pas. On y fit signifier ensuite un effet de 100,000 liv. payable dans huit jours ; objet pour lequel le propriétaire m'avait proposé de placer sur moi cette

somme, et avait pris jour pour faire le contrat de l'échéance de l'effet.

Quand tout cela fut suffisamment bien arrangé, madame la maréchale de Luxembourg m'envoya chercher, voulut m'effrayer, et me dit qu'il ne me restait rien au monde : je lui répondis que cela n'était pas vrai ; elle fut embarrassée de voir que je savais mieux mes affaires qu'elle ne l'avait supposé. On me dit, pour m'effrayer, que ma famille pouvait me faire interdire ou peut-être même me faire enfermer. J'assurai très-respectueusement madame la maréchale que je ne craignais ni l'un ni l'autre ; elle me dit que l'on viendrait saisir les meubles de madame de Lauzun pour les 100,000 francs qu'il fallait payer dans huit jours, et que la seule ressource qui me restait était d'abandonner entièrement ma fortune et ma personne à ma famille, qui voudrait bien disposer de l'une et de l'autre. Je refusai, j'assurai madame la maréchale que les 100,000 francs seraient payés et qu'on ne saisirait pas les meubles de sa petite-fille. Je sortis et la laissai assez mécontente de moi.

Quant à madame de Lauzun, elle était dans un embarras qui pensa me faire rire deux ou trois fois, quoique je n'en eusse guère envie. Elle aurait voulu paraître très-sensible et très-généreuse, mais elle ne voulait pas que cela pût lui coûter ni l'engager à la moindre chose. Cela gêna beaucoup tout ce qu'elle allait dire de beau et de touchant ; elle prit donc le parti de se taire et de se coiffer.

Je fus chez mon père, je lui dis ce qui venait de se passer, et le priai de ne pas s'en mêler, lui demandant seulement de m'avertir si on lui proposait de me faire enfermer ou interdire ; ce parti, qui ne le compromettait pas et ne devait rien lui coûter, lui convint beaucoup.

En le quittant, je fus chez mon homme aux 100,000 francs, et lui reprochai vivement son mauvais procédé. Il en convint, et me dit qu'on lui avait acheté si cher cet effet payable dans huit jours, qu'il n'avait pu refuser un marché si avantageux.

Je ne lui cachai pas combien les suites en avaient été fâcheuses pour moi. Il voulut réparer le mal qu'il avait fait volontairement. Il me proposa très-honnêtement de me prêter 100,000 francs au terme que je voudrais pour retirer cet important effet, ce qui fut exécuté sur-le-champ.

Je m'occupai le lendemain d'assembler tous mes créanciers, que je trouvai très-disposés à faire tout ce qui me conviendrait, à l'exception de ceux qui l'étaient devenus depuis peu en achetant d'anciennes créances. Le nombre en était peu considérable, et j'eus heureusement assez d'argent pour les payer. Mon projet était de vendre mes terres le plus promptement possible, de payer mes dettes, de voyager avec beaucoup d'économie et de placer en rente viagère sur ma tête et sur celle de madame de Lauzun, de manière à n'être pas obligé de rien diminuer de sa dépense.

M. de Voyer vint me voir, et me dit, avec sa simplicité ordinaire : « On vous a dit ruiné sans ressources : j'ai de la peine « à le croire ; mais enfin cela se peut, et voici ce que j'ai à « vous proposer. J'ai une terre, qui s'appelle la Guerche, à « quatre lieues des Ormes ; la maison est très-logeable, et suf- « fisamment bien meublée. Je vous offre la terre et le revenu « pour aussi longtemps que vous le voudrez : je le puis sans « me gêner. Si l'argent de la terre vous convient mieux, on « m'en offre un million, je vous le donnerai, et vous en dis- « poserez ; je ne veux d'ailleurs savoir aucun détail. Je n'en- « tends peut-être pas les affaires beaucoup mieux que vous. » Je sentis vivement ce que M. de Voyer voulait faire pour moi. Je le refusai, n'en ayant pas besoin, et l'assurai que je m'adresserais à lui plutôt qu'à aucun de mes parents. Le sacrifice n'était pas grand ; car aucun ne me demanda s'il pouvait m'être de quelque secours. Je craignis que l'on ne donnât au roi contre moi des préventions difficiles à détruire ; je me déterminai à lui écrire et à lui envoyer l'état de ma fortune et celui de mes dettes.

Je fus à Versailles prier la reine de remettre ma lettre au roi. Elle me reçut d'un air contraint et embarrassé, me dit que madame de Lauzun était bien à plaindre, et que sa conduite était bien noble et bien sensible. Je lui répondis que je ne doutais pas assurément que madame de Lauzun ne montrât de la noblesse et de la sensibilité dans toutes les occasions où cela serait nécessaire ; mais que je ne la mettrais jamais à l'épreuve pour de l'argent. La reine me demanda, en rougissant, ce que l'on pourrait faire pour moi, et m'offrit sa protection, un peu trop en reine pour la circonstance. Cela me décida à finir sur-le-champ la conversation. Je lui demandai pardon de l'avoir importunée du détail de mes affaires particulières. Je la laissai dans un embarras dont je fus au moment d'être peiné.

Je montai chez M. de Maurepas, à qui je n'avais jamais parlé. Je lui expliquai en peu de mots ma situation, et le priai de remettre ma lettre au roi. Il me répondit, avec beaucoup de grâce : « Il n'y a pas de temps à perdre ; je vais sur-le-champ « chez le roi, attendez-moi. » Il revint au bout d'un quart d'heure, et me dit que le roi avait été sensible à ma confiance et lui avait ordonné de m'assurer que je pouvais compter sur sa protection et sur son intérêt, dont il voulait bientôt me donner des preuves. M. de Maurepas m'assura que, comme une partie de ma fortune avait été employée au service du roi, Sa Majesté avait l'intention de me donner une somme d'argent considérable et une forte pension. Je lui dis que je refuserais toutes deux ; que je n'en avais pas besoin, et que ce qui me restait était plus que suffisant à mon ambition. Je restai au coucher du roi, qui me traita parfaitement bien.

Je revins à Paris. J'appris que M. de Guines m'avait donné, sans que je les eusse, tous les torts qui pouvaient rendre madame de Lauzun intéressante. Je me permis d'en faire quelques plaisanteries. Il vint chez moi ; il m'écrivit, et je traitai toutes ses démarches avec le mépris qu'elles méritaient.

J'appris avec beaucoup plus de chagrin que M. le duc de Choiseul, à l'intérêt de qui mon constant attachement me donnait quelques droits, en parlait de la manière la plus choquante. Quant à madame la duchesse de Grammont, elle dit, avec modération, que j'étais un menteur et un fripon. Je me crus alors inutile dans la société de M. le duc de Choiseul et de madame sa sœur, et j'y renonçai absolument. J'en fus affligé pour madame la duchesse de Choiseul, que j'aimais tendrement et de qui je n'avais eu qu'à me louer ; mais ne voyant point M. le duc de Choiseul, je ne pouvais aller chez madame de Choiseul. M. le duc de Choiseul et madame de Grammont dirent que j'étais un ingrat. M. le duc de Choiseul n'avait jamais rien fait pour moi ; je lui avais donné les plus grandes marques d'attachement. Il avait mangé le bien de madame de Choiseul, dont je devais hériter ; il m'accablait dans le temps où j'étais malheureux. Le procès n'était pas difficile à juger.

On répandit que j'avais mangé tout le bien de madame de Lauzun et vendu ses diamants, que j'avais fait des billets et pris des engagements sur la vie de mon père, de M. le maréchal de Biron, de madame de Choiseul et de madame de Luxembourg. Il m'était important de démontrer la fausseté de toutes ces imputations. Cela n'était pas difficile.

Je vendis mes terres à M. le prince de Guémené, à la charge de payer une partie de mes créanciers à qui cet arrangement convenait. Je vendis beaucoup d'effets sur le roi, qui perdaient moitié. Je finis tout en moins de six semaines. Je me séparai de biens d'avec madame de Lauzun, et je prouvai bien clairement qu'on ne lui avait jamais proposé de signer pour moi depuis le jour de notre mariage. Les fonds nécessaires pour répondre de toutes les conditions comprises dans notre contrat de mariage déposés, il me restait 80,000 liv. de rente viagère, placées sur M. de Guémené, un fonds libre d'environ 500,000 francs, et une assez jolie maison, qu'à la vérité je n'avais qu'à vie.

Je voulus partager ce que j'avais avec madame de Lauzun ; elle s'y refusa. Madame de Luxembourg voulut la retirer chez elle, ne lui permit pas même de garder les diamants que je lui avais donnés : on me les renvoya ; je ne voulus pas les recevoir. Ils furent déposés chez un notaire.

La reine continuait à me bien traiter ; il n'était cependant pas difficile de voir que ma faveur était absolument tombée. On avait déjà eu soin de lui dire que je m'étais joint à M. de Maurepas pour intriguer contre elle. Il est vrai que ce ministre m'avait pris dans la plus grande amitié, et commençait à me marquer de la confiance.

Telle était ma situation au commencement de 1777. Rien ne m'arrêtait plus, et je n'avais pas perdu le désir d'aller dans l'Inde, quoique M. de Maurepas voulût m'y faire renoncer. Je me joignis à M. de Bussy. Je rédigeai ses mémoires, qui étaient bons, mais mal écrits. On convenait de tous les avantages de ce qu'il proposait ; mais on ne finissait pas.

Lady Barrymore, que j'avais abandonnée à beaucoup d'amants, était retournée en Angleterre. Le bruit de ma ruine la fit revenir à Paris : elle m'envoya chercher. — « Écoutez, me « dit-elle, et ne m'interrompez pas. On vous dit ruiné ; je suis « riche, jeune et indépendante : je viens vous proposer de « partager votre sort et de disposer de ma fortune ; je voya- « gerai avec vous, où vous voudrez, et pour aussi longtemps « que vous voudrez. Ne craignez pas la légèreté de mon carac- « tère : rien ne me promet autant de plaisir et de bonheur « que ce plan. Je veux que vous preniez sur moi l'autorité du « mari le plus absolu et le plus sévère ; je sens que je ne cher- « cherai jamais à m'y soustraire. » J'embrassai, je remerciai lady Barrymore, que j'affligeai beaucoup en la refusant. Ce fut dans ce temps que madame de Genlis et madame de Potoska voulurent, sur les débris d'un ordre de Pologne, établir en France l'ordre de la *Persévérance*.

J'avais donné en Pologne même trop de preuves de mon

caractère romanesque pour que l'on ne m'admît pas sans épreuves. Les statuts de l'ordre étaient charmants. Il devint très-nombreux, très à la mode, très-bien composé. Des gens distingués, âgés et raisonnables, se firent une gloire d'y être admis. Une immense tente de bois qui était au milieu de mon jardin en devint le temple. La reine, avide de toutes les nouveautés, désira vivement y venir : on tâcha de l'en éloigner; et, comme de raison, ce désir s'augmenta. Elle fut au moment de nous envoyer proposer de faire avouer notre ordre par le roi, et de nous faire donner par lui la permission de porter en uniforme de service, même près de sa personne, l'écharpe violette de notre ordre. Toute sa société trembla de voir la reine dans un ordre de chevalerie à la tête duquel j'étais; ce qui paraissait le plus grand de tous les dangers.

Notre grand maître n'était pas nommé. Notre première loi disait que ce devait être un prince souverain ou d'une maison régnante, distingué des autres par quelques grandes actions. Monsieur, frère du roi, crut alors devoir se présenter pour être grand maître : il fut unanimement refusé. Nous lui répondîmes que nous ne nommions pas à cette place, ne doutant pas que Monsieur ne remplît bien promptement les conditions prescrites par nos statuts. Monsieur se choqua. On fit de mauvaises plaisanteries sur notre ordre, on le tourna en ridicule, et la reine n'y pensa plus.

Une jeune dame de Faudoas, sœur de la baronne de Crussol, a qui l'on ne connaissait encore d'amant que M. de Nassau, qu'elle n'avait plus, me marqua de l'intérêt dans nos assemblées. Une belle peau, de jolis yeux, de jolis cheveux, plus de naïveté que d'esprit, la rendaient alors assez agréable. Nous fûmes promptement arrangés; mais cela ne put durer longtemps. M. de Faudoas était si jaloux, elle était si imprudente, que, dans la crainte d'un éclat que rien n'empêchait sans cela, je fus obligé de rompre avec elle.

Fanny Harland, dès qu'elle me sut persécuté, ruiné, m'é-

crivit : « Venez me voir, j'ai un amant, rendez-moi mon « ami. » J'y courus, et Fanny me reçut avec cette amitié tendre qu'elle m'a conservée jusqu'à la fin de sa vie. Elle me dit que M. Édouard Dillon était fort amoureux d'elle et en était aimé. Je revis Fanny tous les jours; j'étais triste, ennuyé, entouré d'objets désagréables, et les soins de Fanny charmèrent mes peines et furent une grande consolation pour moi. M. Edouard Dillon désirait fort l'épouser ; il était sans fortune. Mademoiselle Harland devait, dans tous les cas possibles, en avoir une assez considérable, et la mort de son frère, âgé de huit ou dix ans, pouvait la rendre un des plus grands partis qu'il y eût en Angleterre. Marianne avait un grand crédit sur sir Robert Harland, son père, homme austère et passablement difficile à vivre. J'écrivis à Marianne qu'il fallait qu'elle tâchât de ramener son père et sa mère à Paris, afin que nous pussions concerter ensemble ce qu'il faudrait faire pour marier Fanny à M. Édouard Dillon. Marianne, dont le cœur était bon et qui aimait véritablement sa sœur, me répondit qu'elle ferait tout ce qui dépendrait d'elle, et qu'elle espérait arriver bientôt à Paris avec toute sa famille. Lady Harland vint en effet quinze jours après avec Marianne; quelques affaires retinrent sir Robert Harland à Londres.

La bonne maman fit connaissance avec M. Édouard Dillon, qui lui plut aussi ; elle le prit sous sa protection, et écrivit à son mari en sa faveur. Marianne écrivit à son père, qui marqua pour un homme sans fortune beaucoup moins de répugnance que nous ne l'avions craint. Il fut impossible de rien obtenir du roi en faveur du mariage de M. Édouard Dillon ; mais M. de Maurepas me promit de s'en occuper et de lui faire obtenir une des premières grâces dont il serait susceptible. Pendant ce temps-là, ma conduite avec Marianne fut de la plus grande circonspection, et nous n'eûmes rien à cacher à la bonne maman.

Le mariage de Fanny était en bon train, lorsque je fus

obligé de joindre mon régiment en quartier à Vaucouleurs, le lieu le plus triste de toute la Champagne, et par conséquent de tout l'univers. Au bout d'un mois, je reçus une lettre de Fanny, qui me mandait que tout était terminé, et qu'elle devait sous peu de jours être mariée à Haute-Fontaine. J'allai à Nancy demander à M. de Stainville, sous les ordres de qui j'étais, la permission d'aller à Haute-Fontaine pour quelques jours. J'y arrivai le surlendemain du mariage de Fanny, qui avait déjà eu le plus grand succès auprès madame de Roth et de madame Dillon. Je ne la trouvai pas en très-bonne santé; mais elle me parut heureuse, et me montra la plus grande joie de me revoir. Elle devait passer l'automne en Angleterre; elle me fit promettre d'aller l'y joindre au mois d'octobre. Marianne fut charmante pour moi; comme l'on croyait que nous ne pensions plus l'un à l'autre, on nous laissa beaucoup de liberté.

Un jour que je me promenais à cheval dans la forêt de Compiègne, assez loin du reste de la compagnie, elle me dit : « Lauzun, à présent que ma sœur est mariée, nous pouvons « parler de nous. Savez-vous que je vous aime plus que ja- « mais, et que je crois que c'est pour toujours. » Je ferai grâce à celle pour qui je continue ces Mémoires du reste de la conversation, qui fut fort longue et fort tendre. Je me contenterai de dire que nous nous promîmes de nous écrire avec la plus grande exactitude, et que nous ne manquâmes point à notre parole. Lady Harland retourna en Angleterre, et moi à mon régiment.

J'y menais une vie assez douce, plus tranquille qu'agréable, et qui me convenait mieux qu'à personne. M. et madame la comtesse de Salles, qui habitaient pendant l'été une assez belle terre à un quart de lieue de Vaucouleurs, y vinrent. Je fus, selon l'usage, y faire une visite de corps. M. de Gouy, frère de madame de Salles, était capitaine à la suite de mon régiment. Je fus parfaitement bien reçu. On nous donna de grands

dîners, des bals, des fêtes. Madame de Salles vint me rendre ma visite à cheval, en uniforme de dragons, avec des culottes de peau. Il n'en fallait pas davantage pour me dégoûter à jamais d'une femme. Cela ne suffit cependant pas pour m'empêcher d'avoir celle-là, qui n'était ni jolie ni aimable, et qui avait un ton épouvantable. Je m'en repentis sur-le-champ, et ne me le pardonne pas encore. Cette liaison me devint insupportable. Je cherchai avec empressement quelque moyen de la rompre.

M. de Stainville vint voir mon régiment, le trouva déjà instruit selon la nouvelle ordonnance, à laquelle il avait travaillé, en fut content, me pressa de venir aux manœuvres de la garnison de Nancy, ce que j'acceptai. Je trouvai à Nancy plusieurs Anglaises. Une milady Blower, dont M. de Liamourt était fort amoureux et qu'il s'efforçait de paraître avoir; et une petite madame de Brown, extrêmement jolie et fort ressemblante en très-beau à la reine, dont M. de Stainville était fort occupé; mais malheureusement elle ne parlait pas un mot de français, ni lui un mot d'anglais. J'étais presque le seul homme de la garnison avec qui elle pût causer; cela nous lia très-intimement, et pour lui plaire M. de Stainville me permettait peu de quitter Nancy. J'aimai cette charmante petite femme; mais je fus assez sage et assez honnête pour ne vouloir pas le lui dire, sachant tous les dangers qu'un amant français pouvait avoir pour elle. Elle me devina, me le dit avec une candeur dont je n'ai presque pas vu d'exemple; elle ajouta qu'elle m'aimait aussi. Ma vertu ne put aller plus loin, je profitai de son goût et de sa sincérité : nous succombâmes tous deux; mais je fus si prudent, je veillai tellement sur ma conduite, que personne au monde n'en eut le moindre soupçon. Je ne jouis pas longtemps d'un commerce si doux. La pauvre petite madame Brown eut une fièvre maligne dont elle mourut, et me laissa pénétré de la plus vive douleur.

Je retournai à mon régiment. Madame de Salles n'était

heureusement plus dans sa terre. Madame Édouard Dillon était partie pour l'Angleterre en bien mauvaise santé ; elle m'écrivait assez souvent. Marianne m'écrivait toutes les postes sans jamais y manquer. Elle paraissait ne plus avoir d'autre plaisir. Dans le courant de septembre, ses lettres devinrent inquiétantes. Elle me manda enfin que sa sœur était dans le plus grand danger, que les médecins commençaient à désespérer de ses jours, et que je n'avais pas de temps à perdre si je voulais la voir encore. M. de Stainville me permit de partir sur-le-champ, et j'arrivai à Londres le 1er octobre.

J'y trouvai une lettre de madame Édouard d'assez ancienne date, qui désirait avec ardeur me voir avant que de mourir, et qui disait avoir à me confier des secrets importants qui ne pouvaient être confiés qu'à moi. On me remettrait, après sa mort, disait-elle, une cassette remplie de papiers intéressants qui serviraient du moins à justifier sa vie tout entière. J'allais partir pour le comté de Suffolk, où madame Dillon était malade chez son père, lorsque je reçus une lettre de milady Harland qui me mandait que sa fille était mieux, que les médecins lui ordonnaient les eaux de Bristol, que toute la famille comptait partir incessamment et me prendre à Londres en passant. Je me déterminai donc à les attendre. Vers la fin de la même semaine Édouard m'écrivit que le mieux se soutenait, et que sous peu de jours ils seraient tous à Londres. Le surlendemain, j'eus une lettre de Marianne qui m'annonçait la mort de sa sœur. Je reçus en même temps une lettre presqu'illisible de la pauvre madame Édouard, écrite la veille de sa mort. Elle s'affligeait de ne m'avoir pas vu, et reparlait encore de cette cassette qui devait m'être remise après elle.

Marianne me mandait qu'ils étaient plongés dans la plus vive douleur, qu'ils ne pouvaient se résoudre à rester à Sproughton, et qu'ils partaient pour aller chez un ami, dont elle ne disait pas le nom ; qu'à leur retour, qui serait dans trois semaines, elle m'attendait en Suffolk. J'aimais tendrement

Fanny; j'étais profondément affligé. Le séjour de Londres me devint insupportable. Je fus passer deux mois à Bath, où il y avait très-peu de monde; j'y vécus très-retiré. Je profitai de la circonstance pour apprendre un peu mieux l'anglais : je me mis en pension chez des gens raisonnables, qui ne parlaient pas français, j'y fis quelques progrès.

Pendant mon séjour à Bath, je reçus des lettres de M. de Maurepas, par une occasion particulière. Il me mandait qu'il n'était plus question de l'expédition de M. de Bussy dans l'Inde; il me priait de lui écrire souvent de Londres. La guerre paraissait alors inévitable entre la Russie et la Turquie. Je priai M. de Maurepas de m'obtenir du roi la permission d'aller servir comme volontaire à l'armée russe. Il me répondit qu'il ne croyait pas que l'impératrice voulût recevoir d'officiers français dans son armée; que si elle faisait quelque exception en ma faveur, le roi en serait charmé; qu'il me donnerait les lettres de recommandation les plus fortes et me permettrait de prendre de l'emploi si on m'en offrait.

J'écrivis à l'impératrice : j'en reçus, courrier pour courrier, la réponse la plus aimable. Elle me proposait le commandement d'un corps de troupes légères à cheval, que j'acceptai. J'en informai M. de Maurepas, et je me disposai à partir pour Pétersbourg vers le milieu de décembre.

A mon retour à Londres, je trouvai sir Robert Harland et sa famille arrivés deux jours avant moi. Édouard vint me voir : nous allâmes ensemble dîner chez ses parents; j'y fus parfaitement bien reçu. Je remarquai que Marianne était moins à son aise avec moi qu'à l'ordinaire. Quelques jours après on me laissa seul avec elle, et, avec un embarras extrême, elle me redemanda ses lettres. Je les lui renvoyai sur-le-champ; et il ne me fut pas difficile de voir que, en soignant sa femme, Édouard était devenu amoureux de sa belle-sœur, et qu'un peu de jalousie l'avait déterminé à faire l'impossible pour m'écarter de Sproughton, où il trouvait que j'aurais trop vu Marianne.

Je ne m'occupai plus que d'avoir la cassette que m'avait laissée madame Édouard Dillon. Édouard me dit qu'il ne savait ce que c'était. Je fis des questions à la femme de chambre de madame Édouard Dillon. Elle me dit que sa maîtresse lui avait donné cette cassette, qui ne devait être remise qu'à moi ; qu'elle l'avait laissée entre les mains d'Édouard, qui s'était chargé de me la faire parvenir. Édouard dit que cela n'était pas vrai ; que la femme de chambre n'avait pas le sens commun, et je n'eus pas cette cassette.

Je reçus des lettres de madame Dillon, qui me parlait de la pauvre madame Édouard comme d'une personne abominable. J'en fus choqué, et ne le cachai pas à madame Dillon, lui déclarant que je ne permettrais jamais que l'on attaquât devant moi la mémoire de mon amie.

La nouvelle de la défaite de l'armée anglaise, commandée par le général Burgoyne, à Sarratoga, décida la France à prendre parti pour l'Amérique ; et peu de jours avant mon départ pour la Russie M. de Maurepas me manda de n'y plus penser ; que je serais bientôt employé pour le service du roi, et de rester en Angleterre en attendant.

Un jour que je me promenais assez tristement, seul à cheval, sur le chemin de Richmond, une femme emportée par son cheval, et très-effrayée, passa fort vite auprès de moi en jetant de grands cris. Je montais un cheval fort vite, je la joignis facilement, et je l'arrêtai sans qu'il lui arrivât d'accident. Je lui proposai de monter mon cheval, plus sage que le sien : elle accepta, et deux hommes d'un certain âge, avec des domestiques qui la suivaient d'assez loin, la joignirent bientôt après. Cette femme, qui pouvait avoir vingt ans, était des plus charmantes personnes que j'aie jamais vues. Je demandai qui elle était ; elle me dit qu'elle s'appelait miss Stanton, et qu'elle était nièce d'un des administrateurs de la Compagnie des Indes. Je la rencontrais assez souvent aux spectacles, au Panthéon, au Ranelagh, toujours avec ces deux hommes ; elle me pro-

posait toujours de prendre du thé avec elle. Je lui trouvais beaucoup d'esprit et de grâces. Les deux hommes paraissaient aimables et sensés, tous trois avaient toujours l'air d'être bien aises de me rencontrer : elle ne me proposa jamais d'aller chez elle, et je ne voulus pas lui en demander la permission.

Un matin que je me promenais d'assez bonne heure à quelques milles de Chelsea, il survint une pluie assez forte. Un carrosse qui passait s'arrêta; et miss Stanton, qui y était seule, et qui m'avait reconnu, m'offrit de me ramener à Chelsea, où elle me dit avoir une maison. Elle était seule, j'acceptai; je déjeunai chez elle, où il ne vint personne. Elle me fit beaucoup de questions auxquelles je répondis franchement; me demanda si j'avais quelque intrigue à Londres : je lui dis que non; elle me fit jurer que je n'avais point de maîtresse, et me dit ensuite qu'il était juste que je susse aussi qui elle était.

Elle ajouta qu'elle n'était point la nièce, mais la maîtresse du plus âgé des deux hommes avec qui je l'avais vue; que cet homme, bon et respectable à tous égards, avait une fortune immense, et qu'elle croyait qu'il dépendrait d'elle de l'épouser. Elle ne voyait jamais que lui et son ami, qui était aussi intéressé dans les affaires des Indes; que d'ailleurs elle sortait quand elle voulait, allait où elle voulait avec un des deux et plus souvent avec tous deux; que cette vie lui convenait assez; mais que depuis le jour où j'avais arrêté son cheval, elle avait pris pour moi un goût si vif, qu'elle ne me l'aurait pas caché sans la crainte d'affliger un homme qu'elle aimait et qu'elle respectait. Il était parti pour l'Irlande avec son ami depuis deux jours, ses affaires devaient l'y arrêter environ six semaines : elle cessa de parler. Je lui demandai ces six semaines, dont elle pouvait disposer sans danger. Elle y consentit avec plaisir, et je puis dire que je n'ai jamais passé six semaines plus douces, plus tranquilles, plus heureuses.

Miss Juliette (car c'était son véritable nom) était romanes-

que, franche, sensible, uniquement occupée de ce qu'elle aimait. Son éducation n'avait pas été négligée : elle parlait bien français et italien, était bonne musicienne, avait une voix charmante et jouait bien de plusieurs instruments; elle était extrêmement mignonne, et la meilleure idée que je puisse donner de sa figure est une extrême ressemblance avec madame de Champcenetz dans son plus beau temps. Nous nous promenions ensemble, tous les matins, à cheval ou en phaéton, sur les chemins où il passait le moins de monde. Nous allions au spectacle dans de petites loges, et nous rentrions ensemble. J'allais à peine une fois par semaine dans le monde; chaque jour m'y attachait davantage.

Notre union durait depuis cinq semaines lorsqu'un matin je la trouvai en grand deuil et d'une tristesse mortelle. « Qu'est-« il arrivé ? lui dis-je. J'ai perdu, me dit-elle, ou mon amant « ou l'homme que je regarde comme mon bienfaiteur et « comme mon père. M. Stanton arrive demain; remplissez « votre destinée, faites la guerre, oubliez-moi, soyez heureux. « Je vous pleurerai longtemps. Ne revenez pas chez moi « quand même on vous en prierait, j'espère vous rencontrer « encore. » Je ne me séparai qu'avec peine de cette aimable créature. Je la rencontrai deux ou trois fois au Ranelagh; elle me reçut d'une manière charmante. M. Stanton me pria à souper; d'un coup d'œil elle m'avertit de refuser, et j'obéis. Peu de temps après, elle partit avec M. Stanton pour une terre qu'il avait achetée dans le nord de l'Angleterre. Je la crois retournée dans l'Inde avec lui : elle ne m'a jamais écrit.

Vivant beaucoup plus dans le monde que je n'avais fait depuis que j'étais en Angleterre, je voyais des gens de tous les partis qui parlaient librement devant moi, et sans me donner de peine je fus bientôt fort au fait de toutes les affaires publiques; et je sus des choses intéressantes dont le marquis de Noailles, ambassadeur, ne pouvait être instruit. Il avait de l'esprit, de la considération, et, sans le défaut de

vivre trop retiré, je crois qu'il eût été bon ambassadeur. Je crois qu'il aurait été beaucoup plus dans la société, sans la bêtise inimaginable de sa femme, qui l'embarrassait à tous moments, par les choses incroyables qu'elle disait sans que rien pût l'en empêcher; je ne puis me refuser d'en donner un exemple.

A un très-grand dîner chez elle, tout d'un coup elle dit qu'elle ne concevait pas pourquoi l'on parlait tant de la modestie des Anglaises; qu'il n'y avait point de femmes en Europe dont les mœurs fussent plus dépravées, et qu'elles passaient leur vie dans de mauvais lieux. On peut se figurer le désespoir et la consternation du marquis de Noailles. « Mais, madame « de Noailles, mais en vérité.....; mais pensez-vous....., « mais savez-vous ce que vous dites? » Elle n'en tint aucun compte, et poursuivit. « Oui, monsieur, j'en suis sûre; et pen- « dant le dernier bal masqué la duchesse de Devonshire et « milady Gromby ont été pendant plus de trois heures dans « un mauvais lieu du voisinage. » M. l'ambassadeur en pensa mourir de chagrin, et les autres, de rire.

Madame l'ambassadrice m'a empêché de dire que lorsque je savais des choses dont je ne supposais pas le marquis de Noailles instruit, je les lui disais quoique peu lié avec lui, et ne pensant jamais à les mander à M. de Maurepas.

Le hasard fit tomber entre mes mains le bill conciliatoire de milord North pour l'Amérique, longtemps avant qu'il le lût au parlement. Je fus chez le marquis de Noailles lui demander s'il l'avait vu; il prit l'air le plus important et le plus ministériel, et me dit que oui. Je savais que cela était impossible : je changeai de conversation. Il voulut me faire des questions sur le bill, je n'y répondis pas, et je sortis de chez lui. Je n'écrivis point à M. de Vergennes, avec qui j'étais brouillé; mais j'envoyai sur-le-champ un courrier à M. de Maurepas. Il montra ma lettre au roi, et le marquis de Noailles ne put en rendre compte que quinze jours après. Cela donna au roi et à

tous ses ministres la plus grande idée de la manière dont je savais tout ce qui se passait en Angleterre. M. de Vergennes m'écrivit pour me prier de lui communiquer mes réflexions sur ce que je verrais, et sur ce que j'entendrais. Je lui répondis très-froidement et poliment que j'avais renoncé absolument à la politique, et à toutes les réflexions qui y étaient relatives.

J'envoyai cependant à M. de Voyer et à M. de Maurepas quelques mémoires sur des objets peu connus, dont les ambassadeurs de France ne s'étaient point occupés. Ma correspondance devint fort exacte, et commença à me prendre beaucoup de temps. J'allais moins dans le monde. Je m'ennuyais seul : je pris une fille qui avait peu d'esprit, qui était jolie, douce, soigneuse, parfaitement ce qu'il me fallait.

Madame de Lauzun me fit l'honneur, dans ce temps-là, de m'envoyer un mémoire fait par son procureur, relativement aux suites que pouvait avoir notre séparation de biens dans l'avenir lorsqu'elle hériterait de l'un de ses parents, et surtout aux précautions qu'il fallait prendre pour que je ne l'empêchasse pas de disposer de sa fortune. Le procureur de madame de Lauzun n'avait apparemment pas bonne opinion de moi et ne le cachait pas : sa formulle était ridicule et insolente. Il disait sans cesse : *Le procureur de madame de Lauzun ne sait pas pourquoi M. de Lauzun prétendrait........ Le procureur de madame de Lauzun serait étonné que M. de Lauzun, d'après la conduite qu'il a tenue, crût.....* Je répondis gaiement et sans humeur à madame de Lauzun. Ma réponse à son procureur commençait par : *M. de Lauzun dit au procureur de madame de Lauzun, d'abord qu'il est un impertinent, ensuite qu'il ne sait pas ce qu'il dit, et, pour tout finir avec lui, qu'il consent de tout son cœur à tout ce qui pourra convenir à madame de Lauzun, quoi que ce puisse être.*

Au commencement du mois de mars 1778, j'envoyai à M. de Maurepas un mémoire très-étendu et très-détaillé sur l'état

de défense de l'Angleterre et de toutes les possessions anglaises dans les quatre parties du monde. Il lut mon mémoire au conseil ; il y fit assez d'effet pour que l'on jugeât nécessaire de me faire venir et de me consulter sur quelques articles particuliers. M. de Maurepas m'envoya un courrier, en me mandant que le roi désirait que je me rendisse à Versailles le plus promptement et le plus secrètement qu'il me serait possible.

Je fus à Versailles ; j'eus plusieurs conversations particulières avec le roi, chez M. de Maurepas, qui me faisait valoir auprès de lui avec une tendresse vraiment paternelle. M. de Maurepas, affligé de mes brouilles avec M. de Vergennes, désirait vivement nous raccommoder ; je n'y étais nullement disposé. Je ne pus cependant résister à ses pressantes sollicitations. Nous nous raccommodâmes sans explication, et je crois que M. de Vergennes fut d'aussi bonne foi que moi, car depuis je n'ai eu qu'à m'en louer, et il m'a paru chercher les occasions de me marquer de l'intérêt et de l'amitié.

Les ministres me marquaient beaucoup de confiance ; et, d'après les mesures que je voyais prendre, je pouvais regarder la guerre comme certaine. J'osai proposer une grande et superbe entreprise : je voulais, qu'avant de commencer la guerre, on fît faire banqueroute à la banque d'Angleterre, et cela n'était pas difficile. J'avais su m'assurer de ce qu'elle avait de fonds, qui étaient peu considérables, et des ressources dont on pourrait l'aider dans un cas pressant, qui étaient encore moindres. Une opération simple de banque, dont le résultat eût été de tirer, pour de fortes sommes en or, de toutes les villes considérables de l'Europe, sur les plus fortes maisons de commerce de Londres, dans la même semaine, aurait forcé tous les banquiers à retirer à l'instant tous leurs fonds de la banque. La foule de gens inquiets aurait augmenté le discrédit, et rien ne pouvait empêcher la banque de manquer.

Cette proposition fut reçue avec les plus grands applaudis-

sements au comité où j'en parlai. M. Necker, qui n'y était pas, et à qui on la communiqua le lendemain, fut entièrement contre. Il dit que cela ruinerait toutes les maisons de banque de Paris. Je ne le crus pas; je fus à Paris prendre des éclaircissements; j'en rapportai l'assurance de tous les banquiers qu'ils n'avaient rien à perdre à la banqueroute de la banque d'Angleterre, excepté MM. Germain, maison tenue au compte M. de Necker, fortement intéressé dans la banque d'Angleterre. Il empêcha que cette affaire n'eût lieu. Il fit plus, il envoya en Angleterre une immense quantité d'or en espèces, pour aider la banque, si on tentait de l'embarrasser.

Le roi était dans l'intention de commencer la guerre par une descente en Angleterre sur plusieurs points. J'étais trop à la mode pour ne pas être employé d'une manière brillante, et pendant six mois on ne pensa à aucune expédition sans songer à m'en donner le commandement en chef ou en second. On changea tout à coup d'avis, et on finit par la ridicule déclaration du mois de mars 1778, dans laquelle on donnait à l'Angleterre l'avertissement salutaire de se préparer à la guerre.

Je ne voulais pas retourner en Angleterre. M. de Maurepas le voulut. Il ne doutait pas que le roi d'Angleterre ne commençât par rappeler son ambassadeur et renvoyer celui de France, et ne voulût bientôt après entrer en négociation. Il savait qu'il aimerait mieux traiter avec moi qu'avec un autre; il me dit donc de rester à Londres le plus longtemps qu'il me serait possible sans inconvénient; il espérait que la bonne intelligence se rétablirait entre les deux cours; que la paix une fois assurée, le baron de Breteuil reviendrait de Vienne, le marquis de Noailles y serait envoyé, et l'on me donnerait l'ambassade d'Angleterre. M. de Maurepas me recommandait surtout de cacher au marquis de Noailles l'objet de ma mission, et de prendre quelque prétexte pour rester à Londres après son départ. Je m'arrangeai pour y arriver deux ou trois jours après la déclaration. Je fus sur-le-champ chez l'ambassadeur

de France, qui fut prodigieusement étonné de me voir. Il crut apparemment que je désertais. — « Charmé de vous voir, « certainement....... mais par quel hasard..... Vous ne savez « donc pas? — Je vous demande pardon...... — Vous n'avez « donc pas vu M. de Maurepas? ...... — Si fait, voilà des « lettres de lui et de M. de Vergennes. » Ce dernier lui mandait de me communiquer ses dépêches et tout ce qu'il apprendrait d'intéressant.

Comme j'étais chez lui, il reçut une lettre de milord Weymouth en réponse à la notification de la déclaration. Il lui disait que par considération personnelle pour M. le marquis de Noailles, le roi d'Angleterre lui permettait de l'informer qu'il rappelait son ambassadeur à la cour de France.

M. le marquis de Noailles me dit qu'il allait envoyer sur-le-champ un courrier à Versailles, par le retour duquel il recevrait sûrement l'ordre de quitter immédiatement l'Angleterre. Il me proposa de nous arranger pour repasser ensemble. Je lui dis que cela me serait impossible, et que, selon toute apparence, mes affaires m'arrêteraient quelques semaines après lui; il me répondit qu'il croyait être obligé de me dire que cela ne serait pas convenable, ni pour la France ni pour l'Angleterre; je l'assurai que personne n'en serait choqué en Angleterre, et que j'espérais que le roi de France ne le trouverait pas mauvais. Il ne pouvait en vérité être de mon avis; si mes affaires étaient des affaires d'argent, il m'offrait avec le plus grand plaisir du monde tout celui dont je pourrais avoir besoin.

Je suppose qu'il me crut amoureux; car il prit tout d'un coup l'air ministériel, et me dit que son devoir serait de me défendre, au nom du roi, de rester en Angleterre. Je répliquai froidement que je ne lui en croyais pas le droit, qu'en conséquence cela ne changerait rien à mes intentions; que je serais seulement fâché qu'il fît une chose qui serait probablement désapprouvée. M. l'ambassadeur fut confondu, et madame l'ambassadrice dans une colère qui la rendait cent fois plus bête

et plus ridicule, et qui pensa dix fois me faire éclater de rire. Le courrier du marquis de Noailles revint. Il partit pour la France, et me laissa en Angleterre.

Le courrier du marquis de Noailles m'apporta des lettres de M. de Maurepas, avec des instructions plus étendues que les premières, me recommandant de rester en Angleterre le plus longtemps que je le pourrais convenablement. Je fis demander au roi, par sir Charles Thompson, un des hommes qu'il aime le mieux, si mon séjour à Londres ne lui déplaisait pas. Il me fit dire avec beaucoup de bonté que je pouvais rester tant que je voudrais; que si je voulais le voir et lui parler, je le rencontrerais le mercredi suivant, se promenant à cheval sur le chemin de Richmond, à huit heures du matin : j'y fus exactement; il vint à moi, et me dit qu'il était bien aise de m'assurer de son intérêt et de sa bienveillance, avant que je quittasse l'Angleterre ; qu'il dépendait de moi d'y rester ou d'y revenir quand cela me conviendrait, si je ne craignais pas que cela me fît tort dans mon propre pays ; que j'étais trop connu pour être jamais suspect. Il était personnellement offensé de la conduite de la France; et, la traitant de perfidie, il en parlait avec une telle chaleur, que je fus obligé de lui rappeler que j'étais Français. Il finit la conversation en me disant que personne ne lui serait plus agréable que moi pour traiter de la paix, ou pour ambassadeur, quand les circonstances le permettraient, et qu'il ferait alors avec grand plaisir toutes les démarches que je jugerais nécessaires.

Je ne pouvais plus rester honnêtement en Angleterre. Je rendis compte à M. de Maurepas de cette conversation; je demandai instamment à revenir, et je le prévins que si je ne recevais pas d'ordre de lui, je quitterais Londres dans un mois. Le mois s'écoula sans que j'eusse de réponse; j'allais partir; ma voiture était à ma porte, lorsque je reçus, par un courrier d'Espagne, une lettre de M. de Maurepas, qui me mandait avec les plus vives instances de rester encore six

semaines. Cela ne m'arrêta pas, et je partis. A mon arrivée à Calais, je rendis compte à M. de Maurepas des raisons qui m'avaient empêché de faire ce qu'il désirait; il en fut fâché, mais il ne m'en sut pas mauvais gré.

Mon régiment était en garnison à Ardres près de Calais, je m'y arrêtai au lieu d'aller à Paris. J'avais mené avec moi une demoiselle anglaise. Je louai un petit château à un quart de lieue d'Ardres. Je m'occupai beaucoup de mon régiment, et je m'y plus assez. Le dévot duc de Croï, aux ordres de qui j'étais, me prit dans une telle amitié, qu'il me pardonna d'avoir une fille, et vint même chez moi prendre du thé avec elle. Miss Paddock avait amené d'Angleterre une jeune sœur beaucoup plus jolie et beaucoup plus aimable, et que son extrême pauvreté semblait destiner au même métier que sa sœur. Je m'en fis scrupule, je respectai son innocence, je la mis dans un couvent à Calais, je lui donnai des maîtres; et j'ai depuis été assez heureux pour la marier avantageusement et à un homme qui lui plaisait.

Quoique je fusse absent, les ministres, à qui M. de Voyer ne cessait de dire que j'étais bon à tout, me destinaient à toutes les expéditions qu'ils projetaient successivement avec rapidité, et M. de Voyer me proposa de me charger de la conquête de Jersey et de Guernesey; il m'écrivit de tâcher de me procurer des éclaircissements sur ces deux îles, et de dire combien je demanderais de troupes pour les attaquer. Le hasard avait fait tomber entre mes mains des mémoires très-bien faits et très-détaillés sur Jersey et Guernesey; je les envoyai à M. de Voyer, et lui mandai qu'avec trois mille hommes de bonnes troupes et un grand secret je croyais pouvoir répondre du succès. On se décida à Versailles à cette expédition, à laquelle on paraissait mettre beaucoup de prix: la réussite eût en effet été d'une grande importance pour notre commerce; il fallut cependant consulter M. le maréchal de Broglie, qui commandait les troupes du roi assemblées au camp de Vau-

cieux ; il y fut absolument contraire, sans savoir un mot de l'affaire ; il assura qu'il fallait au moins dix mille hommes et plusieurs officiers généraux : cela donna de l'humeur aux ministres ; ils aimèrent mieux n'y plus penser que de disputer.

M. de Voyer proposa de surprendre à la fois l'île de Wight et Portsmouth et de ruiner de fond en comble les plus beaux établissements de la marine anglaise ; il devait exécuter son projet lui-même et me donner le commandement de tous les grenadiers et chasseurs de son armée : on commença comme à l'ordinaire par accepter, l'on discuta ensuite, et l'on abandonna promptement. M. de Sartines voulut m'envoyer aux Bermudes, à Sainte-Hélène et dans quelques autres endroits, mais sans plus de succès.

Pendant ce temps-là mon régiment reçut l'ordre d'aller au camp de Vaucieux, et partit d'Ardres vers le milieu de juillet ; je marchai avec lui ; à notre deuxième journée, je reçus un courrier de M. de Sartines et un ordre du roi de me rendre à Versailles et de quitter mon régiment : j'arrivai chez M. de Sartines ; il me dit que l'on donnait à M. de Bussy tout ce qu'il demandait pour entreprendre une grande révolution dans l'Inde, et qu'il désirait encore m'avoir pour second. Il me proposa de lever un corps de troupes étrangères de quatre mille hommes, et de m'en donner le commandement en propriété : il voulait que je pusse avoir deux mille hommes prêts pour partir avec moi au mois de novembre, et le reste en état de suivre quatre mois après ; j'acceptai. Je remis le régiment de royal dragons dont j'obtins le commandement pour M. de Gontaud. Je quittai le département de la guerre, et passai dans celui de la marine, conservant cependant toujours mon rang dans les troupes de terre. Je fis alors une chose que je crois sans exemple ; car en moins de trois mois je levai, j'armai, j'équipai et mis en état de servir un superbe corps de deux mille hommes.

Je demandai au roi la permission de dire à la reine quelle

était ma destination. Je fus chez elle; je demandai à lui parler en particulier, ce qui ne m'était pas arrivé depuis longtemps. Je lui dis que je croyais devoir aux anciennes bontés dont elle m'avait honoré de lui rendre compte que le roi me confiait le commandement en second de son armée dans les Indes orientales, aux ordres de M. de Bussy. Je n'ai jamais vu une personne plus étonnée; elle ne put voir sans attendrissement cet homme que deux ans avant l'on accusait d'intriguer contre elle, aller passer plusieurs années à l'autre extrémité de la terre. Les larmes roulèrent dans ses yeux; elle fut quelques minutes sans pouvoir dire autre chose que « ah! monsieur de Lauzun, ah! mon Dieu! « Elle se remit un peu et continua: « Comment « aller si loin, vous séparer pour si longtemps de tout ce que vous « aimez et de tout ce qui vous aime! — J'ai cru, madame, que « sur un théâtre si éloigné mon zèle, le peu de talents que je « puis avoir rencontreraient moins d'obstacles, qu'on leur « rendrait plus de justice, qu'ils auraient moins à lutter contre « l'intrigue et la calomnie! — Vous nous quitterez, monsieur de « Lauzun! vous irez dans l'Inde! Ne puis-je donc pas l'empê- « cher? — Non, Madame; je tiens irrévocablement à ce plan, « quoi qu'il puisse m'en coûter pour l'exécuter. » Le roi entra. « Eh bien! lui dit la reine, M. de Lauzun va donc aux Indes? « — Oui, lui répondit le roi; c'est lui qui l'a voulu: c'est un « grand sacrifice; je ne doute pas qu'il n'y soit fort utile. »

La reine vint le soir chez madame de Guémené, dont la faveur n'était pas encore diminuée; elle lui dit qu'elle était affligée du parti que je prenais, et l'engagea à l'aider à me faire changer d'avis. Madame de Guémené lui répondit qu'elle était au désespoir de me voir partir, mais qu'elle croyait impossible de me retenir; elle fit cependant ce qu'elle put pour me déterminer à rester. Le cœur de la reine lui avait paru vivement touché; elle croyait pouvoir m'en répondre, si je ne m'éloignais pas. Je résistai à tout, quoique je ne me dissimulasse pas la grandeur du sacrifice. Ma vanité était satisfaite; je refusai la

reine avec fierté; je lui montrai que je ne voulais rien d'elle, et que je pouvais jouer un grand rôle sans elle; je prouvais à madame Czartoriska que l'Europe n'avait plus de charmes pour moi.

Je fus à Haute-Fontaine, et ce fut une forte épreuve pour mon courage; je ne pouvais penser, sans une tristesse mortelle, que peut-être je ne reverrais plus des personnes qui m'étaient bien chères. M. de Guémené était dans une douleur inexprimable. Madame Dillon la partageait, et vingt fois par jour mes larmes étaient prêtes à couler. Je trouvai madame de Martainville à Haute-Fontaine; je la connaissais peu: j'avais donné à deux de ses frères deux emplois dans mon régiment, à la sollicitation de M. l'archevêque de Narbonne. Elle m'en remercia, et parut prendre le plus vif intérêt à mon sort; cet intérêt augmenta tous les jours; elle répétait continuellement qu'elle ne pouvait comprendre ce qui pouvait me déterminer à m'expatrier ainsi, me demandait des détails sur ma situation, sur mes peines, sur mes sentiments, me rendait, pour ainsi dire sans s'en apercevoir les soins les plus tendres. Je vis bien qu'à force de m'entendre plaindre, sa tête s'était échauffée, et qu'elle avait pris pour moi un goût fort vif. Elle était belle et tendre, je partageai ses sentiments; elle vola dans mes bras avec plaisir, avec franchise: sa liaison avec moi fut approuvée à Haute-Fontaine, où l'on aime davantage; j'y passai tout le temps que mes affaires ne m'obligeaient pas à être à Paris ou à Versailles.

Un soir, en lisant chez moi à Paris le *London Magazine*, j'y trouvai l'état des possessions anglaises sur la côte d'Afrique, et de leurs garnisons. Je vis qu'elles étaient en très-mauvais ordre, et que l'on pourrait facilement s'en emparer. J'en causai avec M. Francis, qui était chez moi. Nous en parlâmes ensemble le lendemain à M. de Sartines. Je lui proposai, tandis que l'escadre allant dans l'Inde ferait de l'eau aux îles du Cap-Vert, d'en détacher un vaisseau, quelques frégates et quatre

ou cinq cents hommes, pour prendre le Sénégal, Gambie, et détruire les établissements des Anglais sur les côtes. Ce projet lui plut; il me demanda si je voulais m'en charger.

J'y avais de la répugnance; car il ne pouvait me revenir que des dangers, de l'embarras, et pas la moindre gloire de cette expédition. J'y consentis enfin, et nous convînmes que je partirais à la fin d'octobre, que j'irais à l'île d'Oléron faire mes revues, que je me rendrais ensuite très-secrètement à Brest, que la garnison me fournirait les troupes dont j'aurais besoin, que le convoi portant ce que j'avais jugé indispensable pour cette entreprise me joindrait sous Belle-Isle, où je mouillerais; et qu'après avoir pris le Sénégal, y avoir laissé garnison et établi l'ordre dans toutes les conquêtes du roi, une frégate me porterait aux îles du Cap-Vert, qui sont très-voisines, et où je joindrais M. de Bussy et l'armée de l'Inde.

Je partis le 28 octobre; je laissai madame de Martainville au désespoir, et je fus à l'île d'Oléron. Les troupes que j'avais levées étaient superbes et prêtes à s'embarquer. Je ne perdis pas de temps, et je me rendis à Landernau près de Brest, dans les derniers jours de novembre. Il n'y avait pas trois heures que j'y étais arrivé, lorsque je reçus un courrier de M. de Sartines, qui me priait de venir sur-le-champ lui parler à Versailles et de faire la plus grande diligence.

Je partis un quart d'heure après; j'allai jour et nuit; j'arrivai à Versailles à quatre heures du matin. M. de Sartines avait donné l'ordre qu'on l'éveillât. Je lui parlai sur-le-champ; il me dit que quelques difficultés imprévues avaient infiniment retardé le départ de M. de Bussy, et l'avaient même rendu incertain; que M. le chevalier de Ternay, chef d'escadre, anciennement gouverneur de l'Ile de France, entreprenait les mêmes choses avec beaucoup moins de moyens, et qu'il désirait que je commandasse en chef les troupes de terre destinées au débarquement.

Je demandai à voir les propositions, le plan de M. le chevalier de Ternay et ses instructions ; je vis clairement qu'il avait abusé de la confiance de M. de Bussy, et des mémoires qu'il lui avait communiqués, pour le supplanter en demandant beaucoup moins que lui. Je refusai absolument de servir avec M. le chevalier de Ternay ; il n'y eut rien que M. de Sartines ne fît pour m'y déterminer, mais ce fut inutilement.

Je le revis le lendemain, et il renouvela ses instances en m'offrant tout ce qui pouvait rendre ma commission plus brillante et plus agréable; il fut jusqu'à m'offrir, si j'avais une maîtresse que je pusse emmener, de lui faire assurer une fortune considérable par le roi, et de me donner pour moi tout seul une frégate, dont je donnerais le commandement à qui je voudrais. Je refusai tout. Il fut décidé que j'irais au Sénégal ; que si avant le 15 février je ne recevais point d'ordre de la cour, je reviendrais en France ; que mon corps ne servirait point sans moi et ne serait point séparé.

A peine étais-je sorti de chez M. de Sartines, que M. de Bussy y entra. M. de Sartines lui montra le mémoire de M. le chevalier de Ternay, sans lui en nommer l'auteur. M. de Bussy lui dit que le mémoire était détestable, rempli de faussetés et de mauvais calculs ; que si celui qui l'avait fait n'était pas un sot, il était sûrement un fripon. M. de Sartines fut consterné, fit de sérieuses réflexions, et commença à se repentir d'avoir voulu employer M. le chevalier de Ternay, et à chercher les moyens de s'en débarrasser s'il était possible.

Je fus passer vingt-quatre heures à Paris, où je ne vis que madame de Martainville, à qui une visite aussi imprévue causa la plus grande joie. Je retournai ensuite à Brest, où je m'embarquai très-mystérieusement à bord du *Fendant*, vaisseau de 74, commandé par M. le marquis de Vaudreuil. Notre petite escadre était composée de deux vaisseaux de ligne, deux frégates, quelques corvettes et une douzaine de bâtiments de transport.

Des vents constamment contraires nous retinrent quinze jours en rade, sans que j'osasse aller à terre. J'y reçus une lettre anonyme assez bien écrite, dans laquelle on m'avertissait que M. de Sartines, gagné par mes ennemis pour me perdre, voulait me faire tuer, et en conséquence m'avait donné une commission dont je ne pouvais pas revenir. On me donnait pour preuve que rien des choses indispensables au succès de mon entreprise n'était à bord des bâtiments où je devais les trouver, et que l'état que M. de Sartines m'avait donné et celui qu'on m'avait envoyé de Lorient étaient également faux. On me plaignait; on donnait des louanges à mon courage, à mon activité; on blâmait mon imprudence. J'avais bonne opinion de M. de Sartines, j'avais confiance dans son amitié pour moi; cette lettre ne me fit aucune impression; je la lui renvoyai et partis.

Nous fûmes obligés de mouiller au cap Blanc, pour prendre à bord de nos transports les choses dont nous avions besoin pour attaquer le Sénégal; je vis avec douleur et avec inquiétude que la lettre anonyme n'avait dit que trop vrai : soit négligence, soit friponnerie des sous-ordres, rien de ce que M. de Sartines m'avait promis, rien de ce qui était compris sur l'état qu'il m'avait donné, ne se trouvait; les pilotes de la barre qui m'avaient été donnés par la Marine n'en avaient aucune connaissance. M. Vaudreuil, effrayé, me proposa de tout abandonner; je ne voulus pas y consentir. Il me paraissait que mon débarquement pouvait se faire sans exposer les vaisseaux du roi : et si la barre n'était pas défendue par les batteries, sur des vaisseaux désarmés appelés des pontons, n'ayant plus que les dangers de la barre à courir, je pouvais encore réussir; mais s'il y avait un ponton, il faudrait l'attaquer l'épée à la main, et probablement il en reviendrait peu de monde.

Les vaisseaux mouillèrent devant la barre hors de tout danger; je me mis dans un canot avec un officier de la marine, et nous fûmes sonder la barre, que nous passâmes sans dif-

ficultés. Nous nous enfonçâmes dans la rivière et nous ne vîmes point de pontons; nous repassâmes la barre, et nous retournâmes à bord des vaisseaux.

Le lendemain, la journée fut assez belle : nous embarquâmes les troupes de débarquement sur seize embarcations : nous passâmes la barre (1) avec un peu plus de difficultés que la veille, mais sans accident; nous ne trouvâmes point de pontons, et le surlendemain, 30 janvier 1779, nous fûmes vis-à-vis du fort, qui se rendit après avoir essuyé quelques coups de canon.

Je m'occupai de rétablir l'ordre, d'inspirer de la confiance aux habitants, aux commerçants surtout, et de bien traiter les prisonniers. Tout était beaucoup plus tranquille vingt-quatre heures après mon arrivée que vingt-quatre heures avant. Dès le second jour j'envoyai les frégates et les corvettes à Gambie et aux autres établissements qui étaient le long de la côte.

J'écrivis à M. le marquis de Vaudreuil, que la colonie n'ayant plus besoin de la protection des vaisseaux du roi, il était libre de fixer le terme de son départ pour la Martinique, où il avait ordre d'aller joindre M. d'Estaing. Il me répondit qu'il s'en occuperait quand il aurait pris tous les rafraîchissements dont il avait besoin pour lui et pour tous ses malades, dont le nombre augmentait tous les jours.

Comme il était possible et même assez probable que je serais attaqué peu de temps après le départ de M. de Vaudreuil, je voulus établir en ponton, dans la rivière, une corvette qui portait d'assez gros canons, et qui était à ma disposition; M. de Vaudreuil et tous les officiers de la marine décidèrent qu'elle ne pourrait passer sur la barre, que cela était

(1) Cette barre est si dangereuse, que pendant trois mois que j'ai passé au Sénégal j'ai vu dix-huit bâtiments de toute espèce périr en la passant, quoiqu'ils eussent à bord des pilotes du pays et qu'ils ne tirassent pas trop d'eau.

impossible. Je retournai sonder, je tentai de faire passer ma corvette, et je réussis. M. de Vaudreuil, qui ne se souciait pas d'aller servir sous les ordres de M. d'Estaing, voulait manger ses vivres et prendre ce prétexte pour retourner. Il me fit demander des provisions exorbitantes, dans l'espérance que je ne pourrais pas les lui fournir et que ce serait une raison de ne pas suivre ses instructions : je lui envoyai tout ce qu'il me demanda, quoique cela me fût infiniment difficile ; il ne se contenta pas de cela, il fit à terre, dans un lieu malsain et dangereux, un hôpital de quatre cents malades qui firent toutes sortes de désordres, et pensèrent m'occasionuer la guerre avec les naturels du pays, et il me manda qu'il ne pouvait pas partir parce qu'il manquait de matelots.

Je désarmai tous mes bâtiments, même celui sur lequel je devais retourner en Europe, et je lui envoyai les matelots, en lui disant que je me chargerais de son hôpital, ce que je fis, et ce qui nous mit dans une telle disette, que pendant huit ou dix jours nous n'eûmes, ainsi que tous les gens en santé dans la colonie, que du pain de millet et de mauvais poisson. Voyant que malgré cela M. de Vaudreuil ne partait pas, je le requis officiellement d'assembler un conseil de guerre pour savoir ce qu'il ferait, ce qui le détermina à mettre à la voile trois jours après. Il joignit encore M. d'Estaing assez tôt pour se trouver au combat de la Grenade.

Je fus plus tranquille, et je vis avec intérêt et curiosité un pays où rien ne ressemble à l'Europe. J'eus la visite de plusieurs rois du voisinage, avec qui je fis des traités. Je reçus la nouvelle de la prise de Gambie et de quelques autres forts. Je fis sur-le-champ partir un officier pour la France, avec la nouvelle de mes faciles succès ; je voulus rester jusqu'à ce que j'eusse mis l'île en état de défense ; j'y réussis assez bien pour que l'amiral Hughes, qui comptait la reprendre avec une escadre considérable, en allant dans l'Inde, après avoir tenté de l'attaquer, y ait renoncé le deuxième jour.

Quand tout fut achevé, j'armai un bâtiment marchand en parlementaire, pour m'en retourner dessus avec des prisonniers. Je me trouvai un moment fort embarrassé; je voulais laisser de quoi payer la garnison et de quoi faire vivre la colonie. On m'avait bien donné un trésorier; on avait eu, à la vérité, la précaution de ne pas lui donner d'argent, et le peu que j'avais emporté pour moi avait déjà été dépensé pour le service du roi. Les prisonniers anglais me tirèrent d'affaire, en me prêtant personnellement à moi tout ce qu'ils avaient d'argent comptant. Je partis au grand regret de toute la colonie, qui me donna les plus grandes marques d'attachement. J'avais désiré leur faire du bien; j'y avais réussi à quelques égards, et les malheureux n'avaient pas l'habitude d'être gouvernés par d'honnêtes gens.

Après un passage de trente-six jours, j'arrivai à Lorient fort à propos; car nous n'avions plus ni vivres ni eau. Je ne fus pas trop bien reçu à Versailles quand j'y arrivai. M. de Maurepas n'était pas bien avec M. de Sartines; l'expédition du Sénégal avait plu au roi : on en était fâché; on me sut presque mauvais gré de l'avoir pris; à peine le roi me parla-t-il le premier jour, il me traita cependant fort bien après; je n'eus ni grade ni traitement. M. de Sartines voulut me donner une gratification en argent, que je refusai. Beaucoup de choses avaient changé pendant mon absence.

On avait ôté à M. le chevalier de Ternay le commandement de l'escadre des Indes. La nouvelle de la prise de Pondichéry, avait suspendu tout armement pour cette partie du monde. M. de Sartines avait manqué aux engagements les plus sacres pris avec moi; il avait dispersé mon corps sur tout le globe, il ne me restait plus de moyens de servir convenablement; il en était embarrassé, ne savait que me dire, et m'évitait avec le plus grand soin. Je lui donnai ma démission, et ne cherchai plus à le voir.

La cour était à Marly; j'y vis madame de Lauzun, intime-

ment liée avec la société de la comtesse Jules, de tous les gens qui cherchaient à me nuire, qui y réussissaient, et qui étaient en faveur; on n'a pas d'idée de la manière dont je fus traité par la reine et par conséquent par tout le reste. A peine me regarda-t-on. Cela fut fort remarqué, et j'eus la bêtise d'en être un moment embarrassé.

On joua le soir au pharaon; je jouai quelques louis, par contenance derrière M. de Fronsac. Madame de Conflans était mon amie depuis longtemps. Madame la marquise de Coigny, sa fille, que je connaissais à peine, était assise auprès de M. de Fronsac. Elle me parla; j'en fus d'une reconnaissance vraiment ridicule. Je lui trouvai bien de l'esprit et bien de la grâce : je l'avertis qu'elle ne réussirait ni à la cour ni dans sa famille en me parlant autant, et qu'il fallait pour cela bien du courage. Elle me répondit qu'elle le savait bien. Jamais rien ne m'avait paru si charmant, si aimable; tout le reste me devint indifférent. Elle me rendit mon assurance, ma gaieté; je fus moins maussade : je parlai à la reine, je fis des plaisanteries; elle rit, je l'amusai; elle se souvint que ce n'était pas la première fois, fut avec moi comme elle aurait été trois ans plus tôt, et la fin de ma soirée fut aussi brillante que le commencement avait été terne.

J'emportai cependant de Marly une impression de tristesse : je ne savais quand je reverrais cette aimable madame de Coigny; je n'avais encore rien rencontré qui lui ressemblât : elle occupait mon cœur, elle occupait mon esprit; il était extravagant d'y penser.

M. de Sartines était fort embarrassé de ma démission; il ne savait comment dire au roi que j'avais quitté le service, que j'avais eu raison de le quitter, et que c'était sa faute. Il m'en fit parler par M. de Maurepas, avec qui il commençait à être un peu mieux. Je répondis à M. de Maurepas que je quittais le département de la marine parce que M. de Sartines m'avait solennellement promis de ne pas séparer mon corps et qu'il

l'avait dispersé ; de le compléter dès qu'il le pourrait, et qu'au contraire il avait de préférence pris dans son département le corps de M. de Nassau, qui n'avait pas été levé pour le service du roi ; que je ne me plaignais pas, mais que je ne voulais plus servir. Le soir de cette conversation, le roi m'en parla fort honnêtement et avec beaucoup de bonté. Il me dit qu'il donnerait ses ordres à M. de Sartines, et qu'il voulait que je fusse bien traité et content.

M. le prince de Nassau fit dans ce temps-là sur Jersey une tentative qui ne réussit pas : il avait fait une dépense énorme, et était ruiné sans ressource si le roi ne se fût pas chargé de son régiment et de ses dettes. M. le prince de Montbarey, ministre de la guerre depuis la mort de M. de Saint-Germain, m'offrit de me donner en propriété le régiment royal-allemand, dont M. de Nassau était colonel-propriétaire, me disant que le roi ne payerait ses dettes qu'à cette condition. Il n'y avait pas à balancer ; je déclarai que j'aimerais mieux n'être employé de ma vie que de profiter du malheur d'un autre ; je refusai net.

M. de Sartines voulut traiter avec moi pour me faire rentrer dans son département ; je voulus que M. de Vergennes fût en tiers. M. de Sartines me fit les propositions suivantes, qui furent confirmées par M. de Montbarey, que j'acceptai et que ni l'un ni l'autre ne tinrent : c'était de me faire colonel-propriétaire inspecteur d'une légion composée de mille huit cents hommes d'infanterie, de six cents de cavalerie, qu'on ne pourrait jamais séparer, et de me donner ou plutôt de renouveler de la part du roi la promesse du premier régiment de cavalerie étrangère en propriété qui serait vacant dans le département de la guerre, et de m'attacher en attendant à la cavalerie hongroise. Quand cela fut fait et que j'eus donné des ordres pour de nouvelles recrues en Allemagne, j'allai à Haute-Fontaine avec madame de Martainville, dont la conduite avec moi continuait à être excellente.

Les plaintes amères et justes de la manière dont on traitait en France les prisonniers de guerre, la mortalité prodigieuse qui en avait été la suite dans les prisons me déterminèrent par humanité à demander à M. de Sartines d'être inspecteur général des prisonniers de guerre, sans traitement, à mes propres frais. M. de Sartines accepta avec joie et avec reconnaissance, et me donna toute l'autorité nécessaire pour empêcher les abus et les friponneries.

Je me préparais à cette nouvelle inspection lorsque j'appris la formation d'une armée destinée à une descente en Angleterre. Je fis demander à M. de Montbarcy d'y être employé : il me répondit que cela était impossible. M. de Sartines me dit qu'il en était bien fâché, mais que cela ne dépendait pas de lui; j'en fus fort choqué : il me semblait que j'avais mérité de ne pas être oublié. J'écrivis au roi; il me répondit que j'avais fort bien fait de m'adresser à lui, que ma demande était juste, et que je serais employé à l'avant-garde de M. de Vaux. Mon régiment servit à merveille et très-gaiement, quoiqu'on l'accablât de service et que M. de Sartines eût encore une fois manqué à ses engagements envers nous. M. de Vaux était, comme à son ordinaire, pédant, plat et médiocre, et sous l'air de l'austérité toujours le plus vil adulateur de la faveur.

Cette armée était si drôlement composée en officiers généraux, que je ne puis m'empêcher d'en parler. M. de Jaucourt, maréchal général des logis (j'ai ouï dire quelque part qu'il était comme l'abbé Rognonet, qui de sa soutane n'avait pas su faire un bonnet). M. de Lambert, son adjoint, s'en apercevait, et le disait tout bas à qui voulait l'entendre. M. de Jaucourt s'en vengeait, en lui faisant recommencer continuellement l'ingénieux ouvrage de l'embarquement des troupes. M. de Puységur, major général, faisait parfaitement sa place, se moquait de ses généraux et de ses confrères, et branlait plus de cent fois la tête en parlant d'eux. M. le marquis de Créquy, aide de camp de confiance du général en chef, l'aidait à nous

faire une chère empoisonnée, et employait le reste de son temps à faire de petites méchancetés subalternes, dont quelques-unes étaient assez plaisantes. M. le comte de Coigny, sous le caractère d'un aide de camp de M. de Jaucourt, comme Minerve près de Télémaque sous celui de Mentor, fumait dans l'antichambre du général pour avoir l'air d'un vieux partisan, et faisait des mémoires sur la guerre dès qu'on entrait dans sa chambre. M. le marquis de Langeron, lieutenant général, bon homme loyalement ennuyeux, grand diseur de quolibets, quand il priait quelqu'un à dîner, lui disait : *Voulez-vous venir manger avec moi un œuf coupé en quatre sur le cul d'une assiette d'étain ; s'il n'y en a pas assez, je me mettrai dans un plat.* M. de Rochambeau, maréchal de camp commandant l'avant-garde, ne parlait que de faits de guerre, manœuvrait et prenait des dispositions militaires dans la plaine, dans la chambre, sur la table, sur votre tabatière, si vous la tiriez de votre poche; exclusivement plein de son métier, il l'entend à merveille. M. le comte de Caraman, tiré à quatre épingles, doucereux, minutieux, arrêtait dans la rue tous les gens dont l'habit était boutonné de travers, et leur donnait avec intérêt de petites instructions militaires; il se montrait sans cesse un excellent officier, plein de connaissances et d'activité. M. Wall, maréchal de camp, vieux officier irlandais, ressemblant beaucoup, avec de l'esprit, à Arlequin balourd, faisait bonne chère, buvait du punch toute la journée, disait que les autres avaient raison, et ne se mêlait de rien. M. de Crussol, maréchal de camp, violemment attaqué d'une maladie malhonnête, avait le cou tout de travers et l'esprit pas trop droit.

Pendant que j'étais à Saint-Malo, M. le prince de Montbarey arrangea le mariage de sa fille avec M. le prince de Nassau-Saarbruck; et voulant bien traiter notre M. de Nassau, l'employa aux grenadiers et chasseurs; et voulant lui donner l'avant-garde de la division de M. de Rochambeau, envoya ordre de

le mettre avant moi sur le contrôle de l'armée. M. de Puységur m'en avertit. Cela était impossible à supporter, étant colonel de 1767, et M. de Nassau ne l'étant que de 1770. On ne pouvait me le disputer; car j'avais eu des détachements de guerre en Corse en 1768. J'écrivis à M. le prince de Montbarey et au roi; on me rendit mon rang.

M. de Vaux, pour plaire au ministre et laisser à M. de Nassau le commandement de l'avant-garde, voulut m'employer en troisième ligne. Je lui fis de vives et respectueuses représentations ; je lui demandai s'il était mécontent de mon régiment ou de moi. Il me répondit qu'il en était fort content. Supposant alors que c'était ma personne qui lui déplaisait, puisque ce n'était pas ma manière de servir, je lui proposai de quitter son armée : il me rendit ma place.

M. D'Orvilliers ne rencontra point les Anglais, ne se battit point; nous ne nous embarquâmes point, et à la fin de novembre nous retournâmes à Paris. Je retrouvai madame de Coigny fort liée avec madame Dillon, et j'en ressentis une grande joie; je la rencontrais assez souvent chez madame de Guémené, qui donnait des spectacles tous les lundis ; elle me traitait assez bien ; et quand elle me parlait, elle me faisait un plaisir inexprimable : je ne pouvais me rendre raison des sentiments qu'elle m'inspirait, je n'osais m'y livrer ; ils n'en étaient pas moins délicieux. Moi ! de l'amour pour madame de Coigny, jeune, jolie, fêtée, entourée d'hommages, tous plus séduisants que les miens; madame de Coigny m'aimer! moi à qui l'on permettait à peine de bien servir à l'autre bout du monde ! J'étais bien plus certain d'être sans espoir que sans amour ; je me refusai bien souvent la douceur de m'approcher d'elle, de la regarder, de l'écouter; je ne voulais pas non plus affliger madame de Martainville, qui m'aurait facilement deviné.

Je commençais cependant à être mécontent d'elle. Sa conduite avec madame Dillon n'était pas bonne : elle n'écoutait

pas mes avis, et il était clair qu'elles seraient bientôt brouillées.

M. de Sartines était dans l'impossibilité de tenir les conditions proposées par lui-même en présence de M. de Vergennes; j'y renonçai, et je me contentai de ce qui existait déjà à peu de chose près, c'est-à-dire de huit cents hommes d'infanterie et de quatre cents de cavalerie, sous la dénomination de volontaires étrangers de Lauzun, dont je serais colonel-propriétaire inspecteur.

On détermina pendant l'hiver d'envoyer un corps de troupes françaises en Amérique et d'en donner le commandement à M. de Rochambeau : je demandai si je serais employé dans cette armée. M. de Maurepas me dit que c'était trop loin, et que cela serait trop long; que j'aurais, de concert avec M. de Bougainville, le commandement d'une expédition intéressante sur les côtes d'Angleterre ou d'Irlande. Il fallait des troupes légères à M. de Rochambeau, ce qu'on voulut lui donner ne lui convint pas; il me demanda, on le refusa d'abord; il insista, on y consentit; mais cela ne fut décidé que le jour qu'il prit congé du roi. Je fus confondu quand il me le dit, M. de Sartines m'ayant encore assuré la veille qu'il n'en était pas question. L'amour-propre de madame de Martainville en fut choqué; elle voulait que je lui en fisse le sacrifice. Je la refusai, et nous pensâmes nous brouiller.

Le jour de mon départ pour Brest approchait; je n'allais point chez madame de Coigny, je désirais vivement lui dire adieu. Je la rencontrai chez madame de Gontaut; elle me promit en plaisantant de venir le lendemain aux Tuileries recevoir mes adieux; elle y vint en effet avec la comtesse Étienne de Durfort et quelques hommes. Je vis de ce jour-là à quel point je pouvais l'aimer. Je fus dix fois au moment de le lui dire, à l'instant où j'allais m'en séparer peut-être pour toujours; il me semblait que je ne risquais rien de lui ouvrir mon cœur : je n'étais pas attaché à la vie, elle pouvait me la rendre si chère! Je n'osai cependant pas; ce qu'on pense le plus pro-

fondément est souvent ce qu'on a le plus de peine à dire : je partis deux jours après pour Brest.

Les troupes furent embarquées à Brest, le 12 avril ; les mauvais vents et le convoi, qui n'était pas prêt, nous empêchèrent de mettre à la voile avant le 12 mai (1) ; encore, faute de transport, fallut-il laisser une brigade d'infanterie, le tiers de l'artillerie et le tiers de mon régiment. M. de Sartines avait été scandaleusement trompé, relativement aux bâtiments de transport ; il n'y avait pas la moitié de ceux qu'on l'assurait avoir rassemblés ; j'étais embarqué sur *la Provence,* vaisseau de 64 canons, assez mal commandé.

Nous eûmes d'assez mauvais temps dans le golfe de Gascogne ; *la Provence* démâta de deux hauts mâts. Le capitaine fit signal qu'il ne pouvait plus tenir la mer, et demanda à relâcher. M. le chevalier de Ternay ne jugea pas de même, envoya visiter nos mâts, nous donna des charpentiers pour les réparer, et nous continuâmes notre route.

Le 20 juin nous vîmes cinq vaisseaux de guerre anglais et une frégate. Cette petite escadre, fort inférieure à nous, ne pouvait nous échapper, si nous eussions manœuvré supportablement, mais M. le chevalier de Ternay voulait éviter de se battre ; il se battit cependant pendant trois-quarts d'heure d'assez loin ; les vaisseaux anglais s'échappèrent et s'en tirèrent beaucoup plus glorieusement que nous.

Le 4 juillet, à l'ouverture de la baie de Chesapeak, on signala des voiles, et nous découvrîmes un convoi escorté par quelques bâtiments de guerre. Après avoir regardé dans sa lunette, M. le chevalier de Ternay, sans les envoyer reconnaître par ses frégates, prit chasse et fit fausse route pendant la nuit. Vers minuit, deux frégates anglaises vinrent par son travers, et lui tirèrent quelques coups de canon ; elles marchaient bien,

(1) Cette escadre, aux ordres de M. le chevalier de Ternay, était composée de deux vaisseaux de 80 canons, un de 74, quatre de 64, et deux frégates.

et on ne put les joindre. Nous mouillâmes enfin dans la rade de Rhode-Island, après soixante-douze jours de traversée, ayant prodigieusement de malades et manquant de vivres et d'eau.

Quelques jours après, une escadre de quatorze à quinze vaisseaux de guerre, commandée par l'amiral Arbuthnot, vint croiser dans la passe de Rhode-Island. Nous eûmes avis de New-York que l'on y embarquait une grande partie de l'armée; nous nous attendîmes à être attaqués à tout instant : si les Anglais l'eussent tenté dans le premier mois, ils auraient infailliblement réussi : nous n'avions pas eu le temps de nous retrancher; l'escadre et l'armée du roi étaient perdues. Malgré le mauvais état de nos troupes, nous travaillâmes sans relâche à faire des redoutes et à nous fortifier.

M. de Rochambeau me confia le commandement de tout ce qui était sur la passe et à portée des lieux où on pouvait se débarquer, et nous déclara qu'il n'abandonnerait point Rhode-Island et l'escadre, et qu'il s'y défendrait jusqu'au dernier homme. L'escadre anglaise disparut, nos malades se rétablirent; nous commençâmes à être plus tranquilles. M. de Rochambeau et le général Washington se donnèrent rendez-vous à un endroit appelé Harford, sur le continent, à environ cent milles de Rhode-Island, où ils eurent une entrevue de quelques jours.

Pendant ce temps-là l'amiral Rodney arriva d'Europe; il vint croiser devant Rhode-Island avec vingt vaisseaux de ligne. L'escadre s'embossa; nous nous attendîmes encore une fois à être attaqués; on envoya courrier sur courrier à M. de Rochambeau; après une croisière de quelques jours, milord Rodney s'en alla.

Nous apprîmes alors que le convoi devant lequel M. le chevalier de Ternay avait pris chasse le 4 juillet portait trois mille hommes de troupes anglaises, allant de Charlestown à New-York, et n'était escorté que par quatre ou cinq frégates. Avec

un peu moins de précipitation, M. le chevalier de Ternay eût pu s'en emparer très-facilement. On cria contre lui dans l'escadre et dans l'armée de la manière la plus indécente. Il le sut, et en fut très-affecté. Il est très-vrai que tout homme un peu moins timide fût arrivé en Amérique avec trois ou quatre vaisseaux anglais, cinq ou six frégates et trois mille prisonniers de guerre, et que c'eût été une manière bien brillante de nous montrer à nos nouveaux alliés.

M. de Rochambeau avait annoncé à l'Amérique la seconde division de son armée, et l'attendait avec une impatience extrême. Le moment était critique, et les affaires étaient en mauvais état. L'armée américaine manquait d'hommes, d'argent, de vivres et de vêtements; la trahison d'Arnold et la défaite du général Gates à Cambden augmentaient cette détresse. M. de Rochambeau jugea nécessaire d'envoyer en France un officier de son armée qui expliquât sa position et sollicitât de prompts et puissants secours. Les officiers généraux de son armée, qu'il avait assemblés, approuvèrent fort cette résolution et lui proposèrent de m'envoyer, mes liaisons avec M. de Maurepas me donnant quelque avantage sur ceux qui le connaissaient moins. Il leur déclara qu'il avait choisi M. son fils.

La veille de son départ, douze vaisseaux anglais parurent sur nos côtes, et nous donnèrent quelques inquiétudes; mais un coup de vent les dispersa pendant la nuit, et le lendemain M. le vicomte de Rochambeau partit sur la frégate du roi *l'Amazone*.

Le général Green, qui avait pris le commandement de l'armée du sud après la défaite du général Gates, demandait du secours, et surtout de la cavalerie que l'on pût opposer au corps du colonel Tarleton, à qui rien ne résistait, et disait que sans cela il ne répondait pas que les provinces du sud ne se soumissent au roi d'Angleterre. Le général Washington désirait fort que M. de Rochambeau m'y envoyât. Je le désirais aussi, espérant y être utile; je ne balançai pas à demander à

être employé dans le sud aux ordres de M. de la Fayette, quoique j'eusse fait la guerre comme le colonel longtemps avant qu'il sortît du collége. M. de Rochambeau me refusa; ma démarche fut fort blâmée dans l'armée, surtout par M. le marquis de Laval, qui, ainsi que quelques autres, s'étaient promis de ne pas servir aux ordres de M. de la Fayette, et avaient presque obtenu de M. de Rochambeau la promesse de ne pas les employer sous lui. Le général Washington m'en sut bon gré, et me l'a souvent prouvé par la suite.

M. de Rochambeau mit son armée en quartier d'hiver dans Newport. Le défaut de fourrage l'obligea de m'envoyer dans les forêts du Connecticut, à quatre-vingts milles de là. Comme je parlais anglais, je fus chargé d'une infinité de détails mortellement ennuyeux, mais nécessaires. Je ne quittai pas Newport sans regrets: je m'y étais fait une société fort agréable.

Madame Hunter, veuve de trente-six ans, avait deux filles charmantes, qu'elle avait parfaitement bien élevées; elles vivaient très-retirées, et ne voyaient presque personne. Le hasard m'avait fait faire connaissance avec elle à mon arrivée à Rode-Island. Elle m'avait pris en amitié: je fus bientôt regardé comme de la famille. J'y passais ma vie; j'y fus assez malade; elle me retira chez elle, où l'on eut de moi les soins les plus touchants. Je n'ai jamais été amoureux de mesdemoiselles Hunter; mais si elles étaient mes sœurs, je ne pourrais les aimer mieux, surtout l'aînée, qui est une des plus aimables personnes que j'aie jamais rencontrées.

Je partis pour Lebanon le 10 novembre; nous n'avions pas encore eu de lettres de France. La Sibérie seule peut être comparée à Lebanon, qui n'est composé que de quelques cabanes dispersées dans d'immenses forêts. J'y restai jusqu'au 11 janvier 1781, lorsque le général Knox, commandant l'artillerie américaine, vint de la part du général Washington m'informer que les brigades de Pensylvanie et de New-Jersey, lasses de servir, avaient tué leurs officiers, s'étaient révoltées,

s'étaient choisi des chefs parmi elles, et que l'on craignait également ou qu'elles marchassent sur Philadelphie pour se faire payer de force, ou qu'elles joignissent l'armée anglaise, qui n'était pas éloignée.

Je montai sur-le-champ à cheval pour aller à Newport, en rendre compte à M. de Rochambeau, qui en fut aussi embarrassé qu'affligé, n'ayant aucun moyen d'aider le général Washington, manquant d'argent lui-même, et n'ayant pas reçu une lettre d'Europe depuis son arrivée en Amérique. Au bout de quelques jours, nous apprîmes que le congrès avait envoyé un léger à-compte et que tout était apaisé.

M. de Rochambeau m'envoya à New-Windsor, sur la rivière du Nord, où était le quartier du général Washington, à environ deux cents milles de l'armée française. Le général Washington me reçut parfaitement bien, et me marqua le désir de m'employer sur-le-champ. Il me dit qu'il comptait aller très-incessamment à Newport voir l'armée française et M. de Rochambeau. Il me confia que M. Arnold étant allé faire de grands ravages dans la Virginie, il avait formé le projet de l'y enlever; qu'il allait faire marcher M. de la Fayette par terre, avec toute l'infanterie légère de son armée; qu'il demandait que l'escadre du roi allât mouiller dans la baie de Chesapeak et y débarquer un détachement de l'armée française pour couper toute retraite à Arnold. Il ajouta qu'il prierait M. de Rochambeau de me donner le commandement de ce détachement, regardant comme très-essentiel que les troupes françaises et américaines vécussent en bonne intelligence, ainsi que ceux qui les commandaient, et que l'officier français pût parler aux officiers américains et s'en faire comprendre.

Je restai deux jours au quartier général, et je pensai me noyer en repassant la rivière du Nord; elle charriait beaucoup de glaces, que la marée entraînait avec une telle rapidité qu'il fut impossible à mon bateau de gouverner; il vint en travers, et se remplit d'eau; il allait être submergé, lorsqu'un grand

morceau de glace passa le long du bateau; nous sautâmes dessus, et de glaçons en glaçons nous fûmes environ trois heures à gagner le bord, après nous être crus vingt fois sans ressource.

A mon arrivée à Lebanon, je sus la mort de M. le chevalier de Ternay, que l'on dit mort de chagrin, et je trouvai des ordres de M. de Rochambeau qui m'arrêtèrent quelques jours dans le Connecticut. Je me rendis ensuite à Rhode-Island, où l'on parlait publiquement de la sortie de l'escadre avec un détachement de l'armée. Je fus demander à M. de Rochambeau d'y être employé : il me reçut fort mal; je lui représentai que je demandais plutôt justice que grâce, puisque c'était mon tour à marcher. Il me dit qu'il n'y avait pas de tour à l'avant-garde : deux heures avant il disait le contraire; il ajouta qu'il aimait le zèle, mais que l'ardeur lui déplaisait. Je l'assurai qu'il me corrigerait entièrement de celle de servir sous ses ordres; il se radoucit, me fit presque des excuses, me confia qu'il avait des obligations personnelles au marquis de Laval, qu'il n'avait pas d'autres moyens de les reconnaître; qu'il lui avait promis de ne pas l'employer sous un brigadier; que ce détachement devant opérer séparément du corps de M. de la Fayette, et n'être qu'indirectement à ses ordres, le marquis de Laval l'avait vivement désiré; je ne répondis rien, mais il dut voir sur mon visage que cela n'était pas juste. Je demandai à y aller comme volontaire; il dit que cela serait ridicule, et me refusa. Dans la journée, M. de Rochambeau fit des réflexions, donna le commandement du détachement au baron de Vioménil, qui ne le demandait pas, et n'employa plus le marquis de Laval qu'en second, ce qu'il ne lui a pas encore pardonné.

Le général Washington arriva à Newport. Cet arrangement lui fut parfaitement désagréable, et il ne le cacha pas. M. de Rochambeau avait fait à la fois deux choses qui ne pouvaient lui plaire : il ne lui donnait pas l'officier qu'il demandait, et il

lui en donnait un, au contraire, qui ôtait le commandement de l'expédition à M. de la Fayette, à qui il avait voulu le donner; il fit apercevoir à M. de Rochambeau que ses prières pouvaient être considérées comme des ordres, mais il ne voulut rien changer à ce qu'il avait fait.

L'escadre commandée par M. Destouches, ancien capitaine de vaisseau, mit à la voile avec douze cents hommes de troupes, et peu de jours après le général Washington quitta Rhode-Island. Je le reconduisis jusqu'à Stafford, et je retournai à mon régiment, où je reçus une lettre de M. de Rochambeau, qui me mandait que, comme il pouvait bien être attaqué pendant l'absence de l'escadre, il désirait que je revinsse près de lui. J'obéis.

Il y avait dix mois que nous étions partis de France : nous n'avions pas encore reçu une lettre ni un écu; la frégate *l'Astrée* arriva, et nous apprit que M. de Montbarey et M. de Sartines avaient quitté le ministère et avaient été remplacés par M. de Ségur et M. de Castries, qui avaient décidé qu'il ne fallait pas employer de seconde division; j'écrivis sur-le-champ pour demander avec instance les quatre cents hommes de mon régiment, que l'on avait gardés et que l'on ne pouvait me refuser sans une injustice atroce.

Environ dix-huit jours après le départ de l'escadre, on signala, par un temps de brumes, une escadre qui entrait à toutes voiles dans la passe; on battit la générale, toute l'armée prit les armes; nous crûmes notre perte certaine. Nous ne croyions pas que ce fût notre escadre, et nous nous trompions, c'était elle; elle avait si bien manœuvré qu'elle était arrivée à l'ouverture de la baie de Chesapeak vingt-quatre heures après l'escadre anglaise, partie trois jours plus tard. La journée avait été très-glorieuse pour les armes du roi; mais les ennemis nous avaient empêchés d'entrer dans la baie, par conséquent Arnold était hors de tout danger. M. de la Fayette avait manqué son but et restait un peu dans l'embarras. Quelques-uns de

nos vaisseaux avaient beaucoup souffert, particulièrement *le Conquérant*, sur lequel le marquis de Laval était embarqué, qui se battit à merveille, et perdit beaucoup de monde.

Je retournai encore une fois à Lebanon, où M. de Rochambeau me chargea de rassembler un grand nombre de chevaux propres à l'artillerie, et de tout préparer pour la marche de l'armée. Dans cette partie, *la Concorde*, frégate venant de France, ramena M. le vicomte de Rochambeau, qui n'avait pas même obtenu qu'on ne se moquât pas de lui, et M. de Barras, chef d'escadre, que l'on envoyait pour succéder à M. le chevalier de Ternay. Les nouvelles instructions de la cour firent désirer à M. de Rochambeau d'avoir une entrevue avec M. le général Washington, pour fixer le plan de campagne de l'armée et de l'escadre. M. de Barras remit à M. de Rochambeau ses pleins pouvoirs. Les généraux se virent encore à Harford.

Il fut officiellement décidé et signé dans cette conférence que l'armée française marcherait jusqu'à la rivière du Nord, qu'elle y joindrait l'armée américaine, et que les deux armées réunies s'approcheraient de New-York le plus possible; que l'escadre irait attendre à Boston les forces de mer qui devaient venir d'Europe, attendu qu'elle ne serait pas en sûreté dans Rhode-Island, l'île n'étant plus gardée par des troupes de terre.

Les lettres que M. de Rochambeau avait reçues par *la Concorde* lui avaient prouvé que ceux qu'il avait le mieux traités l'avaient peu ménagé dans leurs lettres, et principalement le marquis de Laval, qui, sans mauvaises intentions, avait écrit librement à plusieurs femmes qui avaient montré ses lettres. Je n'avais pas parlé de lui, et mon silence devint un mérite; il me marqua plus de confiance, me montra son plan de campagne, et voulut m'emmener avec lui à Rhode-Island pour quelques dispositions préliminaires.

A peine arrivé à Newport, le chevalier de Chastelux, dont

la tête vive ne peut être fixée longtemps sur les mêmes idées, crut qu'il serait plus avantageux que l'escadre attendît dans la rade de Rhode-Island, l'armée navale qui nous était annoncée pouvant la joindre beaucoup plus facilement dans la baie de Chesapeak, où il était probable qu'elle arriverait. Le chevalier de Chastelux en causa avec quelques capitaines de vaisseau : plusieurs furent de son avis. Il détermina M. de Rochambeau à en parler à M. de Barras et à lui proposer de faire décider ce point par un conseil de guerre composé d'officiers de terre et de mer. Le conseil décida que l'escadre resterait à Rhode-Island. Je m'y opposai tant que je pus : cela passa à la pluralité des voix ; j'obtins seulement qu'il y resterait quatre cents hommes de troupes françaises et quelques milices américaines, aux ordres de M. de Choisy.

Le conseil me chargea d'aller rendre compte au général Washington de ce qui venait de se passer. Je fus tenté de refuser la commission, qui était vraiment désagréable : j'étais bien sûr qu'il serait fortement choqué de voir que l'on eût remis à la décision d'un conseil de guerre une chose déjà décidée et signée de lui et de M. de Rochambeau. J'étais le seul cependant que l'on pût y envoyer. Je fis une grande diligence ; j'arrivai à New-Windsor, et lui remis une lettre de M. de Rochambeau, fort embarrassée et fort mal écrite. Elle le mit dans une telle colère, qu'il n'y voulait répondre ; et ce ne fut que le troisième jour, et par égard pour moi, qu'il me remit une réponse très-froide, dans laquelle il disait qu'il s'en tenait à l'avis qu'il avait signé à la conférence de Harford ; mais qu'il laissait M. de Rochambeau le maître de faire ce qu'il voudrait, et lui envoyait les ordres nécessaires pour assembler les milices dont il aurait besoin. Mon arrivée embarrassa M. de Rochambeau, à qui je ne cachai rien, et qui commençait à se repentir de ce qu'il avait fait. Un second conseil de guerre confirma ce qui avait été déterminé dans le premier : l'armée se mit en marche.

Pendant tout le cours de cette guerre, les Anglais semblent frappés d'aveuglement : ils font toujours ce qu'il ne faut pas faire, et se refusent toujours aux avantages les plus clairs et les plus certains. Après le départ de l'armée, il suffisait d'attaquer l'escadre française dans Rhode-Island pour la détruire, ils n'en eurent pas même l'idée. L'armée française traversait l'Amérique dans le plus grand ordre et dans la plus grande discipline, prodige dont l'armée anglaise ni l'armée américaine n'avaient jamais donné d'exemple. Je couvrais la marche de l'armée à quinze milles environ sur la droite, à quarante milles environ de la rivière du Nord.

M. de Rochambeau reçut une lettre du général Washington, lui disant qu'il me destinait une commission secrète contenant un ordre pour moi de me trouver, par une marche forcée, avec mon régiment, le surlendemain, à un rendez-vous assez éloigné. M. de Rochambeau m'envoya chercher au milieu de la nuit à quinze milles de là, pour me donner les ordres du général Washington, qui n'entrait dans aucun détail avec lui. Je me trouvai exactement au lieu prescrit, quoique l'excessive chaleur et de très-mauvais chemins rendissent cette marche infiniment difficile. Le général Washington s'y trouva fort en avant des deux armées, et me dit qu'il me destinait à surprendre un corps de troupes anglaises campées en avant de New-York pour soutenir le fort Kniphausen, que l'on regardait comme la clef des fortifications de New-York.

Je devais marcher toute la nuit pour les attaquer avant le point du jour ; il joignit à mon régiment un régiment de dragons américains, quelques compagnies de chevau-légers et quelques bataillons d'infanterie légère américaine. Il avait envoyé par un autre chemin, à environ six milles sur la droite, le général Lincoln, avec un corps de trois mille hommes pour surprendre le fort Kniphausen, que j'empêcherais d'être secouru. Il ne devait se montrer que lorsque mon attaque serait commencée, quand je lui ferais dire de commencer la sienne. Il

s'amusa à fusiller avec un petit poste qui ne l'avait pas vu, et découvrit tout le corps que je devais surprendre. Il rentra dans le fort, fit une sortie sur le général Lincoln, qui fut battu, et qui allait être perdu et coupé de l'armée si je ne m'étais pas promptement porté à son secours.

Quoique mes troupes fussent harassées de fatigue, je marchai sur les Anglais ; je chargeai leur cavalerie, et mon infanterie fusilla avec la leur. Le général Lincoln en profita pour faire sa retraite en assez mauvais ordre. Il avait deux ou trois cents hommes tués ou pris, et beaucoup de blessés. Quand je le vis en sûreté, je commençai la mienne, qui se fit très-heureusement, car je ne perdis presque personne.

Je rejoignis le général Washington, qui marchait avec un détachement très-considérable de son armée au secours du général Lincoln, dont il était très-inquiet; mais ses troupes étaient tellement fatiguées, qu'elles ne pouvaient aller plus loin. Il montra la plus grande joie de me revoir, et à l'ordre donna à ma division les éloges les plus flatteurs. Il voulut profiter de l'occasion pour faire une reconnaissance de très-près sur New-York. Je l'accompagnai avec une centaine de hussards; nous essuyâmes beaucoup de coups de fusil et de coups de canon, mais nous vîmes tout ce que nous voulions voir. Ce détachement dura trois jours et trois nuits, et fut excessivement fatigant, car nous fûmes jour et nuit sur pied, et nous n'eûmes rien à manger que les fruits que nous rencontrâmes le long du chemin. Le général Washington écrivit à M. de Rochambeau la lettre la plus honnête pour moi; mais mon général oublia d'en faire mention dans ses lettres de France.

Je fus camper à White-Plains, où les deux armées vinrent se réunir le lendemain. Le général Vashington me donna le commandement des deux avant-gardes. Nous restâmes six semaines dans ce camp, où je fus très-fatigué, faisant des fourrages continuels fort étendus, et jusqu'à la vue des postes de l'ennemi. Le général Washington et M. de Rochambeau vou-

lurent encore faire une reconnaissance sur New-York ; je fus chargé de la couvrir avec toute la cavalerie des deux armées, toute l'infanterie légère américaine et un bataillon de grenadiers et chasseurs français. Un détachement considérable des deux armées, aux ordres du chevalier de Chastellux et du général Heatre, prit une position à quelque distance, pour que je pusse faire ma retraite sur lui en cas d'accident. Je repliai facilement tout ce que je trouvai sur mon passage, et je fis quelques prisonniers. Les généraux mirent deux jours à faire leur reconnaissance, qui fut dangereuse, car ils essuyèrent un feu très-vif de canon et de mousqueterie.

Nous décampâmes de White-Plains quelques jours après, pour aller passer la rivière du Nord à Ringsferry. Heureusement les Anglais ne sortirent pas de New-York pour nous suivre ; car la marche ayant été mal ouverte à travers des marais, l'artillerie tout entière et les équipages de l'armée y restèrent embourbés pendant trente-six heures, sans autre escorte que mon régiment et un bataillon de grenadiers et chasseurs qui composaient toute l'arrière-garde à mes ordres.

Après le passage de la rivière du Nord, qui fut long et difficile, mais que les Anglais ne cherchèrent pas à troubler, l'armée, pour la facilité des vivres et des fourrages, marcha en deux divisions à un jour de distance : l'armée américaine marchait par un autre chemin, peu éloigné du nôtre. Nous étions obligés de traverser les Jerseys, et de faire environ soixante-dix milles à quinze ou vingt milles des ennemis et souvent plus près. Nous ne doutions pas qu'ils ne s'opposassent à notre passage, ce qu'ils eussent certainement fait avec succès. M. de Rochambeau leur avait fait croire que son projet était d'attaquer New-York, ayant envoyé un commissaire des guerres intelligent avec une forte escorte établir des fours et des magasins à Chatam, près de New-York.

M. de Rochambeau était allé en avant à Philadelphie avec le général Washington, pour rassembler tout ce qui était né-

cessaire à la marche de l'armée en Virginie. Nous étions campés dans les Jerseys, à Summers et Courthouse. M. le baron de Vioménil commandait la première division de l'armée, composée d'une brigade d'infanterie, de l'artillerie et de mon régiment. Nous reçûmes avis que mille hommes de la garnison de New-York avaient eu ordre de se tenir prêts à marcher, et que les troupes légères n'étaient pas à un mille de nous. M. le baron de Vioménil, qu'un coup de pied de cheval obligeait d'aller en voiture, ne savait quel parti prendre. Il était en effet presque sans ressources s'il eût été attaqué.

Je crus que le plus grand service qu'il y aurait à lui rendre était d'aller au devant des ennemis le plus loin possible, afin de lui donner le temps de se retirer dans les bois. J'envoyai de fortes patrouilles sur tous les chemins par lesquels les Anglais pouvaient arriver. Je pris cinquante hussards bien montés, et je fus moi-même à plus de dix milles sur le chemin de Brunswick, par lequel ils étaient le plus probablement attendus. Je rencontrai deux ou trois fortes patrouilles de troupes légères, qui se replièrent après avoir tiré quelques coups de pistolet avec mes hussards. Je m'assurai que l'armée anglaise ne marchait pas, et je fus rassurer le baron de Vioménil.

Quelques instances que l'on eût faites auprès de Sir Henry Clinton, il avait été impossible de le décider à sortir de New-York, voulant toujours croire qu'il allait y être attaqué; il rappela même les troupes légères qu'il avait dehors. Nous arrivâmes à Philadelphie, que l'armée traversa; elle fut reçue avec les plus grandes acclamations, et fort admirée : nous y restâmes un jour, et nous continuâmes notre route.

A la première marche après Philadelphie, le général Washington apprit que M. de Grasse avait mouillé dans la baie de Chesapeak avec plus de trente vaisseaux de ligne et y avait débarqué M. de Saint-Simon avec trois mille hommes de troupes de terre Je n'ai jamais vu d'homme pénétré d'une joie plus vive et plus franche que le fut le général Washington. Nous ap-

prîmes en même temps que lord Cornwallis avait reçu ordre de Sir Henri Clinton de ne pas retourner à Portsmouth, qui était un excellent poste, de se fortifier à Yorktown jusqu'à ce qu'il y fût secouru.

En arrivant à la tête de l'Elk dans le fond de la baie de Chesapeak, craignant que milord Cornwallis n'embarrassât beaucoup M. de la Fayette, dont la division ne consistait que dans deux mille Américains et les troupes légères de M. de Saint-Simon, il fit embarquer sur toutes sortes de bateaux tous les grenadiers et chasseurs de l'armée et toute l'infanterie de mon régiment, aux ordres de M. de Custine. Je demandai à marcher avec mon infanterie, persuadé que ces troupes-là tireraient des coups de fusil avant les autres. Le général Lincoln nous suivit aussi par eau à quelque distance avec l'infanterie légère américaine. M. de Custine, pressé d'arriver le premier, prit un sloop qui marchait bien, et alla sans s'arrêter et sans me donner aucun ordre jusqu'à la rivière de James. Le troisième jour de notre embarquement, nous eûmes un très-mauvais temps. Les bateaux étaient détestables ; deux ou trois chavirèrent, et nous eûmes sept ou huit hommes de noyés. Le temps nous obligea de mouiller devant Annapolis ; comme nous allions remettre à la voile, le général Washington m'envoya dire par un aide de camp de faire débarquer les troupes et de ne pas partir avant d'avoir reçu de nouveaux ordres.

L'escadre anglaise ayant paru devant la baie de Chesapeak, M. de Grasse était sorti pour la combattre, et n'était pas encore rentré. Trois jours après une corvette du roi nous vint annoncer que M. de Grasse avait battu l'armée anglaise, lui avait pris deux frégates, et était revenu mouiller dans la baie. Je fis sur-le-champ rembarquer les troupes. Nous eûmes presque toujours des vents contraires, et nous fûmes dix jours à nous rendre à l'ouverture de la rivière de James.

J'y trouvai M. de Custine; et comme je lui rendais compte de ce qui s'était passé pendant son absence, le général Wa-

shington et M. de Rochambeau, qui étaient à peu de distance sur une corvette, m'envoyèrent dire d'aller à leur bord. Le général Washington me dit que lord Cornwallis ayant envoyé toute sa cavalerie et un corps de troupes assez considérable à Glocester, vis-à-vis de York, il craignait qu'il ne voulût se retirer par là, et qu'en conséquence il l'avait envoyé observer par un corps de trois mille hommes de milice aux ordres du brigadier général continental Wiedon, assez bon maréchal, mais détestant la guerre, qu'il n'avait jamais voulu faire, et surtout se mourant de peur des coups de fusil. Devenu brigadier général par hasard, le respectable officier était mon ancien de commission de brigadier : le général Washington en était plus affligé que moi, car il me destinait ce commandement. Il me dit qu'il écrirait au général Wiedon qu'il lui en conserverait les honneurs, mais qu'il lui défendait de se mêler de rien. Je lui représentai que nous ne connaissions pas cette manière de servir; que si le général Wiedon était à mes ordres, je le ferais très-certainement obéir, mais qu'étant aux siens je lui obéirais très-exactement; que je ne me sentais pas de répugnance à servir sous lui, s'il le jugeait, et qu'il pouvait compter que je vivrais à merveille avec lui.

J'allai avec mon régiment joindre le corps du général Wiedon. La manière dont il bloquait Glocester était bizarre; il etait à plus de quinze milles des postes des ennemis, se mourait de peur, et n'osait envoyer une patrouille à un demi-mille de son camp. C'était le meilleur homme du monde, et tout ce qu'il désirait était de ne se mêler de rien. Je lui proposai de se rapprocher de Glocester, et d'aller le lendemain faire une reconnaissance près des postes anglais; il y consentit, et nous y fûmes avec cinquante hussards. Quand nous fûmes à six ou sept milles des ennemis, il me dit qu'il croyait inutile et très-dangereux d'aller plus loin, et que nous n'en verrions pas davantage : je le pressai tellement, qu'il n'osa me refuser de me suivre. Je repliai les postes des ennemis, et m'appro-

chai assez près pour prendre une idée juste de leur position. Mon général était au désespoir ; il me dit qu'il n'irait plus avec moi, qu'il ne voulait pas se faire tuer.

Je rendis compte à M. de Rochambeau de ce que j'avais vu ; je lui mandai qu'on ne pouvait compter sur la milice américaine, et qu'il était indispensable de m'envoyer au moins deux bataillons d'infanterie française de plus. Je n'avais ni artillerie, ni vivres, ni poudre. Je lui en demandai : il envoya sur-le-champ de l'artillerie et huit cents hommes tirés des garnisons des vaisseaux aux ordres de M. de Choisy, qui, par son ancienneté, commanda le général Wiedon et moi.

M. de Choisy est un bon et brave homme, ridiculement violent, constamment en colère, faisant des scènes à tout le monde, et n'ayant jamais le sens commun. Il commença par envoyer promener le général Wiedon et toute la milice, leur dit qu'ils étaient des poltrons, et en cinq minutes il leur fit presque autant de peur que les Anglais, et assurément c'était beaucoup dire. Il voulut dès le lendemain aller occuper le camp que j'avais reconnu. Le général Wiedon aima mieux venir un jour plus tard, et resta avec environ six cents hommes de sa division.

Un moment avant d'entrer dans la plaine de Glocester, des dragons de l'État de Virginie vinrent, très-effrayés, nous dire qu'ils avaient vu des dragons anglais dehors, et que, crainte d'accident, ils étaient venus à toutes jambes, sans plus examiner. Je me portai en avant pour tâcher d'en savoir davantage. J'aperçus une fort jolie femme à la porte d'une petite maison, sur le grand chemin ; je fus la questionner ; elle me dit que dans l'instant même le colonel Tarleton sortait de chez elle ; qu'elle ne savait pas s'il était sorti beaucoup de troupes de Glocester ; que le colonel Tarleton désirait beaucoup *to shake hand with the french duke* (1). Je l'assurai que j'ar-

(1) Serrer la main du duc français.

rivais exprès pour lui donner cette satisfaction. Elle me plaignit beaucoup, pensant, je crois, par expérience, qu'il était impossible de résister à Tarleton : les troupes américaines étaient dans le même cas.

Je n'étais pas à cent pas de là que j'entendis mon avant-garde tirer des coups de pistolet. J'avançai au grand galop pour trouver un terrain sur lequel je pus me mettre en bataille. J'aperçus en arrivant la cavalerie anglaise trois fois plus nombreuse que la mienne : je la chargeai sans m'arrêter ; nous nous joignîmes. Tarleton me distingua, et vint à moi le pistolet haut. Nous allions nous battre entre nos deux troupes, lorsque son cheval fut renversé par un de ses dragons poursuivi par un de mes lanciers. Je courus sur lui pour le prendre ; une troupe de dragons anglais se jeta entre nous deux, et protégea sa retraite : son cheval me resta. Il me chargea une deuxième fois sans me rompre ; je chargeai une troisième, culbutai une partie de sa cavalerie, et le poursuivis jusque sous les retranchements de Glocester. Il perdit un officier, une cinquantaine d'hommes, et je fis un assez grand nombre de prisonniers.

M. de Choisy établit son camp à un mille et demi de Glocester ; nos patrouilles fusillaient continuellement avec celles des Anglais, et nous ne dormîmes pas un seul instant pendant le siége. M. le baron de Vioménil devant attaquer deux redoutes des ouvrages d'York, M. de Choisy eut ordre de faire une fausse attaque sur Glocester ; il crut pouvoir en faire une réelle, et emporter les retranchements l'épée à la main. Il fit, en conséquence, distribuer des haches à la milice américaine pour couper les palissades. Au premier coup de fusil, la moitié jeta les haches et les fusils pour courir plus vite. Ainsi abandonné, il se retira sur moi avec quelques compagnies d'infanterie française, et perdit une douzaine d'hommes.

Le surlendemain milord Cornwallis demanda à capituler. M. de Rochambeau me destina à porter cette grande nou-

velle en France, et m'envoya chercher. Je ne me souciais pas d'aller en Europe; je lui conseillai d'y envoyer M. de Charlus; ce qui le raccommoderait avec M. de Castries, et ferait peut-être que son armée en serait mieux traitée. Je ne pus l'y décider; il me dit que j'avais eu la première action, que je devais porter la nouvelle; que M. le comte Guillaume de Deux-Ponts avait eu la seconde, et porterait les détails : le comte de Charlus ne lui pardonna jamais ni à moi non plus. Je m'embarquai sur la frégate du roi *la Surveillante*, et après vingt-deux jours de traversée j'arrivai à Brest, et me rendis à Versailles sans perdre de temps.

En arrivant à Versailles, je trouvai M. de Maurepas mourant; à peine avait-il sa connaissance : il me reconnut cependant, et me reçut de la manière la plus touchante. Il me recommanda fortement au roi et à ses ministres, qui lui promirent d'exécuter ce qu'il avait eu l'intention de faire pour moi. Il mourut le surlendemain, et M. de Castries et M. de Ségur me traitèrent aussi mal qu'ils purent.

Ma nouvelle causa au roi la plus grande joie : je le trouvai chez la reine; il me fit beaucoup de questions, et me dit beaucoup de choses honnêtes. Il me demanda si je comptais retourner en Amérique; je lui répondis qu'oui; il ajouta que je pouvais assurer son armée qu'elle serait parfaitement bien traitée, mieux qu'aucune autre ne l'eût jamais été. M. de Ségur était présent. Je répondis que j'étais prêt à porter les grâces en Amérique dans quinze jours. Je conseillai à M. de Ségur de travailler sur-le-champ avec le roi; il me dit qu'il voulait attendre l'arrivée du comte Guillaume de Deux-Ponts, ne se pressa pas ensuite, finit enfin par travailler avec le roi, et me dit que je partirais pour Brest la semaine suivante. Je demandai à voir l'état des grâces que je portais; il ne le permit pas : je sus par les bureaux que l'armée était horriblement traitée.

Je pouvais d'ailleurs en juger par moi-même. Ce que M. de

Ségur appelait une grande grâce, c'était de m'écrire de la part du roi qu'en considération de mes services en Amérique sa majesté me permettait de conserver à la paix mon régiment, dans le département de la guerre, sous la formation d'un régiment de hussards, et de m'en laisser le commandement toute ma vie; c'était un peu moins que les engagements pris avec moi au commencement de la guerre, puisque je devais avoir en propriété le premier régiment étranger à cheval vacant ou à créer, et moins que je n'avais dans le moment même, puisque j'étais inspecteur de mon corps. Je refusai de porter les grâces; M. de Ségur s'en choqua, et je m'en embarrassai fort peu.

M. de Castries m'avait encore plus maltraité : au lieu de m'envoyer les quatre cents hommes de mon régiment restés à Brest, il les avait destinés à la conquête des forts de Demerary et d'Annamaboo, en Afrique, et les fit laisser pour garnison jusqu'à la paix dans le lieu le plus malsain de l'univers; c'était annoncer bien clairement le projet de m'ôter tous les moyens de servir utilement. M. de Castries, d'ailleurs, n'accorda pas la moindre grâce à mon régiment, pas même aux officiers qui avaient eu les actions les plus brillantes.

Je retrouvai madame de Coigny plus aimable que jamais; elle me marqua de l'intérêt, et il me fut impossible de ne pas céder au penchant irrésistible qui m'entraînait vers elle; je la voyais presque tous les jours, et tous les jours je m'attachais davantage à elle. Je n'avais jamais vu tant d'esprit, tant de grâce, qui ne ressemblaient en rien à l'esprit et aux grâces des autres. Je me disais qu'il n'était pas raisonnable de l'aimer, que cela me rendrait bien malheureux; mais aucun bonheur ne me convenait autant. On me disait sans cesse que madame de Coigny était coquette, qu'elle était légère, qu'elle se moquerait sans pitié de quiconque oserait l'aimer. Je n'en ai jamais été alarmé un instant; sa sensibilité m'avait frappé presque aussitôt que son esprit. Je n'espérais pas lui plaire,

mon cœur une fois connu d'elle ne pouvait manquer d'en être plaint; je gardais mon recret, mais l'idée de mon départ commençait à m'affliger, et il ne lui était pas difficile d'en deviner la cause.

Je rencontrai à Paris madame Robinson, premier attachement du prince de Galles, dont les papiers anglais avaient tant parlé sous le nom de Perdita. Elle était gaie, vive, franche et bon enfant; elle ne parlait pas français; je fus un objet piquant pour elle, un homme qui avait apporté une grande nouvelle, qui revenait de la guerre, qui y retournait sur-le-champ; il avait beaucoup souffert, il souffrait beaucoup encore. Elle crut ne pouvoir trop faire pour lui; j'eus donc Perdita, je ne le cachai pas à madame de Coigny. « Qu'importent mes actions, me disais-je sans cesse, si elle peut lire dans mon « cœur? »

Perdita acheva de me brouiller avec madame de Martainville; je l'avais trouvée brouillée à couteau tiré avec madame Dillon et M. de Guémené; elle avait voulu exiger de moi de cesser de les voir, ce que j'avais refusé net. Nous étions assez froidement ensemble; elle sut que j'avais Perdita : cela augmenta son humeur; elle me dit que je devais choisir, de cesser d'aller chez madame Dillon, ou de cesser d'aller chez elle. Mon choix fut bientôt fait. Madame de Martainville s'en repentit bientôt, et voulut se raccommoder avec moi, mais inutilement.

Perdita partit pour l'Angleterre, et désira si vivement que je l'accompagnasse jusqu'à Calais, que je ne pus la refuser. Le sacrifice était grand, car le jour même je devais dîner chez madame de Gontaud, avec madame de Coigny: j'écrivis à madame de Coigny que je ne dînerais pas avec elle; et je saisis cette occasion bizarre de l'assurer que je l'adorais, et que quoi qu'il en pût arriver je l'adorerais toute ma vie. Il n'y avait pas une autre femme qui pût m'entendre. Madame de Coigny me compromit parfaitement, me crut, et m'écrivit quelques mots

sans répondre à ma déclaration. Sa conduite avec moi fut simple et sensible : elle ne me montra point de colère, parce qu'elle n'en ressentait pas, point de doute sur ma sincérité, parce qu'elle n'en avait point ; elle ne me dit pas qu'elle ne m'aimerait jamais.

Je voyais beaucoup de gens occupés d'elle; quelques-uns étaient redoutables pour moi, je savais tout ce que j'avais de désavantage ; je n'avais plus ni la grâce ni la gaieté de la jeunesse, mais j'avais un cœur qu'elle connaissait, qui ressemblait beaucoup au sien ; et j'espérais de tous deux. Je trouvais à l'aimer sans rien prévoir un bonheur que ne m'avait jamais donné l'amour. Je m'efforçais d'être prudent, patient, circonspect, j'étais prêt à tout sacrifier sans balancer à la crainte de la compromettre ; rien n'était perdu avec cette âme céleste, rien ne lui échappait, tout était senti et par conséquent récompensé ; je n'allais pas chez madame de Coigny, je ne la voyais pas seule ; je pouvais rarement lui dire que je l'aimais, mais je pouvais le lui écrire ; je ne la rencontrais pas sans lui donner un billet, elle le recevait avec intérêt, sans en paraître importunée ; je pouvais être beaucoup plus heureux, mais je ne connaissais personne qui le fût encore autant que moi.

Au dîner de l'hôtel de ville madame de Coigny, parfaitement bien mise, avait une grande plume de héron noir, à droite sur le devant de son habit ; voir cette plume et la désirer fut l'affaire du même instant : j'en attendais du bonheur et du courage : jamais chevalier errant ne désira rien avec plus d'ardeur et de pureté.

M. de Coigny voulut aller en Amérique. Madame de Coigny en fut au désespoir. Je fus aussi pénétré de douleur. Je ne croyais pas que le départ de M. de Coigny pût me coûter tant de peines. Toujours vraie, toujours sensible, madame de Coigny ne me cacha ni ses larmes ni la pitié que je lui inspirais. Elle reconduisit sans en rien dire son mari jusqu'à Rennes : elle se douta bien que cela serait désapprouvé ; elle m'écrivit

en partant un billet qui commençait par ces mots : *Sachez défendre ce que vous savez si bien aimer.* Trop supérieure pour ne pas être enviée, on voulut l'accuser d'exagération, d'affectation, de fausseté même; je la défendis de bonne foi, moi que sa douleur avait rendu si malheureux. Elle revint, et fut contente de ma conduite.

Le hasard m'avait fait rencontrer pendant le courant de l'hiver le duc de Coigny et madame de Châlons. J'avais soupé chez le duc de Coigny; j'allais chez madame de Coigny, je la voyais presque tous les jours chez madame de Guémené, chez madame de Gontaut ou chez elle. Ce bonheur ne dura pas longtemps. M. de Ségur, avec toute la disgrâce dont il était capable, voulait me faire partir trois mois plus tôt que cela n'était nécessaire. Je n'osai insister beaucoup pour attendre la seconde frégate; cela m'eût cependant été très-facile. Tout le monde était révolté de la manière dont les ministres me traitaient.

Madame de Polignac, qui ne me craignait plus et pour qui il était quelquefois embarrassant d'avoir dans la société des personnes auxquelles la reine témoignât de la bienveillance, paraissait désirer de se lier davantage avec moi. On me fit des propositions de rester : on se chargerait de m'en donner les moyens; je les refusai tous. Il était bien tentant de rester pour madame de Coigny, je partis pour elle. Je craignais trop qu'on ne devinât mes véritables raisons, je n'osais même donner celle des couches de madame de Montbazon, pour lesquelles M. et madame de Guémené désiraient fort que je restasse.

Madame de Coigny fut fâchée de mon départ. J'osai croire qu'elle m'aimait. Elle ne me le dit pas cependant, et continua d'être sensible et sévère. Le soir de mon départ, je coupai de ses cheveux ; elle me les redemanda, je les lui rendis sans hésiter. Elle les prit en me regardant; je vis des larmes dans ses yeux, je n'avais pas tout perdu. Elle seule, j'espère, peut se faire une idée de mon désespoir quand il fallut partir ; elle

seule pouvait me faire sentir à quel excès je pouvais être heureux ou malheureux. Je partis ; je n'avais jamais rien fait de si difficile : mon cœur était plein d'amour, de désespoir et de confiance.

J'arrivai à Brest le jour que l'on vit paraître l'escadre anglaise ; cela n'empêcha pas le convoi de l'Inde de sortir le surlendemain et d'être pris dans les ving-quatre heures. J'écrivais toutes les postes à madame de Coigny. Je craignais que toutes mes lettres ne l'ennuyassent. Je faisais ce que je pouvais pour qu'elles ne fussent pas longues. J'y réussissais rarement ; elle me plaignait ; elle m'écrivait souvent, cela est vrai : je vivais de ses lettres. Je n'en ai jamais décacheté une sans une joie, sans une reconnaissance inexprimables. Nous restâmes longtemps à Brest, successivement enfermés par les vents et par les Anglais. Je demandai avec instance cette plume à laquelle j'avais attaché tant d'idées de bonheur. Madame de Coigny me répondit qu'il était impossible de me l'envoyer ; qu'un jour elle m'en dirait les raisons : je fus bien convaincu qu'elle était fâchée de ne pas me la donner ; je ne pouvais cependant me consoler de ne la pas avoir.

Nous partîmes enfin de Brest le 17 mai, par un temps très-douteux et presqu'à vue des Anglais ; nous reçûmes en sortant du goulet un coup de vent horrible ; nous fûmes quatre jours au moment d'être pris, ou en perdition sur la côte. J'avoue que j'aurais été charmé d'être pris : j'aurais revu madame de Coigny ; il n'y avait ni guerre ni gloire qui valût cela. Nous relâchâmes dans la rivière de Nantes, notre frégate étant fort endommagée. Le capitaine de *la Gloire* envoya un courrier à M. de Castries pour lui en rendre compte et pour lui dire qu'il irait se réparer à Lorient dès que les vents le lui permettraient. Nous fûmes à Nantes. J'avais le temps d'aller à Paris ; j'écrivis à madame de Coigny pour lui demander s'il ne serait pas possible que je la visse une demi-heure ; je la priais de me refuser sans balancer, pour peu qu'elle y trouvât le

moindre inconvénient, et de m'adresser poste restante sa réponse à Tours ou à Orléans, où j'irais la chercher; je la suppliais de ne consulter personne : elle suffisait pour disposer de moi, et je désirais qu'elle prît le parti le plus sage, fût-il le plus dur.

Je ne trouvai des lettres ni à Tours ni à Orléans. J'attendis; il y en vint une enfin; elle était de M. de L'isle. Il me mandait que madame de Coigny serait charmée de me voir, mais qu'elle pensait qu'il serait plus sage de ne pas venir à Paris; que cependant elle me laissait le maître. Pas un mot de madame de Coigny; il lui était si facile de me refuser et de me consoler! elle n'avait pas voulu disposer de moi; elle n'avait pas eu la bonté de me dire : *Je ne veux pas*. Elle avait employé un tiers! elle ne m'avait pas écrit! c'était bien plus qu'il n'en fallait pour me déchirer l'âme. J'ai éprouvé de grands malheurs, je n'en ai senti aucun plus vivement que celui-là; ma douleur fut si vive, que pendant dix ou douze jours il me fut impossible de lui écrire.

Je fus à La Rochelle voir M. de Voyer, et je retournai à Lorient joindre ma triste frégate. Madame de Coigny répondit à mes plaintes avec une indulgence, une grâce qui me rassurèrent et me rendirent ma tranquillité : il ne me resta plus que le repentir de l'avoir tourmentée de mes peines. Notre frégate reçut l'ordre d'aller à Rochefort joindre *l'Aigle* pour partir avec elle. J'y retournai par terre. Nous attendîmes M. de la Fayette, que ses affaires politiques retenaient à la cour pendant trois semaines : il manda qu'il ne viendrait pas. M. de la Touche m'offrit sa chambre, que j'acceptai. Nous mîmes à la voile de La Rochelle, le 14 juillet. Dès le lendemain nous eûmes un fort abordage avec la frégate française *la Cérès*; elle nous fit beaucoup de mal et pensa nous en faire bien davantage. La maladie se mit dans notre équipage; tous les jours il nous mourait du monde, et le besoin de rafraîchissements pour nos malades nous obligea de relâcher à Tercère, une des îles

Açores. Je n'ai jamais vu de mœurs plus bizarres et mêler si plaisamment l'amour de Dieu à l'autre.

Après avoir pris des bœufs, des légumes et de l'eau, nous mîmes à la voile. Causant un jour avec M. de Bozon, embarqué aussi sur *l'Aigle*, il me parla de madame de Coigny et de tous ses agréments. Il n'y avait pas de conversation qui pût me plaire davantage : cela ne dura pas longtemps, car il me dit que M. de Chabot en était fort amoureux et qu'il ne doutait pas qu'elle n'eût du goût pour lui. Il était nuit, heureusement; ô mon Dieu!..... je n'y pense pas sans frémir; ma confiance inaltérable en madame de Coigny me soutint : elle n'avait été ni fausse ni barbare. J'eus la force de lui écrire avant d'arriver aux Açores, et ma lettre partit de Tercère par le Portugal. Rien cependant ne pouvait détruire l'impression profonde que ma conversation avec Bozon avait faite sur moi : je devenais tous les jours plus mortellement triste; mes forces succombèrent à la fin, et j'eus une fièvre violente, avec de très-forts redoublements et du délire. Je m'en aperçus; je craignis de me trahir, et je défendis qu'on laissât entrer qui que ce soit dans ma chambre, excepté deux domestiques anglais qui parlaient à peine français.

J'avais raison, car j'étais uniquement occupé de madame de Coigny; et j'avais encore raison, je la nommais sans cesse, je lui écrivais toutes les fois que la fièvre m'en laissait la force; penser à elle était ma seule consolation. J'avais le bonheur d'en sentir toute la force : son idée, ses lettres charmaient mes maux, quoique je souffrisse beaucoup. Je répétais sans cesse : *Ma pensée me soutient, je ne mourrai pas.* Dans mon délire, je parlais de cette plume que j'avais tant désirée.

Il y avait douze jours que j'étais malade, lorsque nous rencontrâmes dans la nuit un vaisseau de 74, avec lequel nous fûmes obligés de nous battre. On défit ma chambre; on me porta sur le pont plus mort que vif. J'avais attaché les lettres de madame de Coigny sur mon cœur, et j'avais exigé que l'on me jetât

dans la mer sans me déshabiller, si j'étais tué ou si je mourais pendant le combat. Je fus pendant trois heures le témoin inutile d'un engagement très-vif. Nous nous battîmes toujours à la portée du pistolet, et nous nous fîmes enfin abandonner du vaisseau anglais, après avoir été vingt fois au moment d'être anéantis. Nous eûmes à notre bord une vingtaine d'hommes tués. Le vaisseau anglais était si maltraité, que nous l'aurions pris facilement si nous n'avions pas aperçu à l'horizon des bâtiments qui faisaient route sur lui. Ce vaisseau était *l'Hector,* vaisseau français de 74 pris sur M. de Grasse par l'amiral Rodney : il coula bas quelques jours après sur le banc de Terre-Neuve, et sauva son équipage avec beaucoup de peine; nous lui avions tué plus de cent cinquante hommes.

Je fus le lendemain plus malade que jamais. Huit jours après notre combat, nous arrivâmes sur les côtes de l'Amérique, à l'ouverture de la Delaware. Nous mouillâmes, et nous envoyâmes un canot à terre pour chercher des pilotes, l'entrée de la Delaware étant difficile et dangereuse. Un coup de vent fit chavirer notre canot, et presque tous ceux qui étaient dedans périrent. Il ne nous vint pas de pilotes ; mais, au point du jour nous aperçûmes une escadre anglaise de sept bâtiments de guerre qui venaient sur nous toutes voiles dehors : nous fûmes forcés d'appareiller et d'entrer dans la rivière sans pilotes. Nous vîmes enfin arriver le canot de *la Gloire*, à qui il n'était pas arrivé d'accident et qui nous ramenait des pilotes. Nous apprîmes par eux que nous étions dans le mauvais chenal, et perdus sans ressources. M. de Latouche s'enfonça encore deux lieues dans le chenal; et, voyant qu'il ne lui restait plus d'espoir, il se détermina à envoyer à terre les paquets de la cour, l'argent et les passagers. M. de Latouche échoua le lendemain, coupa ses mâts, fit tout ce qu'il put pour rendre sa frégate inutile aux Anglais, et fut pris; *la Gloire,* qui tirait moins d'eau, après avoir touché longtemps, passa enfin, et

arriva saine et sauve à Philadelphie. On nous mit à terre à environ une lieue d'aucune habitation, sans avoir emporté une seule chemise.

J'avais encore la fièvre, je pouvais à peine me soutenir, et je n'aurais jamais pu gagner une maison sans un nègre très-fort qui me donna le bras. Dès que nous eûmes mis l'argent en sûreté, je m'acheminai doucement vers Philadelphie. Ma fièvre était devenue lente; je m'évanouissais à chaque instant; les médecins français et américains s'accordèrent pour prononcer que je mourrais avant la fin de l'automne.

Il partit un vaisseau pour l'Europe; j'eus occasion d'écrire à madame de Coigny, cela me fit un bien infini. Les médecins avaient déclaré qu'il était impossible que je pensasse à joindre l'armée, lorsque M. de Rochambeau envoya un de ses aides de camp porter des lettres au chevalier de la Luzerne, et m'écrivit de faire l'impossible pour venir au camp, qu'il avait des choses de la plus grande importance à me communiquer. Je me décidai sans consulter personne; je montai à cheval, et partis pour le camp: autant valait mourir en chemin que dans Philadelphie. La route me fit du bien. J'étais déjà beaucoup mieux quand j'arrivai au quartier général.

M. de Rochambeau me vit arriver avec plaisir; il me dit que la plus grande partie de son armée allait s'embarquer à Boston, qu'il laissait quelques troupes en Amérique, et que lui de sa personne retournerait en France et qu'il me donnerait le commandement de ses troupes. L'armée décampa dix ou douze jours après. Je repassai la rivière du Nord, et fus prendre mes quartiers d'hiver dans le comté de la Delaware. Ma santé se rétablit; je ne désirais plus que des lettres, et nous n'en recevions pas.

La frégate *la Danaé* revint enfin : j'appris par elle bien des malheurs; elle ne m'apporta pas la consolation que j'espérais, pas un mot de madame de Coigny; M. de Voyer était mort,

j'avais perdu madame Dillon. Il ne restait rien dans le monde à mon malheureux ami : sa maîtresse, son honneur, sa fortune, celle de ses enfants, celle de beaucoup d'autres, il avait tout perdu à la fois; peut-être je n'avais plus rien moi-même : ce fut ce qui m'inquiéta le moins. Je fus au moment de tout quitter pour aller joindre l'infortuné M. de Guémené, en quelque lieu qu'il fût; des considérations trop longues à expliquer ici me retinrent.

Point de lettres de M. ni de madame de Guémené, point de mes gens d'affaires, pas le moindre détail sur l'affreuse nouvelle, la crainte que madame de Coigny ne fût malade; elle m'avait écrit ou il lui avait été impossible d'écrire; je n'ai pas à me reprocher de l'avoir un moment soupçonnée de négligence. Lorsqu'elle seule me restait, sûr de son cœur comme du mien, je me disais à chaque instant : *Elle peut ne pas m'aimer, elle ne peut pas ne pas vouloir me consoler.* Hélas! à deux mille lieues d'elle, existait-elle encore! Mes idées et mes craintes variaient à chaque instant; je me tourmentais et je me rassurais. Tout le monde n'était pas sans pitié; je n'avais point de confident, mais madame de Montbazon, mais M. de L'isle savaient que madame de Coigny m'était bien chère; ils m'auraient donné de ses nouvelles dans tous les ports : une méprise du jour, l'oubli d'un domestique, l'inexactitude de la poste m'avaient sans doute empêché de recevoir mes lettres; je n'en avais pas de plusieurs personnes qui m'écrivaient habituellement; je ne les croyais pourtant pas malades, je pouvais donc espérer que madame de Coigny ne l'était pas.

Telle était ma cruelle situation quand M. de Rochambeau partit pour la France. J'écrivis à madame de Coigny; j'étais sûr qu'elle n'accablerait pas mon malheureux ami, je lui demandai à genoux de lui marquer un peu d'intérêt, il y serait si sensible! J'écrivis à M. de Guémené qu'il avait encore un ami dont il pouvait entièrement disposer.

Le tumulte de Philadelphie m'était devenu insupportable, je voulus m'en tirer. Un voyage à Rhode-Island réunissait les avantages de me rapprocher des lettres qui arriveraient probablement dans le nord, et de revoir cette charmante famille qui m'aimait si tendrement. Je partis donc, malgré la rigueur de la saison. On eut à Newport une joie inexprimable de me revoir : je n'y vis personne; j'y menai une vie douce et tranquille, et l'on y eut grand soin de moi.

Pendant que j'étais à Newport, vers le milieu du mois de mars, le paquedot américain *le Washington* arriva de France à Philadelphie. Le baron de Foks, mon aide de camp, m'apporta mes lettres à Newport : il y en avait deux de madame de Coigny, une de Spa, du 26 juillet 1781, et un autre du 18 octobre de la même année. Je pleurais sincèrement madame Dillon et M. de Voyer; mais madame de Coigny vivait et m'écrivait; j'aurais pu la perdre, et je ne l'avais pas perdue! Je ressentis un mouvement de joie aussi vif que l'avait été ma douleur : quelles lettres! avec quelle simplicité touchante elles peignaient son âme. Elle n'aimait point M. de Chabot; elle me plaignait de l'avoir cru. Tous les éclaircissements qui pouvaient me rendre ma tranquillité, elle me les offrait avec tant de grâce! Un mot suffisait pour me rassurer; elle avait déjà fait ce que je lui demandais avec tant d'instances : elle plaignait M. de Guémené, elle ne l'accablait pas; elle ne me disait pas qu'elle m'aimait, mais elle me disait qu'elle comptait tant sur mes sentiments pour elle, qu'elle me faisait presque autant de plaisir.

Les lettres venues par *le Washington* disaient la paix plus éloignée que jamais. Huit jours après, j'appris par New-York qu'elle était faite. Je quittai Newport : ce ne fut pas sans regrets et sans attendrissement. Je passai quelques jours chez le général Washington, et je retournai à Philadelphie. La frégate *l'Active* m'y apporta l'ordre de ramener en France les restes de l'armée française. Je reçus en même temps une lettre de

madame de Coigny, du 22 septembre 1782 : il était dit que toutes les lettres que je recevrais d'elle seraient de cinq mois de date. Je ne perdis pas de temps pour faire embarquer les troupes; et le 11 mars 1783 nous appareillâmes de Wilmington pour la France.

FIN.

SOUVENIRS

DU COMTE

ALEXANDRE DE TILLY.

COURT AVANT-PROPOS.

Comparer comme dans la Bruyère l'homme de la ville à l'homme de cour, une faible copie d'un grand maître au tableau original, une doublure médiocre au talent d'un premier rôle, un élégant de province à l'habitué du boulevard des Italiens, c'est indiquer, sous quelques rapports, la distance qui, dans le même ordre de penchants, de travers et de désordre, sépare M. de Tilly de M. le duc de Lauzun. L'étude d'une époque veut qu'on en agisse ainsi : n'en connaîtrait-on pas qu'imparfaitement les mœurs, si l'on ne constatait ce qu'elles subissent de modifications, pour le même temps, aux différents degrés de la société? A qui veut, en visitant un palais, s'en faire une idée juste, il importerait d'en voir les bâtiments d'habitation après les appartements d'apparat.

M. de Tilly ne gagnera pas personnellement à cet attentif examen; mais le lecteur, l'historien, le moraliste y gagneront certainement : il y a, dans ce qui suit, tel chapitre curieux et vrai que je me dispense d'indiquer, et dont les révélations ne se trouveraient nulle autre part, à moins qu'on ne descendît aux *Contemporaines* de Restif de la Bretonne.

Qu'eût-il fallu pour éviter à M. de Tilly d'encourir ce rapprochement? il eût fallu qu'il ne subît point l'influence dan-

gereuse des classes plus élevées que la sienne; la contagion de l'exemple l'a perdu. Ce n'est pas à beaucoup près que M. de Tilly ne pût tirer vanité de sa naissance et de sa condition; il va donner lui-même des détails sur sa famille, et n'en donnera que trop sur sa vie. Reçu page de la reine à quinze ans, il ne sortit des pages que pour entrer avec un brevet d'officier dans les dragons de Noailles. Qu'on joigne à ce brevet la bienveillance de la reine, qu'intéressaient le nom du jeune officier et quelques essais littéraires, abandonnés sur de sages avis, et, pour tout autre plus réservé dans son ambition, plus exact dans son service, plus ménagé de ses revenus, une carrière honorable était dès ce moment assurée. Mais le comte chercha les aventures brillantes, quitta l'état militaire pour la galanterie quand les mœurs du siècle lui permettaient assurément d'associer l'une à l'autre, et se livra bientôt à des prodigalités hors de toutes proportions avec sa fortune. Comment pourvoir à ces dépenses? il emprunte ou prend à crédit : ses dettes le conduisent, on le verra malheureusement, à des transactions que condamnait la délicatesse, et qui le privent des bontés de la reine. Elle lui interdit sa présence : ce qui le condamne plus que tout le reste, c'est que depuis il nourrit contre elle, de son aveu, des pensées hostiles qui n'ont fait et ne pouvaient faire tort qu'à lui.

Par quelles raisons donc rendre au jour les mémoires de cet ingrat protégé, de ce prodigue imprévoyant, de ce séducteur d'assez mauvais ton? c'est que jeune, il a vu la cour et les ministres; qu'il a vécu plus tard auprès des généraux dont il fait des croquis piquants; que ses goûts littéraires le mettent en rapport avec Rivarol, Chamfort

et Champcenetz ; que ses opinions sur les événements de 89 furent invariablement contraires à l'émigration, qui privait le trône de ses défenseurs naturels ; qu'avec le vicomte de Ségur, il concourut au très-spirituel recueil intitulé *les Actes des Apôtres ;* qu'il demanda toujours des mesures énergiques quand elles offraient encore des chances de salut ; et qu'en juillet 1792, il adressa les plus courageux et par cela même les plus sages conseils à l'infortuné prince que menaçait le 10 août ; qu'enfin, avant de quitter Paris en 92, il connut, précisément à cause de ses déréglements, deux femmes dont la vie et la mort ont vivement alors et depuis ému l'opinion, Mme et Mlle de Sainte-Amaranthe.

Les dernières années de Tilly ne furent pas, il s'en faut, exemptes de blâme. Ses ressources après l'époque à laquelle s'arrêtent les *Mémoires écrits de sa main* trahissent trop de calculs intéressés. — Le dernier margrave d'Anspach, Christian-Frédéric-Charles-Alexandre, né en 1736 et parvenu à la souveraineté en 1769, vivait en 1792 à Londres. Il y avait épousé (on ne trouvera pas ces détails dans les Mémoires) Élisabeth Barkely, veuve de Lord Craven. Tilly avait fui les huissiers autant que la terreur en Angleterre.

On l'y vit bientôt fort occupé de la margrave. Quelles causes attribuer à leur union? Les sens ? j'en ai peur du côté de la margrave ; la nécessité? j'en ai plus peur encore du côté du comte : comment s'étonner de les voir l'un et l'autre tomber si bas quand on sait que, dans le parc même de la margrave, devant témoins, il osait lui donner des coups de cravache... Il quitte tout à coup Londres pour Hambourg ; il y retrouve Rivarol ; on croit

qu'il va s'y fixer près de lui : point du tout. Il est en 1797 en Amérique, à Philadelphie. Qu'y fait-il? hélas! comme ailleurs, d'assez mauvaises actions. Admis dans une famille estimable et fort riche, il se fait aimer d'une jeune fille, l'épouse au grand regret de ses parents, puis s'en sépare en vendant à deniers comptants la liberté qu'il rend à sa femme. De retour en Angleterre en 1799, on voit traces de son passage à Hambourg, puis d'un séjour prolongé à Berlin, où il a d'inexplicables succès dans le monde et même à la cour. Il se lie avec la célèbre Mme Krudner, se brouille avec Rivarol, voit un moment le prince de Ligne aux eaux de Tœpliz, et devient, à son retour à Berlin, le héros d'une tragique aventure (1). Ses premiers éditeurs ont dit qu'*à partir de ce funeste événement le malheur sembla s'attacher à sa vie.* C'est un peu trop poétiser les expressions. Ses malheurs furent causés par son inconduite et l'absence de tous sentiments honorables. En 1808 il fut admis à rentrer en France. Il fuyait la Prusse pour échapper à ses créanciers; il en eut bientôt d'aussi nombreux à Paris, et le temps n'était plus où des dettes y donnaient de l'éclat aux déréglements d'un gentilhomme. A Bruxelles, qui lui servit de refuge, « sa détresse le rejeta dans le jeu, et cette funeste pas-« sion l'ayant porté à commettre une action dont il ne « put supporter l'idée, il se donna la mort le 16 décem-« bre 1816. »

En 1805 il avait communiqué ses mémoires manuscrits au prince de Ligne, qui l'encouragea beaucoup à les publier. « Votre recueil, que j'ai lu avec tant de plaisir, lui écrivait-

(1) Une dame de Berlin se noya, par amour pour lui, dans la Sprée.

« il, est fait pour tous les temps, pour tous les pays, et « n'a pas besoin d'indulgence. » Le prince en montre ici beaucoup trop : le caractère, la vie, la fin de l'écrivain sont de nature à provoquer une plus juste sévérité ; mais comme à l'époque où parurent ses mémoires, sous la Restauration, en présence des contemporains de Tilly, nul n'a réclamé, on doit en conclure que s'il s'y trouve des particularités fort étranges, elles ne font après tout que compléter, dans un étage un peu bas l'histoire exacte des mœurs de son temps.

F[s] Barrière.

[illegible]

SOUVENIRS

DU COMTE

ALEXANDRE DE TILLY.

Je suis né en 1764, dans une ville de province célèbre par la beauté de ses bougies, renommées dans toute la France; ajoutons que les gastronomes estiment singulièrement ses poulardes, et on saura que je suis né au Mans, ancienne capitale de la province du Maine. Ma famille est une des plus anciennes de la Normandie, qu'elle a puissamment contribué à mettre sous l'obéissance de nos rois. Mon grand-père, après avoir servi l'État, s'était retiré de bonne heure dans une terre où il s'occupait de l'économie rurale et du soin d'élever sa famille, assez nombreuse. Sa fortune était médiocre, étant né cadet et d'ailleurs ayant épousé une personne de qualité(1)qui ne lui avait apporté en dot qu'une belle figure. C'était un homme de la plus stricte vertu, un de ces vénérables preux des beaux temps de la chevalerie. Je ne l'ai connu que dans un âge fort avancé; j'étais alors bien jeune, et je me sais bon gré de n'avoir jamais pu oublier cette figure patriarcale, emblème d'une

(1) Mademoiselle Guéroult de Boisclairaux, fille de M. de Guéroult de Saint-Loup.

conscience pure, et cette gaieté sereine et intarissable, suite d'une vie écoulée tout entière aux sentiers de l'honneur.

Mon père entra de bonne heure au service, ainsi que ses deux frères, qui coururent cette carrière jusqu'au bout, pendant que lui la quitta presque à son entrée. Livré à toutes les dissipations, il eut pourtant le bon esprit, en parcourant la province du Maine, d'apprécier les charmes, les vertus et la fortune de ma mère; il la demanda et l'obtint facilement de ses parents, qui tenaient un rang distingué dans leur province, quoique d'une famille assez moderne. Elle avait un frère qui servait dans les mousquetaires, et qui, appelé à une fortune considérable pour ces temps-là, avait pris à peu près l'engagement de ne se marier jamais : il est certain qu'il l'aurait tenu, si, vingt ans après, je ne l'eusse, pour ainsi dire, porté moi-même à changer de résolution par une violence extrêmement condamnable.

Douée de la figure la plus intéressante, du caractère le plus noble et d'un esprit orné (c'est ce que m'ont appris tous ceux qui l'ont connue), ma mère ne vit pas longtemps briller les flambeaux de l'hymen; ils se changèrent, avant une année, en lampes funéraires, qui éclairèrent le cercueil où la précipita ma naissance : sa mort paya ma vie, cette vie orageuse que le destin a condamnée depuis à quelques plaisirs passagers, à des peines durables, à des agitations prolongées, aux vicissitudes de la fortune et à l'injustice de l'exil.

Roseau faible, je restai entre les mains de madame *de Coigny*, mon aïeule maternelle, femme d'un esprit supérieur, si ses clartés naturelles et acquises n'avaient pas été obscurcies par une dévotion de province que j'appellerai du bigotisme. Je me souviens qu'elle nommait *Corneille* et *Racine* des empoisonneurs d'âmes; le premier, disait-elle, est un déclamateur profane, et le second, un enchanteur suscité par le démon, mais la grâce en triompha, et il mourut sous le cilice. « Pour M. *de* « *Voltaire*, ajoutait-elle, mon fils, préférez la mort à ses ou-

« vrages. » Elle ne négligea rien pour mon éducation, mais comme elle me gâtait, elle m'éleva fort mal.

J'avais treize ans, j'achevais mes études, lorsqu'un de mes oncles obtint pour moi une place de page chez la reine. On m'arracha à la retraite studieuse qui faisait mon bonheur, et je fus conduit chez ma grand'mère paternelle, qui, jalouse de mon autre aïeule, voulait aussi me garder chez elle, et, à son tour, m'y gâter tout à son aise, avant mon départ pour *Versailles*.

Dans ce doux loisir, je fus subitement épris d'une paysanne fraîche et discrète, encore plus novice que moi. Bientôt en rapport de sympathie, le mystère guida nos premières amours.

Mais que l'amour se trahit facilement! Nos rendez-vous furent découverts; leur mystère était celui des prairies écartées; leur ombre, celle des bois : le ciel et la nature y étaient toujours présents. Un témoin vit ce que nous voulions cacher aux hommes; il parla, on me renvoya au collége : ce fut à celui d'*Alençon*.

Le lecteur sera satisfait cette fois; dans un récit plus pressé, je n'ai rien dit de trop; me voici dans mon nouveau collége pour six mois, époque fixée pour me rendre à *Versailles*. Je repris mes études avec ferveur; l'image de *Suzette* ne me poursuivit point. Une tante, dont les bontés sont ineffaçablement gravées dans mon cœur, vint me voir; elle me fit un sermon très-pathétique sur le danger des liaisons d'un certain genre, et sur l'opprobre qui s'attache aux séducteurs; elle ne me persuada pas trop, mais j'eus l'air convaincu, et ne retombai pas dans ma faute : c'était autant qu'il en fallait.

Quelque temps après, on me fit un beau trousseau; on m'engagea à me mettre aux pieds d'un prêtre, à lui raconter

toutes mes jeunes fredaines, toutes les pensées que je n'étais pas sûr d'avoir eues, et à me purifier à la table sacrée des souillures dont j'étais taché. Je ne me repens point de l'avoir fait; je ne sais si des pratiques religieuses, quelles qu'elles soient, peuvent honorer celui qui est au-dessus de nos hommages, mais elles ne peuvent que l'intéresser à notre faiblesse, qui cherche à s'appuyer sur les colonnes intermédiaires de son trône, et à communiquer avec sa puissante immensité.

Calme dans mes passions les plus intimes, reposé dans ma santé, timide à l'excès, un peu savant, je suis en chemin pour *Versailles*. Le marquis *de V****, mon parent, qui va voir son fils élevé aussi page de la reine, m'a conduit à sa voiture, et nous voilà emportés vers la capitale de la France, où depuis se sont pesés les destins du monde.

A force de me vanter Versailles et sa pompe, la richesse variée et pittoresque de ses environs, la magnificence du palais, de son parc, de ses jardins, de ses statues, l'éclat et la splendeur qui environnaient le trône de nos rois, on m'avait fait rêver des impossibilités et croire à des créations qu'il n'est donné à l'homme ni de contempler ni d'atteindre.

Ce qui me frappa le plus à Versailles, et à l'instant, fut la distance incommensurable qu'il y avait d'un homme à un autre, et la souplesse de l'insolence subitement métamorphosée en soumission : l'empressement, la politesse, la mobilité des physionomies, l'uniformité des attitudes, et les alternatives d'un froid concerté et d'une chaleur factice.

Voilà ce que n'apprenaient point les livres, et ce qu'on n'avait point dit à un enfant de quatorze ans.

La présence du roi ne m'intimida point; sa figure ne me tenait pas ce que je m'en étais promis : elle était simple et

bonne, je l'aurais désirée caractérisée et majestueuse; ses regards étaient ceux d'un père qui fixe ses enfants; j'aurais voulu qu'on pût y lire : « Et, s'il le fallait, je saurais vouloir, commander et punir. » Hélas! nous le savons tous aujourd'hui, une juste sévérité dans un roi est une vertu cardinale, une vertu conservatrice de la puissance.

La reine était alors dans tout son éclat. Bien que cet ouvrage ne soit pas consacré à la politique, je n'en éviterai pas les questions, quand elles se présenteront naturellement; mais je n'irai pas au-devant d'elles; d'ailleurs je ne veux point anticiper. Je parlerai de la reine quand ce qui m'est personnel en amènera l'occasion; je n'en parlerai pas comme les autres; je dirai ce que j'en ai vu moi-même et ce que j'en ai recueilli par des autorités irrécusables.

Marie-Antoinette d'Autriche, reine de France, traitait avec une bonté particulière tout ce qui lui était attaché; elle était adorée de son service intérieur : c'était même là qu'étaient les puissances qui la gouvernaient, sans projet et sans plan, car elle ne s'en était fait aucun, que de s'affranchir des coutumes et de la gêne de son rang, dont elle avait toute la dignité et le maintien quand elle le voulait; mais elle voulait plus souvent ne pas l'avoir.

J'ai beaucoup entendu parler de la beauté de cette princesse, et j'avoue que je n'ai jamais absolument partagé cette opinion : mais elle avait ce qui vaut mieux sur le trône que la beauté parfaite, la figure d'une reine de France, même dans les instants où elle cherchait le plus à ne paraître qu'une jolie femme. Elle avait des yeux qui n'étaient pas beaux, mais qui prenaient tous les caractères: la bienveillance ou l'aversion se peignait dans ce regard plus singulièrement que je ne l'ai rencontré ailleurs : je ne suis pas bien sûr que son nez fût celui de son visage. Sa bouche était décidément désagréable; cette lèvre épaisse, avancée, et quelquefois tombante, a été citée comme donnant à sa physionomie un signe noble et distinctif;

elle n'eût pu servir qu'à peindre la colère et l'indignation, et ce n'est pas là l'expression habituelle de la beauté : sa peau était admirable, ses épaules et son cou l'étaient aussi ; la poitrine un peu trop pleine, et la taille eût pu être plus élégante : je n'ai plus revu d'aussi beaux bras et d'aussi belles mains. Elle avait deux espèces de démarche, l'une ferme, un peu pressée, et toujours noble, l'autre plus molle et plus balancée, je dirais presque caressante, mais n'inspirant pourtant pas l'oubli du respect. On n'a jamais fait la révérence avec tant de grâce, saluant dix personnes en se ployant une seule fois, et donnant, de la tête et du regard, à chacun ce qui lui revenait......... En un mot, si je ne me trompe, comme on offre une chaise aux autres femmes, on aurait *presque* toujours voulu lui approcher son trône.

Quant aux traits distinctifs de son caractère, dont, je le répète, je ne veux pas m'occuper de suite, j'en citerai seulement deux, parce qu'ils sont très-prononcés et qu'ils se retrouvent sans cesse dans l'habitude de sa vie privée et publique : ils sont d'ailleurs la source de ses erreurs et de ses infortunes sans mesure et sans exemple chez les nations civilisées : je veux parler de son dégoût pour les formes environnantes de la royauté, plus nécessaires en France qu'en aucun lieu que je connaisse, et de son incurable prévention (quoi que, en général, elle fût d'un naturel incertain et hésitant) pour ou contre ceux qui étaient signalés à ses bontés ou à sa haine, ou qu'elle-même y avait souvent désignés sans réflexion.

Elle me traita, à mon arrivée, comme tous les jeunes gens qui composaient ses pages, qu'elle comblait de bontés, en leur montrant une bienveillance pleine de dignité, mais qu'on pouvait aussi appeler maternelle, en ce qu'elle y joignait une politesse digne et affectueuse qui la rendait, s'il est possible, plus respectable, en la faisant encore plus aimer.

La première année s'écoula sans rien de remarquable. J'observais et je cherchais à donner un ensemble à mes réflexions, pour me guider un jour. Mais un fonds d'étourderie inépuisable dans la pratique nuisait aux succès que me promettait la théorie. Avec des maîtres de tout genre, je faisais des progrès assez médiocres, parce que je ne me livrais à rien avec attrait. On avait pris mon caractère à contre-sens; il était écrasé sous l'imbécile médiocrité d'un gouverneur qui, je ne sais comment, avait eu la croix de Saint-Louis à vingt-deux ans. Il en parlait sans cesse, et ne justifiait jamais ceux qui la lui avaient donnée. Les traitements du noviciat de cette première année étaient aussi en opposition formelle avec toutes mes notions de justice, et m'inspiraient de l'aversion pour une école qui avait, à mon avis, plus d'inconvénients que d'avantages. J'appris comme tout le monde à monter à cheval, à danser, et à faire des armes, mais je n'arrivai pas même à la médiocrité dans les mathématiques et dans le dessin. Je n'ai jamais su que le nom de mon maître de langue allemande, et je me souviens qu'au bout de trois ans, il m'enseignait encore que ce nom était Guérault de Palmfeld; j'en étais à l'appeler encore M. Gérau. Mais, en revanche, j'achevai seul d'apprendre parfaitement le latin, ainsi que le mécanisme de la versification française, pour laquelle j'avais alors un irrésistible penchant, quoique depuis j'aie fait sans attrait beaucoup de vers, et que je n'en puisse plus lire que d'excellents, et tout au plus cent de suite.

Deux ou trois fautes de jeunesse me valurent, la seconde année, des châtiments et surtout une réputation que je ne méritais pas. On me condamnait sans m'entendre. La reine elle-même devait ajouter foi aux calomnies répandues contre moi.

Quelques mois s'écoulèrent dans cet état de réprobation. Ce qui m'affligeait le plus, était de lire dans les regards de la reine toute la défaveur de ses préjugés, quand mon service m'en approchait. Enfin, il se présenta une occasion assez singulière de reconquérir une partie de son opinion, et je m'en saisis.

J'avais griffonné trois actes en vers, d'après un conte de Marmontel. *Laurette* ou *la Vertu couronnée par l'Amour*, était le titre de ma pièce. Je l'avais lue dans un fauteuil, avec un verre d'eau sucrée, entre quatre bougies, à l'aréopage dramatique de Versailles. La pièce avait été reçue, et l'auteur comblé d'éloges. J'allais ressusciter, disaient ces dames et ces messieurs, la muse de la comédie, tombée en faiblesse depuis Piron et Gresset. Un homme qui avait l'esprit paralysé d'un côté, mais qui n'en manquait pas absolument, le prince d'Hénin, présent à la lecture, avait trouvé ma pièce *ravissante*, les portraits *du meilleur ton*, et prononçait que j'étais un jeune homme de *la plus grande espérance* : « On est revenu, « ajoutait-il, de ces préjugés absurdes et gothiques sur la cul- « ture des lettres ; il n'y a que les sots sans talent qui les diffa- « ment dans leur impuissance, et qui croient que pour être bien « noble, il faut être bien ignorant et bien imbécile. Continuez, « Monsieur, continuez ; entrez sans restriction dans la carrière « que vous êtes si visiblement appelé à parcourir. François Ier « faisait des vers ; quant à moi, j'écrirais demain une comé- « die, si j'en avais le talent, et, si l'on me mettait un peu « en colère, je la jouerais. » Ce pauvre seigneur disait à moitié vrai, mais on voit qu'il avait un mauvais esprit qui ne savait pas s'arrêter. Il a représenté depuis, dans une grande tragédie, où le dénouement était toujours amené par la hache révolutionnaire, sous laquelle il a péri, sans savoir au juste à quel parti il avait appartenu et quelles opinions il avait professées. Parfois sa conversation était celle d'un homme de mérite ; mais il finissait par s'y glisser toutes les erreurs d'un jugement faux, encore vicié par une fausse philosophie. Le prince d'Hénin avait une grande naissance, et il plaçait tout son orgueil, toute son aptitude à faire sans cesse ce qui y était le plus opposé ; il possédait complétement cette philanthropie niaise qui fait aimer tout le monde, parce qu'on ne se soucie de personne. Toutefois il a dit et fait des choses qui prouvaient

de l'énergie et de la dignité. A l'appui de mon assertion, je citerai quelques mots de lui. Traité un jour légèrement par M. le comte d'Artois, dont il était capitaine des gardes : « Monseigneur, dit-il, veuillez vous ressouvenir que si j'ai « l'honneur de vous servir, vous avez celui de l'être par « moi(1). »

Ce prince, un autre jour, le plaisantant un peu vivement, le poussait par la tête : « Ma tête est ici, Monseigneur, pour « répondre de la vôtre, mais non pas pour vous servir de « jouet. »

En opposition au sentiment de la reine, il s'était prononcé à Fontainebleau en faveur de je ne sais qu'elle pièce qui tomba à plat. « Eh bien ! M. d'Hénin, *votre* pièce est tombée.

« — Oui, Madame, à la cour : c'est pour cela qu'elle réussira « à Paris. »

Ce dernier mot, je l'ai entendu : les deux autres je les tiens, de lui ; et ce vice si bas, le mensonge, il ne l'avait pas. En passant sa vie, malgré une charge à la cour, avec tous les bateleurs, tous les intrigants, toutes les courtisanes de son temps, dont il était le patron, il n'avait pas, ce qu'il y a de plaisant, l'excuse physique de sa vie immorale : non-seulement il

(1) On comprendra cette réponse pleine de sentiment d'orgueil, quand on saura que le prince d'Hénin faisait remonter son origine aux comtes d'Alsace, une des maisons les plus anciennes de l'Europe, et qui, sous ce rapport, se regardait comme l'égale de celle des Bourbons. Elle avait une tige commune avec la maison de Hapsbourg, qui remonte à Ethicon, duc d'Alsace au huitième siècle, et d'où descend Guérard, qui fut duc de la haute Lorraine en 1048. Simon l'aîné des petits-fils de Guérard, continua la maison des ducs de Lorraine, qui occupe aujourd'hui le trône impérial d'Autriche. Le cadet hérita par sa mère des comtes de Flandre et d'Artois. Son fils Philippe fut la tige des deux branches des princes de Chimay-d'Hénin. Le prince d'Hénin dont il est ici question, fut condamné à mort révolutionnairement en 1794. Son frère aîné, le prince de Chimay, décéda à Paris en 1802, sans héritiers; de sorte que cette maison est éteinte. La principauté de Chimay est passée par mariage à la famille de Caraman qui en a conservé le titre.

était dépourvu de la force qui eût pu lui servir d'excuse, mais il avait toutes les faiblesses qui le condamnaient sans retour.

Voilà une longue dissertation sur M. d'Hénin, à propos d'un drame... Je ne sais en vérité pourquoi,... ou plutôt je le sais· c'est ce que je n'ai jamais rencontré un caractère aussi remarquable, qui m'ait autant frappé par ce mélange de raison et de folie, de dignité et de prostitution, de bon sens et d'absurdité.

La reine entendit parler de ma comédie : elle eut le désir de la lire. M. de Campan, secrétaire de son cabinet, qui avait toute l'importance d'un subalterne gâté, mais qui valait mieux que ses airs, fut chargé de me demander mon manuscrit. Il eut l'honnêteté de m'avertir du jour où la reine en avait fini la lecture. Je montai au château ; elle me fit l'honneur de me dire : « M. de Tilly, voici qui vous appartient, je vous de-
« mande, je vous ordonne, s'il le faut, de ne pas faire jouer
« cette comédie.

Et comme je cherchais ma réponse, elle ajouta :

« Comment avec du goût pour la poésie, et tant de facilité
« à exprimer des sentiments vertueux, est-on accusé d'une si
« mauvaise conduite ? »

Pénétré de douleur, je ne pus d'abord m'exprimer que par des larmes ; mais, me remettant, je dépeignis avec rapidité à la reine, en termes généraux et mesurés, le malheur de ma situation, les calomnies d'un sot, la vraisemblance qui les avait propagées, et j'osai lui demander, d'une voix un peu plus ferme, si à mon âge il y avait des crimes irrémissibles quand ils n'attaquaient pas l'honneur ?

« Vous avez raison, dit-elle en me fixant, et je crois M. de

« Pedrauville(1) un homme bien médiocre! oublions tout cela;
« conduisez-vous bien, et vous me trouverez toujours. »

Elle me congédia avec une grâce parfaite, en ajoutant quelques assurances du retour de ses bontés, qu'effectivement j'ai conservées jusqu'à une autre circonstance, dans laquelle, longtemps après, elle fut très-certainement influencée par cet ancien souvenir.

Arrêté dès les premiers pas dans la carrière théâtrale, je fus bien vite consolé : il n'est guère d'impression durable à cet âge. Cependant, je pris la liberté de demander à la reine, quelque temps après, si elle persistait dans l'ordre qu'elle m'avait donné?

« Certainement, et cela vous étonne?

« — Oui, Madame; y a-t-il du mal à faire représenter...

« — Du mal, non : mais cela ne convient pas... Il ne faut
« pas qu'un gentilhomme, et à votre âge, se donne en spec-
« tacle.

« — Mais la reine sait que M. le cardinal de Bernis, M. de
« Boufflers, M. de Guibert même, qui enfin est un homme
« du monde, et colonel comme un autre, ont écrit, ont im-
« primé...

« — Vous m'obligerez de n'y plus penser. »

J'y pensai, mais je me tus.

Quatre ans après, *Laurette* a été brûlée par la méprise d'un valet de chambre qui voulait allumer une bougie : j'ai vu ses cendres et ne leur ai point donné de larmes.

Ainsi s'écoulaient ces journées qui laissent des traces si profondes et qui s'envolent d'une course si rapide.

Ma jeunesse allait être mise à une autre épreuve, où la raison et l'honneur l'emportèrent sur l'instinct.

M. de N... allait sortir des pages pour entrer dans un régiment de cavalerie; il était plus âgé et beaucoup plus formé

(1) Le gouverneur de ses pages.

que moi. Il soutenait, autant que je puis me le rappeler, que mademoiselle Allard était une actrice tragique fort imposante, et mademoiselle Arnould une danseuse remarquable par son agilité. La bévue n'était pas de nature à être réfutée sérieusement; mais nous nous emportâmes de part et d'autre avec excès, et il fut décidé que les choses avaient été poussées à un point

Où l'honneur outragé devait verser du sang.

Nous nous battîmes avec assez d'acharnement; il me donna un coup d'épée au haut de la poitrine, pour lequel je fus saigné deux fois : il en fut quitte, lui, pour une légère égratignure à la gorge. La reine, en cette affaire, se prononça positivement en ma faveur, surtout à cause de la disproportion de l'âge et des forces. Avant d'en venir à ce léger combat, j'en avais eu un autre à soutenir avec moi-même, car la nature, je crois, ne m'avait pas fait brave : je la domptai; et, depuis ce jour, je me trouvais dans les rangs des braves.

Cet aveu n'est pas embarrassant à faire, mais il est peut-être assez piquant dans un homme qui a eu depuis le malheur d'avoir plusieurs duels très-sérieux, où je crois m'être conduit avec autant d'honneur que de fermeté. Aujourd'hui je mets si peu de prix à la vie, que je ne trouverais plus aucun mérite à la compromettre.

La reine, le jour où j'avais eu l'honneur de lui être présenté, m'avait en quelque sorte ordonné de rester à Versailles. C'était sur cela que je me fondais pour résister aux insinuations de mon départ. Effectivement elle avait eu la bonté de me dire :

« Nous ne nous séparons point, puisque vous continuez, « quelque temps au moins, à vivre ici sous mes yeux. Vous « ferez, si vous m'en croyez, peu de voyages à Paris ; il ne « tiendra pas à moi que vous n'ayez ici tout l'agrément que « vous pouvez y souhaiter. Conduisez-vous comme vous le « devez, et vous trouverez en moi de l'appui. Soyez *vêtu* plus « simplement : depuis quelques jours, voilà déjà deux *habits* « *brodés;* votre fortune, quoique honnête, ne vous suffira « pas, si vos goûts l'excèdent. Pourquoi cette coiffure et ces « crochets ? allez-vous jouer la comédie ? La simplicité ne fait « pas qu'on vous remarque, mais elle fait qu'on vous estime. »

Ce discours ne s'est point effacé de mon souvenir : on le croira aisément. Une bonté maternelle dans la plus grande reine du monde, une raison digne du plus noble caractère, y sont trop remarquables pour que je l'aie oublié; et si ces paroles m'avaient inspiré quelque enthousiasme, si je les avais répétées, en faisant honneur à cette princesse et à moi-même, je n'aurais pas été ridicule comme madame de Sévigné disant au comte de Bussy-Rabutin : « Il faut convenir, mon cousin, « que nous avons le plus grand roi du monde! » parce que Louis XIV avait dansé un menuet avec elle.

Il ne m'appartient pas de fixer quelle étendue d'esprit avait la reine, ou le degré qu'elle en a mis dans ses actions ; mais toutes les fois que j'ai eu l'honneur de l'approcher et de l'entendre, j'ai observé dans ses paroles une justesse, une mesure digne des meilleurs esprits.

Ce temps est l'époque de ma connaissance avec un homme de lettres qui n'a pas peu contribué à m'en donner le goût, et que son siècle a jugé avec une rigueur dont un autre le vengera. Je veux parler ici de M. Dorat, à qui il n'a manqué

pour s'asseoir au rang des littérateurs les plus distingués que *moins d'esprit* et de facilité. Il avait une soif dévorante de réputation, un besoin renaissant d'attacher le public, et se méprenant sans cesse sur la véritable route de la célébrité, il produisait toujours et ne corrigeait rien ; j'en excepte le poëme de la *Déclamation*, ouvrage qui, joint à une vingtaine de pièces fugitives et quelques morceaux du *Célibataire*, lui fixe sa place, et l'empêche de descendre, après sa mort, à celle où les Zoïles obscurs qui l'ont outragé pendant sa vie auraient voulu le ravaler.

On ferait deux ou trois volumes de ce qu'il a écrit : il y aurait fort peu de taches, et ils seraient dignes d'être rangés dans une bibliothèque classique. La cause première qui l'égara, qui l'empêcha d'atteindre à la gloire, qui sema sa carrière de dégoûts et d'infortunes, et qui le fit descendre avec amertume au tombeau avant le temps, fut le mélange de deux hommes qu'il y avait en lui. Il ne fut véritablement ni homme du monde, ni littérateur. Un assez mauvais ton qu'il avait contracté dans des sociétés fort subalternes, qu'il croyait excellentes (quoiqu'il eût vécu de temps en temps en bonne compagnie) ; un *papillotage* insoutenable dans sa manière, et qui a fini par infecter la plupart de ses ouvrages ; des grimaces qu'il a souvent prises pour des grâces ; des bonnes fortunes mises en vers ; ce jargon si faux, et ces peintures plus fausses encore d'un monde qu'il ne pouvait pas peindre, et auquel il avait, surtout dans ses ouvrages, la manie de vouloir appartenir ; tout cela, dis-je, en faisait à la ville un composé assez extraordinaire à la première vue, et dans les livres un modèle fort dangereux pour la jeunesse des provinces, et pour celle qui se destinait aux lettres, dans la capitale.

Mais quand on avait surmonté les premières préventions, quand on s'était habitué à lui, on se trouvait conquis par sa bonhomie réelle que ce vernis factice ne pouvait empêcher de percer, par son esprit tour à tour solide et gracieux que n'éclipsait pas ce

faux clinquant, par son instruction beaucoup plus étendue qu'on ne l'a supposé, par un amas de connaissances variées, d'anecdotes souvent très-piquantes, et, plus que par tout le reste, par la facilité de son caractère, qui n'était comparable qu'à celle de son esprit. En un mot, dans sa conversation, ainsi que dans ses écrits, il fallait l'attendre et le chercher, et l'on était sûr d'en être récompensé. Il n'a jamais peut-être haï qu'un seul homme, qui, certes, avait un meilleur esprit que lui, mais en avait moins; un homme qui fait honneur à la France, puisqu'il a élevé un monument(1) qui durera autant que la langue française, mais qui n'en a pas moins eu le tort odieux de le persécuter avec autant d'acharnement et d'animosité : c'est avoir nommé M. de la Harpe.

Dorat avait été mousquetaire, il était gentilhomme, et tenait beaucoup à ce qu'on le sût : il était entré dans le monde avec de la fortune, et est mort dans une véritable détresse.

Je me suis laissé aller à parler longuement de cet infortuné, et je l'appelle exprès ainsi, parce qu'il l'a été beaucoup durant sa vie, et que sa mémoire n'a point encore recouvré les honneurs qu'elle mérite : j'en parle avec désintéressement, car l'ayant beaucoup vu pendant quelque temps, je n'en ai presque plus entendu parler dans la suite.

Je veux dire encore, avant de finir ce long article, qu'il avait été gâté par un autre homme, dont la destinée, quoique beaucoup plus singulière et plus brillante, ne s'est cependant pas plus heureusement terminée; un M. de Pezay, auteur de *Zélie au bain* et de la *Rosière de Salency*, qui, secondé par madame de Cassini, sa sœur, s'était fait marquis, avait fait un ministre(2) et, qui plus est, avait manqué l'être lui-même :

(1) Le *Cours de Littérature*.

(2) M. de Pezay s'appela d'abord Masson; il était fils de Jacques Masson, de Genève, qui avait une place d'employé supérieur au ministère des finances. Sa sœur, qui était jolie et avait une assez belle voix, épousa M. de Cassini, officier dans les gardes du corps. Elle était coquette. Sa

il n'en est pas moins mort misérablement, encore jeune, d'une ambition rentrée, d'un chagrin de courtisan ou d'une espérance déçue. Son histoire est assez connue, aussi ne veux-je pas l'écrire ici : mais je raconterai à son sujet un trait qui peint M. de Maurepas, qui se moquait de tout, de sa place, du roi, du royaume et de lui-même.

Le duc de Manchester, ambassadeur depuis en France, y voyageait dans sa jeunesse. Il dînait chez ce ministre, placé

liaison avec M. de Maillebois en fit une intrigante. Son frère, qui se fit appeler le marquis de Pezay, fut d'abord mousquetaire, puis aide-de-camp du prince de Rohan, capitaine de dragons, et enfin maréchal-général-des-logis de l'état-major de l'armée. « Je le connus, dit le baron de Bezenval dans ses Mémoires, pendant la campagne de 1756; il était doucereux, complaisant, avait de l'esprit et faisait des vers assez joliment; « on le priait volontiers à souper. A la paix, il s'établit dans une petite « maison du faubourg Saint-Germain, où il continua le métier de bel « esprit, vivant avec Dorat. Sa sœur s'étant mise dans l'intrigue, l'y en-« traîna aussi. Il vivait avec la femme du comte de Montbarey, depuis « prince et ministre de la guerre. On sent que la fortune de M. de Mont-« barey lui facilita bien des moyens. » Le baron indique comment M. de Pezay parvint à être le *correspondant confidentiel* de Louis XVI, sorte de fonctions mystérieuses dont il était facile d'abuser. On sait que la plupart des souverains ont assez souvent des correspondants secrets dans toutes les classes : cela s'est vu de nos jours, quoique le régime de la publicité en ait affaibli l'importance. Quand ce moyen d'information ne dégénérait pas en intrigue, il pouvait être utile, en montrant aux rois les fautes de leurs ministres et les vraies dispositions des peuples. Mais le marquis de Pezay fit servir sa correspondance à des spéculations ambitieuses. Il profita de son influence pour faire nommer d'abord, ou plutôt pour contribuer à faire nommer M. de Clugny au contrôle général, et à sa mort M. Necker. Mais il échoua, quand il voulut ébranler le crédit de M. de Maurepas, principal ministre. On l'éloigna d'abord de la cour, en créant pour lui une charge d'inspecteur-général des côtes, et on saisit ensuite l'occasion de quelques différends qu'il eut avec un intendant en crédit, pour l'exiler dans sa terre, près de Blois, où il mourut le 6 décembre 1777, à l'âge de trente-six ans, regardé comme un intrigant subalterne puni justement de sa vanité. Il avait épousé un an auparavant une très-belle mademoiselle de Murat, sans fortune, mais appartenant à une famille ancienne très-considérée. M. de Maillebois livra au principal ministre sa *Correspondance secrète*, qu'il s'était procurée par le moyen de madame de Cassini.

auprès de lui : « Monsieur le comte, quel est ce monsieur « (c'était le marquis de Pezay) en habit vert pomme, veste « rose, des parements pareils, et une broderie d'argent, assis « au bout de la table ?

« — C'est le roi, Mylord.

« — Comment?

« — C'est le Roi, vous dis-je, Monsieur. »

La conversation finit là, M. de Maurepas s'entretenant avec son voisin, et l'orgueil anglais ne répétant pas une question payée d'une réponse aussi bizarre.

Après le dîner : « Monsieur le comte, reprend le duc de « Manchester, en quoi méritai-je le persiflage amer que m'a « valu ma question sur ce gentilhomme qui a l'air si suffisant, « si pensif, et auquel beaucoup de gens font la cour, même « dans votre salon ?

« — Mylord, je ne persifle jamais : d'abord ce n'est point un « gentilhomme, et je vous répète que c'est le roi. Comme je « vois qu'il vous faut des preuves, je vais vous en donner : il « couche (1) avec une cousine à moi, madame de Montbarey (2),

(1) Je demande pardon de la fidélité de cette narration, qui n'est pas du meilleur ton, mais j'ai voulu conserver l'énergie du texte. Le général Clairfayt était présent à cette conversation, et c'est de lui que je la tiens. (*Note de l'Auteur.*)

(2) Parfaite-Thaïs de Mailly, fille du comte de Mailly, élevée dans un couvent de la ville de Melun, n'avait que treize ans lorsqu'elle épousa, en 1753, le comte de Montbarey ; elle fut présentée trois jours après à la cour, et entra le lendemain en possession de la charge qui venait de lui être accordée (dame pour accompagner) dans la maison de madame Adélaïde. Voici le portrait qu'en a fait le prince de Montbarey dans ses Mémoires autographes : Sa très-jolie figure, son extrême jeunesse, sa gen« tillesse, au travers de laquelle on apercevait un très-grand fonds d'es« prit naturel, prévinrent tout le monde en sa faveur. On s'en occupa « avec enthousiasme pendant tout le voyage de Fontainebleau et pen« dant tout l'hiver qu'elle passa à la cour. Madame de Montbarey, sans « être imposante par sa taille et par sa beauté, comme madame de « Coislin, sa sœur aînée, avait peut-être plus de droit à plaire par le ca« ractère d'esprit dont ses yeux pétillaient. Beaucoup de fierté, peut-être

« qui gouverne madame de Maurepas(1) qui fait de moi tout « ce qu'elle veut; je mène le roi, vous voyez bien que c'est « ce monsieur-là qui règne. »

J'avais soupé *au Juste*(2), de très-bonne heure, avec M. de Rabodances, qui repartait le lendemain matin pour Paris. Je me retirais à pied; à quelques pas je fus arrêté par deux femmes qui se séparèrent à l'instant. Je me trouvai seul avec l'une d'elles, qui, d'une voix mal assurée, me demanda de la suivre. Je la reçus assez froidement: l'entendant rire, enveloppée dans ses coiffes, et ne trouvant ni sa manière, ni sa démarche communes, je me ravisai, et cherchai à lui ôter son gant. Ma curiosité ne fut point déçue, cette main était soignée et charmante. Je ne voyais que cela, et j'entendais cette voix qui, je le répète, n'était point l'organe de celles qui font métier de prostituer leurs charmes.

« Quel sera la fin de tout ceci, lui dis-je? et que voulez-« vous de moi?

« — Vous suivre, répondit-elle, et vous plaire, si je puis.

« — Je n'en vaux pas la peine, et puis c'est difficile, on ne « me plaît plus.

« — Vous êtes *blasé* de bonne heure.

« — C'est parce que je ne le suis pas, que je ne veux point « aller avec vous.

« même de hauteur dans le caractère, beaucoup de noblesse dans sa façon « de penser et un goût très-déterminé pour l'indépendance, contribuè-« rent à lui rendre le séjour de la cour peu agréable... » Aussi chercha-t-elle constamment à en diminuer la gène par des voyages sous différents prétextes soit de sa santé, soit en Franche-Comté auprès des parents de son mari.

(1) Sœur du duc de la Vrillère

(2) Hôtel de Versailles.

« — Le prétexte est spécieux.

« — Quelle langue parlez-vous là ?

« — Le français peut-être.

« — Oui, mais ce n'est pas le français de la rue.

« — Qui vous a dit que j'étais de la rue? Vivez-vous dans « la boue, parce que vous vous crottez ?

« — D'honneur, je verrai votre visage.

« — D'honneur ! cela ne me plaît plus, et vous ne le verrez « pas. »

J'essayais de lui faire un peu de violence, mais elle me refusa en disant :

« — Vous m'affligerez mortellement si vous essayez de me « regarder ici.

« — Où dois-je donc vous regarder !

« — Partout ailleurs que dans cette rue, où vous croyez « que je passe ma vie.

« — Eh bien, voulez-vous venir chez-moi?

« — Où demeurez-vous?

« — A l'hôtel de Noailles.

« — J'aime mieux ne pas aller là.

« — Il n'y a personne qu'un concierge, quelques gens atta- « chés à la maison, et moi qui y loge momentanément.

« — C'est égal, je n'ose.

« — Je vous aurais cru hardie.

« — Je le suis peut-être un peu, sans l'être assez.

« — Où donc aller ?

« — Dans la rue de l'*Orangerie*, si vous voulez me suivre.

« — Je vous suivrais en enfer.

« — Je ne suis pas encore pressée d'y aller, mais nous nous « y verrons peut-être. »

Nous marchâmes ; elle avait pris mon bras. Je commençai à m'en trouver honteux par réflexion ; je m'en dégageai.

« — Vous n'êtes pas galant, dit-elle ; on y voit peu : vous « ne pouvez guère être compromis.

« — Ce n'est... pas... cela : j'ai cru que vous pouviez vous « en passer, et cela m'était plus commode.

« — Je ne vaux pas les frais d'un mensonge ; vous devez « le croire au moins.

— Le voilà ce bras.

« — Je n'en ai plus besoin.

« — Vous me peinerez de le refuser. »

Elle le reprit :

« — Êtes-vous de Versailles, lui demandai-je?

« — Non, j'y suis venue depuis peu.

« — De Paris ?

« — Non plus.

« — D'où donc?

« — De Franche-Comté.

« — Avez-vous encore vos parents ?

« — Ma mère et mon mari.

« — Où sont-ils?

« — L'une demeure à Paris, l'autre est fort loin d'ici.

« — Est-ce que vous ne savez aucun métier ?

« — J'en apprends un depuis quelques mois, qui m'ennuie « beaucoup.

« — Joli métier !

« — C'était celui de ma mère.

« — Une petite famille bien respectable !

« — C'est ce que tout le monde dit.

« — Cela rapporte-il beaucoup?

« — Peu de chose... mais de l'honneur.

« — Effectivement!

« — Je vous assure.

« — Rencontrez-vous tous les soirs des hommes aussi faciles « que moi?

« — Je suppose que je le pourrais... mais c'est de cela dont « vous parliez?

« — De quoi donc?

« — Vous disiez un métier : ce n'est qu'un passe-temps. »

Je ne savais véritablement où j'en étais. Nous arrivâmes à la porte de la maison où elle me conduisait : elle s'y arrêta.

« Ah ça (m'appelant par mon nom), je vous demande votre « parole d'honneur la plus sacrée que vous ne parlerez jamais « de cette aventure, si mes traits vous sont connus.

« — Quoi ! vous savez mon nom ?

« — Vous le voyez bien... (j'étais confondu) : et votre pa« role d'honneur, reprit-elle.

« — Ange ou démon, répondis-je, je vous la donne. »

Elle frappa ; l'on ouvrit et nous entrâmes.

La chambre qui nous reçut était d'une simplicité qui n'excluait pas un peu de recherche : on aurait deviné son usage. Ma compagne ne se fit plus prier pour se faire connaître : son visage était d'un charme extrême, mais je ne l'avais jamais vu. Je l'en assurai ; elle en parut ravie. Je ne concevais pas qu'avec des traits si nobles et si touchants, un maintien plein de grâce, on fût tombée dans cet état de dégradation ; c'était une figure d'Héloïse, qu'on aurait cru digne d'être fidèle à un autre Abellard je me conduisis comme lui : avant son aventure. J'en avais une espèce de regret, je pensais à une femme que j'aimais ; mais je pensais aussi que dans un tel lieu il ne fallait pas se ressouvenir d'elle : je réussis à l'oublier.

Il est impossible de mettre plus d'esprit, je dirais presque de bon goût et d'enchantement, à un rendez-vous d'amour réel, que celle que je ne sais de quel nom appeler en mit à cette orgie de passage.

J'étais étourdi de cette scène inattendue. Assez jeune pour ne pas la concevoir, je flottais dans l'incertitude. Je ne savais pas si une femme honnête pouvait jouer un rôle de *fille* à ce point, ou si une *fille* pouvait autant ressembler à une femme honnête. Je m'arrêtai enfin à l'idée que c'était une per-

sonne bien élevée que la misère avait précipitée dans un abîme. Mais,

Ainsi que la vertu, le crime a ses degrés.

Pourquoi ne pas s'être arrêtée ? pourquoi être tombée si bas? Je lui aurais peut-être pardonné d'avoir vendu ses charmes... du moins à un seul ... mais arrêter dans la rue! Tout mon cœur s'indignait contre elle, et je me haïssais moi-même d'avoir succombé à une séduction si grossière.

Ces réflexions que je fis rapidement me conduisirent à celle de m'en aller. Je pris de l'or dans ma main. et je la lui tendis, ne voulant pas lui faire sa part. Tout devait être extraordinaire dans cette aventure ; elle le refusa.

« Gardez, votre argent, dit-elle, et satisfaites *la femme* « *de cette maison*. Il ne me reste maintenant qu'à vous donner « un conseil, qu'il est possible que j'aie quelque intérêt à vous « donner, mais qui certainement, dans l'avenir, vous sera « d'une utilité journalière. Sachez toujours réprimer un pre- « mier mouvement, soit qu'il appartienne à la surprise, à la « joie, ou à la honte : celui qui n'est pas maître de son ex- « térieur, et surtout de son visage, se trahit sans cesse quand « il est le plus intéressé à se cacher. N'eussiez-vous appris que « cela ce soir, vous n'auriez pas perdu votre temps. »

C'était pour moi une énigme, je lui en demandai la clef.

« Mais, dit-elle, mes paroles ne renferment aucun sens « caché : elles sont claires et positives. »

J'avais l'air d'un écolier qui écoute son maître ; je crois même être sûr que je ne ressemblais point mal à un sot. Elle me donna sa main à baiser, d'un air de reine ; elle appela, me fit éclairer par la même femme qui nous avait ouvert : je l'en récompensai, et me trouvai dans la rue avec mon étonnement et mon repentir.

Je racontai cette histoire le lendemain à deux ou trois hom-

mes fort *usagés* qui se moquèrent beaucoup de moi : je crus que ce que j'avais de mieux à faire était de n'en plus parler.

Je me travaillai pour me distraire de ce souvenir qui me mettait mal avec moi-même ; mais il y avait, j'oserai le dire, un charme obscur dans cette soirée, qui, sans cesse ramenait ma pensée sur celle qui en avait été l'objet : ses dernières paroles surtout m'étaient présentes, je n'en saisissais pas l'intention.

Ce conseil, dont on aura bientôt l'explication, de dompter les formes externes, me fait naître une réflexion qui peut trouver ici sa place : c'est la fausseté des jugements d'après les apparences ; c'est le tort qu'on a, assez généralement, par exemple, de croire que quelqu'un est coupable ou est convaincu de ce dont on l'accuse, parce qu'il rougit.

Je me citerai moi-même. Je ne passe ni pour timide, ni pour facile à déconcerter ; mais dans ma vie je n'ai pu obtenir de moi de ne pas rougir, dans toute espèce de cas, non-seulement d'un acte ou d'une chose qu'on m'aurait directement imputés, mais même de telle inculpation, quelque absurde qu'elle puisse être, dont je saurais avoir été chargé. Si j'étais accusé d'avoir assassiné le dernier roi de Suède, je ne sais pas s'il me serait possible, tout ridicule que cela serait, de supprimer l'embarras et la rougeur qui me surmonteraient toutes les fois qu'on viendrait à en parler.

Cela tient à la vivacité et à la chaleur du sang, à des organes plus délicats et plus aisés à mettre en jeu : cela ne dérive pas d'une affection morale, c'est une sensation physique purement machinale. Quoi qu'il en soit, c'est un malheur dans le monde, car il arrive d'être jugé sur ces symptômes équivoques ; et, d'après eux, je me suis surpris moi-même à prendre des préventions défavorables contre lesquelles, par ma réflexion, j'aurais dû, plus qu'un autre, être en garde.

Je touchais enfin à l'instant de partir pour le régiment où je servais : j'avais été conduit chez le prince de Montbarey, alors

ministre de la guerre, et j'y dînai. Il avait dans le salon cinq femmes, lorsque nous y entrâmes : je n'en connaissais que trois. Un homme qui depuis a joué un rôle fort plat dans la révolution, M. de Moreton de Chabrillant, se chargea de me présenter aux autres. J'essayerais vainement d'exprimer à quel point je fus bouleversé, en voyant des traits si reconnaissables et si présents. Il m'aurait paru digne des Petites-Maisons de croire à leur identité. Je cachai le mieux que je pus l'excès de ma surprise, et cherchai à faire le premier apprentissage du conseil si récent que j'avais reçu. Je ne pouvais cependant résister à la tentation de fixer souvent ce visage, cette taille, ces bras et ces mains, que je retrouvais chargés de bagues et de bracelets que je n'y avais pas vus : le son de la voix m'achevait. J'étais troublé comme elle aurait dû l'être. Mais, calme comme le prêtre à l'autel, elle trouva le secret de faire toute son histoire, depuis qu'elle était née, à des gens qui la savaient presque aussi bien qu'elle, visiblement pour moi qu'elle en voulait instruire, et tout cela en peu de temps et de mots, avec un art inaperçu et sans l'ombre d'affectation.

Il en résultait que, mariée à dix-huit ans à un homme avec lequel elle avait peu vécu, elle était venue, après être restée trois ans en province, retrouver à Paris sa mère, logée au Luxembourg, qui avait une place à Versailles, et la lui avait fait obtenir. Elle en remplissait les devoirs depuis quelque temps. Je n'eus pas la force de dire un mot. On eut la bonté de me trouver un joli garçon bien modeste et du plus agréable maintien; on aurait pu ajouter que ce petit monsieur était bien sobre, car il n'en dîna pas.

Quand on fut repassé dans le salon, j'essayai de lui adresser la parole, elle me répondit, d'un air distrait, par des monosyllabes. Je la trouvai fort impertinente, et ne savais plus si je ne m'étais pas trompé. Dans un instant où je la fixais, elle inclina la tête comme pour dire « oui », mais je n'avais garde alors de prendre cela pour une réponse à une demande que je n'avais pas faite.

Elle s'en aperçut fort bien, et, plusieurs personnes regardant une fort belle pendule, qui paraissait être nouvellement dans l'appartement, et, en louant le travail, elle se leva avec un air d'impatience, elle s'en approcha, comme pour la voir plus à son aise ; son doigt sur le cadran se trouva placé sur dix, en me jetant un regard qui, dans sa rapidité, n'était intelligible que pour moi. Quelques minutes après, parlant avec la comtesse de Blot, sa voix plus élevée prononça plus distinctement : « Je « crois que c'est dans la rue de l'Orangerie. » Mais bientôt s'étant remise à parler bas, le dernier mot qu'elle articula tout haut fut « Demain. »

Comment croire encore que je m'étais mépris ? il n'y avait plus moyen d'imaginer que ce fut un songe.

On devine que le lendemain je fus exact au rendez-vous que j'étais convaincu qu'on m'avait donné. J'y arrivai le premier, mais on ne m'y fit pas attendre. Un moment je la serrai contre mon cœur, puis j'eus envie de l'en repousser. Tenant mon bras elle m'entraînait. Je lui parlais sans en obtenir de réponse..... Nous sommes enfin dans la même chambre. « Par quel ha-« sard vous retrouvé-je, se hâta-t-elle de me dire.

« — Quels discours me tenez-vous, je n'y entends rien. « Comment, répliquai-je, je n'ai pas dîné avec vous hier ?

« — Avec moi ? Où donc ?

« — Chez le prince de Montbarey, et vous n'êtes pas la « comtesse De*** ?

« — Quel conte des Mille et une Nuits me faites-vous là ? « Vous êtes malade !

« — Mais, venez donc ici. Ah ! vous ne me tromperez plus, « c'est bien vous..... Mais, est-il possible ? Car..... Oui.... « Oh ! oui...... C'est vrai, trop vrai..... C'est vous.

« — Que vous êtes ridicule ! Cherchez-vous à vous exalter « par des chimères ? A votre aise, grand bien vous fasse.

« — Comment ?

« — Allons, vous êtes fou. »

Comme j'étais au moins fort assuré qu'elle était là, je passai à des occupations plus positives, elle eut l'air aussi fort occupée.

Je demande pardon si je tombe moi-même dans le défaut que j'ai condamné dans les écrivains qui nous ont inondés, depuis cinquante ans, de romans écrits avec licence, et surtout de mauvais ton, qu'ils ont cru être le meilleur, qu'ils ont fait accroire être le bon à toutes les classes inférieures et surtout aux étrangers, comme je l'ai dit. Mais moi, je n'ai pas le choix : j'écris la vérité, je la pare du voile le moins diaphane, ne pouvant la dérober. Mais je ne tomberai pas dans l'involontaire absurdité de vouloir comme ces *Messieurs* persuader que les vices cachés du grand monde en étaient les mœurs publiques; que quelques conversations folles de quelques boudoirs étaient celles des salons, et qu'un certain monde n'était composé, à les en croire, que de freluquets et de caillettes qui ne communiquaient entre eux que par le plus bizarre et le plus inconcevable des jargons; qu'enfin l'école de la politesse et du goût, la plus grande compagnie de France, aurait été, à en juger d'après les portraits qu'ils en ont faits de bonne foi, des tréteaux de grossièretés légères ou d'élégantes absurdités. Ce sont toutes ces peintures, d'un goût détestable, qui sont plus à improuver que quelques récits isolés de quelques actes cachés d'immoralité ou de libertinage, qui ne sont pas une merveille ou une nouveauté dans ce siècle, qui ne se défend par aucune pudeur de tout entendre, et ne laisse aucun mérite et aucun tort à tout dire.

Je reviens à cette chambre où j'étais enfermé, et d'où j'ai fait cette excursion sur quelques auteurs (deux surtout que j'ai fort connus, et l'un particulièrement estimable, MM. Dorat et Marmontel) qui n'ont ouvert qu'une école de portraits de fantaisie, où leurs élèves n'ont pu que se corrompre et se tromper.

Tout finit ici-bas; il fallait se séparer de la sirène qui m'avait séduit.

« Je n'ai pas été contente, dit-elle sans préambule et d'un « air distrait, de votre premier mouvement chez M. de Mont- « barey. Je vous l'aurais encore pardonné si vous aviez eu le « bon sens de vous remettre, mais j'aurais pu me déconcerter « de votre embarras; avec de l'esprit il est impossible d'être « plus gauche.

« — Enfin, madame, c'est donc vous!

« — Vous le voyez bien.

« — Permettez-moi de vous faire une question : la première « fois que je vous ai rencontrée, vous ne pouviez pas deviner « que j'étais là... Me cherchiez-vous?

« — Je cherchais le plaisir(1).

« — A qui en vouliez-vous?

« — Au premier qui me plaîrait(2).

« — Grands dieux! m'écriai-je, ne pouvant dissimuler une « espèce d'effroi...

« — Il est fort plaisant, reprit-elle sans se déconcerter, que « vous autres hommes veuilliez que tout vous soit permis, « après nous avoir presque tout défendu. Nous n'avons qu'un « moyen de reconquérir nos droits, c'est de faire en secret ce « que vous vous enorgueillissez de faire en public.

« — Mais vous vous perdrez.

« Oh que non! les demi-fautes perdent, mais presque ja- « mais les extrêmes, car on n'y croit pas. Pensez-vous, d'ail- « leurs, que je sois comme vous, et que je manque tout à « fait d'adresse? Allons, n'ayez pas cet air contrit, et ce main- « tien d'une *pensionnaire.* Vous seriez, sans vos grands « principes, un amant très-désirable. Mais à présent que vous « me connaissez, je ne suis plus digne de vous; si nous nous

(1) Cette conversation, suite de faits que je ne cherche pas à justifier, est au moins en termes français; ce qu'il y aurait d'inconcevable serait de soutenir qu'elle a été tenue dans *un salon* ou dans un souper.

(*Note de l'Auteur.*)

(2) *Lupa sum, et lupa permanere volo.*

« rencontrons dans le monde, je vous admirerai comme une
« jolie fille timide vêtue en homme, et vous aurez pour moi la
« considération que vous devez à une femme forte, qui s'est
« un peu faite de votre sexe, mais qui ne renoncera jamais en
« public à la décence qui est le premier ornement du sien. »

J'étais stupéfait; j'étais sans voix. Elle m'embrassait; sa logique ne me persuadait pas, mais elle entraînait mes sens, en dépit de ma raison, par un attrait supérieur à ma résistance.

« — Hélas! lui dis-je enfin, je suis bien coupable, car j'en
« adore une autre.

« Racontez-moi cela, dit-elle.

« — Quelle idée auriez-vous de moi? ne craindriez-vous pas
« que je ne fusse pas plus discret sur votre compte avec une
« autre.

« — C'est vrai; mais ce n'est pas la même chose: le sen-
« timent dont vous me parlez a quelque chose de respectable,
« et mon aventure avec vous est honteuse et sort de la règle
« commune.

« — Vous avez donc une conscience et des remords?

« — « Sans doute; je me cache comme je ferais si je m'eni-
« vrais dans ma chambre avec du vin de Champagne: il n'y
« a pas plus de crime à l'un qu'à l'autre, mais le scandale est
« toujours un grand mal. Le ridicule et la folie sont dans le
« fond à l'ordre du jour en ce bas monde: il n'y a que les ap-
« parences qui méritent d'être traitées sérieusement.

« — Miséricorde! où en avez-vous tant appris?

« — Dans mes réflexions et dans mon cœur.

« — Je ne puis vous en faire mon compliment.

« — Adieu (me mettant la main sur les yeux); oubliez
« une grande moitié de tout ceci, mais ressouvenez-vous ce-
« pendant un peu de moi.

« — Je ne suis pas le maître de vous oublier.

« — Faut-il que je vous remercie?

« — Comme vous voudrez.

« — Bonsoir... Je vous préviens que je veux vous garder un « sentiment qui ressemblera tout à fait à de l'amitié.

« — Et moi, de la reconnaissance : à tout prendre, je vous « en dois. Adieu.

« — Adieu. »

Si cette anecdote paraissait fabuleuse ou exagérée, je ne m'en plaindrais pas, je ne pourrais que dire aux incrédules que j'ai hésité à la consigner dans ces *Mémoires*, où j'atteste l'honneur qu'il n'y aura pas une ligne, un mot contraire à la vérité, à moins que ce ne soit un tort involontaire de ma mémoire en défaut. J'ajouterai que la France n'a pas été le seul théâtre de scènes aussi scandaleuses, et que je suis particulièrement lié avec un officier général étranger, dont il m'est impossible de révoquer en doute la véracité, à qui la même aventure, aux détails près, est arrivée avec une des femmes les plus considérables d'une des premières capitales de l'Europe. Que cela prouve-t-il? qu'il y a des femmes très-corrompues dans toutes les classes, comme il y en a eu de vertueuses dans tous les temps et dans tous les pays ; mais que partout, celles qui appartiennent aux ordres les plus distingués de la société agissent et parlent, extérieurement au moins, avec la décence et la dignité de leur état ; que, quels que soient leurs penchants et leurs mœurs, elles attendent et méritent autant d'égards des hommes bien élevés que les plus vertueuses de leur sexe ; et que comme elles ont l'hypocrisie des mêmes vertus, elles prétendent aux apparences des mêmes respects ; et qu'enfin le monde fait justice de ceux et de celles qui s'éloignent des formes qu'il a consacrées dans le cercle des habitudes sociales, tant pour les discours que pour la conduite.

Je dirai, pour pallier les torts de la femme dont j'ai parlé, s'il est possible à présent de rien articuler en son honneur, que je l'ai revue plusieurs années après, liée avec un homme fort connu, mais très-peu agréable, qu'elle avait le mauvais goût d'aimer, qui avait pour elle une passion démesurée, et auquel

elle était aussi fidèle que s'il eût été son premier amour. Sans doute aussi était-il le premier qui eût trouvé la route de son cœur. Je me souviens d'avoir passé entre eux deux, à Bruxelles, la plus ennuyeuse soirée de ma vie ; quoiqu'elle eût infiniment d'esprit, et de plusieurs sortes d'esprit, j'eus le contre-coup de toutes les fadeurs de la Bergerie : ils oubliaient que j'étais là..... Elle avait oublié Versailles.

Le système moral est comme l'organisation physique : il a des maladies dont il peut guérir.

Je n'étais pas à la veille de quitter Paris et Versailles, pour une garnison obscure, pour Falaise, sans donner bien des regrets à tant de souvenirs qui avaient déjà rempli ma vie. La reine, de qui je fus prendre congé, m'assura d'une protection qu'elle ne m'a pas toujours accordée, et d'une bonté qu'elle n'a pas toujours eue : mais elle le pensait au moment où elle daigna m'en assurer. Elle avait éprouvé une peine très-vive, il y avait quelques jours, dont elle était encore sensiblement touchée, et qui pourra donner une idée de son cœur, et prouver à quel point il eût été facile, avec des conseils et des entours dignes d'elle, de la faire autant aimer de la nation qu'elle désirait de l'être : le désirer si ardemment, c'était déjà le mériter. Elle me fit l'honneur de me demander si j'avais été à l'Opéra, la dernière fois qu'elle y était venue (deux ou trois jours auparavant).

« — Oui, Madame.

« — Pourquoi ai-je été à peine applaudie? que leur ai-je « fait?

« — Je n'ai pas remarqué que la reine....

« — Il est impossible que vous ne vous en soyez pas aper-

« çu.... au reste, en vérité, tant pis pour le peuple de Paris :
« ce n'est pas ma faute.

« — Votre Majesté attache trop de prix (*quelques larmes*
« *roulaient dans ses yeux*) à ce qui peut n'être que l'effet du
« hasard, et d'ailleurs, si la reine me permet de le dire, dans
« un rang aussi élevé que le sien, il ne faudrait s'affliger que du
« bien qu'on ne fait pas, et du mal qu'on ne peut empêcher.

« — De très-belles phrases pour un étourdi ! mais quand
« on n'a rien à se reprocher.... cela fait bien mal ! »

Je ne pensais guère, en la quittant, que déjà c'étaient de faibles éclairs, précurseurs de la foudre qui a pulvérisé ce trône où elle avait cru que c'était la première faveur de la fortune de la faire asseoir.

J'entrerai à cette occasion dans quelques détails qui doivent trouver ici leur place, au sujet de la reine et de la société intime qu'elle se forma d'après ses goûts et ses affections particulières. Je dirai donc que j'avais vu pour la première fois, avant de sortir des pages, la comtesse Jules de Polignac, née Polastron(1), si célèbre depuis par sa haute faveur auprès de la reine, et plus tard par la haine que lui porta la nation et par la rigueur du sort qui lui préparait une fin malheureuse et prématurée. Le comte Jules, ensuite duc de Polignac, partagea la fortune brillante de son épouse, et cela sans y avoir songé, ni sans l'avoir cherché. Il ne faut cependant pas en conclure qu'il a été indigne de ce bonheur : ce serait mal interpréter ma pensée. C'était un homme droit et un homme d'honneur, qui, par son nom(2) et par les rapports de sa famille, pouvait arriver à tout, mais qui par ses goûts et ses habitudes semblait destiné à mener une vie tranquille. Sa fortune personnelle était

(1) Gabrielle-Iolande-Martine de Polastron, née en 1749, morte à Vienne en 1793. Elle avait déjà une trentaine d'années lors de sa grande faveur.

(2) Le comte Jules de Polignac descendait, comme le célèbre cardinal de ce nom, des anciens vicomtes de Polignac qui ont longtemps exercé la puissance souveraine dans le Velay.

très-médiocre et sa perspective très-bornée. Plus ami qu'amant de sa femme, il se contenta constamment de ce premier titre, et supporta sans humeur de n'en avoir pas d'autre.

La fortune, sous les traits et les formes de sa femme, en fit son favori : il ne s'était pas pressé auprès de cette déesse; mais avec raison il ne la repoussa point; il laissa verser sur lui tous ses dons sans en abuser, bien qu'on ait dit souvent le contraire. Sa sœur seulement, la comtesse Diane de Polignac, et ses alentours, l'abbé de Balivière(1)et autres, furent la cause que l'envie, le mécontentement, l'aigreur, se répandirent sur lui et sur la comtesse Jules, qui, à la vérité, n'était pas aussi facile à contenter. Ce mécontentement du public se faisait déjà sentir d'une manière sourde avant la révolution; mais alors il rompit ses digues et menaça de les entraîner l'un et l'autre comme ses premières victimes. M. et madame de Polignac ne méritaient pas la haine qui les poursuivait. J'avoue qu'ils cédaient à la flatterie et à l'importunité de leur clientèle; qu'ils prêtaient l'oreille à la voix de conseillers pernicieux, et que, se laissant éblouir par la fortune, ils tombaient dans des erreurs et s'égaraient dans une fausse route; mais y eut-il jamais une

(1)Aumônier du roi, de la société particulière de madame de Polignac, et qui, avec les goûts les plus opposés à son état, tels que la chasse et le jeu, n'en remplissait pas moins exactement les devoirs. Il passait la plus grande partie de la nuit à jouer, mais il ne se couchait jamais sans dire son bréviaire. Il aimait beaucoup la politique, mais il n'y était pas fort, comme on va le voir. Pendant la guerre d'Amérique, il dit un soir à madame de Polignac en faisant sa partie de piquet : « Il est bien souvent « question dans la *Gazette*, de l'abbaye (*la baie*) de Chesapeack; c'est « sûrement un bon bénéfice; s'il est jamais vacant et que M. de Rocham- « beau soit victorieux, je prierai la reine de le demander pour moi au « congrès.

« N'allez point conclure, de tout ceci, dit M. le duc de Lévis dans ses « *Souvenirs et Portraits*, que l'abbé de Balivière fût un sot. Il jouait par- « faitement tous les jeux qui demandent le plus de combinaisons, et con- « duisait avec beaucoup d'intelligence ses affaires. . . . . Enfin, s'il « disait des sottises, il n'en faisait jamais. »

cour dans aucun temps, ni de courtisans ou de faux courtisans qui, dans une situation semblable, aient montré moins d'avidité, moins d'orgueil, ou qui aient commis moins de fautes ? Croit-on qu'il soit bien aisé à celui qui s'établit juge des faiblesses humaines d'en fixer la mesure, le terme et le but ? Doit-il condamner tout ce qui dépose contre l'ordre de ses idées? Ne doit-il pas calculer en même temps la situation où s'est trouvé l'accusé, et, en pesant tout avec impartialité, mesurer la largeur et la profondeur du torrent qui l'entraînait ?

Les reproches et les accusations exagérées d'abus de pouvoir, de despotisme, d'arrestations secrètes, faits au dernier gouvernement, provenaient d'hommes qui n'en avaient jamais rien souffert, ou de ceux qui, en ayant éprouvé les effets, auraient dû savoir gré à l'autorité d'avoir changé ainsi leur punition contre des mesures moins sévères et plus paternelles.

Des injustices comme celles qui flétrirent le ministère du duc de la Vrillière, et qui couvrirent de honte les hommes et les femmes qui le gouvernaient, ces injustices méritaient sans doute la haine et les reproches de la nation. Mais rien de semblable ne saurait être articulé contre la famille de Polignac dans tout le cours de sa faveur et de sa puissance, qui dura presque quinze ans.

En quoi consistent les abus de pouvoir qu'on lui impute ? Des services rendus à ses amis, un titre de duc et de hautes charges à la cour pour lui-même ; de l'or, si l'on veut. Mais les hommes prennent de l'or partout où ils le trouvent, bien qu'il soit plus noble de le dédaigner.

La faveur de la cour enlevée à leurs concurrents ; voilà en quoi consistaient l'exercice et l'abus du pouvoir des Polignac ; voilà ce qui leur fit attribuer un crédit illimité dans les différentes branches de l'administration ; voilà ce qui les fit regarder pendant plusieurs années comme les maîtres de la monarchie.

Lorsque la comtesse Jules fut présentée pour la première

fois à la cour, elle attira tous les regards sur elle, non-seulement par les charmes de sa figure, mais encore plus par ces grâces touchantes qui font plus d'impression que la beauté même. Ses attraits séducteurs firent d'autant plus d'effet, qu'ils étaient un don de la nature; pas la moindre chose ne paraissait empruntée à l'art : rien n'était factice. L'apparition de la comtesse Jules ne pouvait pas tomber dans un moment plus favorable : le tendre attachement que la reine avait eu jusque alors pour la princesse de Lamballe(1), et que la prin-

(1) Marie-Thérèse-Louise de Savoie-Carignan, veuve du prince de Lamballe (Bourbon-Penthièvre), était née à Turin le 8 septembre 1749. On connait sa mort cruelle dans les premiers jours de septembre 1792. Restée veuve à la fleur de l'âge (en 1767) et intimement liée avec le duc et la duchesse de Chartres, la princesse de Lamballe jouit de la plus haute faveur à l'avènement de Marie-Antoinette au trône de France; elle fut nommée surintendante de la maison de la reine, place recréée pour elle. Voici le portrait qu'en a tracé madame de Genlis : « Elle était « extrêmement jolie, et quoique sa taille n'eût aucune élégance et qu'elle « eût des mains affreuses, qui, par leur grosseur, contrastaient avec la « délicatesse de son visage, elle était charmante sans régularité. Son ca- « ractère était doux, obligeant et gai; mais elle était absolument dé- « pourvue d'esprit. Sa vivacité, sa gaieté et son air enfantin cachaient « agréablement sa nullité. Elle n'avait jamais eu un avis à elle; mais « dans la conversation, elle adoptait toujours l'opinion de la personne « qui passait pour avoir le plus d'esprit..... Elle avait d'ailleurs beaucoup « de petits ridicules qui n'étaient que des affectations puériles. La vue « d'un bouquet de violettes la faisait évanouir, ainsi que l'aspect d'une « écrevisse ou d'un homard, même en peinture. Et, par la suite, lorsque « les attaques de nerfs périodiques, suivies d'évanouissements, devin- « rent à la mode, madame de Lamballe ne manqua pas d'en avoir de « régulières deux fois la semaine aux mêmes jours et aux mêmes « heures. Telle fut la personne que la reine choisit d'abord pour son « amie; mais la reine sentit bientôt que madame de Lamballe était hors « d'état de donner un conseil utile, et même de prendre part à des entre- « tiens sérieux; ce ne fut donc point par légèreté, comme on l'a dit, que « la reine lui ôta sa confiance : en même temps elle lui conserva tous les « droits apparents de l'intimité et la place de surintendante de sa mai- « son.... »

Certes, ce portrait n'est point flatté. Mais si madame de Lamballe était nulle quant aux qualités de l'esprit, comme le dit madame de Genlis, elle

cesse, jusqu'à sa déplorable catastrophe, rendit avec usure à la reine, commençait à perdre de sa chaleur et de sa vivacité. Le cœur de la reine cherchait, pour ainsi dire, le cœur d'une amie qui n'eût rien de commun avec l'éclat du trône; voilà pourquoi elle sentit dès le premier moment, pour madame de Polignac, cette sympathie qui est en amour et en amitié le précurseur d'un attachement durable.

La reine, désirant avoir la comtesse Jules auprès d'elle, lui offrit la place de dame du palais, et ensuite celle de sa dame d'atours. Un peu d'insouciance, d'amour du repos, peut-être aussi le conseil de ses amis et un peu de politique, la décidèrent à refuser cette faveur. De ce moment, elle ne pouvait plus s'attacher à la reine qu'en qualité d'amie. Cette place était alors d'un nouveau genre : une amie qui ne vit dans aucune dépendance de la majesté du trône; une amie qui ne demande rien à la majesté du diadème ne pouvait manquer de l'être longtemps. M. de Polignac, au contraire, pouvait, sans inconvénient et sans être blessé, occuper une charge à la cour; aussi reçut-il la survivance de la charge du comte de Tessé, premier écuyer de la reine.

Cet arrangement, dont le comte de Tessé (1) ne fut pas même instruit d'avance, fut pour lui un coup de poignard, quoiqu'il n'eût pas de fils qui aurait pu lui succéder. La blessure était d'autant plus sensible que tout était calculé pour environner de tous les honneurs celui qui était appelé à occuper sa place; pour lui faire sentir son discrédit et son humiliation, car on

l'était pas, quant aux qualités du cœur qui la portèrent, pour ainsi dire, à se sacrifier pour son ancienne et auguste amie. Elle savait bien qu'en quittant l'Angleterre où elle était en sûreté, pour rentrer en France, elle s'exposait à des dangers certains aux approches d'une crise menaçante pour la famille royale

(1) C'était, dit madame de Genlis, l'homme du monde le plus froid et le plus taciturne. Il avait bâti un beau château à Chaville, entre Paris et Versailles.

s'imaginait par là le décider à se retirer. Mais le comte de Tessé était assez fort ou assez faible pour braver l'orage et garder sa charge. A la vérité, c'était une amère récompense pour un des hommes de France les plus honorables, pour un grand d'Espagne, un lieutenant général, un chevalier des ordres, petit-fils d'un maréchal de France, pour le dernier rejeton d'une famille dans laquelle cette charge avait été héréditaire de père en fils. Mais les jeunes reines font peu de cas des vieux courtisans et n'y regardent pas de si près.

La comtesse de Tessé était la fille du maréchal de Noailles (1), et elle pouvait d'autant moins user de l'influence de sa famille, pour parer le coup qui devait d'autant plus la blesser, qu'on lui avait supposé le projet de faire donner la survivance de la charge de son mari au vicomte de Noailles, son cousin. Ce dernier m'a cependant solennellement assuré le contraire. La comtesse de Tessé se vengea de cette espèce de disgrâce, en parlant tout haut, sans cacher sa pensée; et depuis, elle reparut rarement à la cour. Lorsqu'elle y vint, elle se montra avec une dignité qui ressemblait bien à une noble vengeance. Mais c'est là qu'elle aurait dû s'arrêter et ne pas faire un pas de plus. Avec un esprit comme le sien, qui devina l'esprit de la révolution qui se préparait, elle aurait dû se faire une loi de punir ceux qui voulaient se servir d'elle pour se venger de ses ennemis.

A l'occasion de la survivance et de la nomination de M. de Polignac, comme premier écuyer, nous autres pages, nous étions tous obligés d'aller lui faire une visite et de le complimenter. Il était, à cette époque, dans un état de fortune médiocre, et demeurait avec madame de Polignac, à *l'hôtel Fortisson*, rue des Bons-Enfants, à Versailles.

(1) Selon madame de Genlis, madame de Tessé n'était rien moins que belle; elle avait de l'esprit, mais elle le savait trop et mettait trop d'empressement à le montrer : elle parlait un langage particulier qui aurait eu souvent besoin d'interprète.

Il y avait loin de cette position à l'éclat qui les attendait lorsqu'ils vinrent habiter le château de Versailles et qu'ils reçurent tous les jours la reine, le comte d'Artois et même le roi.

J'essayerais en vain de peindre l'impression que j'éprouvai à la première vue de la comtesse Jules de Polignac.

J'étais jeune alors : elle venait de se lever, dans un négligé blanc comme la neige....

. . . . . . Dans le simple appareil
D'une beauté qu'on vient d'arracher au sommeil.

Elle avait une rose dans les cheveux, et se trouvait placée devant une glace qui, en réfléchissant ses traits, en doublait pour ainsi dire le charme.

Je m'en souviens encore très-vivement : ce qui me frappa le plus, c'était l'idée que je voyais devant moi une princesse qui se préparait à jouer le rôle d'une bergère sur un théâtre d'amateur, et cela dans la plus grande perfection. En même temps, je me disais en moi-même : si elle boitait un peu, elle aurait beaucoup de ressemblauce avec la duchesse de la Vallière, bien que n'ayant pas, quoique plus belle, un air aussi tendre, ni aussi languissant.

Il est assez singulier que la première et vive impression que fit alors sur moi la comtesse de Polignac n'ait eu aucune durée : je l'ai vue dans la suite plusieurs fois, sans être touché de sa beauté ; mais je le fus toujours de son maintien enchanteur. Sa démarche portait l'empreinte d'un abandon séduisant, qui la distinguait d'une manière particulière des autres femmes de la cour, qui n'avaient que le remuant de l'orgueil et de la vanité.

A son mari était aussi tombée en partage une égalité d'humeur qui se décelait dans ses formes extérieures, qualité si rare dans les places élevées, si recommandable dans toutes les positions. Leurs amis n'avaient pas ce sang-froid, ils n'étaient pas si calmes ; même le comte de Vaudreuil, qui gouverna la

reine et ne put pas toujours se gouverner lui-même. Il possédait beaucoup d'esprit et de grâces, et des manières nobles; il était heureux dans ses expressions et dans la tournure de ses phrases; il avait tout à fait les manières d'un grand seigneur et quelque chose d'attrayant. Mais il se laissait trop aller aux emportements d'un caractère impétueux, et mérita aussi les reproches qu'on lui fit de parler trop souvent avec plaisir de lui-même. On lui pardonnait d'autant plus cette faiblesse, qu'il y a eu peu d'hommes qui aient eu plus que lui le droit de se mettre en scène dans une conversation intéressante. D'après ce que je sais de lui, et ce que j'ai appris par d'autres, j'aimerais à entrer dans la question de savoir jusqu'à quel point est allée son influence sur la duchesse de Polignac; cela me serait d'autant plus facile, que je pourrais dire de lui, que dans la réalité il n'y avait pas d'homme à la cour plus chevaleresque, plus magnifique que lui, et qui fût doué d'autant de qualités qui montrent une belle âme, lors même qu'il faudrait convenir qu'il était plus en son pouvoir qu'à tout autre de montrer d'aussi précieuses qualités et d'avoir des penchants aussi nobles.

On trouvait aussi en lui un ami éclairé et un protecteur des arts et de la littérature. Toujours complaisant pour les savants et les artistes, il tâchait de les prévenir avec grâce, et de les servir avec zèle, ce qui élevait la valeur des services du Mécène et des clients.

Avec tant de qualités brillantes auxquelles les faiblesses humaines servaient de contre-poids, le comte de Vaudreuil n'a jamais pu arriver à être en faveur auprès de la reine.

Que faut-il faire ici? Faut-il frémir ou sourire des bruits qui ont acquis un certain degré de véracité dans les provinces et dans l'étranger. Faut-il répéter qu'il y a eu des personnes graves qu'on n'a pu dissuader de l'existence d'un commerce intime? Mais je ne veux pas blesser la mémoire d'une auguste personne en prenant sa défense contre de si basses calomnies.

La reine ne rendait pas même justice à M. de Vaudreuil;

elle sentait pour lui, ainsi que je peux l'affirmer, une espèce d'éloignement, pour ne pas me servir de l'expression plus forte de répugnance; elle était prête de faire plus que de ne pas l'aimer, et cela parce qu'elle lui attribuait avec raison un grand ascendant sur la comtesse de Polignac.

L'abbé de Vermond haïssait aussi M. de Vaudreuil de tout son pouvoir, et s'efforçait de persuader à la reine qu'il éloignait d'elle le cœur de la comtesse Jules. La haine de Vermond était fondée; car dans le fait, M. de Vaudreuil a traité l'abbé, plusieurs fois, d'une manière à laquelle il n'était pas accoutumé.

La favorite avait un frère (1) qui, comme le frère de madame de Maintenon, ne donnait pas de grandes espérances; il ne fit pas d'autre carrière que celle à laquelle le hasard l'avait destiné; il jouait du violon et était un peu le très-humble serviteur de sa femme. Celle-ci, née d'Espagnac, était une beauté accomplie, faite pour plaire et enchaîner : aussi l'a-t-elle prouvé par une longue passion qu'elle a inspirée, et par les pleurs qu'on a répandus pour elle. Elle avait proprement ce qu'on appelle au figuré un air penché; elle penchait la tête sur ses épaules, ce qui formait une attitude languissante et négligée qui n'était pas sans grâces.

L'amitié de la reine pour la comtesse de Polignac ne se soutint pas toujours à la même hauteur; elle ressemblait cependant à une belle journée, mais qui n'était pas sans nuages ni sans variations, et qui finissait toujours par une belle soirée.

La duchesse de Fitz-James et la princesse de Tarente ont été aussi pendant quelque temps favorites de la reine. Il y eut même un temps où elles furent mieux traitées que la comtesse de Polignac. On aurait pu en conclure que la reine n'était plus si ardente en amitié. Mais ici le lien avait trop passé en habi-

(1) Le comte de Polastron.

tude, il avait enlacé les deux cœurs trop étroitement pour que de petites interruptions pussent le relâcher et amener le triomphe des ennemis des Polignac. Cette constance faisait honneur à toutes les deux, autant à la reine qu'à son amie.

Le roi lui-même, qui aimait à réunir ses inclinations à celles de la reine, se conduisit constamment à l'égard de la favorite avec un soin et une bienveillance extrêmes, ce qui est d'autant plus remarquable de la part d'un roi qui, comme Louis XVI, mérite le titre d'honnête homme. Il l'éleva aux honneurs, fit son mari duc et cordon bleu.

Dès que la favorite eut un appartement au château de Versailles (il était au haut du grand escalier), le roi partagea fréquemment, avec la reine et le comte d'Artois, le charme de sa société intime : il y passait aussi ordinairement une partie de la soirée. Mais la présence du roi imposait toujours plus ou moins de contrainte à une société jeune et qui brûlait de s'affranchir des entraves qu'amène avec elle la royauté partout où elle se trouve. Ceci donnait lieu parfois à une supercherie réputée alors innocente. Le roi, qui était très-ponctuel, ayant l'habitude de se retirer à dix heures du soir, il arrivait qu'on avançait furtivement sur ce chiffre l'aiguille de la pendule ; et, le succès obtenu, le cercle intime reprenait sans réserve toute sa gaieté dans l'absence du roi. Osons le dire, ce petit manége serait indigne aujourd'hui d'une cour qui aurait le sentiment de sa dignité. Mais ceux qui se le permettaient alors, et ceci peut servir à leur justification, étaient trop superficiels pour en calculer les conséquences : ils n'y apercevaient certainement pas le signe évident de l'affaiblissement progressif de l'opinion qui doit environner et soutenir la majesté du trône.

La reine, ainsi qu'on l'a dit souvent, voulait goûter plus qu'aucune autre reine qui avait occupé le trône de France, les douceurs de l'amitié et les charmes de la vie privée, ce qui, pour le dire en passant, ne convient ni aux rois, ni aux reines.

Devenue gouvernante des enfants de France, à la place de la princesse de Guémené, la favorite fut dès ce moment, sous tous les rapports, la première personne de la cour de Marie-Antoinette et du roi Louis XVI. J'avouerai même que sa société intime exerçait une assez grande influence sur les affaires de l'État, en faisant et défaisant les ministres, et le plus souvent sans rime ni raison pour l'intérêt général.

Lorsque, plus tard, le nom de Polignac sonna comme un arrêt de mort, la duchesse quitta la France, n'échappant au danger qui l'entourait que par la fuite. et seulement pour servir aux décrets de la Providence. Il était écrit en effet, dans le livre des Destinées, que la duchesse devait être punie et pour les fautes qu'elle avait commises (et qui est-ce qui n'en commet pas?), et pour celles qu'on lui attribuait, et qu'elle en serait punie par la longue agonie, par l'emprisonnement et la mort sanglante de son auguste maîtresse. Cette affreuse nouvelle brisa son cœur et le ferma à toute consolation. Elle trouva la fin de ses misères dans un tombeau, et ce tombeau, à Vienne en Autriche, où elle fut regrettée et pleurée.

J'observerai que je ne suis presque jamais sorti de Paris ou n'y suis rentré, après une absence, sans ressentir une vive douleur ou un profond attendrissement. Avais-je donc alors le funeste pressentiment qu'il faudrait abandonner un jour, malgré moi, Paris et ma patrie entière, pendant les plus belles années de ma vie!

Je ne pouvais guère me rendre compte sur le chemin de Paris à Falaise, de ce que j'éprouvais : c'était un serrement de cœur, une sensibilité inexplicable. Mais à un peu plus de

dix-sept ans (1), les pressentiments vagues et les réflexions graves font sur l'esprit une impression peu durable

— J'arrivai à Falaise fort content de moi, et très-persuadé que *j'irais au grand :* je me serais presque écrié : « *Sic itur ad astra !* »

La vie qu'on menait là était fort différente de ce que j'avais vu jusque alors, surtout depuis neuf mois que j'étais absolument mon maître. Des dragons à tourmenter de temps en temps, des officiers qui n'étaient pas tous de la plus grande amabilité avec les nouveaux venus, d'anciens légionnaires, vieillis dans les emplois subalternes, qu'un mot pouvait effaroucher, qu'une toilette un peu trop recherchée choquait ; un lieutenant-colonel (le marquis d'Isle) (2), l'un des meilleurs officiers de l'armée, un peu mon parent, à qui j'étais fortement recommandé, des détails militaires à apprendre jusque dans leurs minuties, une assez vilaine petite ville, quelques jolies femmes passablement bien gardées, quelques autres qui n'avaient pas besoin de l'être, des hommes à qui les gens de Paris se plaisaient à trouver des figures de l'autre monde : voilà le tableau en raccourci qui me frappa sans m'enchanter.

Et moi aussi, j'ai été berger ! j'ai vécu de la vie pastorale, dans la paix des campagnes ! J'ai dansé avec de naïves paysannes, au son d'un agreste chalumeau, à côté du cimetière où reposaient leurs mères, qui, quelques années auparavant, foulaient

(1) L'auteur s'occupant peu des dates, nous trouvons ici une donnée qui peut nous servir à fixer l'époque à laquelle se rapporte son récit. Le comte de Tilly étant né en 1764 et ayant alors, dit-il, un peu plus de dix-sept ans, il en résulte qu'il rejoignit son régiment à Falaise en 1782.

(2) Officier-général et lieutenant des gardes du corps ; il a depuis montré une grande fidélité à l'infortuné Louis XVI, et en a été aimé et estimé, comme il était digne de l'être. (*Note de l'Auteur.*)

en cadence la même prairie ! j'ai dit adieu à ce bonheur si facile pour corrompre mes mœurs dans les cours et dans de pompeuses cités ; pour fatiguer mon âme dans de frivoles et coupables égarements, pour ennuyer peut-être un monde où je me suis ennuyé davantage et pour y dégrader, le premier des trésors, ma santé, le seul patrimoine réel de nous autres infortunés sur cette terre !

J'avais quitté cette garnison dont je viens de parler et j'arrivai à l'improviste chez mon très-galant homme d'oncle (1). C'était un honnête homme dans toute la force du terme ; d'un esprit sage et peu brillant, mais d'un très-beau caractère. Il avait une fortune fort décente qu'il augmentait tous les ans (2). Il fut plus étonné que fâché de me voir. Il m'assura que sa maison était fort à mes ordres, mais qu'il mourait de peur que la vie de château et la monotonie de la campagne ne fissent périr d'ennui un merveilleux comme moi ; qu'il était bien vrai qu'il y avait à une petite distance deux villes (3) qui n'étaient pas mal habitées , mais que les femmes y étaient sages, les maris ennuyeux et jaloux, et qu'on s'y couchait de fort bonne heure ; que lui, tout occupé de la culture de sa terre, de bâtiments et d'intérêts domestiques, pendant le jour, était assez mauvaise compagnie le soir, parce qu'il tombait de

(1) Nous sommes fondé à croire que cet oncle, que l'auteur ne nomme pas, était René-Louis Tilly de la Molnière, qui défendit les Tuileries au 10 août, y fut blessé, et mourut depuis en prison. Son fils aîné fut tué dans la Vendée, ou plutôt dans le Maine en 1799. Le cadet a servi à l'armée de Condé de 1791 à 1794, et sous le comte de Frotté, en Normandie de 1796 à 1799. Ces informations se rapportent d'ailleurs à la note suivante qui est à la vérité plus vague, mais qui pourtant est de nature à dissiper les doutes.

(2) Il n'en est pas moins mort dans un *hôpital* où, malade, il avait été transféré par *faveur* de la prison où il était détenu pendant le gouvernement de la terreur. Son fils, sujet d'une grande espérance, rentré dans ce même château, y fut tué d'un coup de pistolet par un gendarme dans les jours de la liberté ! (*Note de l'Auteur.*)

(3) Belesme et Alençon.

sommeil avant dix heures; que madame sa femme, fort dévote, ne lisait guère que des livres sacrés, et passait une bonne partie de son temps à se recueillir; qu'au reste, la bibliothèque, dans un médiocre état, me serait ouverte; qu'on ne me cacherait rien, qu'on me demanderait même chaque matin mes ordres pour le dîner afin que je ne maigrisse que d'ennui, et qu'enfin, le jardinier serait toujours prêt à me mener à la pêche et le garde à la chasse. On ajouta qu'il y avait souvent un bal champêtre où les plus jolies paysannes du lieu se réunissaient sous l'inspection des mères ou des tantes, et des amants.

A tout cela je répondis que ce fabuleux tableau était un paysage enchanteur; que j'étais venu chercher les charmes d'une société vertueuse, et les plaisirs purs de la nature; que je le priais de s'en rapporter à moi, quand je l'assurais que j'en étais digne.

La femme de mon oncle n'était point assez une tante pour qu'on ne lui fît fort bien la cour; mais celle-là, encore *très-conservée*, au premier mot de galanterie que je lui dis, me menaça de son confesseur. Il fallait plier devant tant de vertu : je lui protestai que ce que j'en avais dit était une affaire de forme, une manière de me mettre en règle, pour qu'elle ne pût m'accuser dans son cœur d'avoir été insensible à tout ce qu'elle valait encore. Elle me remercia avec une singulière modestie, et nous n'en reparlâmes plus ; mais nous eûmes de longs entretiens sur saint Augustin et saint Jérôme, le premier très-galant dans son bel âge, et le second célèbre par les victoires qu'il remporta sur son tempérament de feu et sur son âme ardente, presque autant que par son bel esprit : elle n'en revenait pas, et j'étais très-dangereux pour elle depuis qu'elle sut que j'avais lu les *Pères*. Vous auriez pu faire un grand homme de bien, me disait-elle; ah ! mon neveu, quel dommage !

Sainte âme, je sais qu'elle vit encore ; mais ces Mémoires sont trop profanes.... elle ne les lira jamais....

C'est ainsi qu'il y a une séduction pour chaque femme! c'est ainsi qu'il y a un piége où tomberait la plus sévère!

Je commençai par passer en revue la bibliothèque, qui méritait tout le mal qu'on m'en avait dit. Quelques livres mystiques, quelques romans de *La Calprenède, le Père Daniel,* deux ou trois volumes de *Corneille, le Parfait Maréchal, le Grand Jardinier, la Cuisinière française,* en faisaient le fond. Heureusement que *les Provinciales* et une édition telle quelle de Buffon s'y trouvaient aussi.

Puis je fis la distribution de ma journée : la lecture, la chasse, la promenade, un peu de conversation avec mes parents, que je ne voyais guère qu'à l'heure des repas, se la partageaient.

Ensuite je me fis, comme je l'ai dit, berger le dimanche. Je dansai avec tout le village, et distinguai bien vite une jolie blonde qui ne fut pas insensible à mes agaceries pastorales. Elle est devenue depuis danseuse sur un des premiers théâtres de Paris, et m'a toujours su gré de l'avoir fait sortir de son village, et si le sort l'eût enfin jetée sur le trône de Golconde, je suis sûr qu'elle m'eût été reconnaissante comme Aline.

Cette vie rurale a ses charmes; quatre mois se passèrent comme un songe paisible. Maintenant que toutes mes passions sont calmées, je me demande souvent comment il s'est fait que les villes n'aient pas été abandonnées pour les campagnes, et pour la vie qu'on y pourrait mener? Il n'y a pas longtemps que je m'en étonne; car combien n'ai-je pas été d'années à ne pouvoir m'arracher de Paris; à ne pas concevoir qu'on pût vivre ailleurs, ou au moins dans les autres grandes capitales de l'Europe, où j'ai vécu depuis!

En retournant à Paris, je m'arrêtai à Alençon, où il y avait un intendant, fort bon homme (M. Julien), presque aussi haï que ses pareils, mais lui le méritait moins. Il est mort aussi sur l'échafaud, celui-là. Plus que sexagénaire, la hache a eu beaucoup à faire : il était d'un monstrueux embonpoint. Son

secret pour cela avait été, pendant quarante ans, de ne pas dîner, et de manger tous les soirs un gigot de mouton du poids de dix livres, tout entier et *incuit*. Excellent administrateur, grand travailleur, mais dans le fond très-obligeant, quoique gâté comme tous les autres ; il se donnait des airs de proconsul, et faisait le bien de mauvaise grâce. Un méchant homme, avec des formes, aurait plu davantage. Il faut convenir que ces sortes de places étaient un des abus de l'ancienne monarchie, et qu'il est fort à désirer qu'ils n'aient jamais de pendants dans un nouvel ordre de choses. — Mais quelles sont les institutions humaines exemptes d'inconvénients? Dans quel système créé par des hommes n'y aura-t-il pas des *puissances* toujours prêtes à en remplacer d'autres ?

Je me rappelle que M. de Meilhan (1), intendant de Valenciennes, m'a dit à Aix-la-Chapelle un mot qui m'a frappé : « Si les intendants de province avaient été de grands sei- « gneurs, ils auraient été trop puissants. » Effectivement, le contre-poids de leur autorité était dans leur point de départ, et dans l'opinion publique, qui les reportait toujours à leur début, et les rejetait, pour ainsi dire, incessamment dans leur existence primitive et personnelle.

L'aveu contenu dans cette phrase que j'ai citée était assez

(1) Gabriel Senac de Meilhan, fils de Senac, médecin de Louis XV, successivement intendant d'Aunis, de Provence et du Hainaut, et dévoré d'ambition, montra des prétentions ridicules à devenir contrôleur général, et dans différents ouvrages, plus d'esprit que de goût, et plus de talent que de profondeur. La révolution, à laquelle il refusa de prendre part, mit un terme à sa carrière politique et le décida à sortir de France. Il voyagea en Allemagne, en Pologne et en Russie, où Catherine II l'accueillit et l'admit dans sa société intime. Mais n'étant pas si contente de l'homme que de l'auteur, elle cessa de le rapprocher d'elle en lui conservant néanmoins un traitement de 6,000 roubles. Redoutant les caprices de Paul Ier Meilhan se rendit en Autriche, et mourut à Vienne en 1803. Celui de ses ouvrages qu'on recherche le plus est intitulé : *Portraits et Caractères des personnages distingués de la fin du dix-huitième siècles*, ouvrage curieux, mais superficiel.

modeste dans un homme qui ne se piquait pas de l'être, et qui, pour avoir écrit quelques pages, souvent insignifiantes, mais communément plus spirituelles que solides, se croyait à la hauteur des plus grands écrivains, et décelait en général, en tout point, une vanité presque stupide(1).

Il se croyait aussi, ce M. de Meilhan, le premier administrateur de France. Il m'a raconté très-gravement qu'à l'avénement de M. de Calonne au contrôle général, le roi avait voulu le voir. « Je lui prouvai dans une conversation de deux heures, « me dit-il, que j'avais des moyens infaillibles de sauver l'État. « Sa Majesté en paraissait profondément persuadée, et j'ose « dire que j'avais convaincu sa raison ; je crus que je serais « nommé contrôleur général le lendemain ; la France échap- « pait au naufrage politique qui va la submerger ; mais je fus « déjoué par un courtisan : je perdis la place pour laquelle j'é- « tais né, et un homme d'esprit l'emporta sur un homme de « génie. »

Je reprends mon intendant d'Alençon, dont je parle un peu longuement, parce que sa femme, qui jouait au *reversis*, composé bizarre d'un ton tranchant et commun, m'a raconté une anecdote si extraordinaire, qu'il me semble que c'est hier à souper que j'entends sa voix qui me dit à l'oreille : « Vous « voyez cette grande femme, dont le teint est un peu coupe- « rosé, et de qui M. l'intendant fait semblant d'être amou- « reux, car dans le fond il n'aime que lui, vous la voyez bien !

« — Oui, Madame.

« — Eh bien ! Monsieur, c'est la fille d'un roué.

« — C'est très-commun.

« — Point du tout, d'un homme roué..., roué sur l'écha- « faud, vous dis-je.

« — L'horreur !

(1) Écoutez, me disait-il un jour, ma définition du *luxe* : c'est la première qui ait été faite. Je n'en veux point répondis-je, c'est du *superflu*. (*Note de l'auteur.*)

« — Je vous dirai cela après souper, car je crois qu'elle nous « écoute. Il nous reste quelques tours à faire ; tâchez de ne « pas me forcer trop de *quinolas*, ou vous ne saurez pas mon « histoire »

Effectivement, quand le monde fut retiré, elle m'apprit que la mère de cette dame avait été une assez belle femme dans son temps, *pour la province ;* qu'elle avait passé pour être d'une sagesse exemplaire ; que son mari, qui faisait je ne sais pas quoi, était souvent absent, et que, pendant un été fort chaud, étant à la campagne, couchée au premier étage, sur un jardin, elle avait dormi les fenêtres ouvertes. Ce jardin était bordé par une pièce d'eau dont le rivage était la grande route. Un voleur ayant franchi tous ces obstacles, arriva au pied de son mur, d'où, ayant jeté une échelle de corde, il se trouva auprès de son lit. Elle y reposait dans une toilette qui n'est faite que pour les yeux d'un mari, et encore d'un mari qu'on aime assez pour le bien traiter.

Ce voleur l'était dans toutes les règles, mais il se trouva plus tendre qu'ils ne le sont ordinairement. Après avoir forcé doucement un secrétaire, une commode,... que sais-je, moi ? et pris ce qui lui convenait, il voulut tuer la dame, qui, s'étant éveillée, était déjà plus qu'à demi morte. Mais en la regardant mieux, la compassion et un amour de voleur le gagnèrent. Il se déshabilla à cause de la chaleur, passa la nuit avec elle, n'en sortit qu'un peu avant l'aurore, lui rendit tout ce qu'il avait pris, et laissa, de plus, une jolie petite fille dont elle accoucha neuf mois après : c'était cette dame qui soupait avec nous.

Sa maman ne dit rien à son tendre époux, quand il revint : il y a des torts, même involontaires, dont une femme bien apprise ne parle jamais. Mais elle fit tout son possible pour en faire un mari tendre et galant. Lui, qui en avait perdu l'habitude, la laissa dans son embarras, et n'eut pas l'esprit de venir conjugalement à son secours. En conséquence, sachant

que surtout pour d'autres faits et gestes, son voleur avait été rompu vif dans la ville de Domfront, elle ne vit d'autre parti à prendre que de se retirer dans un couvent, pour y accoucher décemment de la fille du voleur : elle écrivit préalablement une lettre bien pathétique à M. son mari, et se voua à Dieu, sous la sauvegarde de bonnes grilles que ne forcent que les voleurs par qui l'on veut bien se laisser prendre quelque chose. Elle mourut quelque quinze ans après, et comme elle avait de la fortune, et que sa fille en était l'héritière, un M. de P***, qui avait une manière de charge, l'épousa.

Voilà un terrible argument pour la fatalité qui régit tout dans ce bas monde! une horrible manière, pour la vertu, d'être déjouée! un abominable et singulier voleur! et, d'après cela, toutes filles ou femmes qui connaîtront cette histoire auront bien envie d'en trouver autant, si, même dans la canicule, elles dorment encore les fenêtres ouvertes.

La France est la patrie des duels : c'est un fruit du pays. J'ai parcouru la plus grande partie de l'Europe, j'ai voyagé dans le Nouveau-Monde, j'ai vécu parmi des militaires et des courtisans, et je n'ai rencontré nulle part ailleurs cette funeste *susceptibilité*, cette triste disposition à se croire insulté et à vouloir repousser une offense, très-souvent chimérique. Je sais que cela se décore d'un nom pompeux, que cela s'appelait avoir plus de délicatesse et d'honneur que les autres peuples, connaître mieux toutes les nuances exquises de l'art de vivre, et du respect qu'on doit aux autres et surtout à soi-même.

D'où vient donc cette disposition particulière aux Français, dont le caractère est trop noble pour être vindicatif, de se battre en duel pour des sujets la plupart du temps si peu sé-

rieux, que le flegme des autres habitants de l'Europe n'en serait pas même altéré ?

C'est l'éducation, c'est elle seule.

On n'a dit nulle part ailleurs : « l'honneur est tout, il n'y a « que lui dans le monde. » La vie n'est rien s'il existe un homme qui, placé sur la même ligne que vous dans la hiérarchie sociale, vous ait humilié, ou dont le regard puisse planer sur le vôtre ; la vie n'est rien si votre courage a été soupçonné un jour de bataille : votre général a-t-il eu l'air d'en douter? aujourd'hui ne soyez pas insubordonné, mais faites vous tuer demain pour le convaincre ! Vous avez eu une discussion avec votre ami intime, vous n'avez pas excédé les bornes d'une certaine chaleur qui n'a pas compromis votre délicatesse, mais des femmes prétendent qu'il y a eu dans votre vivacité des nuances injurieuses, et que vous êtes *déshonoré* si vous n'égorgez pas votre ami ou si vous n'êtes pas égorgé par lui ; faites-vous tuer, car la réputation est préférable à la vie, et il vaut mieux mourir que d'être soupçonné de manquer de courage par les femmes, qui s'y connaissent si bien. Vous avez éprouvé un coup douteux au jeu, il est démontré que c'est un malentendu, et le plus léger nuage ne peut rester sur votre intention ni sur celle de votre adversaire, mais monsieur tel a souri sardoniquement, il a parlé tout bas avec sa sœur, qui a chuchoté avec sa cousine ; faites-vous tuer, car peut-être passeriez-vous pour un fripon au jeu, et rien n'éclaircit si bien un fait de cette nature qu'un pistolet ou une épée. Gardez-vous d'ailleurs de croire que vos seconds vous réconcilieront..., ils s'en garderont bien, car ils craindraient d'être taxés eux-mêmes de faiblesse, et d'être enveloppés dans votre blâme, et, par suite de préjugés, sur six fois, au lieu d'arranger une affaire arrangeable, ils la gâteront cinq. Votre femme est-elle une coquette fieffée, faites-vous tuer par son amant, cela lui rendra l'honneur. Cette danseuse qui vous coûte déjà six prés, quatre champs, et un bois de haute futaie, vous trompe avec un joli

garçon qui ne lui donne rien, faites-vous tuer par ce rival préféré, car la bravoure efface tous les torts, tous les vices, et, qui plus est, tous les ridicules. Votre colonel, dans un enthousiasme militaire, vous a parlé sur le terrain avec un peu trop de feu, ne dites rien au *régiment*, mais *retrouvez-le* à Paris : tuez-le. Il est possible que pour rendre hommage à la subordination militaire, il ne veuille pas se mesurer avec vous : vous serez mis, s'il se plaint, en prison pour vingt ans et un jour, mais c'est égal, il sera déshonoré, et vous serez, vous, couvert de gloire dans votre donjon où vous mourrez d'un ennui fort estimable. Vous avez séduit la femme d'un fort honnête homme, qui, dans l'humeur de sa situation, vous a témoigné un peu moins d'égards qu'il n'aurait dû : il vous a répondu avec aigreur, tuez-le ; car lui ayant ravi le bonheur et la paix, ce n'est guère la peine de marchander sa vie, etc., etc.

Ces tableaux sont-ils chargés ?... bien peu : ils sont plus vrais que vraisemblables ; et je n'ai point parlé de cette classe odieuse qu'on ne retrouve nulle part, de ces gens dont le plaisir était d'avoir une affaire, de ces *spadassins* dont le regard du haut en bas était une offense qui déshonorait presque quand on s'en vengeait comme lorsqu'on ne s'en vengeait pas. Je ne dis pas que cette classe, très-mauvaises compagnie et facile à réprimer, fût nombreuse ; enfin elle existait ; c'était une preuve de plus de *la manie des duels* dans la nation, et de ce préjugé qui avait presque établi tacitement que rien n'était noble et grand comme ce genre de bravoure ; que son éclat couvrait presque tout, et qu'enfin un malhonnête homme qui se battait bien n'en était presque pas un.

Les autres peuples ont-ils tort d'avoir méprisé cette belle découverte, ou sont-ils coupables parce que leur sang circule avec plus de paresse ? Non, mais il faut éviter tout excès (1).

(1) J'ai connu un homme qui occupe un emploi distingué dans une cour du Nord, à qui je dois la justice de dire qu'il est devenu tout à fait sot depuis qu'il a tué un homme en duel, quasi sans le faire exprès. Comme

Sur cette matière, il ne faut être ni trop éveillé, ni trop endormi : *in medio stat virtus.*

Revenant à Paris, comme je l'ai dit dans le chapitre précédent, je changeais de chevaux à la poste de Chartres, et j'étais descendu de voiture, lorsque deux officiers des troupes du roi, que je n'avais jamais eu l'honneur de voir, me firent celui de me choisir pour témoin d'une affaire qu'ils voulaient vider à l'instant. Décidés vraisemblablement par mon uniforme, ils s'approchèrent de moi, et m'engagèrent avec beaucoup de politesse et d'instance à les accompagner à quelque distance de la ville, pour les y voir s'escrimer à l'épée. Leur proposition me paraissant tout à fait déplacée, je pris la liberté de leur remontrer que j'avais le malheur de leur être tout à fait étranger, que le service qu'ils attendaient de moi était ce que j'accorderais à la plus parfaite amitié ; que je ne connaissais pas de plus ennuyeux métier que celui de second, si ce n'était peut être celui de se battre, et que je n'étais pas même bien sûr de ne pas préférer le dernier parti.

Ils insistèrent, alléguant que c'était un service qui ne se refusait pas entre militaires : ils ajoutèrent que, ne voulant pas compromettre l'honneur d'une femme, tout indigne qu'elle était de cette attention, ils me donnaient la préférence sur les notables de leur ville, etc., etc.

J'avais beaucoup de peine à m'empêcher de rire du ton dramatique dont tout cela était débité ; cependant comme il y en avait un de la plus jolie figure et du plus noble maintien, et que d'ailleurs leur histoire pouvait être amusante, je leur offris de rester trois heures dans leur ville, pourvu qu'ils voulussent accepter un dîner que mon domestique allait ordonner à la

il est distrait et naturellement fort impoli, on aime à se ressouvenir qu'il est absorbé par une idée dominante qui a dérangé le peu de cervelle qu'il avait. Cela lui fait honneur. Il y a tel Français qui a tué plusieurs hommes et qui dort douze heures sur vingt-quatre... Je vais parler sérieusement : cela prouve contre nous. (*Note de l'auteur.*)

hâte. Je m'engageais à écouter leur aventure, à essayer de les réconcilier, leur offrant ma parole d'être à leurs ordres, si tout arrangement me semblait impossible. Ils se rendirent à mon invitation, ajoutant, tous les deux à la fois, qu'ils étaient bien certains d'avoir le plaisir de se couper la gorge en ma présence, leur affaire étant claire comme le jour, et positivement *inarrangeable*. L'hôte, à qui j'eus le temps de dire un mot, m'apprit que c'étaient deux gentilshommes de la ville ou des environs, fort estimés, et amis intimes.

Une étrange amitié ! pensai-je.

« Messieurs, leur dis-je, mes avis ne peuvent pas vous ins-« pirer une grande confiance, puisque je n'ai pas l'honneur « d'être connu de vous. Mon âge d'ailleurs n'est pas celui de « l'extrême prudence, mais je suis plus vieux que mon âge, « et je crois déjà connaître assez les femmes pour vous donner « un bon avis, et vous suggérer une réflexion, si simple, que « je suis surpris que vous ne l'ayez pas faite. Ou celle pour « qui vous voulez en venir aux mains est infiniment estimable, « ou digne de mépris. Dans le premier cas, l'esclandre que « vous faites, malgré toutes vos précautions, la déshonore; « dans l'autre supposition, elle ne vaut pas le sang que vous « verserez pour elle.

« — C'est parler avec un grand fond de raison », reprit le plus âgé des deux (il paraissait avoir vingt-cinq ans, et son adversaire deux ou trois de moins), grand, bien fait, d'une figure fort martiale, mais devant avoir toujours tort avec son rival, qui, comme je l'ai dit, avait un visage enchanteur; « rien de plus sensé que ces propositions générales, qui sont « pour ainsi dire la sagesse universelle; mais il est des cas « qui sortent tout à fait de la règle ordinaire, et qui ne lais-« sent plus de choix à des gens de cœur, ni de délibération à la « prudence. Voulez-vous parler, dit-il au plus jeune, je vous « cède la parole ?

« — Non reprit l'autre, vous l'avez, et tant que vous vous

« en tiendrez, comme j'en suis sûr, à l'exactitude des faits, « vous pouvez la garder.

« — Fort bien : je vais donc exposer le sujet qui nous « divise, et qui nous met les armes à la main, malgré une « amitié de toute la vie. » Alors s'adressant à moi et montrant son adversaire : « Monsieur était du dernier bien avec la fille « d'un gentilhomme de cette ville, ma parente. Cette in- « trigue durait depuis longtemps et, comme cela doit être, « qui que ce soit ne s'en doutait, moi moins que personne, « après un an d'absence. Il lui avait promis de l'épouser; mais « des intérêts de famille dont je reconnais moi-même toute « l'importance, le détournèrent de tenir sa parole. Sa maî- « tresse.. . — Dites la vôtre, interrompit le jeune homme.

« — Si vous voulez parler, reprit l'autre, je vous écouterai « en silence, mais faites de même, ou finissons. Nous au- « rons le temps de combattre pour des choses, sans disputer « pour des mots ; c'est d'ailleurs un égard que nous de- « vons à monsieur, qui veut bien nous écouter, sans que nous « ayons l'ombre de droit de l'ennuyer de notre querelle... Je « disais que sa maîtresse, dans ce temps là (c'est çà, exprima « le jeune homme avec un signe de tête), se plaignit, se dé- « sola, et lui reprocha avec amertume de l'avoir séduite et « de manquer à sa parole.

« Les choses en étaient là quand j'arrivai ; je ne tardai pas « à m'apercevoir que mon ami, car il l'était alors, avait un « chagrin au fond du cœur qu'il s'obstinait à me taire : « son secret m'affligeait, mais je le respectais. Sur ces en- « trefaites, je découvris que les charmes de mademoiselle « De***, que je nommerai Julie, faisaient sur moi une vive « impression : son caractère, son esprit, complétèrent la sé- « duction, surtout en réfléchissant que sa fortune, mêlée au « peu que j'en ai, arrangerait fort mes affaires. Le service « commençait à m'ennuyer ; je me disais qu'il ne me mènerait « qu'à la croix de Saint-Louis, qu'il était honteux, comme

« on l'a dit, d'*avoir* et de *ne pas avoir*, et que je n'avais rien
« de mieux à faire que d'entrer dans le mariage et de sortir
« du service. Je communiquai ce plan à monsieur, et loin de
« m'en détourner, comme c'était le devoir d'un ami fidèle, il
« encouragea mes idées. Je sens que c'est commode d'endosser
« sa honte à ses amis, et de les établir réparateurs de nos
« torts; mais, j'ai l'honneur de vous le demander, est-ce un
« procédé décent, et devais-je m'y attendre de la part de
« l'homme que j'avais le plus aimé ? »

Ici le narrateur s'interrompit en me fixant : je ne répondis ni des yeux, ni de la voix; il continua :

« Me voilà donc l'*adorateur* de Julie ! me voilà décidé à
« l'épouser.... Le calme renaît dans son âme, et le visage de
« son ancien séducteur reprend sa sérénité. Mon amitié trom-
« pée s'en augmentait : j'étais assez simple pour penser que ses
« chagrins personnels s'étaient évanouis devant mon bonheur.

« Cependant un parent éloigné, dont j'attends quelque chose,
« s'opposait à mon mariage pour des raisons qu'il ne m'a pas
« communiquées, et je n'en suis pas surpris : c'est l'original le
« plus taciturne de toute la province; j'espérais fléchir son
« opposition; et *ma belle*, qui avait intérêt à m'enlacer dans ses
« filets irrévocablement, se défendait autant qu'il le fallait
« pour irriter mes désirs. M'accordant enfin les mêmes bon-
« tés qu'elle avait eues pour monsieur, soit qu'elle m'aimât
« moins, ce qui est très-naturel, soit que l'expérience l'eût
« rendue plus rusée, elle me fit signer une promesse formelle
« qu'à tout événement je l'épouserais dans l'année. Ce terme
« expira avant-hier, et j'aurais tenu scrupuleusement ma pro-
« messe, si je n'avais pas été éclairé à temps sur le bord de
« l'abîme ou j'allais tomber. J'aurai l'honneur de vous expli-
« quer comment.

« La perfide Julie était liée avec une femme de cette ville à
« qui l'on soupçonnait un goût fort accrédité jadis dans Lesbos,
« et qui, à la honte de notre âge, a fait des progrès alarmants,

« même en province. Elles étaient fort unies ; on en avait « plaisanté, et on n'en parlait plus. Il m'en était bien revenu « quelque chose, mais j'avoue que c'est un genre de rivalité « qui ne me donne aucune humeur : au contraire, ça m'amuse « et j'ai l'immoralité d'en rire.

« Ces deux dames furent ensemble à un bal il y a quelques « jours, et s'y prirent d'une querelle très-vive dont les motifs « ne sont pas encore très-connus. On sait seulement qu'il y « eut des propos très-emportés, et des menaces réciproques « *de se perdre*.

« Le lendemain matin je reçus un billet de la nouvelle enne- « mie de ma *future*, qui m'engageait à passer chez elle. Je crus « qu'il était question d'un raccommodement, et j'y courus ; « mais vous allez voir qu'il s'agissait de toute autre chose. « Elle me remit plusieurs lettres, toutes de monsieur : elles « lui avaient été confiées par Julie, qui craignait, en les gardant, « d'en être compromise. Je fus indigné de la bassesse où cette « femme était entraînée par la vengeance, mais n'en fis pas « moins mon profit en les lisant. J'eus le loisir de me con- « vaincre qu'il n'y a dans ce monde que des amitiés de conve- « nance subordonnées à ce qui convient le mieux à nos goûts « et à nos intérêts ; j'appris que monsieur avait obtenu, avant « moi, tout ce qu'on ne m'accordait que de circonstance et « pour me forcer à épouser. Je lui dois la justice que toutes « ses lettres, quand il est question de moi, respirent l'honnê- « teté la plus parfaite, je puis même dire l'intérêt, mais toutes « concluent à me marier ; il y en a même une où, après m'avoir « plaint faiblement, il égaye sa matière par deux lignes de je ne « sais qui ; car je vous avoue franchement que j'ai eu dans ma « vie tout autre chose à faire que de beaucoup lire, mais elles « m'ont frappé et je les ai retenues :

« Quand on le sait, c'est peu de chose,
« Quand on l'ignore, ce n'est rien (1).

(1) Toutes ces conjectures d'être le premier, dit M. de Buffon, sont si

L'orateur se tut, et je crus qu'il avait fini,

« Ce sont deux vers de la Fontaine, lui dis-je, ils contien-
« nent toute la justification de votre ami, qui n'a point eu le
« tort de vous exciter au mariage pour sortir d'embarras, mais
« s'est borné à ne pas vous en dissuader. Je vous trouve fort
« ému, et lui très-calme, ce qui, souffrez que je le dise, prouve
« déjà en sa faveur. Mais permettez-moi de vous demander
« quel est, au point où vous en êtes, la cause matérielle de votre
« querelle, car jusqu'ici vous êtes tous les deux en règle en
« ne vous mariant ni l'un ni l'autre,

« — J'aurai l'honneur de vous le dire, reprit-il.

« Mon adversaire prétend que je ne dois cette découverte
« qu'au malheur et à la maladresse qu'il a eu d'écrire, sur-
« tout à la perfidie de celle qui plonge Julie dans une infortune
« dont il se regarde comme l'auteur : il veut me forcer à
« remplir mes engagements, d'autant mieux, dit-il, qu'il y
« voit mille raisons de convenance, etc., etc. Il ajoute : que
« *j'épouserai*, ou que le monde est trop petit pour nous con-
« tenir tous les deux, et qu'il faut qu'un de nous en sorte. Moi,
« de mon côté, j'insiste non-seulement pour ne pas me marier
« (ce qui même ne mérite plus d'être discuté sérieusement),
« mais encore pour que monsieur contracte ce lien sacré ; il
« peut seul rendre l'honneur à *ma parente,* et réparer les
« maux dont il est l'artisan unique, puisqu'il a été son corrup-
« teur. C'est d'ailleurs le seul moyen pour moi de me tirer
« convenablement d'affaire aux yeux du public, qui verra un
« sacrifice fait à l'amitié dans une violation de ma parole, qui,
« autrement, lui paraîtrait un caprice bien conditionné, puis-
« qu'il est impossible que je me décide à l'instruire moi-
« même des turpitudes de *ma cousine.* »

trompeuses, que les hommes devraient bien se tranquilliser sur tout cela, au lieu de se livrer, comme ils le font souvent, à des soupçons injustes ou à de fausses joies, selon qu'ils s'imaginent avoir rencontré.

(*Note de l'auteur.*)

Je ne le voulais pas, mais je partis d'un éclat de rire immodéré qu'imita l'autre officier, ce qui pensa donner beaucoup d'humeur à l'historien.

« Veuillez, dis-je au plus jeune, me répondre. Exigez-vous « aussi, véritablement, que votre ami (car vous devez conti- « nuer à l'être) se marie ?

« — Très-certainement, répartit-il.

« — Ah ! m'écriai-je, c'est une rage, une maladie ; c'est de « la démence, permettez-moi le mot : souffrez la vérité tout « entière, vous ne devez songer qu'à redevenir sages.... Vous « ne devez vous en vouloir que de vous être ôté réciproque- « ment la raison, car c'est vraiment l'avoir perdue que de « penser à vous contraindre respectivement à faire un ma- « riage qui vous devient impossible à l'un et à l'autre, d'après « le genre et le degré d'instruction que vous avez acquis tous « les deux. Trouvez-en un troisième, c'est le seul parti qui « vous reste à prendre, qui, dans l'ignorance de son cœur, « consente à une alliance qu'aucun de vous ne peut plus con- « tracter avec honneur ; et si celle qui vous divise en vaut la « peine, si elle est assez jolie, restez paisiblement pour elle ce « que vous avez été : je crois qu'elle me remercierait de ce « conseil, si je pouvais m'en faire entendre ; et, croyez-moi, « cette femme et celles qui lui ressemblent ne méritent pas « plus de cérémonie. »

Mon opinion les convertit. Avant la fin du dîner ils renchérirent sur mon idée et se jurèrent une amitié éternelle : je les fis embrasser avant de me mettre en voiture, où ils me conduisirent en me comblant de remercîments et d'éloges ; ils m'assurèrent que Salomon n'en savait pas plus que moi et que je jugeais avec sagesse.

Après quelques mois de séjour à Paris, j'allais m'en éloigner, lorsqu'un homme qui m'était fort attaché me proposa d'aller voir je ne sais quelle pièce où tout le monde courait à un théâtre des boulevards : il m'offrit une place dans une loge, avec une femme qu'il aimait éperdûment, qui en était assez digne par les charmes de sa personne, auxquels ne répondaient pas trop son esprit et son cœur. Quoi qu'il en soit, j'accepte la proposition, et nous voilà établis. Un moment après, la loge voisine s'ouvre, deux hommes et deux femmes que je ne connaissais point y entrent. Un d'eux se livre à des rires immodérés, se permet à haute voix les observations les plus sévères sur les femmes sans mœurs et sans principes, qui, disait-il, étaient les fléaux de la société, et qui après avoir mérité d'en être bannies, venaient se réfugier à Paris dans des couvents dont elles étaient l'opprobre, après avoir été celui du monde. Placé très-près de ce moraliste, je pris la liberté de l'inviter à parler plus bas : il s'y prêta d'assez bonne grâce, et je crus que c'était une affaire finie; mais étant sorti dans l'entr'acte, je fus fort surpris en rentrant lorsque le comte du Touceville me dit qu'il aurait besoin de moi après le spectacle, étant obligé de corriger l'impertinence de ce monsieur, qui venait de l'insulter grièvement. Après ce peu de mots, il me quitta un instant, laissant la belle éplorée sous ma protection, pour ordonner à son chasseur d'aller chercher son épée.

Le spectacle fini, nous mîmes la dame en carrosse : je lui dois la justice qu'elle était consternée d'être l'Hélène du combat. Elle m'apprit succinctement que cet Hector était un hobereau de province qui, dans la sienne, avait été fort amoureux d'elle, et que, suivant l'usage, elle nia avoir autrement connu qu'en tout bien et tout honneur.

Quoi qu'il en soit, il y avait un terrain immense, profondément creusé en tous sens, derrière le boulevard du Temple; l'adversaire nous informa (ce fut l'expression de bon goût dont il se servit), qu'on pouvait *en découdre* là fort à son aise. Il

demanda dix minutes pour entrer chez *un ami*, dans le voisinage, dont il obtiendrait une épée. M. du Touceville s'approcha de lui pour savoir avec qui il avait l'honneur de se mesurer.

« Mon nom, répondit-il, vous importe peu, il est médiocre-« ment connu ici. La vérité est que je vous ai offensé, que « loin de m'en repentir, je le ferais encore, et que, ruiné et « trahi, je n'ai rien de mieux à faire que de périr de votre « main, ou de vous arracher la vie. »

J'avais peine à me contenir en entendant une logique si détestable, en voyant l'air d'insolence ou plutôt de folie dont il accompagnait ce discours. Quant à M. du Touceville, il était calme comme l'innocence, et véritablement il était bien peu responsable du sang qui allait se répandre. Cet aimable homme n'ayant point amené de témoin, je lui en fis l'observation ; sa réponse d'un ton de capitan, fut qu'il n'en prenait jamais, qu'il avait eu vingt affaires dans sa vie sans y impliquer personne, et qu'il me ferait voir bientôt à moi-même si cela me convenait, qu'on pouvait se battre sans témoins. Il dit, et s'éloignant de nous à toute course, il a la bonté de nous prévenir qu'il reviendra bientôt. Alors du Touceville dit du ton presque solennel du drame : « Cet homme est mort, et voilà son tom-« beau. » Il me montrait à quelques pas de nous un précipice de quatre-vingts ou cent pieds de profondeur.

L'impertinent ne se fit point attendre ; il revint ayant sous son bras une épée d'une longueur prohibée très-certainement par l'honneur et les ordonnances. Le comte du Touceville m'empêchant d'entrer dans aucune conversation, se déshabilla avec la promptitude de l'éclair, montrant sa poitrine à son antagoniste, qui en fit autant. Il faisait assez clair, mais, sous prétexte de mieux voir, mon ami le conduisit insensiblement vers cet abîme dont j'ai parlé. C'est à quelques pieds de ses bords que commença un combat aussi acharné, aussi adroit qu'on en puisse imaginer ; mais faisant une *volte* avec une grande agilité, du Touceville l'adossa sur le rebord, et, sem-

blant n'avoir attendu que ce moment, lui enfonça dans le sein son épée jusqu'à la garde : le saisissant alors des deux mains, avec la fureur d'un lion affamé, il enleva pour ainsi dire de terre son adversaire, et le précipita!... J'avoue que je fus glacé d'effroi, et que je ne pus réprimer un cri, en le voyant tomber dans ce gouffre, avec cette épée dont il était transpercé. « Éloignons-nous, me dit le vainqueur, il n'a plus « besoin de secours. » Saisissant l'épée que l'inconnu avait laissé tomber de sa main défaillante, il ajouta : « Voici une « mauvaise soirée, et un mauvais troc pour lui : allons-nous-« en. »

J'étais bien de cet avis-là, mais pour un empire je n'aurais pu m'éloigner sans lui envoyer du secours, tout persuadé que j'étais qu'il était superflu. Du Touceville marchait dans une rêverie sombre. A cette férocité des armes avait succédé un état d'abattement et presque de regret : je le soutenais, il pouvait à peine marcher jusqu'au *fiacre* où je le conduisis. Je l'y laissai pour courir à un corps de garde du guet ; j'avertis le sergent, que je tirai à l'écart, après lui avoir glissé quelque argent dans la main , que j'avais entendu des cris plaintifs à l'endroit que j'indiquai.

J'ai su l'inutilité de cette démarche, et que le malheureux qui l'avait mérité était bien mort.

Si la France ne cherchait qu'à punir ses injures, et à se venger de la haine qu'on lui porte ainsi qu'à ses habitants, elle aurait trop à faire! elle aurait eu, de tout temps, une guerre universelle à soutenir contre l'Europe, qui ne renferme peut-être pas dans son sein une seule nation qui ne soit la rivale, même sans titre pour l'être, et l'ennemie née du nom français Nos arts, nos livres , notre politesse, notre cour, notre

luxe, le génie militaire de notre nation, nos spectacles, notre langue, tout, jusqu'à nos vices, a été mis à contribution par les autres peuples, et en a fait l'éducation ; c'était une obligation générale qu'on aurait cru qu'ils avaient contractée envers nous : cette dette n'a été payée que par la haine et l'envie.

La marche de cet ouvrage me conduira à développer cette idée, son principe, et ses conséquences : je le ferai en homme libre, en philosophe qui n'est ni adulateur ni contempteur des puissances : je n'en suis pas encore là.

Mais il est une nation qui, plus particulièrement que les autres, nous déteste, qui ne se borne pas à ces haines de cour, de salons, et de grandes routes ; qui n'a pas pour nous une antipathie stérile et sans conséquence qui s'exhale dans des mots et dans des machinations de société. C'est une nation qui a sucé avec le lait l'horreur de tout ce qui est français, qui nous exècre par instinct, par calcul, par raisonnement, par conviction, et même par air ; qui croit de bon goût de s'exagérer, s'il est possible, la haine qu'elle nous porte, qui nous conteste tout, même dans les choses où elle n'a rien à nous opposer, qui voudrait nous voir disparaître de la surface du globe, qui, reconnaissant au fond du cœur notre supériorité dans une infinité de points et notre égalité en tous, fait semblant quelquefois d'estimer davantage les peuples qui ne peuvent entrer en concurrence avec elle ; une nation, enfin, dont la haine communique au reste du monde ses agitations, et qui, ayant produit de très-grands hommes qui dans leurs discours et leurs écrits ont admiré la France, n'en a jamais produit un seul qui l'aimât. Voilà la nation qui veut nous anéantir ou qui doit être exterminée par nous (1). Après ce tableau, faut-il nommer l'Angleterre ?

Lecteur, ne me reprochez point mes digressions ; s'il fallait m'en sevrer, je renoncerais à écrire.

(1) Qu'on observe que ceci a été écrit en 1804.

C'était donc pour me noyer, ou pour envahir les trois royaumes (ce qui était très-juste), que je quittai Lauzanne pour voler en Bretagne. Aucun de ces destins ne fut mon partage, mais j'en demande pardon à votre délicatesse... j'y gagnai la fièvre et *la gale*... n'anticipons pas.

En deux ans de temps, j'avais contracté pour près de quarante mille francs de dettes, et n'en étais pas moins sans argent, à la veille de tenter cette grande expédition. J'arrivai bien vite à Paris, pour frapper à la porte de quelques usuriers qui, sachant qu'il n'y avait rien à risquer, me prêtaient avec plaisir à cent pour cent. Il n'y avait pas de temps à perdre lorsque le troisième jour de mon arrivée, attendant un de ces honnêtes gens chez moi, on m'annonça M. L...... (1), avocat de province que je ne connaissais point, mais dont j'avais vu le père, chez un de mes parents dont il faisait les affaires.

M. L..., qui a pris une part fort active à la révolution, et qui, d'après ce que j'ai lu dans les journaux, m'aurait fait grand peur dans le temps de sa puissance, était un jeune homme d'une impétuosité concentrée, mais timide en apparence, d'une figure fort intéressante, d'un caractère qui semblait doux quand il n'était pas irrité, d'une politesse fort simple, et d'un esprit borné : voilà ce qu'il me parut *le jour* où il entra dans ma chambre.

S'il avait pris la haine de la cour dans le voyage que je lui fis faire à Versailles, et dont je parlerai tout à l'heure, je suis presque forcé de la lui pardonner. Il vint donc chez moi, et après m'avoir rappelé les seuls droits qu'il eût à mon obligeance, qu'il voulut bien nommer ma *protection*, il me dit que, certain de mon crédit, il venait me prier de faire *sa fortune*. Je ne concevais pas trop ses moyens et les miens pour cela, mais enfin j'écoutai.

(1) Nous croyons que l'auteur a voulu désigner ici Lacroix, député d'Eure-et-Loir à la Convention, et qui, en 1794, a été condamné à mort avec Danton, dont il était l'ami. (*Note des premiers éditeurs.*)

La place de directeur de la librairie (je crois que cela s'appelait comme cela) de la ville d'Alençon était vacante : elle valait deux mille écus par an, donnait la facilité d'obliger les uns et de faire de la peine à d'autres : c'est assez joli en province ; et beaucoup de gens trouveraient que ce n'est à négliger nulle part. Il était parti en poste avant tous ses concurrents, et n'avait vu que moi, disait-il, qui, par *ses entours à Versailles,* pût lui faire obtenir cet emploi. C'est assez plaisant ; mais ce qui l'est davantage, c'est que je le lui fis obtenir. Mais procédons avec ordre.

Après m'avoir raconté tout cela, il s'arrêta : il avait l'air d'un homme embarrassé,... à qui le plus difficile reste à dire : il prit son élan deux ou trois fois, et ne concluait à rien ; enfin il balbutia : « M. le comte... me permettrait-il de lui faire ob-
« server que je déposerai avec plaisir... trois... trois cents
« lou.. louis, pour les frais et les démarches qui, suivant toute
« probabilité, seront indispensables ? »

Je me hâtai de lui répondre, sans paraître le pénétrer, pour n'avoir pas la peine de me fâcher, que les dépenses auxquelles il voulait se soumettre étaient tout à fait inutiles ; que la seule voie où je pusse entrer pour l'obliger était telle, qu'il n'y avait besoin d'aucune séduction de ce genre pour l'aplanir ; mais que pressé de quitter Paris, ayant fait des folies qui me dérangeraient jusqu'à ma majorité, j'accepterais son argent, si je réussissais, à condition qu'il en recevrait par-devant notaire une obligation à dix-huit mois, avec les intérêts. Il fit une profonde révérence, et m'a prêté cette somme, qui lui a été rendue en moins d'un an par les mains du sieur Bérus, chargé alors de mes affaires, à l'époque où je vendis une terre assez considérable à un de mes oncles, qui, à cause de sa convenance et du prix, risqua de l'acheter dans ma minorité.

Ces détails sont minutieux ;.... ils sont l'inconvénient de ces genres de livres appelés Souvenirs.

M. L...... sortit de chez moi fort satisfait, après que je l'eus

prié d'être le lendemain à midi dans *la galerie de Versailles*, où je fus coucher (1).

Je l'y trouvai le lendemain matin, et je lui dis d'y rester. Il m'assura qu'il s'ennuyait beaucoup ; que tout ce qu'il voyait lui semblait fort extraordinaire ; qu'il voudrait bien avoir sa place et être parti. Je lui promis qu'il partirait, mais ne lui répondis point de sa place ; car je doutais fort qu'il l'eût.

Pour moi, je me plaçai assez près de la porte de l'appartement dans la galerie, au moment où la reine sortait pour aller à la messe. M'ayant aperçu, elle me fit l'honneur de me saluer et de m'adresser la parole en marchant, ce qui fit que je la suivis. Après différentes questions, et avoir observé que M. de Poix était parti pour le régiment, elle fit un instant de silence dont je profitai pour prendre la liberté de lui dire que je désirerais fort me mettre à ses pieds, et que je suppliais S. M. de m'entendre une minute. « Soyez chez moi avant cinq « heures », fut la réponse.

Je rendis à M. L... sa liberté, et l'*appointai* à quatre heures et demie dans la salle des gardes de la reine : il fut où bon lui sembla, et moi aussi.

Je le trouvai exact au rendez-vous ; assez poudreux, ayant visité tous les bosquets, mal dîné chez un suisse, et s'efforçant de cacher beaucoup d'humeur. Je l'invitai à m'attendre, et passai dans la pièce du dîner. Un huissier de la chambre m'informa que la reine n'était pas chez elle, mais qu'elle rentrerait : effectivement, cinq minutes n'étaient pas écoulées qu'elle rentra.

« Bonjour... Où avez-vous dîné ?

« — Chez madame de Beauvilliers, Madame.

« — Chez la mienne ?

(1) Il y a des lecteurs qui ne trouveront pas cette construction de phrase assez claire, et qui demanderont si c'était à Versailles ou dans la galerie que je fus coucher ; je crois qu'il ne faut pas leur répondre.

(*Note de l'auteur.*)

« — Non, madame, chez *celle* (1) de madame Adélaïde.

« — Est-ce qu'elle donne à dîner ?

« — Oui, Madame, à moi du moins qu'elle a vu très-en-« fant, et avec qui elle ne se gêne pas.

« — Si M. de Champcenetz avait été à Versailles, vous « auriez dîné avec lui... C'est ça qui est bonne compagnie !

« — Madame, il a quelque esprit, et beaucoup de gaieté !

« — Oh c'est charmant !... Ça le mènera loin (2) ! Eh « bien, Monsieur, qu'est-ce que vous voulez ? entrez.

« — Je prie la reine de m'écouter avec un peu d'indul-« gence, parce que je serai peut-être un peu plus long que je « ne devrais...

« — Mais sûrement je vous écouterai.

« — Madame, il est arrivé ici un monsieur,... une espèce « de magistrat, à qui mes parents veulent du bien, et moi « aussi ; il voudrait bien obtenir une place à Alençon, « elle est vacante ; ... la voilà sur un morceau de papier ;... « cela dépend de M. de Miromesnil : mon monsieur est un « fort excellent sujet, et je serais très-heureux s'il avait « cet emploi. Un mot de la reine à M. le garde des sceaux, et « il est clair...

« — Eh bien ! il est clair...

« — Oui, Madame,... qu'il ne pourrait pas refuser...

« — Est-ce là tout ?

« — Oui, madame.

« — J'écrirai ; donnez-moi ce papier.

« — Madame, il est très chiffonné.

« — Donnez-moi ce papier ; revenez demain à trois heures « et demie, la lettre sera faite. Adieu.

(1) Quelques mauvais plaisants appelaient cette duchesse la *jument blanche.* (*Note de l'auteur.*)

(2) Infortunée ! vous avez atteint le même but que lui. (*Note de l'auteur.*)

« — Je ne sais comment exprimer à la reine toute ma re-
« connaissance...

« — En vous conduisant bien. »

« Monsieur, dis-je à mon protégé, il ne faut compter dans
« ce pays-ci sur les choses que quand elles sont faites. Mais
« votre affaire a très-bonne mine : vous avez plus présumé de
« ma faveur que moi-même, et je serai ravi si vous ne vous
« êtes pas trompé.

« — Comment, Monsieur, vous avez parlé tout ce temps-là
« à la reine ?

« — Oui, Monsieur.

« — Mais, Monsieur, on nous avait dit en province que le
« roi et la reine parlaient si peu, qu'autant vaudrait qu'ils ne
« parlassent point du tout.

« — Est-ce qu'on vous a dit aussi qu'ils étaient muets ?

« — Pas précisément ça, mais qu'il n'y avait presque per-
« sonne avec qui ils pussent parler, et que l'*étiquette exigeait*
« qu'ils fussent entourés des grandes charges de leur cour,
« toutes les fois qu'ils accordaient une audience à quelqu'un.

« — Fût-elle même secrète ! n'est-ce pas. M. L... on vous
« aura bien dit d'eux d'autres choses qui sont aussi vraies que
« celle-là ?

« — Monsieur, j'ai lu ...

« — Oui dans des livres, des faits de la même force et de la
« même vérité : monsieur L... je ne vous demande pour ré-
« compense de ce léger service, que de ne pas croire aveuglé-
« ment les absurdités que vous entendrez ou que vous trouve-
« rez imprimées sur ce pays-ci : ceux qui pourraient en écrire
« pertinemment n'écrivent point ; ceux qui barbouillent du pa-
« pier sur ces matières sont des misérables qui, dans leur gre-
« nier, égarent l'opinion publique, et qui n'ont pas une notion,
« pas une idée des choses, ni des hommes ; ils pérorent d'un ton
« tranchant et dogmatique, et raisonnent de ce dont ils n'ont
« pas les aperçus les plus distants ; leur ignorance et une ima-

« gination déréglée leur ouvrent les portes des palais des rois « et des cabinets des ministres ; ils veulent peindre un monde « qu'ils n'ont pas vu et qui ne se devine pas, et trouvent des « gens aussi *arriérés* qu'eux prêts à les en croire sur leur pa- « role : ce qu'il y a de déplorable, c'est que, parmi leurs dupes, « il se trouve même des gens d'esprit qui sont séduits par ce « goût naturel qu'ont les hommes pour les faits controuvés (1), « la fiction et le mensonge, et surtout par penchant à avilir « tout ce qui plane au faîte des grandeurs : ces libellistes, dis- « je, trouvent des dupes de bon sens et de bonne foi qui ac- « créditent l'imposture et l'erreur, parce que, dans le point « d'optique où ils sont, ils ne peuvent distinguer le ridicule « d'avec le réel, et le faux d'avec le vrai. Je vous quitte, mon- « sieur L..., et vous engage à aller ce soir vous délasser à la « comédie de la ville. Nous nous retrouverons demain au « même endroit, après trois heures ; si vous vouliez me voir « demain matin, je loge *au Juste*, et ne sortirai pas avant onze « heures et demie : bien le bonjour. »

Le lendemain il était furieux. Il avait été au spectacle, d'après mon conseil : il était en cheveux longs, en habit noir et en manteau. Deux étourdis s'étaient moqués de lui ; à la sortie, il fut outrageusement poussé par quelqu'un qui donnait le bras à une fort jolie femme : il se plaignit assez haut ; l'autre lui demandant ce qu'il voulait et ce qu'il était, il eut la simplicité d'en faire le détail le plus circonstancié. « Eh bien, dit celui qui « l'avait poussé, c'est très-bien fait à vous d'être tout cela, « moi, je suis le comte de Chabannes, et je suis très-pressé. » Riant alors démesurément, il monta en voiture.

« Voilà donc, me disait-il, l'affreuse distance que l'orgueil « et des préjugés absurdes mettent entre les hommes ! me « pousser, m'interroger, rire, et ne pouvoir me venger !

(1) Tel qu'un ouvrage bien volumineux d'un M. ou abbé Soulavie, d'autant plus dégoûtant qu'il y a quelques pages spécieuses et que cela ressemble quelquefois à quelque chose. (*Note de l'auteur.*)

« — Qui vous empêchait de le pousser aussi, M. L....? qui « vous a dit de répondre à ses questions? qui vous empêchait « de rire? qui vous assure qu'il vous refuserait ce que vous « appelez l'occasion de vous venger?

« — Oh! Monsieur, j'en suis sûr..... ce comte de Chaba- « non...

« — Il n'y a point de comte de Chabanon : il y a un homme « de lettres de ce nom là extrêmement aimable, qui joue du « violon comme un ange, qui court vers l'Académie française, « mais qui ne renverse personne, parce qu'il n'est pas si pressé. « M. de Chabannes qui vous a poussé fort involontairement, « j'en suis certain, est un fort joli jeune homme, d'une très- « illustre naissance, descendant d'ancêtres fort recomman- « dables par les services qu'ils ont rendus à leur patrie : il « est juste qu'un peu d'éclat rejaillisse sur lui; c'est un « flambeau qui le précède; si sa vie a des taches, on les verra « mieux.

« — Mais il ne doit pas me culbuter.

« — Non, certes! »

Voilà le commencement de la *révolution*, de M. L....... M. de Miromesnil le lendemain la compléta.

Je me rendis chez la reine à l'heure où elle me l'avait prescrit; j'y trouvai l'ordre de passer chez la comtesse de Tavannes, dame du palais, la même dont le mari, chevalier d'honneur de la reine, et créé duc depuis, s'était séparé, en lui disant ce peu de mots : « *Vous devriez bien fermer votre porte, Ma-* « *dame.* » Elle était occupée à faire je ne sais quoi avec M. de Montmorency. Voilà du calme, voilà ce qui s'appelle savoir vivre! C'était un petit homme tout blanc, assez sémillant, sans parler beaucoup. Comme la *Saint-Barthélemy* était le crime de notre histoire qui me faisait alors le plus frémir, je ne le voyais jamais sans penser au maréchal de Tavannes, un de ses plus féroces auteurs. Élevé page du roi, il était devenu l'un des plus chers favoris de Charles IX, et l'on se ressouvient que,

durant les massacres, il courait par les rues de Paris en criant : « Saignez, saignez ! la saignée a toujours été très-salutaire « au mois de mai. » Mais ces hommes-là, du moins, ne faisaient pas une spéculation de leurs meurtres : ils n'avaient aucun intérêt personnel à assassiner leurs victimes. C'était un zèle atroce, un fanatisme de cannibale ; le plus grand nombre d'entre eux s'imaginait qu'une religion si sainte pouvait commander ce forfait et le sanctifier !

Mais l'orgueil, l'ambition, la vanité, la vengeance, l'intérêt personnel, le désir de s'élever, n'ont-ils pas aussi leur fanatisme? Déplorable humanité !

Madame de Tavannes avait un reste de beauté, de l'embonpoint, et encore de la fraîcheur. Arrivé chez elle, j'en reçus une lettre de la reine pour le garde des sceaux.

Après quelques lieux communs, « Pourrais-je savoir, me « dit-elle, quel est l'objet de cette lettre?

« — La reine vous le dira probablement, Madame : l'ex« trême confiance qu'elle a en vous, la faveur dont vous « jouissez auprès d'elle, vous en sont les garants. »

Très-peu aimée de la reine (et je le savais bien), ma réponse lui sembla une épigramme : aussi la conversation devenait-elle très-languissante après cela : je me levai.

Je rejoignis M. L... « Venez, lui dis-je, chez M. de Miromes« nil. J'ai votre place dans ma poche. »

Nous arrivons chez ce chef de la magistrature. Il prenait du café, entouré d'une nuée de gens de robe de la ville et des provinces.

Son grand talent pour *les valets dans la comédie* me représentait un de ceux de Molière travesti en juge ou en commissaire pour jouer quelque tour à un tuteur.

Quoi qu'il en soit, M. de Miromesnil, que j'avais souvent eu l'occasion de voir chez le duc d'Havré, et qui n'était pas un sot, au reste, me reçut avec une extrême politesse, et M. L... aussi, au moment où je le lui présentai : mais quand j'eus expli-

qué le sujet qui l'amenait à Versailles, il se fit une révolution dans tous ses traits et dans toute son attitude.

« *Tu dieu* ! dit-il en se tournant vers lui, la tête vous tourne, « jeune téméraire ? vous demandez un emploi qui est la ré- « compense des plus grands services, qui exige un degré de « capacité dont vous n'avez donné aucune preuve. Vous avez « égaré la religion de M. le comte de Tilly (avec un regard « sournois et un rire amer) en le décidant à une démarche « *indiscrète*....

« — Mais Monseigneur! dit le pauvre L......

« — Silence, Monsieur! Voudriez-vous (s'adressant à moi comme pour réparer la sortie qu'il venait de faire) prendre du café ?

« — Je n'en prendrai pas, Monsieur, repris-je, mais je vous « remettrai une lettre de la reine.

« — De la reine !

« — De la reine. »

Son visage devint radieux ; il se hâta de briser le cachet : mais combien, en lisant, ce visage se rembrunissait !

« Monsieur, me dit-il enfin, je suis persuadé que S. M. n'a « pas su de quelle difficulté... je dis presque impossible.... « Mais enfin... tout mon bonheur est d'obéir aux ordres de « la reine... Mais je l'avoue, il est cruel de manquer à ses en- « gagements.... Je voudrais bien savoir, Monsieur le comte, « quel intérêt si vif vous prenez à cet homme.... Vous aurez « la place, entendez-vous; mais j'aurai soin qu'elle ne soit pas « pour vous un vain titre, et que vous la fassiez.

« — Monseigneur, dit M. L..., j'ai trop d'honneur pour ne « pas remplir tous mes devoirs.

« — Parbleu, oui.

« — Certainement !

« — Oui, oui !

« — J'ai l'honneur, repris-je vivement, d'offrir mes re- « merciments et mes hommages à monseigneur le garde des

« sceaux : je le prie d'être persuadé de toute ma reconnais-
« sance, que la grâce qu'il met à m'obliger rend immortelle. »
Il me reconduisait, j'étais déjà sorti.

« Ah ! Monsieur, comme j'aurais pu me perdre ! me dit en « soupirant le jurisconsulte de province : quelle envie j'avais de « répondre à ce vieux singe ! Pardon, je sens que je ne dois « pas parler ainsi des mandataires de l'autorité suprême ; mais « il est affreux d'être battu à terre sans oser se relever !...

« — Soyez tranquille, mon cher M. L.... ; remettez-vous, « c'est un léger orage auquel succède un beau jour. Vous avez « votre emploi : n'est-ce pas ce que vous vouliez ? » Effectivement il l'eut ; mais il me dit quelques jours après qu'il lui en avait coûté vingt-cinq louis avec je ne sais quel secrétaire, pour accélérer l'expédition. Je lui fis mon compliment d'en être quitte à si bon marché avec les subalternes (1). Il partit de Paris peu de jours après, et n'y est revenu, je crois, que pour faire bien du mal aux hommes et aux institutions dont il s'était cru froissé !

Dans quel ordre de choses, dans quel ouvrage de la main des hommes n'y a-t-il pas des abus, des inconvénients et des dégoûts ? Dans quel pays, dans quel gouvernement la puissance n'enivre-t-elle pas, où n'aggrave-t-elle pas les refus, où ne diminue-t-elle point le prix des grâces ? Dans quel système les gouvernants songent-ils sans cesse à adoucir aux gouvernés les formes de l'autorité, et à rendre plus légère la main qui tient les rênes du pouvoir, qui en dispense ou les rigueurs ou les bienfaits ? La meilleure administration, nous y sommes condamnés, est celle qui a le moins de vices : le gouvernement

(1) Il eût été injuste d'imputer aux gens en place, qui ne peuvent pas tout voir par leurs yeux, la négligence avec laquelle leurs ordres étaient exécutés. J'ai vu quelque part et je le crois aisément, que le cardinal de Richelieu, passant le Rhône, ordonna à ses gens de donner cinquante louis aux bateliers. « Vingt-cinq, Monseigneur, mais que Votre Éminence « nous les donne elle-même. » (*Note de l'auteur.*)

le plus paternel est celui qui s'efforce d'y voir de plus près, quoiqu'il ne puisse embrasser tous les objets ; qui réprime le plus et qui encourage le mieux, et ne commet d'injustices que celles qu'il ignore, que celles qui sont inséparables d'une vaste économie, trop compliquée pour être saisie dans toutes ses branches. La meilleure administration est celle qui empêche tout le mal que sa marche peut détourner, qui fait tout le bien dont elle a la pensée et la possibilité, et qui marchant avec fixité vers un grand ensemble, n'a pas pourtant l'immensité de Dieu qui peut seule embrasser tous les détails de ses œuvres.

Après m'être encore une fois mis aux genoux de la reine, je me hâtai de partir pour la Bretagne, et pour l'armée qu'y commandaient M. de Vaux et M. de Langeron. Elle était destinée à opérer une descente en Angleterre. La ville de Saint-Malo avait l'air d'un camp, et ses habitants étaient tout fiers du bruit qui s'y faisait ; des officiers de tout grade qui couraient au galop dans leurs rues, au risque d'y écraser les femmes et les enfants : on y voyait aussi un petit nombre de courtisanes subalternes de Paris se promener en carrosse. Elles y étaient venues, mandées par le duc de Lauzun et le prince de Nassau, qui les avaient apparemment bercées de tout autre chose que ce qu'elles y trouvèrent : elles eurent de la peine à regagner Paris et à payer leurs chevaux de poste.

Quant à moi, j'eus la satisfaction de me mouiller plusieurs fois, dans des simulacres de descente, dans la mer, dont les troupes paraissaient médiocrement amusées : j'étais établi à un village nommé, si je ne me trompe, Châteauneuf, dans une terre de M. de la Vieuville, ancien capitaine aux gardes. Je n'y avais guère d'autre distraction que d'aller quelquefois à Saint-Malo, où je perdis mon argent, comme je le raconterai

tout à l'heure, pour que les très-jeunes gens qui jouent avec le premier venu en fassent leur profit. Monter à cheval le matin, tirer des armes dans l'après-midi étaient les passe-temps de notre village, où le beau sexe ne l'était pas, et où le paysage n'était ni attrayant ni pittoresque.

Demoustier n'y eût pas trouvé l'inspiration de ces vers sensibles et charmants, sur la mort d'une jeune fille de campagne :

Grâce, fraîcheur, fleur printanière,
La mort devrait vous respecter.
Ah ! pourquoi cesser d'exister
Quand on n'a pas cessé de plaire !

. . . .

Après avoir dit quelque temps,
Elle était jeune, elle était belle,
On l'oubliera ; l'herbe nouvelle
Couvrira sa tombe au printemps.
Là, fixant sa course légère,
Le jeune chasseur, vers le soir,
Se reposera sans savoir
Qu'il foule aux pieds une bergère.

Il y avait un cimetière à Châteauneuf, de vieilles paysannes, peut-être même y en avait-il de jeunes, mais il n'y avait point de bergères. J'y gagnai la gale : elle vint toute seule, et je ne sais comment. En Bretagne, ce n'est pas une affaire : plusieurs officiers du régiment partagèrent ma bonne fortune, ce qui ne m'empêcha pas de la maudire. Heureusement que j'en fus quitte en huit ou dix jours. Dans les deux mois que je passai à espérer de devenir maréchal de France, et de débarquer le premier sur les côtes de l'Angleterre, j'eus le loisir de me convaincre que c'était une expédition *ad honores*, et que nous nous en retournerions comme nous étions venus. Pour comble de bonheur, une fièvre lente, que je crois un tribut endémique pour les débutants en ces climats, me rendit jaune

et défait comme un spectre : une invincible tristesse me consumait. Dieu sait que je n'avais pas peur des Anglais! mais un pressentiment inexplicable me disait que ma tombe était dans cette solitude. Mon mal défiait tout l'art du médecin, et tout le *quinquina* du monde. Je m'éteignais chaque jour dans une décrépitude anticipée.

J'allai un jour à Saint-Malo pour secouer ces sombres idées. Je fus demander à dîner à M. de Rulecourt, colonel commandant d'une légion, tué depuis, fort héroïquement, dans une expédition d'aventurier, sur des monceaux de morts, dans les rues de Jersey, où il avait fait une descente avec une poignée de soldats(1). On me dit, à sa porte, qu'il était à Saint-Servan : ce n'était guère le moyen de dîner avec lui à Saint-Malo. Je m'en allais lorsque je fus arrêté par un monsieur, qui me déclara s'appeler le baron de*** ; il ajouta qu'il avait la certitude que M. de Rulecourt rentrerait pour dîner. Il me parut, à l'air des domestiques, qu'il était très-familier dans la maison et il eut l'air de prendre sur lui de m'en faire les honneurs. Entrés dans le salon, il discuta rapidement quelques sujets de guerre et de politique, et me proposa de jouer : il ne voulait que me désennuyer. Sans trop attendre ma réponse, il demanda des

(1) Le baron de Rulecourt avait levé à ses frais une légion de huit cents hommes composés de déserteurs et d'aventuriers. Il demanda et obtint au mois de janvier 1781 d'être transporté avec ces nouveaux flibustiers à l'île de Jersey. Déjà en 1779, le prince de Nassau avait fait une tentative qui avait échoué. Rulecourt y débarqua sans obstacle, repoussa d'abord un petit corps anglais qui marchait à sa rencontre, et arrivant de nuit à Saint-Hélier, capitale de l'île, effraya le gouverneur et lui fit signer la reddition de l'île entière. On le croyait suivi de cinq mille hommes. Mais le jour montra au gouverneur et aux principaux habitants qu'ils avaient cédé à une terreur panique. Voyant le petit nombre de leurs ennemis et n'apercevant point l'escadre française dont on les avait menacés, ils rassemblent les milices du pays et fondent sur la petite troupe du baron de Rulecourt, qui, enfoncé de toutes parts, est blessé à mort : ses soldats sont tués ou pris. Le major anglais Pierson reçut aussi, à la tête de la milice, un coup mortel. (*Note des premiers éditeurs.*)

cartes, et me gagna, dans moins d'une heure, cent cinquante louis *au trente et quarante.* J'eus le bon esprit de me ressouvenir, dans ma confusion et dans mon étonnement, qu'il ne fallait perdre avec un étranger que ce que je pouvais payer; j'insistai pour cesser le jeu, en dépit des plus belles phrases, et de mille assurances de ses regrets et de l'envie qu'il avait de me donner ma *revanche.* Il eut l'extrême prudence de me demander une reconnaissance de la *bagatelle* que j'avais perdue, et je la retirai dès le lendemain, pour avoir le droit de ne lui parler ni de le saluer jamais.

Ce petit événement, qui dans la disposition où j'étais ne pouvait m'enchanter, acheva de me donner un dégoût mortel pour le néant stupide dans lequel nous végétions en cette bourgade, où la fièvre dont j'étais miné prenait chaque jour un caractère plus grave, et où mes plaisirs les plus vifs, je le répète, étaient un cheval et un fleuret. Ce dernier exercice manqua de me susciter une affaire avec quelqu'un pour qui, peut-être c'eût été un bonheur d'avoir été tué : le comte de Latour-Maubourg (1) qu'un parti très-décidé dans la révolution et de très-

(1) Marie-Charles-César Fay, comte de Latour-Maubourg, d'une des plus anciennes familles du Vivarais, naquit en 1768; il était colonel du régiment de Soissonnais lorsque la révolution éclata. Nommé député de la noblesse du Puy-en Velay aux états généraux il passa un des premiers de son ordre à la chambre du tiers état. Il fut l'un des commissaires nommés pour ramener Louis XVI à Paris lors de l'arrestation de ce prince à Varennes. Il accompagna ensuite M. de la Fayette comme maréchal de camp à l'armée du centre, dont il commanda l'avant-garde. Il quitta l'armée avec M. de la Fayette, et, arrêté avec lui, il partagea sa captivité, fut mis en liberté en 1797 par l'entremise du directoire; élu en janvier 1801 membre du corps-législatif, il fut appelé au sénat en 1806, nonobstant son opposition antérieure à l'élévation de Bonaparte à l'empire, opposition qu'il partagea avec son ami M. de la Fayette. Envoyé successivement, en qualité de commissaire extraordinaire, en Normandie en 1807, et en Bretagne en 1810, il fut renvoyé de nouveau en Normandie dans cette même qualité en 1813. Le 8 avril 1814, il transmit son acte d'adhésion à la déchéance de Bonaparte, et fut nommé à cette époque, par S. A. R. Monsieur, commissaire extraordinaire à Montpellier. Après le 20

grands malheurs qui en ont été la suite ont rendu très-célèbre.

Il n'était connu alors que par un nom distingué, une grande fortune, les bontés de la reine, qui le fit faire depuis colonel en second avant l'âge, que par un fond de générosité, je dirai presque de magnanimité, de valeur, de probité, d'honneur et de droiture, qui le rendait l'arbitre du régiment où nous servions. Jamais un homme si généralement aimé, et qui méritât tant de l'être ; jamais tant de simplicité et d'obligeance pour tous ses frères d'armes ; jamais si peu d'airs et de prétentions avec le dernier des subalternes : un peu frondeur avec les chefs, et se faisant souvent l'avocat des mauvaises causes ; doué du physique le plus imposant, avec les formes les plus aimables. Il avait commencé sa carrière militaire avec le vicomte de Noailles et M. de la Fayette : leur parti a été le sien, ce qui vraisemblablement influença depuis le choix qu'on fit de lui pour accompagner le roi à son retour de Varennes. Les infortunes et la prison ont été aussi son déplorable partage.

Un soir, je tirais des armes avec lui, il s'échauffa sur une *botte* douteuse, qu'il prétendit que j'avais niée. Je soutins n'avoir pas été touché : j'y mis peut-être quelque emportement, parce que j'en étais sûr. Quelques passes après, il me fait ployer son fleuret sur la poitrine, en s'écriant qu'apparemment il ne faut pas moins que cela pour me convaincre... je jette le mien.

« Voyons, lui dis-je, si vous serez aussi heureux l'épée à la « main ! »

Il s'élance, s'habille à la hâte, me saisit la main avec force...

« Marchons, réplique-t-il, allons chercher nos sabres... tu « vas voir !

mars 1815, il accepta la place de pair dans la chambre formée par Bonaparte, où il se prononça en faveur des libertés publiques. Écarté de la pairie après le second retour du roi, il y rentra en 1819. Le comte de Latour-Maubourg est frère du marquis de Latour-Maubourg, gouverneur de l'Hôtel royal des Invalides. (*Note des premiers éditeurs*)

« — Tu verras toi-même, repris-je ; mais je n'ai pas la « folie de combattre avec un sabre quelqu'un qui est infini- « ment plus grand et plus fort que moi : d'ailleurs, c'est une « arme à laquelle je n'entends rien : prenons nos épées.

« — Fort bien ! »

Nous y courons ; deux officiers, de ceux qu'on appelait alors *de fortune,* nous joignent, nous forcent au nom du roi à mettre bas les armes, et s'épuisent en efforts pour nous réconcilier. Latour-Maubourg y consentit avec beaucoup de grâce ; il ne me convenait pas d'être plus difficile que lui, plus âgé, plus ancien au service, et connaissant l'honneur et ses lois autant qu'aucun homme vivant. Il me serra contre son cœur en versant quelques larmes que je lui rendis, et, sur de meilleurs termes que jamais, m'emmena souper.

Cet exploit fut pour moi le dernier de la campagne ; je reçus une lettre d'un de mes parents, qui voulait arranger pour moi un très-grand mariage ; il m'engageait à venir le trouver dans ses terres avant de retourner à Paris. Le parti qu'il me destinait était trop avantageux pour que je ne fusse pas alors assez fou pour le refuser. Si j'avais suivi ses conseils, quels chagrins, quelles infortunes j'aurais retranchés de ma vie ! mais qui peut donc échapper à sa destinée? La personne qu'il me proposait, et que j'aurais obtenue, a épousé depuis M. de M***, mestre de camp au régiment de cavalerie de P***, et lui a donné soixante mille livres de rente : cet incident, et plus que tout cela ma santé détruite, m'engagea à demander au prince de Poix la permission de m'absenter des drapeaux, que je promettais sur l'honneur de rejoindre si on les plantait sur les rives d'Albion. C'est à quoi personne ne croyait : je revins donc à Paris, où j'envoyai chercher mon médecin, qui dans peu de temps me rendit la santé et toute la puissance d'une nouvelle vie.

L'expédition manquée, tous les plans de descente abandonnés, chacun s'en revint chez soi. Si je savais comment se termina toute cette affaire, quels furent les motifs qui détermi-

nèrent, et les conditions qui consolidèrent la paix, je les dirais. Mais j'avoue que je n'ai pas la moindre donnée sur cette opération du gouvernement, et qu'à la distance où je suis placé, à l'époque et dans les lieux où j'écris, sans renseignement actuel sur des choses si distantes, je trouve plus commode et plus court de m'en taire. Ce que je sais, c'est que, peu de temps après, Paris fut inondé d'Anglais qui, suivant l'usage, furent comblés de distinctions, d'agréments, de préférences, à la cour et à la ville, parce que nous avons toujours été une nation magnanime, sans caractère, ayant la manie des étrangers, qui ne nous ont jamais rendu notre engouement, recherchant tout ce qui est loin de nous, exaltant tout ce que nous n'avons pas, et (l'antithèse complète des autres nations) dépréciant tout ce que nous possédons.

Le nouvel ordre de choses a fait naître un esprit national plus vigoureux, a mis un grand orgueil à la place d'une petite vanité.

Ma santé était rétablie : emporté vers toutes les erreurs de cet âge de force, de cet âge où la vie a pour ainsi dire du superflu, je cherchais le plaisir... Paris, où affluait alors l'élite de la France et du reste de l'Europe, devint aussi pour moi comme pour tant de jeunes gens et même d'hommes faits, un tourbillon de dissipation, de distraction et de jouissance, si l'on peut appeler ainsi l'habitude des spectacles, la fréquentation du foyer des acteurs et des Phrynés du bon genre ; de plus, les dîners et les soupers fins, les bals, les jeux, les concerts ; toutes choses qui n'excluaient pas de voir ce qu'on appelait la bonne compagnie. On ne suivait guère les spectacles et les sociétés d'alors, bien que décousues, sans avoir à s'occuper aussi de littérature, d'épigrammes et de chansons. Moi aussi j'avais es-

sayé de faire des vers; je l'ai déjà confessé : je recherchais les beaux esprits, les esprits à la mode, et je venais frotter le mien avec celui de Champcenetz.

On a vu que la reine avait paru désapprouver indirectement mes relations avec lui : c'était à cause de sa malignité ou plutôt de ses traits mordants qui n'épargnaient pas la cour. Le ton du jour, bien plus qu'une franche et solide amitié, nous unissait : j'avais souvent avec lui des discussions assez vives. Il attribuait ma facilité à cette faculté de retenir qu'on nomme la mémoire. Ce fut un jour la cause d'un ridicule que je me donnai. J'eus la folie de me fâcher très-sérieusement de ce qu'il m'accusait d'en avoir beaucoup en présence de deux juges fort redoutables : l'un distingué par autant d'esprit qu'aucun homme en ait peut-être jamais eu, M. de Rivarol; l'autre recommandable par un excellent goût fort supérieur à son talent, M. Chamfort. Mon accusateur était un peu moins imposant. Certes c'est l'homme du monde qui m'a le mieux prouvé l'inanité des réputations, le hasard dont elles se composent, et la facilité d'usurper quelquefois celle d'un homme d'esprit, quand, en d'autres temps, on la conteste à ceux qui sont plus qu'en règle pour la justifier. Et qu'on ne vienne pas me dire qu'il ne passait pas pour en avoir beaucoup. J'ai été pendant dix ans excédé d'entendre les gens du monde me parler de l'épigramme, de la chanson, de l'épître, des vers que Champcenetz avait faits, du mot charmant qu'il avait dit, du sarcasme sanglant qu'il s'était permis, de la plaisanterie dont il était l'auteur, etc., etc. Vivant intimement avec lui, je savais à n'en pas douter qu'il ne faisait presque rien, et ce presque rien avait toujours besoin d'être corrigé, pour une bonne raison, c'est qu'il ne savait pas un mot de latin, médiocrement le français, et ridiculement l'orthographe. Les gens de lettres parlaient à leur tour de son esprit; ils disaient qu'il était plein *de trait*, et que sa *causerie* était fort remarquable. On lui faisait honneur d'une infinité de bons mots que d'autres avaient dits. Jamais une telle audace à

prendre le bien d'autrui dans ce genre, une telle persévérance à colporter l'esprit des autres, tout cela soutenu d'un bégaiement qui le servait à miracle. Le chevalier de Bouflers a sur sa conscience un coup d'épée que le vicomte de Roncherolles donna à Champcenetz pour la chanson des *Jeunes Gens* que Bouflers avait faite; et j'ai vu Champcenetz, dans son lit, trouvant très-simple d'avoir un coup d'épée, bien à lui, pour des vers qui n'étaient pas de lui; de même que la chanson des *Dettes* du marquis de Louvois, où Champcenetz n'eut d'autre part que de substituer le mot Louvois à celui de Gramont;

De { Gramont / Louvois } suivant les leçons,
Je fais des chansons et des dettes.

de même que l'épigramme contre madame de Saint-Armande. Elle est de Rivarol, qui avait fini par la lui céder, parce que l'autre la lui avait prise, et croyait très-sérieusement, dans les derniers temps, l'avoir faite, de même que *Chloé, belle et poëte*, « etc., » dont j'ai su l'auteur; de même, enfin, que « *Si l'on* « *achetait du courage*, etc., » et vingt autres!....

Il a soutenu un jour à Florian, cet homme de bien, ce digne littérateur, qu'il avait fait je ne sais laquelle de ses romances: nous nous promenions le soir au Palais-Royal, par une belle soirée d'automne. L'auteur d'*Estelle* fut de très-mauvaise composition, et défendit son bien très-sévèrement. « Eh bien! « dit Champcenetz, n'en parlons plus, j'au... j'au... rais dû la « faire, car elle ne vaut pas grand'chose, et je l'aime beau- « coup. » Le fait est qu'avec une figure qui prêtait au rôle qu'il avait adopté, il avait quelques saillies, et de temps en temps du bonheur. Il hasardait tout, retenait tout, prenait tout; il était doué d'une gaieté intarissable, et je me sers de ce mot doué, qui n'est pas ici dans sa place, parce qu'il rend mon idée: cette gaîté était son esprit. Elle ne l'a pas abandonné de-

vant Fouquier-Tinville : elle a résisté à son tribunal et à ses jugements. Sa malice était infatigable et universelle, quoique homme d'honneur et incapable d'une noirceur sérieuse et réfléchie. Il n'était jamais si plaisant que quand il s'attaquait à sa famille ou à lui-même ; car, pour dire un bon mot, il se serait couvert de ridicule avec délices : et ce n'est pas merveille qu'on ait beaucoup ri d'un homme pendant sa vie, qui, avant d'en sortir, monté sur le char où Robespierre entassait ses victimes, cria au bourreau : « Mène-nous bien, je te donnerai « pour boire (1). »

Du reste, fort peu d'imagination, l'esprit inculte et très-peu étendu, une ignorance honteuse de l'*Histoire* et des écrivains classiques, même de ceux de son pays, une prétention de bonne foi à s'entendre à tous les arts, dont il raisonnait avec la hardiesse d'un professeur, parfaitement calculée pour en imposer à ceux qui étaient encore plus ignorants que lui.

J'ai eu le malheur, et je m'en accuse, de travailler avec lui, pendant quelques semaines, à un papier à présent fort ignoré, j'espère, et dont le titre n'était pas nouveau : « *La Chronique* « *scandaleuse.* » J'en avais fait le *Prospectus*, qui fit alors quelque bruit, étouffé bientôt par des bruits plus imposants et d'un genre plus terrible, les cris des victimes, les rugissements des bourreaux, et le retentissement des chaînes dans ces gouffres qui commençaient à s'ouvrir.

Il m'était impossible d'envoyer à l'impression un seul des articles qu'il composait, sans le revoir et le corriger, et je me souviens qu'un jour je me consumai inutilement pour ne pas parvenir à lui faire comprendre qu'il n'était pas indifférent d'écrire « *quant à moi,* » comme *quand*, *quando*.

(1) Condamné à mort par l'horrible *Fouquier-Tinville*, il lui demanda si ce n'était point comme à l'*assemblée,* où il y avait des *suppléants* ? « Pourquoi, dit le monstre ? — C'est ce que je me ferais remplacer par vous. » Voila un bon mot, un mot d'esprit, et qui dénote une âme courageuse.
(*Note de l'auteur.*)

Au reste, cette communauté de travail, entrepris contre mon goût et mes principes, pour des raisons inutiles à expliquer ici, m'a coûté cher, car elle est la cause unique de ma sortie de France, en 1792, pour me soustraire aux poignards du sieur Fabre d'Églantine, et à la vengeance de M. de Condorcet, mécontents d'avoir été piloriés dans ce journal.

Le lecteur s'apercevra que je fais souvent de longues digressions : mais qu'importe, si je lui reviens ?

Je disais donc qu'un soir, j'arrivai chez Rivarol (c'était, je crois, vers la moitié de l'année 1791, rue Notre-Dame-des-Victoires). Il était dans un appartement assez mal éclairé, avec MM. de Champcenetz et Chamfort. Je parvins dans la pièce voisine sans être aperçu ; lui, parlant avec son bonheur, sa rapidité et sa magie accoutumés ; eux, l'écoutant avec une attentive admiration. La conversation, qui avait certainement commencé par quelque dissertation sur la souveraineté du peuple (sujet éternel de ses pensées et de ses discours, alors, comme la grammaire et la langue l'étaient devenues dans les dernières années de sa vie), s'était portée sur les obligations que les modernes ont aux anciens, et je me rappelle que Rivarol, par une de ses phrases dont le tour est si facile à reconnaître pour ceux qui ont vécu avec lui, s'était résumé par ces mots : « Et c'est un bonheur, pour la plupart des écrivains d'aujour-« d'hui, d'avoir de la mémoire, comme c'est un malheur pour « leurs lecteurs. »

Je crois que je ferai mieux de rapporter *à peu près* tout le dialogue de ces messieurs, et de lui donner, autant que je le pourrai à une telle distance, l'ordre et la forme qu'ils lui donnèrent eux-mêmes : car je ne me défends point d'avoir de la mémoire (quoique j'en aie perdu, à près de quarante ans, la meilleure partie), j'en ai comme en ont et doivent en avoir tous les gens qui ont quelque esprit, et j'expliquerai tout à l'heure mon idée, en disant ce que je crois qu'est la mémoire.

Champcenetz. Ah ah ah ! il serait bien heureux que M. de

la Harpe n'eût jamais rien lu, et que le vicomte de Ségur et l'abbé Delille n'eussent jamais causé qu'ensemble!

Chamfort. Vous êtes trop sévère pour la Harpe, mon cher marquis.

Rivarol. Et trop indulgent pour les deux autres.

Champcenetz. Pourquoi donc?

Rivarol. C'est que vous parlez d'eux.

Champcenetz. Une *fière* mémoire, c'est Tilly; on n'a pas d'idée de tout ce qu'il a retenu!

Chamfort. Il a mieux que cela : beaucoup d'esprit et d'imagination,... du feu et de la force.

Champcenetz. Observez, je vous prie, que la plus grande partie de tout cela se passe en citations. Ce sont, au jargon des femmes près, des lambeaux de poésie, des morceaux de prose; et puis, pour se donner l'air d'un savant en *us*, il vous cite Horace, Virgile, et des passages de Tacite, où Martin (1) l'a assuré

(1) Homme d'esprit, et d'un esprit fort original, un peu cynique. Le fait n'était pas exact : mais c'est égal, il n'y faut pas regarder de si près. La vérité est que je répétais devant lui le morceau sur la mort de *Germanicus* d'une manière un peu emphatique, que Champcenetz, chez qui cela se passait, ne pouvait guère cacher l'humeur qu'il avait de n'en pas entendre un mot, et que M. Martin, m'arrêtant au mot *præbere*, me dit, je ne sais pas pourquoi, car je le connaissais à peine : « Il est inutile de « faire sonner ce mot, qui, comme vous savez, est très-simple, puis« qu'il ne signifie que donner. » Il y a plusieurs mots de lui, tous dans le genre de Diogène. Il allait souvent à un café où se rendaient beaucoup de gens de lettres : la maîtresse du lieu, toujours fort parée, était coquette et point belle. M. Martin demande un jour une tasse de chocolat, le trouve détestable et le dit. « Monsieur, repart la dame, beaucoup de « *seigneurs de la cour*, qui viennent ici, le trouvent très-bon. » Lui, prenant un morceau de verre qu'il appelait sa lorgnette : « *Ils vous ont* « *peut-être dit aussi que vous étiez jolie.* » On cite encore une autre repartie de lui, mais je la crois de M. Favier, homme beaucoup plus fort que lui et que je n'ai fait qu'entrevoir. Quelqu'un le fixait malhonnêtement sur le théâtre de l'Opéra, dans un entr'acte. « Suis-je connu de vous? et quelles sont vos raisons pour me fixer ainsi? — *Un chien* « *regarde bien un évêque. — Qui vous a dit que j'étais un évêque?* »

(*Note de l'Auteur.*)

l'autre jour qu'il y avait un barbarisme dont ce pauvre Tacite n'était pas complice.

Rivarol (en se frottant le visage). Au moins n'est-ce pas là un effort de mémoire?

Champcenetz. Il vaudrait mieux être *Tacite* que de citer Tacite comme çà.

Chamfort. Le comte de Tilly n'aurait pas dit cela !

Champcenetz (riant). Vous le protégez.

Chamfort. Cela ne me conviendrait pas , mais je lui reconnais de l'esprit ; et s'il était né dans une classe obscure, et qu'on pût lui donner sérieusement le goût du travail et la patience de l'application, je suis convaincu qu'il serait un écrivain distingué, et lui-même un homme à citer. Est-ce que vous trouvez sa conversation très-ordinaire ?

Champcenetz. Moi ! point du tout ; je la trouve souvent fort extraordinaire.

Rivarol. Bravo ! Appuyez, mon neveu ; vous faites des merveilles.

Chamfort. Je vous ai cru de ses amis.

Rivarol. Il vous demandera ce que c'est que cela.

Champcenetz. Mais oui, assez. Est-ce qu'on est l'ennemi d'un homme pour lui trouver plus de mémoire que d'esprit ?... quoique je ne dise pas qu'il en manque.

Chamfort. N'allez pas vous brouiller avec lui, car il vous contestera peut-être l'une et l'autre.

Champcenetz. Je dirai du mal de vous dans *le petit Gautier*.

Chamfort. Et si après vous avoir lu je ne trouve pas que vous ayez dit du mal de moi ?

Champcenetz. C'est très-joli ! Mais que diable, Rivarol, vous ne dites rien : il n'y a pas de plaisir, j'avais commencé pour vous mettre en train.

Rivarol. Les gens qui sont livrés aux femmes ne font rien qui vaille. Tant de mollesse et de dissipation tueraient le talent

le plus robuste. Il est clair que Tilly n'est pas né sans moyens et sans facilité : il a surtout de la force. Vous le voyez bien, vous dont il rit quand vous ne voulez pas, et qui ne le faites pas rire quand vous voulez. Il a d'ailleurs assez d'instruction pour vous donner l'air d'un ignorant... Allons, n'en dites pas trop de mal, car je ne veux pas que l'esprit de contradiction m'égare jusqu'à prendre son parti.

Chamfort. Ah! ah!

Champcenetz. Me voilà bien arrangé! C'était bien la peine de vous demander votre opinion.

Tilly (entrant). Tu dis donc que je n'ai que de la mémoire, toi dont tout le mérite se compose des larcins de la tienne!

Rivarol. Ah! bon soir.

Tilly. Qui te l'a dit? tu ne sais pas lire : tu parles de citations, t'y connais-tu?

Champcenetz (riant). Je te préviens que tu es fâché, et qu'une plaisanterie....

Tilly. Ton rire est épais comme toi, et tes plaisanteries minces comme ton esprit. Au reste, je te dirai que j'en fais peu de cas de cet esprit;... je le méprise même depuis qu'on t'en trouve.

Rivarol. Messieurs!

Champcenetz. Laissez donc : c'est amusant.

Tilly. Je te défie de me le rendre, car un sot m'ennuie toujours.

Champcenetz. C'est de bon ton.

Tilly. C'est tout ce qu'il faut pour aller à son adresse.

Champcenetz. Monsieur de Tilly, vous me ferez raison...

Tilly. Monsieur de Champcenetz, je vous ferai raison, et qui plus est, je vous ferai justice.

Chamfort. Mais, messieurs, c'est une scène...

Rivarol. D'honneur, c'est le comble du ridicule. Comment vous fâchez-vous d'une chose qui dans le fond ne signifie rien? et puis... on n'écoute point.

Tilly. On ne peut faire que cela avec vous qui parlez tou-

jours. C'est une espèce d'usurpation qu'au moins ce que vous dites justifie.

Rivarol. La louange est un charmant correctif.

Champcenetz. Oui, oui ; mais vous êtes un u... u... u... usurpateur.

Rivarol (riant). Et vous un *bégayeur*, mais cela vaut encore mieux que de prendre de l'humeur.

Chamfort. Personne ici ne songe à en avoir.

Champcenetz. Nous jouions un proverbe.

Rivarol (s'adressant à moi). Riez donc.

Tilly. De quoi ?

Rivarol.. De vous, pour vous être mis fort mal à propos en colère.

Champcenetz. Qui t'empêche de rire de moi ?

Chamfort. On ne saurait se sacrifier de meilleure grâce.

Tilly. C'est sa tactique ordinaire, de faire les honneurs de sa personne, pour ne rien épargner dans celle des autres.

Champcenetz. Eh bien! il faut me prendre au mot sur ce que je dis de moi-même.

Rivarol. Et regarder tout le reste comme une fiction.

Champcenetz. Mais voilà une affligeante réalité ! il pleut à verse.

Rivarol. Le comte Tilly est en cabriolet : je suis sûr qu'il vous remènera.

Tilly. Et M. Chamfort aussi.

Rivarol. C'est inutile ; la pluie le connaît.

Tilly. Le moyen d'être trois dans un cabriolet, avec M. de Champcenetz !

Champcenetz. Une épigramme ! *c'est un rien... mais çà plait.*

Tilly (riant). Je vous remenerai ce soir ; mais je te tuerai demain.

Champcenetz. J'aime mieux que tu me tues ce soir, et que tu me remènes demain.

Il fallait rire et s'embrasser : ce fut la fin de cette ridicule soirée ; ridicule, parce que j'eus celui de me piquer, dans un accès de cette sotte vanité, de ce dont j'aurais dû m'amuser, et faire mon profit en cultivant davantage ma mémoire, s'il avait raison, ou en montrant un autre jour plus d'esprit, s'il avait tort. « Mais, dit Montaigne, la vanité a été donnée à « l'homme en partage, et tout le trompe à la fin : il court, « bruit, meust, fuit, chasse, il prend une ombre, il adore le « vent, un festu est le gain de son jour ; — ce festu c'est la « louange et la renommée. »

J'ai bien prouvé dans la suite à M. de Champcenetz, que je n'avais pas gardé de ressentiment, et j'ai fait tous mes efforts pour l'arracher aux bourreaux qui l'ont immolé depuis. Mais il fut inébranlable, et m'assura qu'il connaissait la destinée qui l'attendait, que néanmoins il ne quitterait jamais ses livres *et ses estampes,* pour aller représenter *le Juif errant* en Europe : qu'il aimait la vie, mais encore plus la paresse. J'ai su qu'il eut, après mon départ, une entrevue avec Brissot, par l'intermédiaire de je ne sais qui ; que celui-ci lui promit la vie, à condition qu'il se tairait. C'était lui demander l'impossible.

J'aimais à Paris une personne que je nommerai Cécile. Trois mois se passèrent avec elle dans la tranquillité d'un bonheur dont je ne prévoyais ni souhaitais la fin. Son charmant visage exprimait quelquefois une inquiétude vague que je ne m'expliquais pas ; son cœur me semblait oppressé d'un poids que je ne pouvais alléger : quand j'avais voulu partager son secret, elle m'avait assuré qu'elle n'en avait point ; elle avait calmé mes inquiétudes avec tant d'art et de bonté qu'elles s'étaient dissipées. Deux fois sa porte m'avait été fermée : je n'avais pas encore la tyrannie de l'amour, ni ses fureurs, ni sa jalousie, qu'aucun

homme peut-être, je l'avoue à ma honte, n'a poussées si loin depuis.... J'en rougis à présent que je n'aurai plus à en rougir. — Elle avait fini par m'assurer que des intérêts de famille, qui la concernaient seule, étaient la cause de tout ce qui m'étonnait ou m'alarmait en elle ; qu'elle était heureuse, et qu'elle me devait son bonheur.... C'est si facile à croire ! l'amour-propre est un complice pour lequel on a tant d'égards !... et comme l'a dit un de nos poëtes les plus aimables et les plus classiques,

Je croyais surtout aux caresses !

Je m'apercevais avec peine qu'une de ses femmes, la plus avancée dans sa confiance, ne se laissait apprivoiser ni par la douceur, ni par les présents. La vérité est qu'elle ne me haïssait que parce qu'elle voulait en servir un autre, dont elle avait beaucoup reçu et dont elle espérait davantage.

Une nuit, après ce délire du premier bonheur, je m'enivrais doucement du souvenir de ma félicité trop tôt passée, quand j'entendis soulever avec fracas le rideau qui couvrait une porte de communication : c'était L. T***.

« Vous ne survivrez peut-être pas à votre triomphe, s'é-
« cria-t-il ; levez-vous, défendez-vous : je sais que vous avez
« une épée. »

Cécile, en même temps que moi, s'était précipitée hors du lit ; il la repoussa avec un mouvement d'emportement et de violence qui me transporta de fureur : je m'élance sur mon épée, et nous commençons à nous charger avec la rage de deux tigres. Je n'ai pas besoin de dire que c'était un combat inégal que celui que se livraient deux hommes dont il y en avait un dans une situation que des pinceaux chastes ne doivent pas dessiner : aussi étais-je déjà blessé avant d'avoir eu le temps de me reconnaître. Cécile, revenue à elle-même, remplissait la chambre de ses cris et s'efforçait de se mettre entre nous, quand, moins aveuglé par la fureur et d'une main plus

sûre, j'atteins mon adversaire au milieu de la poitrine;... il chancèle, tombe en versant un flot de sang.

Mais que devins-je en voyant l'objet de nos tendresses, la cause de nos fureurs percée elle-même au-dessous du sein baignée dans son sang! Quelle main l'avait répandu?.... je l'ignore encore...

Celle des femmes qui, séduite par M. de L. T***, avait vendu le secret de sa maîtresse, et m'avait compromis avec un ancien rival, qui depuis longtemps n'avait plus les droits d'un amant aimé; cette fille, dis-je, s'était enfuie aux premiers cris, et avait averti une de ses compagnes. Qu'on se fasse une idée de ma situation ! celle qui me fut si chère arrosant de son sang ce lit témoin de mes transports; ce cadavre presque inanimé d'un homme que je connaissais beaucoup, et que j'avais toujours estimé ; des flots de sang inondant le parquet; moi-même couvert du mien ; nos épées par terre ; des siéges, des flambeaux renversés : plus de vingt ans n'ont point affaibli le souvenir de cette nuit de deuil et de carnage : l'horreur s'en prolonge encore ! Bientôt je ne vis plus rien : je tombai dans des convulsions effrayantes, et un instant après, dans un anéantissement total. Cet état de mort dura douze heures; quand je repris mes sens, je me trouvai chez moi, entouré des gens de l'art, épuisant leurs soins à me rendre à la vie qu'en cet instant je détestais. Le chirugien m'apprit qu'il avait été réveillé par un homme qui l'avait conduit à une voiture où il m'avait trouvé, qu'il avait voulu visiter ma blessure, mais que son guide s'y était opposé, que bientôt ils étaient arrivés chez moi, qu'après avoir dit deux mots à mon valet de chambre, cet homme était disparu, en disant qu'il reviendrait le soir même.

Il revint effectivement, c'était un des gens de Cécile; il m'informa que son état était sans danger, mais que le funeste auteur de tant de maux les payerait probablement de sa vie; qu'il était resté jusqu'à ce moment dans la maison de Cécile,

et qu'on essayerait de le transporter chez lui dans l'obscurité de la nuit.

M. de L. T*** n'est mort que quelques années après, loin de Paris et de je ne sais quelle maladie. Il eût mérité de périr victime de ce duel, ou plutôt de cette rencontre, il avait complétement tort, car je ne connais rien de moins généreux et de plus absurde que de forcer une femme à traîner une chaîne qu'elle ne veut plus porter, et de s'autoriser des faveurs passées pour en *voler* de nouvelles.

Cécile voulut me voir, après son rétablissement et le mien; elle pleura beaucoup, m'assura qu'elle m'avait adoré (*car c'est ainsi qu'on aime*), me donna de si mauvaises raisons de tout ce qui était arrivé, que je n'en ai jamais été parfaitement éclairci, et me fixa un rendez-vous pour le lendemain, auquel elle manqua;... car, quand j'y vins, elle était partie. Nous nous sommes souvent revus depuis, et comme par une convention tacite, n'avons jamais songé à ressusciter un amour mort sous de si funestes auspices, et dont j'étais si bien désinfatué.

C'est à peu près vers ce temps que parut un livre qui fit une prodigieuse sensation dans le public, et plus de ravages dans bien des têtes que les peintures les plus lascives, ou les productions les plus obscènes; un livre qui plaça son auteur entre le blâme et la louange, le mépris et l'estime, entre les écrivains distingués et ceux qui ont fait un usage funeste du talent d'écrire, entre les grands peintres de quelques vices et les corrupteurs de toute vertu; un livre auquel son auteur ne craignit pas de supposer un but moral, quand il était un outrage universel à la morale de toute la nation; un livre enfin que toutes les femmes ont confessé avoir lu quand tous les hommes auraient dû le réprouver, et qui méritait d'être livré aux

flammes par la main de l'exécuteur public, quoiqu'il soit digne dans son genre, d'occuper une place classique dans les meilleures bibliothèques. Je crois avoir nommé *les Liaisons dangereuses.*

Je parle aujourd'hui de cet ouvrage comme je n'en pensais pas alors, car j'ai à me reprocher d'en avoir été l'admirateur passionné, et surtout de l'avoir prêté dans sa nouveauté à deux ou trois femmes, qui se cachaient alors de le lire plus qu'elles ne se sont cachées d'accomplir tout ce qu'il enseigne.

Je souhaitais démesurément de connaître M. de Laclos (1) ; mais ce n'est que bien des années après que j'ai eu l'occasion de le rencontrer, et plus tard encore que s'est présentée celle de m'entretenir avec lui de son trop célèbre roman, qui n'en est pas absolument un, et que j'ai su de sa bouche ce qui tient à la fable ou à la vérité dans cette composition élégante et cynique.

J'essayai donc une ou deux fois de savoir de M. de Laclos lui-même tout le mystère de son livre, parce que j'étais persuadé qu'un tel ouvrage ne vient dans la tête de personne sans des données préliminaires. Mais il se défendait avec politesse, et ne m'apprenait rien de satisfaisant.

(1) Pierre-Ambroise-François Chauderlos de Laclos, né à Amiens en 1741, entra au corps royal du génie à dix-huit ans, parvint au grade de capitaine, et fit paraître, en 1782, *les Liaisons dangereuses*, dont le succès fut aussi scandaleux que l'ouvrage. En 1789, il devint secrétaire du duc d'Orléans. On le considéra dès lors comme le confident intime de ce prince et l'un des moteurs secrets des premières scènes de la révolution. Il fut aussi l'un des principaux rédacteurs du *Journal des Jacobins* pendant l'assemblée constituante. En 1792, il rentra au service avec le grade de maréchal de camp. Atteint par les mesures qui furent prises, au commencement de 1793, contre le duc d'Orléans, il fut destitué et emprisonné. Du fond de sa prison, il envoyait des plans au comité de salut public. On ne lui rendit néanmoins la liberté qu'après le 9 thermidor. Il rentra depuis dans la carrière des armes, fit la guerre avec distinction, et mourut à Tarente, le 5 octobre 1803. Ceux qui blâment une partie de sa vie publique le représentent néanmoins comme ayant été bon père, bon fils et excellent époux. (*Note des premiers éditeurs.*)

Enfin, l'ennui me le livra, et me servit mieux que son amour-propre et ma curiosité ne l'auraient fait.

Nous étions au lever de M. le prince de Galles, qui, suivant sa coutume de prince et sa toilette d'un des plus beaux hommes de l'Europe, se faisait démesurément attendre; M. de Laclos, qui n'avait pas une grande tactique de cour, mais toute l'impatience sombre d'un philosophe ou d'un conspirateur, malgré son flegme apparent, aima mieux causer que de tirer sa montre et de s'agiter intérieurement.

Voici à peu près ce qu'il me dit :

« J'étais en garnison à l'île de Ré, et après avoir écrit quel-
« ques élégies de morts qui n'en entendront rien, quelques
« épîtres en vers, dont la plupart ne seront jamais imprimées,
« très-heureusement pour le public et pour moi, étudié un
« métier qui ne devait me mener ni à un grand avancement
« ni à une grande considération, je résolus de faire un ouvrage
« qui sortît de la route ordinaire, qui fît du bruit, *et qui*
« *retentit encore sur la terre quand j'y aurais passé* (1). Un
« de mes camarades, qui porte un nom célèbre dans les scien-
« ces, avait eu plusieurs aventures d'un grand éclat, auxquelles
« il ne manquait qu'un autre théâtre. C'était un homme né
« spécialement pour les femmes, et pour les perfidies dans
« lesquelles elles sont maîtresses passées : en un mot, si *c'eût*
« *été un homme de cour,* il aurait eu la réputation de Love-
« lace, et aurait été de meilleure compagnie que lui. Il m'avait
« pris pour son confident; je riais de ses *espiégleries et l'ai-*
« *dais quelquefois de mes conseils.* Je lui avais connu une
« maîtresse qui valait bien madame de Merteuil, mais c'est à
« Grenoble que je vis l'original, dont la mienne n'est qu'une
« faible copie, une marquise de L. T. D. P. M., dont toute la

(1) Ces expressions un peu oratoires, et dont je me rappelle comme si c'était hier, me frappèrent d'autant plus que sa conversation froide et méthodique n'était nullement de cette couleur-là. (*Note de l'auteur.*)

« ville racontait des traits dignes des jours des impératrices « romaines les plus insatiables. Je pris des notes, et je me « promis bien de les réaliser en temps et lieu. L'histoire de « Prévan était arrivée, il y a longtemps, à M. de Rochech***, « officier supérieur des mousquetaires : il en fut déshonoré ; « on en rirait à présent. J'avais bien par-devers moi quelques « petites historiettes de ma jeunesse, qui étaient assez pi- « quantes ; je fondis ensemble toute ces parties hétérogènes : « j'inventai le reste, le caractère de madame de Tourvel « surtout, qui n'est pas commun. Je soignai mon style autant « que j'en suis capable, et après quelques mois d'un dernier « travail, je jetai mon livre dans le public ; *je n'ai presque pas « su depuis sa fortune, mais on me dit qu'il vit encore.* »

J'ai oublié ce que je lui répondis ; ce qu'il me dit, je m'en souviens je l'ai répété.

Puisque j'ai fait cette excursion, pourquoi, avant de me rejeter huit ou neuf années en arrière, n'émettrais-je pas tout de suite en peu de mots mon sentiment sur cette production, purement considérée sous l'aspect de son mérite littéraire, et appréciée d'après le genre et le danger de ses tableaux ?

Mon opinion sur ce sujet, que je n'ai jamais entendu débattre, ne s'appuiera sur celle de personne.

C'est, premièrement, un très-grand art d'avoir fait madame de Merteuil si corrompue, puisqu'elle en contraste mieux avec cette candeur angélique de madame de Tourvel, et que Valmont est moins méchant qu'elle: l'auteur est en règle, puisque les femmes valent mieux que nous, mais vont beaucoup plus vite et plus loin dans le chemin du vice quand elles ont commencé à y marcher.

En revanche, c'est un grand défaut qu'avoir voulu donner à chaque personnage un style à lui seul, ce qui n'est pas la même chose que de leur avoir imprimé une physionomie distinctive. Il en résulte qu'à côté d'une page supérieurement écrite, on trouve des naïvetés déplacées, ou des négligences

sans excuse, qui sont bien moins des contrastes que des taches. Le portrait de madame de Tourvel est adorable, et a fait verser bien des larmes à la jeunesse des deux sexes. Que de jeunes personnes aimeraient mieux mourir comme elle que de vivre comme son odieuse rivale! voilà un hommage à la vertu. Que de jeunes gens ont rêvé une telle maîtresse, ont fléchi le genou devant son image, et prosterné leur imagination devant son ombre! c'est encore un tribut au véritable amour! mais aussi c'est là toute la part de la vertu dans ce livre. Le reste est une conception coupable, ce sont des tableaux plus répréhensibles que ceux de l'Arétin, où il n'y a presque jamais de mauvais ton, souvent de la vérité, mais plus fréquemment de l'exagération et de la charge, que ceux qui n'en savent pas davantage ont prises pour une éclatante peinture des mœurs générales d'une certaine classe : c'est, sous cet aspect, un des flots révolutionnaires qui ont tombé dans l'océan qui a submergé la cour. C'est un des mille éclairs de ce tonnerre : ce dont personne ne s'est douté, ce que la plupart des lecteurs trouveront ici exagéré, ridicule peut-être ; ce que l'auteur ne m'a pas dit, mais ce qu'un conjuré aussi profond que lui a bien su, au sein de cette vaste conspiration, dans laquelle, à l'avance, chacun s'était distribué son rôle, à la cour, à la ville, dans les provinces, et dans l'armée. La mort même de Valmont n'a aucune moralité, puisque son genre est rigoureusement condamnable : l'intervention du père Anselme est un persiflage de son ministère ; il n'y a pas jusqu'à l'antichambre qui n'y trouve une leçon d'infamie et un encouragement à se pervertir ; et enfin, le rôle de cette innocente, qui fait tout ce que feraient les plus scélérates, qui donne à sa mère tous les ridicules, aux jeunes filles tous les mauvais exemples, est le dernier coup de pinceau de ce tableau, composé avec un art trois fois coupable.

A force d'être naturel, le style est quelquefois faible, mais presque toujours élégant, gracieux et concis. Toutes les par-

ties de l'intrigue rentrent l'une dans l'autre, avec une facilité qui cache le travail. Ce sont des vices monstrueux à la réflexion, qui paraissent tout simples à la lecture. L'auteur vous entraîne, et l'on ne se désintéresse de ce concert et de cette intelligence avec lui qu'après avoir couru toute la carrière et distingué le but. En un mot, c'est l'ouvrage d'une tête du premier ordre, d'un cœur pourri, et du génie du mal.

Que si quelqu'un s'étonne de cette longue diatribe, et de cette nouvelle analyse d'une vieille production, c'est qu'il ne sent pas comme moi, c'est qu'elle n'a pas eu sur lui la même action, qu'il n'en a pas vu les mêmes effets, c'est qu'il est ou trop insensible, ou moi trop impressionnable, c'est qu'il regarde *les Liaisons dangereuses* comme un roman que, dans la jeunesse on ferme quand on l'a lu, et que je l'envisage, moi, comme un de ces météores désastreux qui ont apparu sous un ciel enflammé, à la fin du dix-huitième siècle.

J'étais dégoûté des grandes aventures de l'amour : je cherchais des plaisirs faciles. Je m'étais mis en commerce très-réglé avec les muses. Je fis beaucoup de vers que j'inhumai dans quelques dépôts périodiques, et, pour être en règle sur tout, me jetai dans le jeu, que je n'ai jamais aimé. Le comte de Genlis (1) eut mon début. Il avait une maison à la *place Ven-*

(1) Il ne faut pas confondre les deux frères, le comte et le marquis. Le marquis de Genlis était l'aîné : il n'a joué aucun rôle politique pendant la révolution. Le cadet, connu sous le nom de marquis de Sillery, porta d'abord le titre de comte de Genlis, du nom d'une belle terre que son frère aîné possédait en Picardie. Sa femme, si universellement connue par ses nombreuses productions littéraires, a conservé le nom de comtesse de Genlis. Le comte, qui servit d'abord dans la marine, s'y distingua. Ayant consenti que madame de Genlis devînt *gouverneur* des enfants du duc d'Orléans, alors duc de Chartres, ce prince le nomma son capitaine

dôme, où se réunissaient des joueurs de bonne compagnie et quelques-uns qui n'en étaient pas. La fortune, qui s'amuse toujours avec les nouveaux veuus, comme les femmes répondent aux premiers hommages par des coquetteries, me tendit bientôt le piége de me laisser d'abord gagner : mais je payai bientôt le mensonge de ses faveurs. Je dois la justice à M. de Genlis qu'il était inquiet de ma jeunesse, me faisait les plus belles leçons sur la funeste lutte dont sa maison était l'arène, et me priait de m'amuser, de souper, et de garder mon argent. Mais l'occasion était là plus puissante que son éloquence, eût-ce même été celle qu'il déploya depuis à la tribune, où il ne fut ni plus persuasif ni de meilleure foi.

J'avais porté un soir mon désœuvrement et trente louis chez le président de Champ *** ; il m'en restait cinq quand la marquise de Soudeille, nièce du maître de la maison, m'engagea à passer pour souper. Je lui donnai la main avec cette noble indifférence d'un joueur accablé du temps présent, et poli par habitude avec la beauté du temps passé : car je crois qu'elle l'était, parce qu'elle s'était pressée de n'être plus jeune. Un M. de Poinçot (1), qu'on avait fourré à Versailles pour *crouper*

des gardes. Depuis, sa vie politique se trouva mêlée à celle du duc d'Orléans. Nommé député aux états généraux, sous le nom de marquis de Sillery, et appelé ensuite à la Convention, il fut compris dans la proscription, suite des événements du 31 mai 1793, et périt révolutionnairement le 30 octobre. (*Note des premiers éditeurs.*)

(1) La passion du jeu s'était ranimée à la cour de Louis XVI. Pendant sa grossesse, la reine avait pris goût au pharaon, et il y en avait un régulièrement établi à son cercle. C'était M. de Chalabre, le fils du joueur si renommé, qui en était le banquier. Ayant représenté à la reine qu'il ne pouvait suffire à son emploi, et qu'il avait besoin d'un second, la reine y consentit et lui dit de choisir qui il voudrait. Il jeta les yeux sur un M. de Poinçot, chevalier de Saint-Louis (le même dont il est ici question) et qui la première fois qu'il se rendit au cercle de la reine ne put, suivant l'étiquette, s'asseoir, n'ayant pas le brevet de colonel, le dernier grade qui donnait ce droit. Il se trouva ainsi debout quand la reine parut. La reine l'ayant remarqué, ordonna, sans égard au cérémonial, qu'on

au jeu de la reine, vit ma longue infortune et ma jeune figure qui perdait toujours : « Allez souper, me dit-il, et « donnez-moi vos *cinq louis.* »

Je n'hésitai pas ; je ne savais pas même, tant j'y étais habitué, si je ne les avais pas perdus avant de les lui donner. Je revins au bout d'une heure dans le salon ; je lui vis un monceau d'or, et ne pensai certainement pas que j'y eusse le moindre droit. Je crus qu'il avait bien vite offert mon sacrifice, et qu'il s'était mis à gagner pour son compte. Il continuait à *ponter* avec un sang-froid prodigieux, sans me dire un mot, et sans me regarder. Quelque temps après : « Ne pensez-vous « pas (se tournant vers moi) qu'il y aurait de la folie à *vous* « de courir après les débris de cette *banque?* je vous con- « seille *de vous retirer.*

« — Monsieur !

« — Vous gagnez beaucoup.

« — Est-ce que cet argent....

« — Est à vous : je n'ai pas joué, *moi*, de la soirée.

« — Vous plaisantez.

« — Au moins n'est-ce pas une mauvaise plaisanterie......
« N'ayez aucun scrupule, car je vous donne ma parole que « cet argent est à vous. »

Je le jetai dans mon *chapeau* : il y avait plus de douze cents louis : n'est-ce pas là un très-honnête homme, et une charmante manière de faire beaucoup avec peu?

J'arrivai à Calais en m'applaudissant de la célérité avec laquelle j'avais fait ce trajet, après avoir tourmenté les postillons

donnât un siége à M. de Poinçot. Ce qui fit gémir les courtisans rigides attachés à l'étiquette. (*Note des premiers éditeurs.*)

comme un plénipotentiaire chargé des plus grands intérêts, et qui aurait été comptable de chaque minute.

Je descendis chez le sieur Dessain, qui tenait une maison supérieure à toutes celles de ce genre en Europe. Je lui demandai les meilleures chambres : il me dit qu'il n'en avait pas de médiocres ; le meilleur souper : il m'assura qu'on n'en avait jamais fait un mauvais chez lui. Je lui fis connaître d'une voix très-haute que l'argent n'était rien, et qu'il était ignoble de le compter pour quelque chose : lui, me fit voir quelques jours après qu'il savait très-bien l'apprécier. J'y restai huit jours, et me conduisis comme un fou qui aurait vu couler sous ses fenêtres un bras du Pactole, et le sieur Dessain me traita comme un homme accoutumé à voir des étourdis et à profiter des étourderies.

J'arrivai à Londres sans m'être ennuyé un moment, car nulle part on ne voyage mieux. On n'attend point, on ne se fatigue pas à injurier des postillons ; et la beauté des campagnes, l'air de calme et de richesse qui avive cette scène mouvante, vous fait croire que vous voyagez dans un jardin où la verdure d'une nouvelle teinte mérite un nouveau nom, sous un ciel que rafraîchissent les vapeurs de la mer, qui engraissent cette terre où le soleil se fait regretter les trois quarts de l'année.

Londres est une des plus belles villes de l'Europe si l'on considère l'étendue des rues, des places publiques et le cercle immense qu'elle décrit. Les trottoirs qui y règnent présentent une idée consolante aux philosophes ; on voit que l'on s'y est occupé du peuple et que les hommes y sont comptés pour quelque chose. Mais ce n'est qu'une ville du second ordre, si l'on y cherche des palais, des bâtiments remarquables, et les monuments qui devraient décorer la capitale d'un peuple éminemment orgueilleux, qui se dit et que l'on croit si riche. J'en demande pardon à nos voisins : Londres, qui n'est d'ailleurs qu'une protubérance monstrueuse et démesurée au haut de leur empire, n'est pas une ville agréable où soit entendu l'art

de la vie (je ne dis pas comme à Paris, qui est hors de tout parallèle), seulement aussi bien que dans plusieurs autres grandes villes de l'Europe : ce n'est pas à Londres qu'il faut vivre.

Non qu'il faille croire que les Anglais ont cette insociabilité que leur reprochent la plupart des étrangers : il est aussi facile qu'ailleurs d'y vivre en bonne compagnie quand on a droit d'y prendre place ; et s'il y a quelques hommes qui y justifient l'accusation d'avoir été prévenants sur le continent et dédaigneux dans leur île, c'est qu'il y a partout des gens humbles loin de leurs foyers, qui y reprennent toute leur insolence natale. Mais ce n'est point un reproche général à faire à la nation anglaise ; il est aussi facile que partout ailleurs d'y vivre dans le grand monde : les liaisons intimes s'y forment difficilement, parce qu'un peuple froid et sensé, qui garde une distance née du caractère, même avec ses compatriotes, ne la franchit pas en deux jours avec quelqu'un que l'on n'a jamais vu.

C'est à Paris qu'il était difficile aux étrangers de vivre dans les maisons vraiment distinguées : j'en excepte les palais des princes, qui étaient exposés à recevoir tout ce qui avait un nom assez considérable pour les ennuyer, et quelques maisons telles que celles de madame de la Vallière, de M. le maréchal de Biron, et un peu M. de Soubise, qui étaient en quelque sorte à la disposition de tout ce qui, venu en poste, ne savait où aller , malgré son nom.

L'ambassadeur que le roi avait alors à Londres était un de ces hommes dont la fortune est un reproche au hasard et un encouragement pour la médiocrité intrigante : M. d'Adhémar(1).

(1) Né pauvre, il était entré, sous le nom de Montfalcon, sous-lieutenant dans le régiment de Rouergue, y était devenu capitaine et avait obtenu la majorité de Nîmes, ou il devait naturellement languir et finir sa carrière ; mais ayant eu occasion de s'initier chez un vieux gentilhomme qui se disait descendant de la maison d'Adhémar, il lui persuada qu'il était son parent, lui demanda communication de ses titres, et se les appropria. Avec beaucoup d'ambition, une jolie figure, l'esprit doux, insi-

retiré pour une blessure dans une petite ville où il était destiné à vieillir dans les emplois subalternes de l'état major de la place, vivant des faibles appointements de cet emploi, M. de Montfalcon (car c'est le nom qu'il portait alors) devint un homme de la cour, et ce qu'on appelait vulgairement un seigneur, à trente ans passés, sans y avoir été préparé ni par sa situation, ni par ses espérances. Il se lia aux eaux avec une femme de la cour, qui lui conseilla de faire un voyage à Paris pour l'amuser de son amour, et pour ennuyer le ministre de ses prétentions, et de je ne sais quel plan d'ordre profond escorté de Mémoires qu'il avait barbouillés sur le militaire français. Il chantait assez agréablement les bonnes chansons de Collé et autres chansonniers, faisant passer dans la foule les mauvais couplets qu'il faisait lui-même. Faible en amour comme dans les affaires, il remplaçait auprès des femmes les grands moyens de séduction qui lui manquaient par de l'adresse et de la cajolerie.

Sa fortune militaire fut d'obtenir de M. le duc d'Orléans, à

nuant, il vint à Paris, fut protégé par le marquis de Ségur, qu'il avait connu à la guerre, et s'étant fait reconnaître de la maison d'Adhémar, descendant des comtes de Champagne, il fut nommé colonel du régiment de Chartres, par la protection du duc de Choiseul et de la Maison d'Orléans. Il ne lui restait plus qu'à devenir riche pour soutenir son rang et son nom. Son mariage avec madame de Valbelle, veuve opulente, ne lui laissa plus rien à désirer à cet égard. Visant à entrer dans la carrière de la politique, il se mit à voyager, parut à la cour de Saint-Pétersbourg avec éclat; on l'y crut même chargé de quelque négociation secrète. A son retour, il s'insinua dans la société de madame de Polignac; et là, cherchant à se rendre agréable à la reine, il fit, au moment où Joseph II entrait en campagne contre le roi de Prusse, pour la succession de Bavière, un Mémoire spécieux pour prouver que la France était dans la nécessité de fournir le contingent stipulé par le dernier traité avec la Maison d'Autriche. Mais les ministres en dissuadèrent le roi, en lui conseillant de prendre le prétexte des talents du comte d'Adhémar pour la politique et les négociations afin de l'éloigner; il fut d'abord envoyé à Bruxelles, et la même protection le porta ensuite à l'ambassade de Londres, ce qui lui valut le cordon bleu indispensable dans un pareil poste.
(*Note des premiers éditeurs.*)

qui il avait été désigné par sa protectrice, le régiment de Chartres, infanterie, qu'il s'agissait de ramener aux principes de la discipline militaire, qui s'y était fort relâchée. La vérité oblige de dire qu'il en fit un régiment très-manœuvrier et très-bien tenu. Il y fut sincèrement détesté, parce qu'il avait non-seulement le despotisme d'un homme arrivé tard et de loin au commandement, mais encore la vanité d'un mauvais cœur, et les minuties d'un mauvais esprit. Comme il établissait qu'il était de la Maison de Grignan, et que personne n'était intéressé à le lui contester, puisqu'il n'y en avait plus, il s'appela le comte d'Adhémar, et devint propre à tout, même à épouser madame de Valbelle, veuve d'un homme qui avait eu une aimable célébrité (1) : elle était dame du palais, et fut mal récompensée de cette fantaisie de sacrement.

Au reste, il ne m'est nullement prouvé que M. d'Adhémar ne fût pas réellement ce qu'il disait être. L'homme qui a le plus contribué à sa fortune, et le moins capable de soutenir une bonne action par un mensonge, le comte de Vaudreuil, m'a positivement assuré que l'opinion publique avait été injuste sur sa naissance : elle valait beaucoup mieux que sa personne; et Chérin n'en doutait pas.

Quoi qu'il en soit, tous les talents lui vinrent à la fois ; maréchal de camp, le voilà jeté dans la carrière diplomatique, et ministre du roi à Bruxelles. Un autre jour on fait la Maison de cette sainte infortunée madame Élisabeth ; l'y voilà avec une grande charge ; et enfin (*risum teneatis*) ambassadeur en Angleterre. Il aurait refusé, s'il avait osé, par l'horreur seule qu'il avait de passer la mer. Le climat, la fumée de charbon, ruinèrent sa frêle santé durant son ambassade ; et la rage de n'avoir pas été chevalier de l'Ordre aussi vite qu'il le prétendait, en fit dans la suite une espèce de révolutionnaire, qui mourut à

(1) Le comte de Valbelle, amant de mademoiselle Clairon, qui mourut à la fleur de l'âge.

quelques lieues de Paris dans une ferme ornée, sous l'habit de garde national, mécontent d'une cour qui devait l'être bien plus d'elle-même, en songeant à ce qu'elle avait fait pour lui.

Tel était le personnage par qui le vertueux Louis XVI était représenté en Angleterre, quand j'y arrivai. Il y tenait une assez bonne maison, qui était plutôt l'image de celle d'un particulier riche que de ce très-grand état qu'y avaient tenu ses prédécesseurs. Les Anglais s'en moquaient, et les Français, accoutumés par une vieille tradition à cet éclat, à cette dépense noble de leurs ambassadeurs dans les cours étrangères, s'étonnaient pour la place, et s'affligeaient de ce qu'elle n'était pas remplie. Leurs réflexions sur l'homme public ne se redressaient pas assez par leurs idées sur l'homme privé, que les sarcasmes poursuivaient incessamment, et j'ai presque dit que l'injustice et le déchaînement auraient fini par le faire absoudre aux yeux désintéressés de la raison.

En ce temps-là on avait autant à se féciliter d'être Français dans les pays étrangers, qu'il a été embarrassant depuis de n'y avoir que cette recommandation, quand surtout on y mêlait le tort d'avoir été un homme distingué dans sa patrie, et celui d'avoir appartenu à l'ancien ordre de choses dont les ruines et les cendres même ont trouvé des envieux et des jaloux.

Pour revenir à M. d'Adhémar, je trouvai chez lui les seuls Français connus qui fussent alors à Londres, le chevalier et le comte Alphonse (1) de Durfort, le vieux baron de Wurm-

(1) Le même qui, en 1791, fut chargé de la mission secrète d'aller conférer à Pavie, au nom de Louis XVI, avec l'empereur Léopold et le comte d'Artois, pour leur faire connaître le projet du roi et de la reine de se rendre à Montmédy. Pendant l'émigration, le comte Alphonse remplit encore d'autres missions dans l'intérêt des princes. Étant venu à Paris à la paix, il fut enfermé au Temple après la rupture du traité d'Amiens et remis ensuite en liberté. Il était à Londres en 1810, et contribua à renouer la correspondance entre Louis XVIII et les royalistes bordelais, ce qui amena plus tard l'événement du 12 mars 1814. Le 22 juin de la même

ser (1), et M. de Bouillé (2) que je n'avais alors jamais vu. Il nous mena à la cour, où le roi, avec la simplicité noble et l'extrême bonté qui le caractérisent, nous traita tous également bien. Il est cependant juste de remarquer qu'il montra à M. de Bouillé une distinction particulière, précisément parce qu'il avait déployé contre l'Angleterre une valeur brillante et beaucoup de talents. Il est vrai qu'un mérite supérieur se fait admirer même par les ennemis les moins décidés à le reconnaître. Et je dois ajouter que M. de Bouillé trouvait alors dans toutes les maisons anglaises une sorte d'enthousiasme et d'estime, d'autant plus flatteuse qu'elle était plus involontaire.

Effectivement sa conduite à la Dominique, à Saint-Eustache, à Saint-Christophe, etc., avait été non-seulement tout ce que, militairement, elle devait être, mais il avait encore honoré ses victoires par une générosité dont il y a peu d'exemples et peu d'imitateurs. Il eût pu augmenter sa fortune, mais il ne cherchait que la gloire, et la trouva. La cité de Londres lui donna une fête : on lui offrit une épée, présent plus digne de lui que les richesses qu'il avait dédaignées. — Il avait été heureux toute sa vie, et son étoile n'a pâli que dans une circonstance unique et solennelle, où la malheureuse destinée de la France triompha de la sienne!

En Angleterre, la cour était simple et noble, plus nombreuse qu'à Versailles, parce qu'il est plus facile d'y aller : le roi et la reine, d'une bonté et même d'une politesse remar-

année, il fut nommé lieutenant général : il est mort en 1822, près de Nogent-le-Rotrou, à l'âge de soixante-dix ans.

(1) Dagobert-Sigismond, baron, puis comte de Wurmser, gentilhomme alsacien, qui du service de France étant passé dans l'armée de l'Empereur, y parvint aux premiers grades, commanda successivement les armées autrichiennes sur le Rhin et en Italie, et mourut en 1797.

(2) Voyez l'excellente Biographie du marquis de Bouillé publiée, de nos jours, par son petit-fils : elle est digne en tout de celui qui, dans le cours de la guerre d'Amérique, avait honoré la France par ses exploits. (*Note du nouvel éditeur.*)

quables; les femmes en général assez belles, et quelques-unes plus laides que partout ailleurs : car il faut convenir de deux choses, c'est qu'il y a peut-être plus de belles femmes en Angleterre que partout ailleurs (la nature a fait de grands frais, quoiqu'elle y ait souvent refusé la grâce, qui est remplacée par une ingénuité externe qui n'en tient pas lieu), et qu'aussi quand une Anglaise se met à être laide, cela excède toute idée : c'est à faire plaisir aux autres femmes. Les hommes sont assez richement vêtus, quoique généralement un habit brodé et une épée paraissent plus les gêner que les parer.

Les Anglais sont faits pour la toilette du matin. Le palais de Saint-James est assurément la plus chétive masure qu'ait jamais habitée un grand roi : il est vrai que l'intérieur des appartements est en harmonie avec l'apparence. J'en dirais presque autant de Windsor, sans sa situation pittoresque, sa forêt, et les grands souvenirs qu'il rappelle. — Que dire de ce fou de Smollett (1), qui, après avoir voyagé en France, n'y fut pas frappé de cette foule de palais et de maisons royales, de leur pompe et de leur éclat, et qui imprima, de retour en Angleterre, que les palais des rois de France, à commencer par Versailles, étaient des colombiers (*pigeon houses*), comparés à ceux des rois de la Grande-Bretagne ? Il est vrai que ce malheureux ne trouva rien à Rome digne de fixer ses yeux char-

(1) Tobie Smollett, écrivain né en 1720 en Écosse. Comme critique, historien et romancier, il montra un esprit chagrin, satirique et licencieux. La relation de son voyage en France, en 1766, se ressent de la disposition d'esprit de l'auteur, qui ne lui laissait voir les objets que sous un jour défavorable. On y remarque une prophétie singulière, annonçant la révolution de France, vingt-trois ans avant l'événement. Ceci seul suffirait pour donner une idée de la sagacité de Smollett, à qui d'ailleurs on ne saurait contester, comme écrivain et comme historien, plusieurs qualités estimables telles que l'ordre, la clarté, la simplicité et l'exactitude dans l'exposé des faits. Walter Scott le met en parallèle, comme romancier, avec Fielding. Il mourut à Livourne, en 1791.

(*Note des premiers éditeurs.*)

gés de bile et de jaunisse, et que la reine des basiliques, l'église de Saint-Pierre, ne trouva pas grâce devant lui : il se persuada surtout que Michel-Ange le cédait à Wrenn.

Je ne passerai certainement pas sous silence une femme si distinguée qu'elle était en quelque sorte la reine de Londres à cette époque. Beauté, fortune, naissance, existence de rang et considération personnelle, tournure d'esprit et de caractère, maintien, tout concourait à lui assurer dans la société une espèce de supériorité que personne ne lui contestait. C'était la duchesse de Devonshire (1). Je n'étais que depuis deux jours à Londres quand je dînai avec elle chez M. d'Adhémar : j'avoue que rien ne m'a plus frappé que toute son attitude, la dignité de sa tournure, qui n'excluait pas les grâces, sa manière d'entrer dans un salon, et ce surplus de beauté qui semblait en quelque sorte l'environner. Elle se fit attendre jusqu'à près de sept heures ; arrivant plus tôt, elle eût produit encore assez d'effet. Mais je connaissais sa manie; je la lui

(1) Georgina Cavendisch, duchesse de Devonshire, anglaise célèbre, comme ayant exercé pendant les dernières années du dix-huitième siècle tout l'empire que peuvent assurer à une femme le rang, la fortune, l'esprit et la beauté réunis. Elle et son mari étaient liés d'amitié avec le célèbre Charles Fox. Pendant l'émigration française, la duchesse de Devonshire reçut et accueillit chez elle les Français les plus marquants par leur talent et leur esprit, tels que Delille et M. de Chateaubriand. On sait que Delille a traduit en vers son poëme intitulé : *Le passage du Saint-Gothard*, où l'on remarque un style élégant et un goût pur ; une imagination à la fois brillante et sage. L'aimable et piquante coquetterie par laquelle cette femme célèbre parvint à subjuguer les personnages les plus distingués de la Grande-Bretagne ne nuisit point à sa réputation, tant elle fut adroite à concilier l'art de plaire avec une décente réserve. Elle est morte en 1806, ayant encore des restes d'une beauté frappante. Fox mourut à la campagne du duc de Devonshire, à Chisewick, près Londres, et chose singulière, Canning y est mort également. (*Note des premiers éditeurs.*)

pardonnai en la voyant, et mon cœur, qui dès la première minute fut son complice, imposa silence à mon estomac.

J'ai dit que ce n'est point à Londres qu'il faut vivre ; j'ai dit que les monuments et les belles maisons y étaient rares ; mais on ne peut donner trop d'éloges aux campagnes , au genre de vie qu'y mènent les gens considérables , au luxe vraiment hospitalier qu'ils y déploient. On doit visiter un grand nombre de très-beaux châteaux, qui méritent l'attention des voyageurs, spécialement les parcs , les jardins , modèles uniques d'un genre inconnu, ou mal copié dans le reste de l'Europe.

On ne peut rien comparer entre la France et l'Angleterre que par des oppositions, depuis les mœurs intimes jusqu'aux formes les plus saillantes, depuis les idées jusqu'aux paroles.

Je vais essayer ce cours d'antithèses :

Il y avait en France des habitations plus somptueuses, plus d'un certain luxe de grand seigneur, des distributions plus commodes pour la vie usuelle, plus de fainéants dans les antichambres , plus de glaces , de bronzes , de meubles et de dorures.

En Angleterre, plus de simplicité opulente, une vie de campagne plus près de la nature, plus d'appartements de plain-pied en bas , qu'on peut montrer, quelques chambres à coucher incomplètes , mesquines , en haut, qu'il faut cacher (tout en parlant toujours de ce qu'il y a de plus commode, *confortable*), plus de gens dans les écuries, plus de fraîcheur dans des meubles plus simples et plus rares, et quelquefois plus de tableaux.

Dans les châteaux des uns, on buvait, on courait , on chassait : on était à la campagne pour oublier la ville. Dans les châteaux des autres, on faisait une chère exquise : la musique, la promenade , le recueillement , la lecture , la comédie de société, les répétitions, de l'esprit dans le salon, tout cela partageait le temps et lui donnait des ailes..... on faisait l'amour quand on pouvait : en un mot, on continuait Paris.

Les formes des uns étaient simples, naturelles, et quelquefois un peu indélicates; celles des autres plus polies, plus recherchées, plus élégantes, de temps en temps peut-être un peu voisines de l'affectation.

Les mœurs s'y valaient bien.

Les uns *mangent* comme des gens qui en font une affaire; si longtemps qu'on croirait qu'ils n'en ont pas d'autre. Leur table, simple et substantielle, ne devient animée que lorsque celles qui devraient en faire l'ornement se retirent et que le vin a amené des effusions bruyantes qu'on regarde comme le complément de la franchise et comme le beau côté du caractère national.

L'heure de la table est, pour les Français, un délassement nécessaire, mais où présidaient toujours l'urbanité, l'élégance et une conversation décente, tour à tour solide et gracieuse. Nous vivions comme des gens pour qui l'ivresse, loin d'être *respectable*, était un ridicule irrémissible, pour qui les femmes embellissaient toutes les réunions et tous les moments, et pour qui enfin ce vilain mot, *manger* (quoique nous y entendant mieux que les autres), n'était qu'un mot équivalent d'un besoin. Jusqu'à cinquante ans la table n'était qu'un passage embelli à des occupations plus douces et plus essentielles.

En Angleterre, les femmes négligées font l'amour quand les hommes en ont le temps; en France, elles n'étaient occupées qu'à repousser des hommages et à les discerner: les unes cédaient à leurs amants avec la nature, les autres livraient un combat où elles feignaient d'être vaincues avec art. Les liaisons de ce genre, en Angleterre, sont, ou d'une très-longue durée, ou purement des amours de passage, parce qu'il y a beaucoup d'obstacles et peu d'occasions. En France, les femmes se rendaient assez difficilement pour qu'on n'eût pas envie de les quitter le lendemain: la coquetterie même était

assez prévoyante pour n'être jamais pressée. Mais les chances étaient si multipliées, et par l'esprit de galanterie, et par la manière de vivre, qu'aussi n'avait-on guère la fantaisie d'éterniser la même union.

En France, comme je l'ai déjà remarqué, les duels étaient une manie fréquente; en Angleterre, c'est une rare nécessité. Les Anglais sont braves, mais ils ont une moralité de sentiment qui les détourne de verser le sang : et tel homme qui ne craint pas de se faire sa destinée à lui-même et de s'ôter la vie, hésite à s'exposer, pour une légère offense, à périr de la main de son semblable. Les préjugés de l'éducation sont encore en faveur de cette salutaire horreur, et l'habitude de *boxer,* parmi le peuple, et qui n'est pas toujours étrangère aux autres classes, vient éteindre le feu brillant de cet enthousiasme du point d'honneur porté si démesurément loin chez nous. J'ai vu un pair du royaume *boxer* avec un boulanger, qui, certes, ne le ménageait pas, dans le foyer de Covent-Garden ; *populi stante corona.*

Ces exemples sont rares, mais enfin ils existent. A tout cela vient se joindre encore un nouveau motif d'être en garde contre les combats singuliers ; c'est l'extrême usage, je pourrais dire l'abus du vin, qui engendre souvent des querelles le soir, qui sont purifiées le lendemain matin par un seul mot : *I was in liquor* (j'étais ivre) : aveu qui ne laisse rien préjuger de défavorable contre le caractère de celui qui le fait ; aveu qui remédie à tout, tandis qu'en France il n'eût servi qu'à déshonorer deux fois celui qui aurait eu l'ingénuité de mettre en avant cette excuse.

En France, vouloir arranger une mauvaise affaire était la rendre pire et essayer de se perdre sans succès; en Angleterre,

le grand point est de ne pas répandre de sang inutilement, de n'avoir pas tort avec les autres et avec soi-même. Un Anglais qui meurt veut savoir pourquoi : un Français se consolait d'avance en espérant les regrets de ses amis et les larmes de sa maîtresse. Les lois anglaises sont d'une grande sévérité pour le duel... les nôtres aussi étaient sévères, mais les leurs sont exécutées : il en résulte que leurs combats sont rares et sérieux. Chez nous on allait souvent à l'Opéra le lendemain du jour où l'on avait tué un homme au *Bois de Boulogne ;* chez eux, à moins d'avoir trois fois raison, on est obligé de s'expatrier pour n'être pas traité comme un assassin : dissemblances qui appartiennent tout à fait au naturel des deux peuples, et qui prouvent que le régime et la police qui conviennent à telle nation ne peuvent être adoptées pour telle autre que par des écoliers et des législateurs imprévoyants. Aussi, parmi le mal que les Anglais nous ont fait et dont ils s'applaudissent, mets-je en première ligne le ridicule qu'ils nous ont inoculé de les singer, eux qui avaient été les serviles copistes de nos modes et qui, comme l'a dit M. Burke dans son style pittoresque, s'habillaient naguères de notre friperie.

De là, chez nos jeunes gens, et insensiblement dans la nation, ce mépris de nos antiques bienséances et de nos formes consacrées ; cette confusion des rangs qui en a amené la subversion, cette tenue extérieure qui a tant d'action sur des imaginations mobiles, abolie, commuée en des usages et des costumes nouveaux qui rapprochaient tout, nivelaient tout, et qui désapprenaient la subordination, laquelle n'est autre chose que l'habitude du respect qui a vieilli dans l'uniformité, etc.

La gloire des Anglais, celle qui souvent leur a tenu lieu de toutes les autres, et chez eux et dans leurs voyages, c'est leur esprit national, cette énergie patriotique et virile qui, collectivement, en fait un grand peuple. En masse c'est une attitude imposante, qui, jointe à cette barrière de l'Océan qui les entoure, leur donne je ne sais quoi de vigoureux, et d'un genre

inculte, et escarpé, qui est de je ne sais quelle contagion pour l'estime : chaque individu recueille un peu de cette considération que leur système d'ensemble mérite. Et puis, n'est-on pas tenté d'accorder le plus à ceux qui *rendent* et qui *exigent* le moins? Certes, les Français ont un esprit public qui ne le cède à aucun autre; mais comme leur force nationale est plus réelle, ils en parlent moins. Chaque Français a la conscience de ce qu'il vaut et parle un peu de lui : cela déplaît. Les Anglais font semblant de s'oublier individuellement pour vanter sans cesse leur pays : ils appartiennent tous à cette conspiration universelle qui n'a qu'un but, de pallier leurs défaites et leur faiblesse, d'exagérer leurs succès et leur force, et d'exalter enfin leur patrie comme un amant loue sa maîtresse; cela ennuie, mais ne déplaît pas tant. Que s'il fallait chercher une manière de m'expliquer l'*anglomanie* qui a fait le tour de l'Europe, et qui maintenant est à son déclin, je le trouverais dans cet orgueil tranquille avec lequel, du fond de leur île et de leurs vaisseaux, ils se sont mis en avant, comme les champions du monde entier.

La reine, à qui j'avais eu l'honneur de faire ma cour à mon retour d'Angleterre, m'avait parlé avec un reste de bonté sur l'état de mes affaires, en ajoutant gaiement : « Il « ne vous manquerait que cette manie des voyages; M. de « Lauraguais disait qu'il allait en Angleterre pour penser; il « ne tiendrait qu'à vous de dire que vous y avez été *dépenser*. »

Il faut convenir que plus de vingt mille écus de dettes ne déposaient pas en faveur de ma prudence et de mon économie. J'en vins à me résumer sérieusement à la grande mesure que je voulais depuis longtemps adopter. Je partis pour le Maine et conjurai un de mes parents de m'acheter une terre qu'il lui convenait autant d'acquérir qu'à moi de vendre. Après beaucoup d'objections et de difficultés de sa part, à cause de ma minorité, et beaucoup de concessions de la mienne, il se décida : je me trouvai allégé de mes dettes, et riche de quelque

argent comptant, que mon imagination plus sage me représentait comme un trésor où la raison seule allait puiser.

Cette vente anticipée fut une affaire d'autant plus mauvaise pour moi qu'elle amena un incident où j'eus complètement tort ; la punition suivit de près. Il fallait obtenir le consentement de mon oncle maternel pour consacrer plus authentiquement le contrat de vente d'une terre aliénée par un mineur, quoique je finis par m'en passer. Je touchais à l'âge prescrit par les lois ; mais je ne l'avais pas. Ayant rencontré M. de Ch.... à la promenade, à l'issue de la parade, je m'avançai vers lui devant un grand nombre d'officiers et lui demandai impérieusement, pour la troisième fois, s'il agréait que je terminasse l'affaire que je lui avais soumise. Comme j'y mettais un grand degré d'énergie qui ressemblait fort à de l'impertinence, il me répondit :

« Non, monsieur, non, pour la dernière fois ; mais je vous « prie de vous contenir et de ne pas oublier ce que je vous « suis. » La fureur dans les yeux, il agitait fortement la garde de son épée...

« — N'oubliez pas vous-même, repris-je, ce que je suis, et « l'honneur que mon père a fait à votre sœur de l'épouser. »

Il s'avance sur moi,.... nous avons presque les armes à la main.... On se met entre nous. Cette absurde rodomontade dont je demande pardon à la raison et au bon sens m'a coûté plus de cent mille écus. C'était bien juste ! Il se maria un mois après : je l'avais bien mérité.

Un homme de beaucoup d'esprit, et surtout d'une tournure d'esprit extraordinaire, ayant cultivé superficiellement quelques sciences qui lui donnaient un air d'instruction générale, parlant de tout avec confiance et n'en parlant pas comme les autres, avait

séduit, avec un visage peu agréable et trente-six ans, une femme charmante qui n'en avait que vingt, et chez qui la jeunesse était le moindre avantage. C'était le chevalier de Dolomieu, frère moins connu d'un frère célèbre. Il avait été passer quelques mois en Dauphiné, et ne s'était éloigné qu'à regret, momentanément de l'objet d'un amour dont il m'avait fait confidence, moins

Par un excès de vanité
Que par un excès de tendresse :

deux causes pareillement communes, et presque également inexcusables de l'indiscrétion. Il servait dans un régiment de dragons en garnison au Mans. Un de ses camarades, jeune homme d'une beauté remarquable, ne doutant de rien avec les hommes, et hardi jusqu'au ridicule avec les femmes, jugea l'occasion favorable pour s'emparer d'une place abandonnée. Il avait un de ces mauvais tons audacieux qui réussissent quand ils ne font pas détester, et une sûreté de moyens qui le rendait aussi aimable pour le vice facile que dangereux pour la vertu sévère. Celle de la marquise de Br** succomba-t-elle, ou sortit-elle triomphante de ce combat ? C'est ce qu'on n'a jamais su.

Le jeune officier dont je viens de parler s'appelait M. de Ma***: il avait une célébrité de province, acquise par une bravoure susceptible, par des succès de garnison et par les charmes robustes d'un physique qui lui en aurait valu partout s'il avait fini son éducation.

Un soir, ayant soupé chez la marquise de Br**, avec ses chefs et la meilleure compagnie du pays, il se cacha derrière le paravent d'un vestibule, et quand il la crut couchée, et ses gens aussi, il courut à la porte de sa chambre à coucher, qu'il essaya d'ouvrir. Il en avait la clef, mais ne put réussir parce qu'elle se trouva fermée par des verroux intérieurs. Après

avoir conjuré madame de Br** de le laisser entrer, au nom de leurs amours qu'elle semblait accueillir de tout son mépris et de son indignation, il changea de ton. Il lui rappela ses promesses, parla des droits sacrés qu'il avait, l'accabla d'injures et d'indignités : il ajouta qu'elle était enfermée avec un rival préféré, mais qu'il obtiendrait d'elle et de lui une vengeance qui effrayerait à l'avenir les parjures et les présomptueux. — Sur quoi madame de Br** se mit à sa fenêtre et appela ses gens. Le scandale et la confusion devinrent au comble. Son maître d'hôtel et son cocher ayant voulu se saisir de M. de Ma***, il mit l'épée à la main et se défendit comme un lion. Accablé par le nombre, son épée brisée, maltraité dans cette bagarre, malgré les exhortations de son inhumaine, qui ordonnait de le ménager, il fut jeté dans la rue, vers les deux heures du matin : les cris, les jurements, le tumulte attirèrent des curieux de fort médiocre compagnie, devant lesquels il articula toutes les abominations de l'autre monde, et finit par jeter au travers de la grille une clef qu'il qualifia du nom de celle de la chambre à coucher, qu'il assura avoir reçue dans des temps plus prospères, et durant l'absence de son rival, revenu depuis deux jours.

Désespérée, éperdue, la marquise de Br** s'habille à la hâte, monte en carrosse et court chez le chef du corps, mauvais plaisant dans ce genre d'aventures dont il était lui-même une espèce de héros, mais qui, parent de la belle plaignante, écouta gravement son récit, s'attendrit de ses larmes, lui promit une justice prompte et proportionnée, dans tous les cas, à l'audace de l'offense.

Il envoya à l'instant un sous-officier et quelques dragons se saisir du jeune forcené qui voulait violer les femmes qu'il n'avait pas eues, ou celles qui ne voulaient plus de lui, ce qui, pour un galant homme, est tout à fait la même chose. Il le fit conduire dans la prison d'un couvent, pour en rendre compte au ministre et statuer sur son sort. Mais cet énergique

étourdi, prévoyant qu'il serait au moins cassé, moitié désespoir, moitié tendresse, envoie chercher deux de ses camarades, proteste des droits qu'il avait eus de venger son amour trahi, et se passe deux balles dans le cœur : il vécut encore six heures dans d'épouvantables tourments, qu'il demanda vainement qu'on abrégeât

Madame de Br** avait envoyé un courrier à son mari, alors absent. Celui-ci s'était mis immédiatement à courir les grands chemins, et venait, la rage dans l'âme, venger l'honneur de madame sa femme, innocente ou coupable.

Certes, il ne se devait pas moins ; mais il en fut quitte pour des frais de poste : il arriva pour assister à l'enterrement de celui auquel il eût fallu ôter la vie et qui eût pu la lui arracher.

Ce dénoûment devait lui plaire autant que l'autre. Le chevalier de Dolomieu, calme et silencieux, sans affectation, se fit expliquer toute cette affaire dont on prétendait qu'il avait été le sujet et le témoin : il semblait ne la pas comprendre. Le marquis de Br** soutint sa femme avec la constance intrépide d'un homme qui fait face au public et qui croit à la vertu : il la soutint contre l'opinion de toute la province déchaînée, qui, entre deux victimes dévouées, ne voulait pas d'un cadavre ; il la soutint quand elle s'éteignait douloureusement dans les larmes ; il lui donna le courage de l'innocence, ou celui, plus grand, de l'affecter.

M. de Ma***, dans la meilleure hypothèse, était-il digne de la pitié universelle qu'il inspira dans une grande province habitée par plusieurs gens considérables, par beaucoup de gens de qualité avec d'assez grandes fortunes ?

La marquise de Br** se releva ; elle et sa famille tinrent tête à l'orage ; elle avait fait une bonne maison, on lui revint : plus obscure, dénuée des avantages de la fortune, elle eût été délaissée sans retour. Je lui conseillai de partir pour Paris, ce gouffre où les plus longues histoires, qui, dans les provinces, sont le sujet des plus longues conversations, s'effacent et sou-

blient dans un instant, et ne sont que l'aliment de l'entretien fugitif d'une minute.

Elle m'en crut.

Elle m'avait inspiré un amour très-vif, dont j'eus la pudeur de ne pas lui parler dans la situation où était son âme; elle m'en sut gré : plus tard j'en fus récompensé.

Visiter l'Italie avait été dès ma première jeunesse un de mes plus doux rêves : je pus enfin le réaliser. Je vis rapidement sur la route Lyon et Chambéry. Je m'arrêtai quelque temps à Turin. Puis je gagnai Milan; mais j'y étais à peine, qu'une lettre me força de revenir précipitamment en France. C'était la nouvelle de la mort de ma grand'mère maternelle, que je regrettai quoique j'eusse à recueillir son héritage, assez considérable. Je revins dans cette province du Maine, plus vite que je n'en étais parti, pour mettre ordre à mes affaires et me retrouver assez riche si j'avais été sage. J'y revis cette marquise de Br** dont les charmes et les malheurs m'avaient touché : elle était encore affligée, mais consolable. Je la revis fraîche comme la fleur des jardins, avec une expression de sensibilité et de mélancolie, genre d'appas irrésistible. Elle savait combien je l'avais défendue : je l'aimais assez pour l'avoir oublié; elle m'aima parce qu'elle s'en souvint.

De cette liaison naquit ce qui en devait résulter : des malheurs incalculables, des dissensions dans une famille unie, des discours injurieux dans le public, que nous nous accoutumâmes à mépriser, et qui tombèrent parce que nous y fûmes insensibles. La susceptibilité est le premier aliment de la calomnie, elle donne même du prix à la médisance. Quelque temps se passa sans que le mari, dont je m'étais attaché à

gagner l'amitié, eût acquis assez de preuves pour faire un éclat toujours superflu quand il est tardif. C'était un homme d'honneur, mécontent de la cour, dont il croyait avoir à se plaindre, par la seule raison qu'un oncle à lui avait eu beaucoup à s'en louer. C'était, il faut l'avouer, une bizarrerie stupide de l'ancienne France que celle croire que la faveur de la cour était une propriété dans une famille. Le mari dont je parle en était là en miniature; il avait quelques droits qu'il s'était fort exagérés et qu'on méconnut, parce qu'il était peu brillant et sans intrigue; il s'en consola en tournant très-court à la Révolution : c'était vouloir se distraire avec des verges. Il avait éperdûment aimé sa femme, qui avait pour lui de l'amitié et de l'estime. Les liens qui l'attachaient à elle s'étaient relâchés; la conviction de mon bonheur les brisa. La manière dont il obtint la preuve de ce qu'il aurait mieux fait d'ignorer est singulière.

Il y avait au théâtre ce que dans les villes de province on appelait une *redoute :* un bal de l'Opéra, si vous voulez. Presque tout le monde convint à souper d'y aller : M. De Br** déclara que très-fatigué il se coucherait, et nous souhaita bien du plaisir. Mais au lieu de tenir sa promesse, affublé d'un masque et d'un *domino*, il se rendit lui-même au bal, et nous reconnut facilement, quoique tout aussi bien masqués que lui. Après avoir erré quelque temps dans la salle, nous fûmes nous asseoir au milieu d'une conversation fort animée par un de ces mille sentiments qui sont la vie de l'amour, qui en font les disputes, les raccommodements, et, j'ai honte de le dire, le premier et peut-être l'unique charme. Un masque nous suivit fort naturellement; le voilà établi sur la même banquette... est-il mort ? non, il dort sans façon sur mon épaule. Les plus drôles de choses finissent par ennuyer ; au bout de quelques minutes je le poussai doucement et le priai de ne pas me prendre plus longtemps pour son oreiller : il balbutia d'une voix féminine quelques excuses, se rendormit et retomba

dans sa faute et dans sa position. J'avais précisément cru, ce jour là, avoir à reprocher un peu trop de froideur pour moi ou un peu trop d'intérêt pour un autre; je m'en plaignis, quoiqu'à voix basse, avec cet accent de la passion et cette pantomime animée d'un âge actif et dévoré de tant de feux. Le masque importun m'accablait, immobile; il me pressait de tout son poids, tirant quelques soupirs rares de sa poitrine oppressée. Je le repousse avec humeur, longtemps distrait de l'attention qu'il nous accordait par celle même que j'apportais dans la conversation. Il s'agite à son tour et me presse vivement. Madame de Br** fixe ce masque, le parcourt des pieds à la tête... « Dieux! me dit-elle très-bas avec effroi, je « suis perdue! c'est mon mari!

« — Impossible!

« — Lui-même.

« — Levons-nous. »

Nous marchons; il nous suit, veut s'accrocher à mon bras, je m'en dégage avec violence : un flot nous sépare, nous nous perdons dans la foule; il ne nous retrouve plus.... Qu'on juge de son désespoir et de mon embarras! notre entretien avait été clair; il l'eût été pour l'indifférence.

Après avoir tenu conseil, elle hésitait à rentrer chez elle; elle avait envie de se réfugier chez sa mère, ou chez sa sœur à Paris, et de demander une séparation à l'amiable. Je l'en dissuadai, lui conseillai de prendre un maintien calme et assuré, de voir venir, et de nier tout. Elle n'y fut pas obligée. Son mari, dès le lendemain, partit lui-même pour Paris, afin d'y suivre un procès qui n'exigeait pas sa présence. Ce ne fut qu'à moitié chemin qu'il écrivit une lettre froide et noble : il annonçait que son absence serait longue, qu'il souhaitait d'être instruit du moment où elle viendrait le rejoindre pour qu'il pût revenir en province présider à sa maison et aux intérêts de sa fortune. Il était clair qu'il redoutait un esclandre, qu'il désirait de ménager la mère de son fils, mais qu'il était décidé

à ne plus vivre avec elle, aussi longtemps du moins qu'il faudrait la disputer à son amant.

L'amour qui tient lieu de tout, quand il est extrême, la consola dans une situation dont elle ne pouvait guère se dissimuler la défaveur. J'étais tant pour elle, je lui étais d'autant plus asservi, qu'elle avait tout bravé. Une nouvelle lettre de M. de Br** lui apprit qu'il était dans un état de santé déplorable, qu'il sentait ses forces s'affaiblir, et qu'il craignait de n'avoir pas longtemps à vivre. D'autres personnes de sa famille le lui confirmèrent. Elle avait trop d'âme pour s'en réjouir, mais elle osa entrevoir un avenir que nous n'avions pas prévu. Nous rêvâmes ensemble, sans nous le dire, l'espoir de nous appartenir indissolublement un jour. Sa fortune personnelle était fort considérable. Après l'histoire de M. de Ma***, mort pour elle, à la suite d'une aventure si tragique qu'un crêpe de sang couvrait de son ombre incertaine, je me raisonnais : je ne la trouvais difficile à épouser que parce qu'elle était riche. De son côté, elle redoutait un refus. La moitié des journées s'écoulaient à pleurer : je les passais à ses pieds à l'interroger sur la cause de ses larmes, que je démêlais. Enfin, nos cœurs désoppressés s'entendirent et se dirent tout dans un de ces instants fortunés où l'amour est d'autant plus lui-même qu'il est sans secrets, où il est d'autant plus fidèle qu'il est indiscret.

Mais celui qui se joue de nos desseins, et qui confond nos espérances, en avait autrement ordonné. Cet appareil de l'hymen devait bientôt se changer en une funèbre cérémonie. Une tombe était réservée à celle qui convoitait un autel ; c'était là le lit nuptial : lit d'airain où s'endort la race humaine! elle y devait reposer longtemps avant celui dont son imagination séduite m'avait destiné la place.

Triste ressouvenir ! lamentables tableaux dont les couleurs sont si vives après vingt années! punition égale à des fautes si fréquentes dans ma vie, qui y ont jeté tant d'amertume, qui

m'ont suscité tant de traverses et d'inimitiés, et si lugubrement fait pâlir mon existence !

J'avais passé quinze heures auprès d'elle sans la quitter; j'étais allé, malgré moi, m'ennuyer à un grand dîner; j'y reçus un billet d'elle, tracé d'une main affaiblie.... « Arrive, ne « perds pas une minute, je vais mourir. » Ni bienséance, ni respect humain ne m'arrêtent ; je jette un cri, m'élance de la table, sans prendre congé du maître de la maison : je suis près d'elle.

Hélas! la mort tout entière était sur son front : ces yeux si doux et si tendres étaient ternes et égarés ; tout cet adorable visage avait la couleur et l'expression du trépas. Entourée de gens de l'art, placée sur un lit avancé au milieu de sa chambre, tout était dans le désordre et la confusion. Un évanouissement renouvelé dix fois par heure nous la ravissait et nous la rendait tour à tour. Savonnières, qui a péri à la suite du *cinq octobre*, d'une mort généreuse et fidèle, essaya de m'arracher de cet appartement que je remplissais de mes cris. Une de mes parentes, madame de Fondville, dont la beauté, si célèbre dans sa province et à Paris, avait allumé tant de passions, et qui, nouvelle Ninon, a vu le char de ses appas entouré d'adorateurs jusqu'à la fin, était aussi près de ce lit funèbre : elle usa de son empire sur moi pour m'engager à me retirer ou à modérer au moins un désespoir effrayant. A genoux près du lit, sa froide main dans mes mains brûlantes, je me consumai jusqu'à la nuit. On exigea que, par décence, je me retirasse alors chez moi : je me traînai dans la chambre d'une de ses femmes, où j'eus à chaque instant des nouvelles de son état, qui, malgré tous les secours, fut constamment le même pendant la nuit. Enfin, vers le matin, elle recueillit le reste de ses forces et me fit appeler. Elle me dit lentement et avec effort, tenant ma tête baignée de larmes contre son sein, qu'elle me priait de lui pardonner sa mort et l'imprudence téméraire dont elle s'était rendue coupable ; qu'elle avait eu la faiblesse

de craindre le monde, et qu'elle était punie par le ciel; que voulant éviter de donner le jour à une créature qui n'était pas encore formée, elle avait, trois semaines avant, pris un breuvage qu'un chirurgien l'avait assurée n'être d'aucun danger; qu'elle croyait fermement que c'était la cause de sa mort; qu'elle exigeait que, loin de faire des recherches, et d'inquiéter cet homme ou une femme de chambre, j'en gardasse le plus inviolable secret. Elle me protesta m'avoir aimé uniquement et avec fidélité, et n'avoir jamais eu qu'une autre erreur qui n'avait pas eu l'excuse d'un sentiment coupable. S'attendrissant sur les douleurs auxquelles sa mort m'allait livrer, elle m'en fit pour ainsi dire de tendres excuses et m'invita à prendre sans délai toutes mes lettres, qui étaient dans un tiroir qu'elle m'indiqua : elle me conjura de la laisser mourir et enterrer, s'il était possible, avec mon portrait, qu'elle portait dans un médaillon sur son cœur.... elle daigna le baiser encore plusieurs fois et termina ce discours, interrompu par ses pleurs et par mes sanglots, en me suppliant, au nom de sa tendresse et de sa mémoire, d'être circonspect avec son mari, d'avoir des égards pour son chagrin et d'éviter enfin scrupuleusement toutes les occasions d'une querelle qui serait une tache ineffaçable sur son souvenir.

Qu'il est aisé de cesser de vivre quand on ne le veut pas ! qu'il est difficile de mourir quand il le faudrait, et quand on le veut! inanimé, l'on m'emporta de cette maison;... une heure après, elle était dans un meilleur monde. Pour moi, je restai seul dans celui-ci, n'ayant ni le courage d'en sortir, ni l'insensibilité de m'y plaire, ayant horreur de sa mort et de ma vie.

Quand elle eut rendu le dernier soupir, madame de Fondville et M. de Savonnières, qui l'avaient recueilli, s'occupèrent de moi : ils me rendirent au sentiment et à la lumière, dont j'étais épouvanté. Cette excellente amie me garda chez elle; elle unit sa tristesse à mon désespoir, divisa ma peine en la partageant, sans essayer de l'affaiblir : deux jours après un

courrier arriva ; il précédait de quelques heures M. de Br**. Madame de Fondville me conjura d'aller à la campagne, je refusai positivement.

Savonnieres joignit ses instances aux siennes ; j'y résistai.

« Êtes-vous sûr, me dit-il enfin, qu'il n'existe rien chez « elle qui puisse compromettre sa mémoire ? avez-vous tout « ce qui pourrait, dans les mains de son mari, déposer contre « elle, tout ce qui pourrait briser gratuitement le cœur d'un « époux et d'un père ?

« — Tout, excepté mon portrait, qu'elle a désiré d'emporter « dans son dernier asile. »

Ils se recrièrent ; lui nous quitta et courut dans cette maison de deuil : s'approchant du lit, au milieu des femmes qui veillaient, il feignit de chercher à se convaincre que tout était fini, et détachant le médaillon, il me le rapporta. Ce fut un nouveau genre d'affliction ; j'ai presque dit un nouvel objet de terreur.

Après être resté quelque temps dans la ville, par un faux point d'honneur, je m'arrachai des lieux où M. de Br** afficha une indifférence qui ramena tous les cœurs à l'infortunée qui n'avait plus besoin de ce monde. Je dis adieu à cette terre qui allait dévorer les restes de ce que j'avais tant aimé, de celle qu'il me semblait que j'aurais toujours idolâtrée, parce que la mort me l'avait ravie. Je fus m'enfermer dans la campagne d'un sage, qui, dans une sollitude embellie, oubliait le siècle et ses chimères.

Vers cette époque mourut madame de Fondville, à qui beaucoup de liens m'attachaient. Elle finit par une maladie lente et douloureuse. Je voulus rendre à l'amitié les soins que j'en avais reçus, mais je n'arrivai que pour voir expirer cette

femme vraiment citable par un esprit distingué et par sa figure, qui l'était bien davantage encore : elle n'entra jamais dans l'hiver de la vie, la sienne fut un printemps prolongé jusqu'à soixante années.

Il est certain que peu de temps avant sa mort elle eût pu inspirer une violente passion à un jeune homme, dont, autant qu'aucune femme de France, elle était capable de faire l'éducation, dans tous les genres. Elle avait un goût exquis, elle savait prendre tous les tons et était née avec le meilleur. Elle avait passé la moitié de sa vie en province, et l'on eût cru, quand elle était à Paris, qu'elle ne l'avait jamais quitté. Elle y avait les amis les plus distingués, particulièrement le dernier maréchal de Duras, MM. de Thiard et le Voyer, qui n'étaient pas gens à s'engouer de la laideur, ou à encourager la sottise.

Après sa mort, la ville du Mans me devint insupportable; quoique j'eusse encore dans ses environs des intérêts de fortune, je pris la résolution de n'y revenir jamais : j'ai tenu parole. Madame de Fondville eut sa tombe non loin de celle de l'infortunée marquise de Br** : leur froide poussière finira par se mêler. Je me fis une triste et presque douce violence, avant mon départ, pour aller visiter ces deux monuments pour qui l'amour et l'amitié m'inspiraient un culte sacré. C'était vers minuit, et dans une nuit aussi sombre que mon cœur.

En entrant dans ce cimetière où dormaient du sommeil de l'éternité deux femmes, une surtout qui m'avait été si chère, mes cheveux se hérissèrent sur mon front; mais cet immortel flambeau des nuits, qui jusqu'à cet instant s'était voilé, commença à éclairer cette enceinte de la mort. Je tombai à genoux pour en remercier l'arbitre suprême et j'osai l'invoquer pour elle et pour moi. Je ne sais si les accents de ma voix, étouffés par des soupirs et par des pleurs, montèrent jusqu'à son trône et descendirent dans la profondeur des tombeaux; mais une sorte de paix, une tendre dévotion pénétrèrent dans

mon cœur, y versèrent les consolations de la religion et les rêveries de cet attendrissement qui honore l'humanité ; je me relevai avec moins de coupables penchants et plus de dispositions à la vertu.

J'aurais dû faire plus tôt mention du voyage de Joseph II en France. Mais comme c'est à mon retour à Paris que je trouvai alors les premières impressions fortes qui ont signalé la reine à l'aversion des peuples, à l'occasion de sommes considérables qu'on prétendait qu'elle faisait passer à l'Empereur (1), je traiterai maintenant de ce qui concerne ce prince. Il me serait facile de m'assujettir à l'exactitude des dates, mais j'avoue que je les ai peu dans la tête : il me serait insupportable de recourir à chaque instant à des secours étrangers, ennuyeux, si même ils étaient fidèles.

Voici, je pense, quel fut ce prince singulier.

Il était au-dessus du trône, et ne l'a pas honoré. Doué de talents supérieurs à sa place même, quoiqu'il n'ait pas su la remplir ; tout occupé des soins de son armée, dont la gloire a pâli entre ses mains, se consumant dans des réformes, des projets, des veilles, pour la splendeur de l'empire déchu

(1) Toutes ses suppositions qui avaient pour objet de tourner en haine publique l'amour qu'on portait à Marie-Antoinette sont tombées devant l'examen de l'Histoire, depuis qu'on n'ignore plus les motifs des envois d'argent faits par ordre de Louis XVI, pour satisfaire à des engagements formels vis-à-vis de la cour d Vienne. Près de rendre l'âme, l'empereur Joseph, songeant à son auguste sœur, dont venaient de commencer les infortunes, s'écria : « Je n'ignore point que les ennemis de ma sœur « Antoinette ont osé l'accuser de m'avoir fait passer des sommes considé- « rables. Je déclare, prêt à paraître devant Dieu, que cette inculpation est « une horrible calomnie. » Joseph II mourut le 10 février 1790, à quarante-neuf ans.

sous son règne, ce prince si éloigné du commun des hommes, fut un souverain plus médiocre que le commun des rois; grand philosophe en théorie, administrateur impuissant dans la pratique, voulant réformer les abus qu'il augmentait, ennemi de l'amour à la manière des honnêtes gens, amoureux de la débauche commune aux derniers de ses sujets.

Il fit la guerre aux Turcs, quand il n'eût dû songer qu'à se tenir en mesure de se faire respecter militairement du reste de l'Europe, guerre qui a plus affaibli son armée qu'elle ne l'a aguerrie! Il fut plus soldat que général ; n'ayant peut-être pas assez du courage de l'un, il manqua des grandes qualités de l'autre, et n'eut pas les talents qui ne sont pas dans un prince la justification de l'amour de la guerre, mais qui, aux yeux des nations, en sont du moins une brillante excuse.

Comme magistrat suprême et comme administrateur, il fit des expériences désastreuses et perdit la considération en cherchant une nouvelle route pour y arriver. Avide de se populariser, ne réussissant qu'à se singulariser, et même à se faire craindre, il régna en un mot comme un homme qui aurait fait des études en théologie, en jurisprudence, en rhétorique, en philosophie, et qui serait arrivé au trône par une insurrection, sans avoir su d'avance que c'était son héritage.

Il était arrivé heureux de voir la reine sa sœur, qu'il aimait; il s'en retourna mécontent parce qu'il l'aima moins après l'avoir vue régner *en France*. On aurait cru qu'il n'avait pas su qu'elle était là, et qu'il avait ignoré ce qu'était un tel royaume : il ne put cacher son humeur d'avoir un beau-frère si puissant.

Ce qui dut lui faire le plus d'honneur dans ses voyages, fut de juger à l'instant, avec la sagacité de l'envie, ce que pouvait être et faire un tel pays. Il fut épouvanté des moyens et des ressources de l'État, de la situation florissante des provinces, du nombre des villes, des fortifications, des arsenaux,

des chantiers, des ports, etc., etc.; il fut surtout offusqué de l'éclat de la capitale.

Il y affecta la popularité comme à Vienne, étonna les savants, déplut aux philosophes, parce qu'il leur montra qu'il n'était pas difficile de l'être, et donna un grand spectacle de simplicité et de modération à un peuple accoutumé à reconnaître les princes à leur faste, cette précaution du pouvoir contre la légèreté et l'inconstance.

Il fut à Luciennes voir madame du Barry, cette fameuse favorite, qui sera notée dans la révolution pour avoir été la seule femme qui n'ait pas su mourir, quand c'était la mode. Elle avait été l'ennemie ridicule de sa sœur; elle s'était indécemment appliquée à outrager la reine : il ne voulut pas s'en souvenir; la reine lui en sut mauvais gré. Il débita même un compliment fade à cette beauté surannée. La jarretière de madame du Barry s'étant détachée, il la releva : comme elle se confondait en excuses, il lui dit : « que les empereurs « n'étaient pas trop grands pour servir les Grâces. » Charles-Quint avait relevé un pinceau du Titien : c'était l'amour des arts; Édouard, non content de relever la jarretière de la comtesse de Salisbury, en fit le sujet d'un ordre de chevalerie : c'était l'amour de sa maîtresse. Joseph II se contenta de dire une sottise, car c'en est une qu'une fadeur déplacée.

Il fut moins galant à Lyon, où l'humeur et le dépit l'avaient tellement gagné qu'il dit durement à des femmes distinguées de la ville qui s'étaient mises sur son passage : « Eh « bien, Mesdames, vous me voyez! je vous préviens que je « ne suis ni Adonis, ni Hercule. » Propos qu'on nommerait brutal dans une bouche à qui l'on oserait donner l'épithète qui lui revient! Il dit mieux à un homme, qui faisant l'entendu le précédait, en essayant de faire ranger le monde : « Vous « ai-je choisi, Monsieur, pour mon maître des cérémonies? » C'était à Lyon où je répète que tout ce qu'il voyait le jeta dans une espèce de fureur ridicule qu'il n'eut pas l'adresse de cacher.

Il ne voulut que partir : c'était se repentir d'être venu. Il eut constamment avec le roi l'attitude du plus soumis des courtisans, et fut avec les courtisans comme leur égal le plus poli.

Il emporta de la jalousie, de la haine et le projet bien formel de nous faire autant de mal qu'il le pourrait : il avait bien assez de caractère pour tenir sa parole, mais il n'en avait pas le génie. S'il eût vécu quand la révolution française éclata, il eût commencé par en être un sectateur : malgré les vues de son ambition et les intérêts de sa politique, il l'eût combattue quand il aurait été trop tard. La mort de la reine n'eût, vraisemblablement, pas imprimé une flétrissure de plus à notre histoire : il aurait eu, par ses *connexions philosophiques,* assez d'influence pour réclamer avec succès cette auguste victime. S'il avait échoué dans cette sainte réclamation, et qu'elle eût subi l'épouvantable destinée que lui composèrent des anthropophages, je suis persuadé qu'il aurait sacrifié jusqu'au dernier homme de son armée, peut-être même par orgueil exposé la vie du monarque, pour assouvir la vengeance du frère.

Tout devait être bizarre dans la destinée de ce prince : il n'eut point d'ami (il faudrait peut-être excepter le maréchal Lascy), quoiqu'il eût la prétention de dépouiller la royauté, et de vivre chaque jour plus en homme qu'en empereur. Il fut tendrement attaché à la première femme de son neveu, dont il avait fait le mariage, à peu près malgré son frère, depuis l'empereur Léopold, qui avait d'autres vues pour son fils, ou du moins qui n'avait pas celles-là. Mais il fallut obéir à un frère qui laissait des trônes à son héritier et qui menaçait de se marier lui-même.

Cette charmante princesse trouva une mort précoce au sein d'une grandeur inespérée, qui sembla ne se laisser toucher par elle que pour se briser comme un hochet fragile.

Elle expira universellement regrettée.

L'empereur, pour honorer le sentiment qu'il lui portait, et peut-être aussi pour ne rien faire comme un autre, mourut le même jour qu'elle et légua une succession éblouissante, mais embarrassée, à son frère. Cet héritage s'est depuis consolidé et raffermi par un art qui n'est pas ordinaire, par des défaites. Elles ont autant ou plus valu à la monarchie autrichienne que des victoires qui auraient armé l'envie, et n'ont pas terni (chose presque impossible à croire) l'éclat des armes de ces braves troupes, qu'un des héros de ce siècle (1), qui en a tant produit, commanda dans les derniers temps.

A la mort de Joseph II, on put penser qu'il avait vécu trop ou trop peu : il eut le temps de concevoir des plans désastreux, et n'eut pas celui de les exécuter ; peut-être que quelques-unes de leurs parties faibles se seraient fortifiées dans leur réunion et dans l'ensemble.

Ce prince embarrassera l'histoire ; j'ai même vu des gens d'esprit, qui avaient eu l'honneur de l'approcher beaucoup, dont il embarrassait la pénétration et l'impartialité : ils auraient eu de la peine à en dire trop de bien, ou assez de mal.

Il m'est resté de tout ce que j'ai pu recueillir qu'il fut un homme plus étonnant qu'admirable, plus singulier que rare, plus aimable qu'attachant, plus brillant que solide, et plus extraordinaire que grand : génie plus entreprenant que vaste, plus vaste que juste : et, pour le dire en peu de mots, il posséda mille belles qualités dont les souverains n'ont pas besoin, et qui sont leur superflu : il manqua de presque toutes celles qui, pour les princes, sont l'absolu nécessaire.

---

(1) L'archiduc Charles.

J'avais été au bal de l'Opéra. J'y fus attaqué par un masque féminin qui à beaucoup de jargon joignait des détails de beauté fort imposants, qui pouvaient donner une idée avantageuse du visage et des charmes qui restaient à deviner. Comme sa conversation était attachante et du meilleur ton, je n'hésitai point à prendre l'engagement de l'attendre le bal suivant, sur les degrés de l'amphithéâtre, où elle promettait de m'avertir et de me rencontrer, vers une heure du matin : elle tint sa parole. Nous voilà errants dans le bal, et faisant de l'esprit et de la tendresse à qui le mieux. Ma curiosité et mon engouement s'augmentaient. Les dispositions de l'âme la plus mélancolique se dénaturent devant certaines séductions, et le plus puissant des remèdes, si l'on peut le soutenir, est un nouvel amour. Il me semblait aussi que j'obtenais sur elle quelques avantages, je commençais à trouver quelque charme dans cette aventure ; de son côté, l'inconnue m'assurait que j'avais trouvé le chemin d'un cœur jusque-là très-difficile dans le choix de sa tendresse.... C'était bien touchant! On ajoutait qu'il fallait être d'une extrême prudence, que l'on était dans une position très-délicate, qui commandait la plus grande circonspection, et qu'une seule faute entraînerait la perte de sa réputation, de son bonheur et de son existence.

Tout cela était à peu près vrai. Néanmoins je m'ennuyais démesurément (surtout quand vint le troisième bal) des mille précautions qu'on prenait pour n'être pas reconnue et des difficultés qu'on opposait à ma flamme. La nuit du *mercredi des Cendres* fut fixée pour me rendre heureux. Elle vint enfin, cette nuit. Nous montons dans un carrosse de remise, et, après plusieurs détours, descendons à une petite porte d'une assez mauvaise maison. Me voilà dans un appartement éclairé par la faible lueur d'une veilleuse.... Tout le bonheur du monde est à ma discrétion, et il ne serait pas galant de dire aujourd'hui que je ne fus pas très-heureux.

Le jour qui suivit mes félicités vit arriver chez moi quel-

qu'un que je connaissais fort peu. Il m'apprit qu'il était député vers moi par un homme auquel il y avait fort peu de personnes dans le royaume qui ne dussent beaucoup de respect : que j'étais invité à me trouver le lendemain, à neuf heures du soir, dans la cour d'entrée du Luxembourg. Je n'hésitai point à promettre de m'y rendre, et je ne pus douter de la vérité quand je vis quelqu'un s'avancer vers moi, dont je ne pouvais méconnaître ni les traits ni la voix.

« Monsieur de Tilly, me dit-il, j'ai eu assez de confiance dans votre honnêteté et dans votre discrétion pour vous engager à me joindre ici. Vous ne pouvez ignorer la mesure dans laquelle je me trouve avec madame de Bal.. : je suis instruit de tout, je sais même que vous n'avez pas d'amour pour elle, je pense encore que si vous aviez deviné celle à qui vous vous adressiez, ou plutôt qui s'adressait à vous, vous auriez, suivant toute vraisemblance, peu recherché cette liaison : faites-m'en, je vous le demande instamment, le sacrifice, qui n'en peut être un bien grand pour vous, et comptez sur toute ma reconnaisance : si vous voulez que la faveur soit complète, vous me garderez le secret sur cette entrevue. »

Après avoir nié autant qu'il le fallait, et protesté que je mettrais un prix infini au bonheur que je n'avais pas, je l'assurai que sa possession ne serait pas traversée par moi, qu'il n'aurait même plus la possibilité d'en concevoir le soupçon. Nous nous quittâmes dans les meilleurs termes.

Une grande déférence pour les volontés des autres, une grande docilité dans le caractère, un extrême empire sur mes passions ne sont pas des vertus dont je pusse alors me vanter beaucoup. Je n'étais guère homme à céder à des calculs ou à des conséquences prévues. Mais je n'étais pas assez enchanté pour affliger si gratuitement celui dont la démarche me touchait : je lui devais beaucoup, et il mettait tant de prix à ce que j'appréciais apparemment mal !.... Je n'eus pas assez de mérite à céder.

Ce sexe ne pardonne pas qu'on renonce sitôt à ses faveurs qu'il reprend si bien sans pitié. J'éludai quelques rendez-vous, sous de mauvais prétextes ; je me flattais que, l'orgueil venant au secours de la raison, on me négligerait comme je négligeais. Enfin, l'on me fit engager à souper. Une invitation de ce genre ne me paraissant tirer à aucune conséquence, je crus qu'il y aurait un excès de ridicule à être mal pour une personne qui semblait décidée à être de mes amies, à tout prix. J'arrive, je trouve deux pièces assez mal éclairées, ne vois personne, et suis mené dans un cabinet reculé où trois femmes étaient assises. L'une d'elles se lève gravement et ferme la porte. On lève le carreau d'un canapé, trois serviettes serrées à gros nœuds en sont tirées ; avant d'avoir le temps de me reconnaître, ces nouvelles Euménides m'ont assailli, et littéralement assommé. Je mets l'épée à la main, espérant en imposer à ces furies : rien ne les étonne ; je cours, je fuis, je saute sur les siéges ; elles me suivent, m'atteignent. Si j'avais eu la voix d'Orphée, j'eusse cru que ces bacchantes me réservaient son destin. Poussé à bout, je saisis deux flambeaux, j'allume la robe de l'une, les jupes de l'autre.... Je mets le feu aux rideaux. Des cris inhumains succèdent au projet de me tuer.... On ouvre les portes, on se sauve, on appelle, je m'enfuis, je gagne la rue, brisé de coups et confondu d'étonnement.

Un conseiller au Parlement de Paris avait en Province une sœur mariée à un président. A la ville qu'il habitait touchait presque la terre d'une de mes amies : celle-ci avait un procès peu important, mais qu'elle ne voulait cependant pas perdre. Elle m'en parla, regrettant d'avoir négligé des gens dont elle allait avoir besoin. Je me chargeai de voir la présidente, après

lui avoir expliqué les rapports que j'avais eus avec son frère. Arrivé à la ville, je fus droit chez le magistrat, qui était précisément au Palais : madame sa femme me reçut avec toute la recherche qu'on avait pour un homme de Paris. Elle était extrêmement jolie, et sans je ne sais quel air grave et *collet-monté*, maladie épidémique de la maison d'un juge, elle aurait eu toute la séduction de celles qui en ont le plus. Je me mis à lui débiter un amas de lieux communs sur mon ravissement, sur sa figure, sur ses charmes; et comme il y avait longtemps qu'elle n'avait pas entendu toutes ces impertinences, elle les crut du meilleur goût, et qu'elles étaient surtout le langage de la plus vive passion et tous les symptômes de la surprise et de l'amour.

Ses yeux me remerciaient, mais avec un air de prudence et de calme qui aurait dû m'inspirer la sagesse : plus hardi malheureusement qu'on ne doit l'être avec les femmes, je devins si tendre, et l'assaillis avec tant d'impétuosité et de bonheur, que, malgré quelques cris étouffés par des baisers, la présidente me donna dans une demi-heure tout ce qu'on est convenu, depuis longtemps, de ne donner qu'au bout d'un mois. Occupée à se désoler très-sérieusement, elle répandait un torrent de larmes et invoquait la mort au secours de son désespoir, quand le plus respectable des hommes, son digne époux, entra dans l'appartement. J'étais fort bien remis, et la consolais méthodiquement, sans qu'il fût possible de se douter que c'était moi qui l'avais affligée : néanmoins je confesse que l'apparition d'un spectre ne m'eût pas autant déconcerté, et que j'hésitais sur le parti qu'il y avait à prendre, donnant simplement à mes traits l'expression de la douleur qui en partage et en console une autre. Mais elle, avec ce génie de femme qui n'abandonne pas la moins exercée dans les instants solennels : « Monsieur, interpellant « son mari, vous voyez M. le comte de Tilly, sa visite me « pénètre; il a reçu des lettres de Paris, qui lui annoncent que

« madame de Bel****, ma meilleure amie, comme vous savez
« est si dangereusement malade, qu'au départ du courrier on
« attendait sa mort à chaque instant. »

Confondu, pénétré d'admiration, mais dans l'attitude d'un étonnement qui donne toujours l'air d'un sot, je ne pus que répondre avec une espèce de soupir : « C'est trop vrai ! » Mais tandis que le président récitait d'un air dolent un long et beau discours sur la vie de Paris, sur l'imprudence des jeunes femmes, qui les conduit au tombeau avant le temps, je me remis si bien, que j'eus la coupable assurance de renchérir sur tout ce qu'il avait dit. Je composai l'histoire la plus détaillée de la maladie de cette madame de Bel***, son commencement, ses progrès, son caractère, les variations de son état.... Je fis le bulletin de chaque jour ; je nommai les médecins qui l'avaient vue, les fautes qu'ils avaient commises et qui lui coûtaient sans doute la vie, je citai les noms des personnes qui avaient passé deux fois par jour à sa porte avec une sensibilité qui, devenant chaque jour plus rare dans ce siècle d'égoïsme, réconciliait ma misanthropie avec l'humanité. Le candide magistrat m'écoutait avec une figure noyée dans le sentiment ; j'allais m'animer et dire peut-être d'excellentes choses, quand je remarquai avec quelle attention pleine de naturel la présidente suivait mes mensonges : cette *perfidie de toute sa personne* à m'écouter, ces yeux mouillés qui m'estimaient, toute cette manœuvre digne des plus fameuses courtisanes, me rendit à mes réflexions favorites sur ce sexe et sur ses trésors intarissables de fausseté innée.

Le président m'offrit son dîner de très-bonne grâce. J'en fus charmé ; mais la maîtresse de la maison déclara qu'elle allait rentrer dans son intérieur, qu'il lui était impossible de rien prendre, et que le monde lui était odieux : elle m'en fit des excuses fort bien tournées, les yeux baissés jusqu'à terre, ce qui m'empêcha de lui dire avec les miens combien

son caprice me contrariait. Un lieutenant-colonel de cavalerie, le prieur d'un monastère, survinrent : nous voilà quatre à table. Le dernier avait prêché à Paris dans sa jeunesse. Il nous déclama quelques lambeaux de ses sermons, que je reconnus pour être du P. de Neuville : on y admira singulièrement le luxe des antithèses, qui est précisément le défaut de cet orateur. L'officier parla à fond de son métier ; le président de quelques causes infiniment célèbres, et moi, je leur réserverai pour le dessert quelques anecdotes scandaleuses, dont je peignis les héros des plus noires couleurs, les dénonçant comme des fléaux dont la société, se levant en masse, devrait faire justice. Le tout finit par du café et de l'eau de la Côte, et je me trouvai très-provincialement, dès quatre heures, dans la rue, avec le mauvais goût de rire aux éclats de ce qui avait fait pleurer la présidente. J'admirais comment un *homme de bonne compagnie* peut trouver un dîner excellent chez les gens qu'il n'a jamais vus, avoir leurs femmes sans formalités préliminaires, pendant qu'il y a dans ce meilleur des mondes des gens qui n'ont pas même de quoi dîner chez eux et qui ne peuvent pas avoir leur propre femme.

Admirable police des sociétés humaines, et qui prouve aux têtes les plus dures combien la civilisation a fait des progrès, combien nous sommes avancés dans ce système de perfectionnement qui nous sépare et nous distingue, dit-on, des autres animaux que l'auteur des choses nous a donnés pour compagnons sur cette terre !

L'heureux homme de robe dont j'avais été le convive m'avait promis tout son intérêt dans l'affaire de mon amie, affaire qui lui paraissait de toute justice. Je revins donc chez elle tout radieux, et de ma médiation, dont je lui rendis compte et de mon expédition, dont je ne lui parlai pas.

L'esprit malin me tentait de retourner à la ville pour revoir ma pleureuse. Le président avait du vin de *Lunel*, qu'il préférait à de la *Romanée;* il m'en avait fait un éloge pom-

peux : j'en avais bu quelques verres par complaisance, sans lui dire que c'est un vin de pensionnaire, doucereux, fadé et sans sève. Je feignis d'en faire un cas prodigieux, et me voilà aimant le vin, et le vin de *Lunel!* Sous ce prétexte-là, je revins trois jours après lui demander à dîner. J'avais bien prévu que la belle affligée se mettrait enfin à la table, qu'un magistrat a des affaires après le dîner, et que je lui survivrais. Il avait parlé de moi à sa femme avec enthousiasme, et comme d'un jeune homme échappé aux mauvais exemples et à la contagion du siècle ; il n'était resté dans l'esprit de celle-ci, de mon affreux procédé, que ce qu'il avait de bon : l'autre moitié s'en était effacée par la facilité qu'ont toutes les femmes à se persuader qu'elles font sur nous un effet si prodigieux, qu'il n'est point de sottises de ce genre qu'il ne faille nous pardonner. J'avais montré un talent impromptu, dont elle me savait gré, par la réflexion qui redresse les premières idées. Ce sexe aime le courage, l'audace lui ressemble. Tous les grands mouvements étonnent leur organisation délicate, et toutes les singularités font dans leur tête beaucoup de chemin et de ravage. La présidente me regarda avec une colère tempérée par le respect : je lui demandai grâce avec un air orgueilleux. Elle retira son pied que je cherchais pendant tout le premier service ; mais comme je jetai dans la conversation générale qu'un chagrin profond m'obsédait depuis quelques jours, ce pied rebelle vint naturellement à moi m'en demander la cause ; la main suivit sous la table : le cœur l'avait précédé.

Un misérable laquais nous vit ; il en fit sa cour au président, qui pensa mourir de douleur et qui aurait payé de sa vie l'ignorance dont ce brutal le venait tirer. Il ne voulut en croire que ses yeux ; il se cacha et vit aussi. Il ne me tua point ; comme Joconde, il prit le parti le plus sage et respecta les jours de son infidèle moitié : mais plus parleur par état que lui, il nous fit un discours digne de la toge romaine :

il se résuma en m'interdisant sa maison, et menaça sa femme évanouie d'un couvent.

Dès ce moment, il perdit beaucoup dans mon esprit!

Le soir de ce jour d'orage, madame sa femme pleura.... pleura tant, qu'il fut près de lui faire des excuses et de croire qu'il avait mal vu. Il l'emmena à la campagne, parce qu'il y a dans la vie des occasions où la solitude est indiquée. C'est, autant que je l'ai su, toute la vengeance qu'il en tira : il m'est même revenu qu'il eut l'esprit de n'en jamais parler.

Il y avait une fois une bien jolie femme; elle passait pour bien vertueuse. Elle était née bien loin,... bien loin,... dans un pays où les femmes sont plus agréables que belles, et ont plus de sens que de sensibilité : celle-là avait des charmes, voire même un cœur. Son mari passait les nuits à jouer, tellement qu'il a perdu des sommes immenses et dérangé sa fortune dans ce bon Paris, où, comme ailleurs, il ne faut jouer qu'avec les gens qu'on connaît beaucoup, à moins qu'on ne fasse encore quelques choses de mieux, ne pas jouer du tout. J'avais rencontré madame sa femme et filé même une espèce de roman avec elle, durant les bals de l'Opéra, grande et vaste carrière pour les arrangements de ce genre!

Après s'être assez bien défendue pour se faire aimer quelque temps, elle avait cédé. Ne voulant point mettre une de ses femmes dans sa confidence (ce que j'approuve beaucoup et recommande à toutes les femmes qui pourront faire autrement) elle-m'ouvrait elle-même une petite porte qui conduisait aussi bien qu'une plus grande à son appartement. L'obscurité était extrême, les détours nombreux, et tout ce commerce difficile et clandestin m'amusait assez et elle aussi : il

aurait duré longtemps, et fini avec la décence reçue, sans un propos déplacé, qui me suggéra des idées que j'étais loin de concevoir avant qu'elle l'eût tenu. Ayant fait un soir un faux pas, je me plaignis de l'obscurité avec un peu d'humeur. « Vous aimeriez mieux, me dit-elle, d'un ton presque sévère, « entrer chez moi à la clarté des flambeaux, devant mes gens, « et au besoin, devant tout Paris ; mais moi, je suis décidée « à n'être pas compromise, et à faire en sorte que vos in- « discrétions mêmes ne soient pas crues. » La foudre tombant à mes pieds m'eût moins étonné que ces paroles. Je m'appuyai contre le mur, frappé de stupeur, muet de surprise et de colère. Elle chercha ma main, qui la repoussa, et j'arrivai à sa chambre sans avoir proféré un mot, avec une seule idée, celle de m'en aller avec dignité, et de ne jamais revenir. Mais cette vengeance majestueuse supposait sur moi-même un empire que je n'avais pas alors près d'une femme aussi désirable dont j'étais le maître. D'ailleurs les tendresses et les cajoleries s'en mêlèrent ; on donna le nom d'une plaisanterie innocente à ce qui en était une fort mauvaise : complice de mes sens, mon cœur s'apaisa. Mais rentré chez moi, je fis des réflexions qui, toutes, furent contre elle. Je ne me sentis plus la générosité de pardonner. D**, officier des gardes du corps, qui avait tant de raisons pour ne pas aimer la révolution, et qui y entra des premiers si avant et si vite, avait eu pour moi un procédé fort aimable. Il était aimé d'une jeune personne, fille d'un peintre ; je la trouvai ce qu'elle était, fort jolie : au premier mot il me la céda, et eut assez de peine à l'y décider. Peut-être en était-il las, mais il ne faut pas analyser si intrinsèquement un motif, et fouiller si avant dans une bonne action : il ne resterait rien de la plupart de celles des hommes. Je n'avais pas joui longtemps de son obligeance. Cette petite était allée jouer la comédie en province. Nous avons cela sur la conscience et, qui pis est, qu'elle fut très-mauvaise : cela nous rend plus coupables encore, et elle aussi. Quant à lui, je lui

avais souvent exprimé de la reconnaissance, et lui avais promis de m'acquitter dans l'occasion. En réfléchissant à mon offense et à la nécessité de m'en venger, je jetai les yeux sur lui. Il était ardent, je lui connaissais des dispositions assez soutenues pour qu'il ne me donnât pas une mauvaise réputation en passant pour moi, et pour être surtout en mesure d'improviser son bonheur et le châtiment. Il était à peu près de ma taille, et j'avais quelquefois porté dans ces rendez-vous nocturnes un manchon très-volumineux dont je me cachais le visage pour me garantir du froid : il n'y fallait pas tant de cérémonies dans l'obscurité. Je résolus de le lui prêter, en lui faisant bien sa leçon. Lorsqu'il fut question d'en venir au fait, je poussai l'attention jusqu'à lui donner des odeurs auxquelles ma belle était accoutumée.

Pour procéder à mon récit dans son ordre naturel, je dirai que j'eus quelque peine à le décider; qu'enfin il se rendit quand je l'eus nommée, et qu'il eut considéré qu'en cavant au plus fort dans la supposition qu'il fût découvert, il ne pouvait en résulter que d'être remis dans la rue avec perte. Il s'achemine donc vers cette dangereuse entrevue, après minuit. On était au mois de février. La tête presque enfoncée dans ce bienfaisant manchon, il n'articule, quand on lui eut ouvert que les frémissements d'un homme qui a froid. Il s'empare d'un bras, et suit très-déterminément sa conductrice. Je lui avais appris tous les êtres. Au haut d'un escalier était un petit cabinet dont la porte restait ouverte afin que la lumière jetât quelque lueur dans le corridor : une table de fleurs, une baignoire de marbre, une chiffonnière qui portait une bougie, quelques chaises, un canapé, en formaient l'ameublement. J'en avais prévenu D**. C'était là, là seulement qu'était le danger, mais il était extrême. Il fallait courir un peu en avant et entrer le premier, jeter un coup d'œil rapide sur tous les objets, et renverser la lumière comme par un empressement maladroit. Il fallait s'emparer d'elle, sans lui donner le

temps de se reconnaître et d'arriver à sa chambre à coucher (ce que, dans les premiers beaux jours de notre liaison, j'avais souvent tenté avec succès) ; il fallait surtout la conduire vers le meuble le plus commode, et y consommer une victoire mise sur le compte de l'enthousiasme et de l'amour le plus pressé, ce qui n'est jamais désobligeant.

Il le fit.

Il m'a assuré qu'elle n'avait pas eu le temps d'avoir un soupçon, ni l'idée de l'exprimer. Un peu confuse, et plus fière encore, elle se relève de là, et passe chez elle. D** la suit intrépidement, et court se cacher (il me l'a dit du moins) dans les rideaux. Elle le voit passer comme une ombre légère, elle frémit, et commence à pressentir l'horrible vérité. Elle le suit, se jette éperdue sur lui, le fixe dans cette demi-obscurité de son alcôve malgré ses efforts, veut le faire parler, et découvrant enfin toute l'étendue de son malheur, elle s'écrie et tombe à ses pieds évanouie. Il la relève et la pose sur son lit. Là il veut user d'un spécifique consolateur qu'il prétendait posséder ; mais elle se ranime, se défend comme une lionne, l'accable d'injures, se meurtrit dans son désespoir le visage et le sein, ne parle que de mort, de poison, et fait enfin toutes les folies d'une femme dont la raison s'est aliénée. Il se jette à genoux : son repentir fait horreur ; il veut parler : sa justification est un outrage ; il veut faire l'amour : il est mille fois plus odieux encore. Enfin, après s'être consumé en explications inutiles, en tentatives superflues jusqu'à trois heures du matin, il prit la clef, gagna lui-même la rue, avec beaucoup de peine ; car, à demi morte, elle était devenue étrangère à toute crainte, et dédaignait d'assurer la retraite d'un monstre exécrable, suscité par un autre monstre encore plus abhorré.

Tel fut le dénouement de cette pastorale. Il dut apprendre à cette belle étrangère une triste vérité : qu'il ne faut jamais par un soupçon déplacé, et surtout injurieux, mettre sur la

voie d'une perfidie; il dut la convaincre que le payement d'un mauvais propos est presque toujours une mauvaise action. La mienne, je le confesse dans l'humilité de mon cœur, n'en fut pas moins inexcusable, et je l'ai toujours regardée comme une tache dans ma vie (1).

Je m'étais attelé plus tard au char d'une mademoiselle B**, jolie et piquante, connue surtout par le bonheur prompt avec lequel elle a ruiné le comte Des *** : elle n'en était pas plus riche pour cela. Le propre des richesses mal acquises est de ne pas prospérer; de même que c'est le sort de l'argent gagné par des vices faciles, d'être dépensé par d'autres vices qui ne comptent pas avec l'avenir. Elle demeurait dans la rue Bergère, et j'avais demandé mon cabriolet à neuf heures du matin dans la rue Montmartre. L'ayant attendu vainement jusqu'à dix heures, je pris le parti de rentrer à pied, bien décidé à gronder. Mais il fallut se radoucir lorsque je sus de quoi il était question. Un M. M**, à qui je devais mille écus, m'avait paru un fort honnête homme le jour où il me les avait prêtés. Me les ayant redemandés depuis avec ténacité, je le trouvai souverainement ridicule, et lui répondis comme Don Juan à M. Dimanche. Il prend une résolution de l'autre monde, et dans mon absence amoureuse il a la criminelle insolence (j'étais très-persuadé alors qu'il avait tort) de faire mettre le scellé de grand matin sur tout ce qui m'appartenait, malgré mes gens qui firent une résistance digne des plus grands éloges.

(1) C'est là certainement l'action la plus infâme qu'on ait pu commettre. Des mémoires récemment publiés donnent, à la même époque, un second exemple d'une si odieuse perfidie. On ne l'aurait pas cru possible. Rien ne peint mieux l'oubli de tous sentiments d'honneur.

(*Note du nouvel éditeur.*)

Chambres, écurie, tout était *cacheté*. Il n'eût pas été possible d'obtenir le fer d'un cheval ou un chausson. Comme je ne doutais de rien dans ce temps-là, je courus chez cet honnête homme, que je parlais de tuer (quoiqu'on ne tuât personne en France, où il y avait de très-bonnes lois pour tout le monde, quoi qu'on en ait dit) : il se céla ; et sa bru, grosse de six à sept mois, eut une frayeur pour laquelle j'aurais mérité qu'on m'eût puni. Après cette incartade je me jetai dans un fiacre, et courus chez M. Lenoir, alors lieutenant de police : je lui racontai toute ma déconvenue comme la chose la plus absurde, la plus punissable, et la plus injurieuse à un homme de ma sorte. Il écouta toutes mes pauvretés avec une politesse extrême, envoya chercher le sieur M** par un homme de ses bureaux. Ayant comparu, il fût invité à recevoir un billet payable ainsi que les intérêts dans un an ; et le magistrat ajouta qu'il répondait personnellement de la dette. On croit bien que je remerciai sincèrement M. Lenoir quand le sieur M** fut retiré, et que j'ai satisfait ce dernier avant l'échéance.

Quelques avanies comme celles-là dégoûteraient de la mauvaise habitude de faire des dettes.

Je n'ai point oublié trois jours passés bien agréablement dans la vallée de Montmorency avec M. de la Harpe. Pendant quelques promenades, je m'étais surtout attaché à connaître son avis sur plusieurs gens de lettres vivants. Je me souviens d'avoir modifié son opinion sur Rétif de la Bretonne, non par des raisonnements, mais par des citations. Il daignait à peine en parler d'abord ; je choisis un grand nombre de morceaux du *Paysan perverti*, et le fis convenir qu'il était fort extraordinaire de trouver autant d'or dans ce fumier-là. Je connaissais son antipathie pour le talent de Roucher : vai-

nement triai-je soixante à quatre-vingts des meilleurs vers du poeme des *Mois;* il les savait à peu près, et, avec ce goût si pur qu'il a conservé l'un des derniers parmi nous, il rejeta la plus grande partie de mes protégés : avec ce talent d'aigle qu'il avait pour la critique littéraire, il les réduisit presque à rien. Venait le tour de Rivarol, qui n'avait pas fait grand'chose alors : il était peut-être plus connu par *le Chou et le Navet,* que par le chant de l'*Enfer du Dante* qu'il avait traduit, que par son *Épître au Roi de Prusse*, et le *Discours sur l'universalité de la langue française*, couronné à Berlin ; quoiqu'il y ait dans cette production un grand luxe de style, infiniment d'esprit que déparent un peu l'entassement des comparaisons, des métaphores, des images souvent plus brillantes que justes, et les taches enfin de sa *manière.* A tout prendre, ce n'en est pas moins un ouvrage bien pensé et exécuté avec élégance et précision; et dans le temps dont je parle, il avait donné de grandes espérances, et, à mon avis, tous les gages d'un beau talent. M. de La Hape ne partageait pas cette opinion, et certes il était sincère dans sa sévérité. Il a peut-être, me dit-il, l'esprit d'un homme de lettres distingué, mais il n'a pas assez de caractère pour le devenir; c'est un improvisateur français. Rivarol a malheureusement fait un peu tout ce qu'il fallait pour justifier cet horoscope de notre Quintilien.

Il était au contraire partisan décidé de Beaumarchais : ce dernier m'ayant dit des injures dans des vers aussi mauvais que peu connus, et inhumé des invectives dans une gazette à la main rédigée par le sieur A***, je répondis à l'auteur de Figaro (ce qui n'était pas de bien bon goût) par une douzaine de vers où il y avait plus de virulence que de talent. Une femme de sa connaisance et de la mienne lui fait accroire que j'avais composé deux couplets bien médiocres, que Champcenetz s'attribuait, et dont Bouville, son camarade au régiment des gardes, était vraiment l'auteur : je montrai mes vers à M. de La Harpe : « Croyez-m'en, dit-il après les avoir entendus,

« brûlez cela ; rapprochez-vous de Beaumarchais : c'est un « homme de beaucoup d'esprit ; il ne faut se brouiller qu'avec « les sots.

« N'allez pas me faire de cela un *commandement*, répondis-« je, vous me mettriez mal avec la moitié du monde. »

L'a-t-on abreuvé d'assez de fiel l'auteur de *Warwick?* il a pesé toutes les réputations, on lui a refusé d'en mériter une. Presque toutes ses décisions littéraires seront des arrêts sans appel dans la postérité, on a eu l'air de douter qu'il en serait connu. Il a composé un livre immortellement classique, un livre qui a honoré la littérature française à son déclin, qui nous a absous du reproche d'impuissance de produire un ouvrage digne des bons temps, dans ces jours voisins de nos discordes civiles, ou dans ceux qui les ont éclairees ; et malgré ce titre incontestable, on lui a longtemps tout contesté. Voilà ce que c'est que de juger les vivants, de dispenser la gloire et d'adjuger la fumée et le vent ! Le repos s'envole avec eux !... Il conserva précieusement la tradition du beau, et, du milieu de cette mer de sang qui menaçait de tout engloutir, il jeta sur le rivage le dépôt de ce goût exquis que recèlent les grands modèles, et le code où l'on s'instruit à les imiter sans les copier : il mérita enfin la réputation d'un excellent écrivain, et celle du plus utile des rhéteurs. Il n'a presque joui de rien, il eut la douleur de laisser quelques parties de son travail inachevées. Toujours livré à d'amères disputes, souvent en proie aux alarmes d'un amour-propre mécontent, se consumant pour s'asseoir à la place qu'on lui disputait, il est mort au moment où son mérite commençait à imposer à l'envie, et où les contemporains n'osaient plus lui dénier une part de la justice des générations qui s'avancent.

Deux causes auxquelles on n'a pas fait assez attention ont été un véhicule puissant à nos infortunes révolutionnaires.

Disons *la première :*

Les preuves de quatre générations de noblesse exigées dans l'individu qui voulait servir ! c'était mécontenter la haute bourgeoisie et les anoblis dans un empire opulent; c'était interdire à une classe riche, instruite et bien élevée une carrière qu'il était juste de ne leur laisser courir qu'après que la noblesse (dont c'est essentiellement le métier dans un état monarchique) eût été placée. Mais il ne fallait jamais faire une loi de l'État d'une condition qu'il fallait pour être admis laisser, dans son application, aux chefs des corps, au ministre du département de la guerre et, en dernière analyse, à la sanction de l'autorité. Il était aisé de ne faire que des exceptions : mais cette convention tacite n'eût pas dû être changée en ordonnance réglementaire. C'est une faute de M. le maréchal de Ségur, une des impérities de son ministère : c'est l'aperçu d'une vue courte.

Développons *la seconde :*

C'est l'imprévoyance et la méprise d'un autre maréchal de France, ni plus brave, ni plus honnête homme que M. de Ségur, qui était parfaitement l'un et l'autre, mais ayant bien autrement que lui de chevalerie dans la tête, de politesse avec le maintien d'un grand seigneur.... Mais laissons les portraits et la partialité de la reconnaissance pour aller au but.

Il fit (M. le maréchal de Duras) consentir le roi à l'ordonnance des preuves dites « des carrosses » ; c'est-à-dire qu'on exigea que ceux qui voudraient avoir l'honneur de monter dans ses voitures (ce qu'on appela *débuter*), et par suite lui être *présentés,* fissent des preuves de noblesse ascendante jusqu'à l'an mil quatre cent, sans trace d'anoblissement (noblesse de chevalerie). C'était très-bien, très-simple. Mais pourquoi le publier, pour ainsi dire, à son de trompe, et au bruit du tambour ? Pourquoi faire un règlement tendant à prouver à la troisième partie de la noblesse du royaume qu'elle ne peut et ne

doit pas être admise à faire sa cour à son roi, à ce roi qui, le soixante-troisième de sa maison, et chef de la plus ancienne monarchie chrétienne, veut qu'il y ait pour l'approcher des conditions préliminaires que les autres souverains de l'Europe n'auraient pas rêvées dans la fièvre, puisque la première obligation de la royauté est, avant tout, d'être accessible, et je dirais presque populaire. Mais admettons le principe, j'y consens tout à fait : que le roi fût libre, comme un particulier l'est chez lui, de ne laisser entrer dans ses voitures, souper dans ses cabinets, que des gens dont les ancêtres présumés avaient foulé la poussière de la Terre sainte, s'étaient ablués d'eau bénite en Palestine (où un homme de mon nom, le vieux chevalier de Tilly, tua vingt-six infidèles de sa main, grande apparemment vingt-cinq fois comme la mienne), que des hommes dont les aïeux étaient morts de faim, de soif, de fatigue en Syrie, que les restes du plus pur sang français versé par torrents à Massoure, dans ces jours de délire et de deuil qui ont fait des plaies incurables à la monarchie, j'y souscris sans appel et sans humeur, soit que je m'appelle Montmorency, soit qu'on me nomme Gorsas. Mais ne connaissait-on pas les noms plus ou moins historiques, plus ou moins harmonieux, qui étaient susceptibles de cette grâce, et de remplir la condition qu'il était impolitique et superflu de prescrire ouvertement? Le roi n'était-il pas le maître d'admettre à sa cour ou d'en rejeter ceux qu'on ne jugeait pas dignes d'y paraître, d'après les notions qu'on s'y était faites? Fallait-il, encore une fois, promulguer une loi humiliante pour la majeure partie de la noblesse des provinces, et qui n'était d'exécution rigoureuse que pour elle? une loi qui n'atteignait pas un pair du royaume, ni le fils d'un maréchal de France, ni même celui d'un chevalier de l'Ordre? une loi qui a fait sortir de ses châteaux de grands propriétaires dont la présence vivifiait tout, qui, par orgueil, sont quelquefois venus se ruiner à Paris, pour raconter à leurs voisins mécontents qu'ils arrivaient de Versailles, où leur visage hétéro-

clite avait fait rire, où leurs épaules chargées du prix d'un bois de haute futaie, d'un pré, d'une vigne, ou d'un moulin, avaient attesté leur mauvais goût(1); une loi qui a brouillé quelquefois de très-bons amis, et souvent surtout de *très-bonnes amies,* parce que l'une a raconté à l'autre avec une complaisance superbe tout le bal de la reine, de la veille, tout le bonheur qu'elle y avait eu, combien sa toilette avait réussi, combien il était ridicule que madame de R** aimât le prince de B**, qui l'avait regardée sans cesse avec des yeux si bêtes; comme il était inconcevable que madame de L** pût avoir fait un choix comme celui de M. de C** G**, qui était un fort honnête homme, pour qui il était inouï d'avoir de l'amour; combien la reine avait été ravissante; avec quelle grâce obligeante elle lui avait demandé des nouvelles de sa belle-mère, etc. : ce qui était dire à sa bonne amie, devenue son ennemie : « Vous « n'étiez pas là, mon cœur, et n'irez point; et sans le jargon « dont je vous accable avec une tendre supériorité, mon ange, « vous ne sauriez pas plus les nouvelles de ce pays-là que ce « qui se fait à la Chine! » Une loi qui a fait plus d'ennemis à la cour que le *déficit* n'a trouvé d'amis ni pour le combattre ni pour le combler, une loi enfin qui a armé la noblesse des provinces contre celle de la cour, qu'on appelait fort improprement la haute noblesse, si c'est l'ancienneté qui la constitue, puisqu'il y avait à cette cour au milieu des noms les plus illus-

(1) On a souvent cité un M. de Pontavice, capitaine de vaisseau, homme de bonne maison de Bretagne, qui vint débuter à cinquante ans, avec toute l'élégance des mœurs de Brest ou de Toulon et toutes les grâces d'un courtisan de Neptune, qui n'avaient pas un rapport frappant avec celles de Versailles. Cet honnête marin était doré comme un calice, et languit longtemps dans l'Œil-de-Bœuf, couvert chaque jour d'une broderie nouvelle. Il se ruinait en s'ennuyant, quand le ministre de la marine lui demanda enfin ce qu'il faisait là : « Je suis venu, dit-il, *pour casser la « croûte avec le maître,* et ne m'en retourne pas que ce ne soit une af- « faire faite. » Le roi le sut; on eut pitié de ce pauvre homme, il fut appelé une fois, et crut avoir gagné une bataille navale. (*Note de l'auteur.*)

tres, plusieurs *grands seigneurs* très-modernes, si l'on peut être un grand seigneur (je parle comme alors) quand on est très-peu gentilhomme; ce dont je prends la liberté de douter absolument.

Beaucoup de familles pour qui les preuves de la cour étaient un jeu auraient trouvé cependant des difficultés à les faire, par la perte de quelques titres égarés au delà de ce qui était indispensable pour les preuves courantes et journalières. D'autres se sont ruinés en envoyant à grands frais dans les pays étrangers compulser des greffes, des registres, et des chartriers : ils en ont recueilli quelquefois les monuments de leur noblesse passée et de leur indigence actuelle. Cela a jeté de la fermentation dans des têtes, du mécontentement dans d'autres; ici dépit et confusion, là orgueil et irritabilité; une sourde envie pour les familles arrivées à la faveur, puisque les droits étaient les mêmes, d'après les mêmes conditions remplies, etc., etc.; ce sont là des fautes, des bévues, de fausses mesures; voilà des germes de dissension et de mal!

Ces deux règlements ont jeté en avant des révolutions tout armées comme Pallas; des révolutionnaires issus des deux classes mécontentes, et les plus actives de l'empire : la tête du tiers état et le centre de la noblesse. Celle d'hier ne se croyait pas alors autorisée à murmurer. Elle était, pour ainsi dire, isolée, et n'est entrée dans les rangs que lorsque la révolution eut sonné le tocsin des fureurs et des passions et leur eut offert l'alternative. Ajoutez à cela les premières places de l'État, spécialement dans le militaire, données presque exclusivement aux gens de la cour, et vous aurez la meilleure explication d'une révolution plus extraordinaire dans ses conséquences que singulière dans son principe.

Mon grand-père, qui, comme on l'a lu au commencement de cet ouvrage, était d'une assez antique maison pour faire toutes les preuves du monde, n'avait eu besoin de faire que celles qui étaient exigées pour les pages (1): il l'avait été de Louis XV, et le suivit à Reims à sou couronnement. Il avait été vingt-cinq ans capitaine d'un régiment de cavalerie, à une époque où un homme de qualité ne croyait pas qu'il était indispensable d'avoir un régiment pour être à sa place, ou qu'il fallait que toute une famille en eût (2). Le premier fat ne menaçait pas alors le roi et l'État, comme nous l'avons vu, de les abandonner à leur malheureux sort s'il n'était pas colonel.

Pendant le ministère de M. de Monteynard, un comte G*** demanda un régiment, annonçant sa démission s'il était refusé. Le ministre appela avec beaucoup de sang-froid trois personnes qui étaient dans son cabinet. Leurs noms étaient tout bonnement Lévis, Rochechouart et Beauvilliers. Ils servaient tous trois depuis vingt ans : aucun n'avait de régiment. « Messieurs, dit le ministre, le roi est à la veille de faire une « grande perte : monsieur va quitter le service, mais comme « des gens comme vous restent à S. M., il faudra qu'elle se « console. » Ce trait fait d'autant plus d'honneur à M. de Monteynard, que M. de G*** était Dauphinois, et son parent, et, qui plus est, frère d'un commandeur de G***, personnage un peu de comédie, mais fort galant homme, ne sortant pas de chez le ministre, surtout à l'heure de dîner, et disant toujours *nous* quand il était question de son patron.

(1) Elles étaient de deux cents ans, sans trace d'anoblissement au point de départ, excepté pour quelques chapitres, tels que ceux de Strasbourg Lyon, Saint-Claude, Remiremont. C'étaient à peu près les plus fortes qu'on eût à faire de son temps : les preuves de l'École Militaire, celles de Saint-Cyr et même de Malte, ne nécessitant que quatre générations.

(*Note de l'auteur.*)

(2) Le maréchal duc de Lévis nommément avait été vingt-cinq ans capitaine d'infanterie et avait commandé une compagnie de grenadiers.

(*Note de l'auteur.*)

Le vieux prince de Beauffremont, très-fertile en anecdotes, m'en a conté une fort plaisante du comte de Saint-Mauris, comme lui Franc-Comtois, et de ce bon commandeur. M. de Saint-Mauris mécontent de la cour, comme il arrive souvent quand on y vit longtemps, s'était retiré dans ses terres ; ayant un fils, grand garçon, portant un beau nom, appelé à une grande fortune, il crut que c'était un infanticide de bouder plus longtemps. Il se met en chemin pour Versailles, arrive et va droit chez Madame de Pompadour, avec laquelle il avait été dans une très-grande mesure de liaisons et de familiarité. Il en est très-bien reçu ; le jour même elle lui procure une conversation avec le roi et il a l'honneur de souper avec lui chez elle. Voilà un homme en assez bonne posture pour un revenant. Le commandeur de G***, qui n'en sait rien, le rencontre dans les appartements, se fait fête de son crédit, proteste que personne n'est tant son serviteur que lui, parle de leur ancienne amitié et du bon temps; ajoutant enfin : « Mon cher comte, le hasard *nous*
« a donné bien du crédit, une place dans laquelle nous pouvons
« obliger beaucoup de monde : dites-nous ce que vous voulez
« pour monsieur votre fils, et soyez bien sûr que nous ferons
« tout pour vous remettre au courant, et vous être bons à
« quelque chose... parlez, mon cher ami,... que puis-je pour
« vous !

« — Me donner une prise de tabac. »

Quand j'arrivai à Londres M. le duc d'Orléans y était encore. La révolution française y avait beaucoup de partisans de bonne foi, beaucoup d'autres qui feignaient de l'admiration, d'autres enfin qui avaient un intérêt à la soutenir. La résistance d'un prince du sang à ce qu'on appelait le despotisme de la cour paraissait sublime; son concours à l'extinction des abus, un

magnanime dévouement et le reste de considération qui s'attachait encore à son rang, soutenu de sa fortune, jetait un voile épais sur l'iniquité de sa politique et de ses desseins, qui n'étaient pas connus. Bien des traits de sa vie ont été racontés; citons des anecdotes, des reparties où se retrouve le tour de son esprit.

Un homme de ma connaissance, chez qui il avait accepté à dîner, lui rappela sa promesse.

« Monseigneur veut-il me faire l'honneur de dîner demain « chez moi?

« — Non, Monsieur, je ne serai pas fâché que vous y fassiez « un peu plus de cérémonie, et je vous donne trois jours. »

Une autre fois, perdant chez du Dresnays son argent d'assez bonne grâce, car il n'était mauvais joueur que lorsqu'il gagnait, quelqu'un lui proposa un pari de traverse de cent louis.

« Quand je voudrai parier je vous le dirai.

« — Il est possible, Monseigneur, qu'alors je ne le veuille « plus. »

A la suite d'un long souper, le duc de Fronsac, à peu près ivre, le tutoya (ce qui était absurde et impossible s'il eût été de sang-froid). Le prince, dégrisé comme par un coup de baguette, lui dit: « Monsieur le duc, nous sommes cités pour « être amis, *n'allons pas* nous faire citer pour être ridicules. »

Il y avait de la grâce à s'envelopper dans un ridicule qui ne pouvait atteindre que celui à qui il le reprochait.

Étant un jour chez M. Le Voyer, à Paris ou aux Ormes, la conversation tomba sur une querelle du grand Condé et du comte de Rieux. Ce dernier, frappé, le rendit avec son assiette au vainqueur de Fribourg, de Nordlingue, et de Lens. Le prince fut exilé à Chantilly, et M. de Rieux mis pour quelques jours à la Bastille. M. Le Voyer était d'avis qu'ils auraient dû se battre malgré les ordres du roi, et finit par interpeller M. le duc d'Orléans pour savoir le sien. « Je ne me « pique pas, répondit-il, d'avoir une opinion sur ce qui ne

« peut jamais m'arriver. » Il tourna le dos. J'ai ouï raconter cette anecdote au comte de Lauraguais, présent.

Un imbécile de *chevalier de Saint-Louis* le rencontra seul, montant le grand escalier du Palais-Royal. S'avançant :

« Je crois avoir l'honneur de parler à monseigneur le duc « d'Orléans?

« — Je ne crois pas que vous le croyiez. »

Je connais beaucoup d'autres mots et d'autres traits de lui, qui me persuadent qu'il a été bien étonné, au fond de son cœur, de la compagnie qu'il a vue les derniers temps de sa vie.

Il était facile de l'entraîner. et de le convaincre, parce qu'il avait peu desprit, et que ce qu'il en avait était crédule. Cette absence de moyens était parfaitement remplacée par un goût excellent et par une plaisanterie *courte* et légère, qui ne se ressentait jamais du mauvais ton de ses mœurs (1).

Le duc de Luxembourg, qui, après avoir présidé le premier la noblesse, était sorti de France après la réunion des Ordres, qu'il avait tout fait pour empêcher, était à Londres à l'époque où je m'y rendis. Avec plus d'esprit qu'on ne l'a généralement cru, il avait un caractère séduisant et aimable. Beaucoup de gens avaient imaginé qu'il serait le partisan des nouveautés : la jeunesse orageuse du marquis de Royan, les torts même de son père, avaient jeté dans plusieurs esprits des préventions défavorables sur sa conduite, dans ces circonstances solennelles : l'incertitude ne dura pas, et son choix ne fut pas long. Néanmoins j'ai souvent entendu dire qu'il s'était trop pressé, et qu'il avait mis dans son départ une précipitation pusillanime. Tel est l'avis des hommes pour qui l'occasion d'un reproche est toujours précieuse : ce n'est pas le mien. Son obéissance aux volontés du roi l'avait entraîné

(1) Voyez à la fin du volume le morceau historique écrit pas Garat sur ce qu'on a nommé la *conspiration d'Orléans*.

dans une démarche qu'il avait combattue de tout son pouvoir. Dans une longue conversation avec ce monarque, il avait développé victorieusement tous les dangers de se réunir : il avait prouvé que l'autorité royale, par cette mesure même, restait sans garantie et sans appui, et que la puissance populaire dominerait sans modérateur et sans obstacles. Louis XVI, dont le sens était trop droit pour ne pas sentir la solidité de ses arguments, ne se laissa pas convertir. Accoutumé déjà à céder sur tous les points d'une révolution où il devait s'offrir lui-même en sacrifice, il fit taire sa raison devant l'amour de ce qu'il crut être le bien public. Il ordonna : sujet fidèle, il fallait obéir. M. le comte d'Artois, inquiet sur les jours de son auguste frère, écrivit une lettre pathétique à l'ordre de la noblesse, qui fixa ses irrésolutions. Le devoir d'un sujet était rempli; M. de Luxembourg avait fait à son maître le sacrifice de ses opinions, il avait concouru activement à une mesure que son jugement et sa conscience réprouvaient. Qui avait le droit d'exiger de lui qu'il sanctionnât plus longtemps par sa présence, et qui plus est par ses œuvres, des déterminations qu'il avait blâmées et un système qu'il condamnait de tout son cœur et de toute sa raison? Il aima mieux se vouer à une paisible obscurité que de rester plus longtemps sur un grand théâtre, où il eût aimé à représenter tout comme un autre, mais où il entrevit de bonne heure, d'après la disposition des esprits, qu'il n'y avait à jouer qu'un mauvais rôle. Il fut conséquent, et sa conduitre fut noble. Voilà ce que je lui ai entendu développer à lui-même, dès le principe, sans jactance et sans humeur; et ceux qui ont attribué sa sortie de France à la peur auraient dû en faire honneur à sa sagacité. C'est chez lui que j'ai vu et entendu pour la première fois le célèbre Burcke (1), avec lequel il s'était lié par l'in-

(1) J'ai imprimé ailleurs le témoignage de ma reconnaissance personnelle pour l'accueil touchant qu'il me fit en Angleterre, après le 10 août, et pour tout ce qu'il m'exprima de tendre et de sensible sur

termédiaire de M. de Calonne. Ce vieil orateur de l'opposition avait changé dès l'instant qu'il avait aperçu un danger pour l'État dans cette opposition même. Sa défection étonna quelques esprits, en modéra d'autres, et en rallia plusieurs au trône, contre lequel son exemple prouva mieux que des déclamations parlementaires qu'il fallait se serrer. On sait que toutes les conséquences de la révolution française ne lui échappèrent pas dès son aurore, et que, s'il y a dans son éloquent ouvrage quelques exagérations, qu'un peu trop de déclamation fait ressortir encore davantage, son livre n'en est pas moins la prédiction d'un homme d'État, la preuve d'un bel enthousiasme, et le monument d'un noble talent. Sa conversation était encore plus chaleureuse, plus pleine peut-être.

Il aimait à raconter sa vie politique et à échauffer sa conversation du feu de ses anciennes harangues (1). Il jugeait l'avenir avec la pierre de touche du passé ; amoureux avec enthousiasme de la constitution britannique, il y reconnaissait pour-

les calamités de ma patrie. Son cœur fut aussi noble que son talent fut distingué. Anglais de cœur, comme il devait l'être, il rendait une justice éclatante à la nation française, qu'il estimait, parce qu'il la connaissait, ainsi que sa littérature, tous ses genres de gloire et ses arts. Plus tard, quand il se fut bien convaincu que je savais l'anglais, il me proposa, en présence de M. de Calonne, de traduire son livre, qui avait d'autant plus besoin d'être traduit qu'il l'avait déjà été. Je m'en défendis par des raisons que je ne lui dis pas, et la véritable ne fut point qu'une bonne traduction fait peu d'honneur, et qu'une mauvaise fait beaucoup de tort. (*Note de l'auteur.*)

(1) Parmi une infinité de morceaux de la plus haute éloquence que j'ai retenus de lui, j'ai toujours distingué le discours qu'il prononça à Bristol, où il s'était aliéné l'opinion populaire en combattant la guerre d'Amérique. Paraissant au milieu de l'assemblée des électeurs, il fit un discours réputé son chef-d'œuvre, où il rendait compte de sa conduite et commençait par ces mots : « *Gentlemen, I decline the election* (Messieurs, je refuse l'élection........) » Puis, dans une péroraison éloquente, faisant allusion à la mort de l'un des électeurs, M. Coombe, frappé subitement dans la lutte électorale, il dit ces paroles : « *What shadows we are and what shadows we pursue!* (Quelles ombres nous sommes, et « quelles ombres nous poursuivons !) » (*Note de l'auteur.*)

tant quelques taches inséparables de l'humanité, et il l'adorait comme le *Palladium* des libertés d'un grand peuple.

Je proteste que dès l'année 1790 je l'ai vu réduire la révolution française à deux hypothèses, et y appliquer un raisonnement qui la dévoilait tout entière, telle qu'elle s'est déroulée jusqu'à l'avénement du consulat (1). Il avait tout vu, excepté la stature gigantesque de l'homme qui fermerait la caverne (2).

Bien jeune encore, j'écoutais et, aidé de mes réflexions, me formais à une école qui m'a du moins épargné tous les genres d'étonnement.

Le duc de Luxembourg évitait, sans affectation, M. le duc d'Orléans, qu'il méprisait, et vivait mesurément avec l'ambassadeur de France, qu'il n'estimait pas, et dont il était haï. Ce dernier était le comte de la Luzerne, frère du ministre de la marine de ce nom, dont les principes ont été fort différents. On avait été surpris, avec raison, que la cour l'eût nommé à cette ambassade, déchue depuis longtemps de sa splendeur. C'était un personnage, au moral et au physique, d'une gaucherie contraire à tous les succès, mais d'un esprit si médiocre, qu'il n'avait rien rencontré entre son ambition et son avancement. Il suivait respectueusement la marche de l'Assemblée constituante, répondant toujours à une sottise par une bassesse, et s'était fait *monarchien,* pour être toujours prêt à détruire la monarchie. Ministre du roi auprès des États-Unis (ce qui, soit dit en passant, n'était guère le chemin de l'ambassade de Londres), il avait mal digéré ce qu'il avait entendu là : sa conduite était insignifiante et ambiguë, et il n'y avait que le roi de France qu'elle compromît plus que lui. Il n'était de bonne foi que dans la folie qu'il avait d'aimer une madame Saint-A**, courtisane déliée, et maîtresse de lord Ch** : elle

(1) Novembre 1799.
(2) Ceci a été écrit en 1805.

était fort en règle, car elle se moquait de lui et de tout l'amour dont il s'enlaidissait encore. Plus attaché à sa place qu'heureux dans les moyens de la conserver, il se vit forcé de donner sa démission, après avoir prêté un des mille serments qu'on exigeait alors de ceux qu'on voulait qui n'en tinssent aucun. C'est là ce qu'il n'avait pas prévu, encore moins sa mort, qui arriva quelques temps après. Puis-je ne pas me rappeler que M. de Luxembourg mettait son plaisir à le désoler avec des théories de despotisme, et qu'il se défendait *avec deux chambres et une balance de pouvoir* : tout cela était présenté avec laconisme, parce que ne déraisonne pas longtemps qui veut, avec quelque apparence de raison. Bonnes gens! d'argumenter en pleine mer sur la construction d'un vaisseau, quand celui qu'ils montaient avait touché!.... Dans ce salon, arène de ces légères escarmouches, jargonnaient quelques femmes frivoles comme ce combat. C'était la duchesse de Laval, aigre comme une dispute, en colère de vieillir, irritée de n'avoir jamais été jolie, quoiquelle se fût fait traiter comme si elle l'avait été. C'était madame d'Ossun, sœur d'un des anciens amants de la duchesse, lequel avait été celui de toutes les femmes qui pouvaient servir sa fortune; madame d'Ossun, dis-je, intéssante, tout près d'être belle, blonde sentimentale qui avait à soutenir une réputation de sagesse. Elle avait épousé un homme probe et estimable, aimé avec raison de Louis XVI, qui avait du penchant pour tous les honnêtes gens : il avait été désigné à la mission de Russie, en remplacement du comte de Ségur. C'était encore une petite madame de la Luzerne, née Mon**, qui ne ressemblait point trop mal à un écureuil hérissé à qui l'on a ravi ses noisettes. Avant ces dames, j'aurais dû nommer B**, qui se livrait peu ou point du tout, et qui, froid et réservé comme un premier ministre, semblait être dans le secret de ses futures destinées, qui ont manqué lui coûter si cher : c'était la providence de la maison.

Je renouvelai connaissance avec une dame illustre par son savoir et son amour pour les belles-lettres, mistriss Montague (1). C'était une érudite, ce que les Anglais nomment un « blue stocking (2). » Exclusivement anglaise, comme presque tous les individus de cette nation, passionnée pour la patrie jusqu'au fanastisme, elle n'estimait que Shakspeare et les productions du sol britannique : elle voulait bien nous honorer de quelque estime, mais elle était si secondaire que je l'en tenais quitte. Au reste, d'une politesse exquise pour tous les étrangers auxquels elle faisait les honneurs d'une grande et bonne maison, et mettant de la recherche avec les Français, qui étaient encore les seuls qui eussent trouvé grâce à ses yeux. Elle avait brisé des lances contre M. de Voltaire, qui avait bien voulu se prêter à ce badinage, en faveur de son héros Shakspeare. Dans cette discussion animée, elle s'était élevée à tout ce que l'esprit de parti, même dans les arts, a

(1) Elisabeth Montague, qu'il ne faut pas confondre avec lady Montague. Elle épousa, en 1742, Edouard Montague, petit-fils du premier comte de Sandwich et membre de plusieurs parlements successifs. Cette dame, distinguée par son érudition et par son esprit, resta veuve avec une fortune considérable. Elle en fit le plus noble usage pendant le cours de sa longue carrière, qu'elle termina en 1800, à l'âge de quatre-vingts ans. Elle s'était fait remarquer de bonne heure comme auteur, par ses *Dialogues des Morts*, et ensuite par un *Essai sur le génie et les écrits de Shakspeare*. Selon le témoignage des contemporains, son imagination était vive et brillante, et sa conversation instructive, piquante et pleine de charmes. Quatre volumes de sa correspondance ont été publiés depuis sa mort, par son neveu Mathieu Montague.

(2) On s'est livré à beaucoup de conjectures pour trouver l'origine de cette singulière dénomination. Nous allons rapporter ce qu'il y a de plus avéré à ce sujet. Mistriss Montague ayant formé une société littéraire qui pendant plusieurs années attira l'attention du public, cette société fut désignée, dès son origine, sous le nom de *Club des bas bleus*, et voici à quelle occasion : un jour, à l'une des premières réunions, une personne qui en faisait partie s'étant excusée d'y paraître parce qu'elle était en déshabillé du matin, mistriss Montague répondit qu'on y faisait si peu d'attention au costume, qu'un gentilhomme en *bas bleus* ne serait même pas trouvé mis ridiculement.

d'exagération et l'enthousiasme de crédulité ; lui n'avait répondu qu'avec un ton de modération qu'on ne peut pas le féliciter d'avoir toujours eu, mais qu'il savait allier à une politesse supérieure avec les femmes, ou avec les hommes qu'il voulait traiter comme elles. Ce vieux gladiateur, jouant avec une brebis qui n'était pas jeune non plus, l'avait instruite et réfutée, sans la convaincre. Elle daignait avoir du faible pour Corneille ; mais sa maladie était désespérée : l'infortunée n'aimait pas Racine ! et pour se constituer plus coupable, elle assurait le comprendre. Cette excellente femme n'avait vu dans l'*Achille* qu'un petit-maître français, et dans *Athalie* que la fable d'un enfant.... Elle est morte en pensant ainsi !

Je rencontrai dans Londres le marquis D***, officier de gendarmerie, si férocement massacré depuis, dans une terre de M. de Cl**. Sa toilette était dans un désordre effrayant, indice de la plus sale misère. L'œil creux, la figure hâve, déjà livide, de la mort hideuse qu'il a subie. Assez heureux pour lui rendre un service que je crois que sa faim ne me donna pas le temps de lui offrir, il m'assura que sa reconnaissance ferait ma fortune. Pressé de le faire expliquer, je trouvai sa raison égarée : je pus à peine rire quand il me déclara à l'oreille qu'il avait trouvé la pierre philosophale, et l'art de ne plus mourir. « Ne m'offensez pas par un doute, reprit-il avec un accent tra-
« gique, ou vous n'êtes pas digne de connaître le plus il-
« lustre sectaire, le chevalier de Saint-Yld**, qui n'est autre
« que le successeur du grand Cosma (Cophta), qui lui
« légua il y a plus de mille ans dans Memphis ses secrets et
« son art, avant de se réunir à Jésus-Christ. Il veut une foi
« aveugle, et je ne pourrais, avec la meilleure volonté, vous
« rapprocher du *maître* et vous faire participer à ses inappré-

« ciables bienfaits, si vous ne lui apportez pas un cœur do-
« cile.... » Je me pinçais pour m'assurer que j'étais éveillé. Nous étions dans *Pall mâll;* je le priai d'entrer dans un café (*Cocontree*), pour qu'il ne prêchât pas sur le trottoir, *populi stante corona,* et qu'il me développât plus amplement son système et sa folie. Il continua : « Celui qui transmue les mé-
« taux en or et l'or en diamants, le vainqueur de la mort, vous
« prouvera sans réplique qu'il était à la prise de Constanti-
« nople par Mahomet II : vous verrez sa femme, la princesse
« Irène, que des imbéciles vous diront avoir eu la tête cou-
« pée par ce sultan qui l'avait violée. Voilà comme on écrit, et,
« qui pis est, comme on lit l'histoire! Voulez-vous quelque
« chose de plus fort : mon maître, qui sera le vôtre, était à Pa-
« lerme, aux Vêpres siciliennes, et n'ayant pu prononcer *Ciceri*,
« y reçut dix coups de poignard dont cinq au cœur. Il fit le mort,
« s'embarqua. Vous verrez sa généalogie ; il descend d'Egialée,
« frère d'Osiris, et par les femmes, d'Isis, en ligne directe. L'éclat
« des plus grandes maisons souveraines est bien pâle, vous le
« voyez, à côté de cela ; mais ce qui vous touchera davantage,
« sensible comme vous l'êtes, c'est que lui, lui seul, fut le véri-
« table Masque de Fer. Vous pensez bien, mon cher, que je
« ne vous confie de telles particularités que dans la ferme as-
« surance que vous serez des nôtres.... Que dis-je? je vois à
« l'attention que vous me prêtez que vous en êtes déjà, et que
« vous m'écoutez du cœur. Sachez donc, mon heureux ami,
« qu'une philanthropie bénigne est la qualité native de l'im-
« mortel chevalier. Vers l'année mil six cent quarante, il se
« rendit en France pour y faire des révélations d'une telle im-
« portance qu'elles eussent prévenu la révolution, si on les
« avait utilisées, cette révolution qui m'a laissé sans chemise;
« il fut traité, comme vous l'avez su, pour avoir dit la vérité
« à ce fourbe de Mazarin, et, après enfin, à l'orgueilleux
« Louvois, dont il fut la victime. Il a encore le goût du linge
« très-fin, et la manie de tracer des hiéroglyphes sur une as-

« siette d'argent, avec la pointe d'un couteau. Enfin il joua de « nouveau le rôle qu'il avait fait avec tant de succès en Sicile, « celui de mort. On l'ensevelit dans cette Bastille que des ba- « dauds ont renversée; il se fit enterrer sous les yeux et par les « soins de Cagliostro, qui était dans ce temps-là son va- « let de chambre, de Cagliostro, qui, depuis,..... mais alors « il était.... fidèle, et fit déterrer son maître, qui fut se re- « poser quelques années à Pékin, où l'attendait la princesse « Irène : il y fut fait premier ministre. Ce ne sont pas là, me « dit-il, en secouant la tête, des aventures ordinaires. — Non, « répondis-je, mais un homme qui ne meurt pas l'est encore « moins. — Pardonnez-moi, repartit-il, c'est plus commun que « vous ne pensez, nous sommes cinquante-six dans l'univers, « vous serez le cinquante-septième, le nombre sera porté « jusqu'à soixante : *la force dispensatrice* du maître s'arrête « là. Jésus-Christ, avec qui il vous fera faire connaissance, et « qu'il voit au moins toutes les semaines, a seul, après cela, « le pouvoir *immortalisant :* mais on nous a prévenus qu'il « faudra des considérations très-particulières pour qu'il en « use. Il ne tiendra qu'à vous de communiquer avec telle « personne de votre famille, morte depuis cinquante ans, « ou de revoir l'ami ou la maîtresse que vous pleurez. Il « vous fera si riche, qu'après les premiers jours, vous n'aurez « plus de plaisir à l'être. Vous me voyez un peu négligé, et « l'avance que vous avez bien voulu me faire témoigne « que mes finances sont momentanément dérangées; mais il « faut savoir que le chevalier est enfermé depuis huit jours « dans la chambre obscure : il travaille au grand œuvre pour « deux souverains du Nord, qui rasseoiront Louis XVI sur « son trône un peu vermoulu, comme disait Mirabeau à une « séance du soir où l'on prit la liberté de se moquer de lui. De- « main, secouant la poussière d'or, reparaît mon maître, plus « intéressant que l'opale et plus brillant que le saphir qui « naît sous sa main. »

Le marquis D*** se tut. J'étais pétrifié : il était de bonne foi !

« J'avais cru jusqu'ici, lui dis-je, que Dieu ou son Fils ne « se manifestaient pas si amicalement à leurs élus, et qu'après « les avoir vus une fois on restait éternellement dans leur gloire ; « j'avais pensé que la pierre philosophale ne se trouvait que dans « les sillons d'un champ bien labouré. J'avoue que je n'étais « pas trop préparé à l'idée de l'immortalité dès ce monde, et « que j'ai même souvent réfléchi à l'ennui qu'elle pourrait cau- « ser à la longue, surtout si l'on était assez riche pour n'avoir « plus à désirer que la mort. Au reste, je vous fais mon com- « pliment sur votre intimité avec un personnage qui vous « rendra ce dont vous me semblez privé : la santé et l'argent. « Je dis la santé, car je ne suppose pas que votre ami voulût « vous faire vivre impérissable et mal portant, ce qui serait « plus triste que de ne pas vivre du tout. Je sais bien que « la vie ressemble à une maîtresse dont on se plaint tous les « jours en couchant avec elle toutes les nuits ; mais encore « faut-il qu'elle ne soit pas un fardeau, pour être un bien- « fait.

« — Tenez, s'écria-t-il en m'interrompant, vous avez un « air moqueur, un jargon persifleur dont je me méfie. Abré- « geons. Je battrai votre incrédulité en ruines : où puis-je « vous rejoindre après-demain vers six heures du soir ? Voulez- « vous me l'indiquer ? »

Je ne risquais que de m'ennuyer ; cela pouvait aussi être curieux : j'acceptai.

L'adepte fut exact au rendez-vous. Ce n'était plus le même homme. Ses yeux éteints s'étaient ranimés. Sa parure était presque soignée : il avait apparemment bu de quelque vin généreux. Presque ivre, il en était moins fou, et son enthousiasme était moins sombre. Il vint me prendre en carrosse.

« Où me menez-vous ?

« — Au temple des temples, à Chelséa, où le vicaire de

« l'Éternel tient ce soir une séance presque en votre honneur,
« et à celui de trois croyants. Vous êtes encore un infidèle, vous
« serez bientôt converti. »

Comment ne pas rire? comment prévoir le dénoûment de cette parade? comment modérer la surprise qu'excite un homme qu'on a toujours vu raisonnable, soudainement métamorphosé en un crédule imbécile? Mais la misère prépare à tous les genres de faiblesse et en explique tous les résultats; et même, sans elle, il n'est point de ravages qu'une idée fixe ne puisse faire dans notre cerveau. Pascal, le grand Pascal, voyait toujours un précipice à sa gauche. Il est clair qu'il l'avait vu une fois : sa peur l'a rêvé le reste de sa vie. Pourquoi le marquis D*** n'aurait-il pas vu un fleuve d'or rouler à ses pieds? Son patron était un fripon.... Mais tant d'honnêtes gens en ont été! La philosophie hermétique a-t-elle fait autant de mal qu'une autre philosophie contre laquelle je ne veux pas trop crier, parce qu'on lui a fait trop de reproches, et qu'il y a des journalistes très-redoutables et des gens de lettres fort distingués qui veulent qu'on la laisse aujourd'hui tranquille, et qu'on n'en fasse pas le bouc émissaire? Qu'il suffise de répéter qu'alchimistes, magiciens, et gens qui ne le sont pas un brin, tous mis ensemble, il y a beaucoup,.... mais beaucoup de fripons dans ce monde, et point de vertu complète. Caton s'enivrait, Brutus était usurier, et Marc-Aurèle, dans sa jeunesse, avait trouvé du plaisir à voler.

Au milieu de toutes ces réflexions, qui n'empêchaient pas la voiture d'avancer, nous mîmes pied à terre à la porte d'une maison écartée, et fûmes reçus dans un vestibule tendu de noir qu'éclairait une lampe d'argent. Les degrés qui conduisaient au salon portaient cette couleur lugubre; c'était aussi la livrée des domestiques de la maison. Je vis trente personnes de tous les pays qui se parlaient bas dans toutes les langues. Le maître de céans, le grand homme par excellence, n'avait pas encore paru. D*** me prévint qu'il était dans son

cabinet intérieur, aux prises *avec l'inspiration*, mais qu'il allait préalablement satisfaire au devoir de me présenter à la princesse, née précisément le 15 du mois de février de l'an mil quatre cent trente-six, à onze heures du soir. Tous les diamants de Golconde et des environs de Masulipatan luisaient sur sa tête, sur ses bras, sur son sein, et pareillement sur sa robe. Comme il existe une pâte qui imite si fidèlement les diamants qu'il faut être un lapidaire pour ne pas s'y tromper, je n'entreprendrai point de fixer le degré de confiance dû aux parures de la princesse. Sa toilette avait réussi à ravir : cette folle était jolie. Je fus présenté aussi à lord B**, plus fou qu'elle. Il était immortel et *subdélégué*. Elle parla avec une grâce toute charmante. Mais comme on juge plus une femme, même en la voyant, avec son imagination qu'avec ses yeux, sa beauté me fut suspecte comme tout le reste : ses charmes me semblèrent une autre imposture. Enfin deux battants s'ouvrirent avec fracas ; un homme d'une haute stature parut. Son visage basané avait de l'agrément. Son regard était perçant, sa démarche étudiée : il jeta sur le cercle un coup d'œil plus rusé que caressant. Il est inutile de dire que mon introducteur, avec un respect risible, me présenta à lui. Je me laissai faire. Il me serra la main avec une affection d'autant plus barbare, que j'ai toujours aimé les bagues. Sa première demande me confondit : *Voulez-vous m'aimer?* me dit ce cher enchanteur. Comme je ne répondais point, D*** se hâta de le faire pour moi ; il assura que ma ferveur l'avait édifié ; et que mon silence, ma surprise et ma religion étaient synonymes. Je fus donc embrassé, contre l'usage du pays où nous étions ; aussi en témoignai-je quelque impatience, dont je laissai l'interprétation *ad libitum*. Notre homme m'ayant conduit à un canapé où il me fit placer auprès de lui, procéda à m'interroger méthodiquement. Mon âge, mon pays, le jour de ma naissance, la qualité de mon amour et de mes ardeurs pour le beau sexe furent la matière d'une minutieuse inves-

tigation. Je répondis de travers, et presque tous les renseignements furent en sens inverse de la vérité.

Tout à coup vingt bougies allumées dans l'appartement s'éteignirent comme par un souffle magique, et je vis paraître un fantôme de grandeur surnaturelle, vêtu de blanc et d'un capuchon rouge d'où tombait du sang dont la robe était tachée. Une lueur phosphorique serpentait dans ses cheveux et éclairait assez la chambre pour ajouter à l'horreur, sans en rien dérober. Ce spectre articula quelques mots baroques, qui firent frémir le maître d'une façon très-naturelle. Le tronçon d'une colonne jaspée soutenait au milieu de l'appartement un fourneau de trois ou quatre pieds de diamètre. Le métal qu'il renfermait bouillonnait avec bruit; une fumée d'un vert diaphane montait en cylindre au plafond. Quelques-uns de ces messieurs poussèrent des cris de joie, qu'il n'aurait tenu qu'à moi de prendre pour des cris de rage. Le subdélégué leur imposa silence, le recueillement succéda. Mon voisin était abîmé dans une méditation extatique; il en fut tiré par un coup de tonnerre terrible et prolongé que suivit une profonde obscurité. Une douce lueur, celle de quelques étoiles au plafond, la dissipa. Jésus-Christ portant sa croix nous apparut. Quelque chose de mélancolique, mais de vraiment divin, respirait dans ses yeux. Ses cheveux, d'une couleur jaune, portaient une couronne d'épines. Cette croix, d'une dimension prodigieuse, et qui m'avait semblé de bois, comme celle où s'accomplit son sacrifice expiatoire, il la jeta à ses pieds : elle s'y brisa comme du verre, avec un bruit aigu. Après avoir erré dans la chambre, il me toucha au front. Se tournant ensuite vers l'assemblée, il dit, en hébreu, en français et en anglais, « qu'il laissait « la paix et son esprit parmi nous, et qu'il nous exhortait à « une union fraternelle, et à nous croire toujours sous ses « yeux. » Une poudre d'or pétillant dans ses mains nous inonda de torrents de lumière et répandit l'odeur la plus suave. Le chevalier, qui s'était levé, se précipita enfin à ses genoux;

il en releva des morceaux de la croix, les baisa respectueusement avant de les enfermer dans une boîte d'or. Jésus-Christ lui tendant la main avec bonté marcha avec lui vers la partie la plus isolée de l'appartement. Là ils eurent à voix basse une assez longue conférence. Bientôt un nouveau coup de tonnerre se fit entendre, et nous retombâmes dans les ténèbres.

Quand le bon Dieu fut parti, une telle clarté nous fut rendue, que la pièce où nous étions parut absolument embrasée. L'incendie du palais d'Armide ne jeta point autant de feux. Ils diminuèrent insensiblement, mais ce qu'il en restait éclaira la descente, du milieu du plafond, d'un monsieur, mort depuis quinze ou vingt ans, et père de quelqu'un de la compagnie, qui avait demandé à le revoir. C'était la caricature du commandeur dans le *Festin de Pierre*. Il appela son fils à voix haute, et l'invita en italien à s'approcher sans crainte. Celui-ci quitte sa place, veut embrasser l'auteur de ses jours et s'évanouit. Le chevalier sonne : nouvelles ténèbres. Deux valets de chambre entrent enfin avec des bougies, et tous les secours sont prodigués au marquis Massimi, de Milan, tombé en syncope. J'ai ignoré jusqu'à ce jour s'il était bafoué ou mystificateur, mais sa frayeur me parut celle d'un honnête homme.

Le maître du lieu, m'ayant fait l'honneur de m'embrasser encore sans me consulter, me mit deux doigts sur le front, à la place où Jésus-Christ m'avait touché. Je fus félicité du sang-froid que j'avais conservé à cette auguste cérémonie. Je reçus l'assurance qu'à la première assemblée, dont celle-ci n'était qu'une imparfaite image, l'on me révélerait des secrets dont le vulgaire était bien loin de se douter, que je serais affilié à *la grande loge occulte,* et *déclaré* immortel. Passant devant une glace, je vis sur mon front une tache dorée : mon premier mouvement fut de l'essuyer, mais au lieu de m'emporter en vain l'épiderme, je pris patience.

Un très-beau souper fut servi. Les convives l'attaquèrent en affamés, et dissertèrent, en amateurs distingués, sur la cuisine

et la gastronomie : je vis que les immortels mangeaient comme les autres ; pouvais-je en être surpris? N'avons-nous pas entendu tous parler des banquets de l'Olympe? et ne dit-on pas, proverbialement, un dîner des dieux ? Je fus placé auprès de la princesse, qui soutint la conversation avec esprit. On parla d'abord de choses indifférentes. Pas un mot de ce qui s'était passé, pas une allusion. Mais enfin, quelqu'un s'étant applaudi du bonheur d'avoir réconcilié la veille deux personnes de sa connaissance qui voulaient s'arracher la vie, le fameux chevalier nous informa que deux de ses amis lui avaient une fois donné bien du mal, et qu'il confessait même ne les avoir jamais parfaitement rapprochés. « C'était, dit-il négligemment, François Ier et Charles-Quint. J'avais la confiance particulière de tous les deux. Je fis vingt voyages pour leur faire entendre la voix de la raison : ce fut bien contre mon avis que se donna la bataille de Pavie... » Personne ne riait : moi, je ne pus supprimer entièrement le rire qui m'échappa. « Voilà qui est mal, me dit la « princesse Irène, plus mal encore que de ne pas laisser votre « front tranquille : cela s'en ira. »

Après souper, nous passâmes dans une assez grande galerie qui, tapissée de fleurs et d'arbustes où des armes et des trophées étaient suspendus, imitait en miniature une forêt enchantée. On y évoqua l'ombre de François Ier : c'était la punition de mon sourire, et la dernière fraude du charlatanisme contre l'incrédulité. Le monarque français obéit : il comparut à la voix qui le sommait. Il montait un cheval gris pommelé, superbement enharnaché. L'amiral Bonivet et quelque pauvre diable d'écuyer, aussi inconnu après sa mort que durant sa vie, l'accompagnaient. Le costume du temps, l'attitude de cette époque militaire, les armes, tout était convenable, et, si je puis le dire, chronologique. Je dois même avouer que ce personnage ressemblait aux meilleurs portraits que j'aie vus de ce royal chevalier. Il avait la barbe longue, comme il l'introduisit ; et, qui plus est, elle cachait mal la blessure qui avait défiguré le

bas de son visage. Des larmes s'échappaient de ses yeux : elles coulaient sur les malheurs de sa maison. Il mit pied à terre ; son écuyer lui présenta deux épées en sautoirs : il en offrit une à D***, l'autre à moi : « Puissiez-vous, cria-t-il d'une voix for-« midable, en faire un noble et utile usage ! »

Je confesse que cette scène fit un inexprimable effet sur mon imagination, que le vin d'Aï et les yeux de la princesse avaient déjà travaillée ; je ne puis encore assez louer l'art et le pathétique répandus dans cette farce sérieuse : je crois y avoir assisté hier. Les deux épées surtout n'étaient-elles pas un emblème trop frappant de l'avenir, et de la cause qu'alors nous défendions ? Elles étaient d'une composition si fragile, qu'elles se cassèrent dans nos mains.

François Ier s'éloigna aux fanfares d'une musique guerrière ; et la princesse Irène chanta immédiatement un air de bravoure qu'elle exécuta en s'accompagnant.

Nous nous retirâmes.

« Eh bien, Monsieur ! » quand nous fûmes en voiture,

« — Eh bien, Monsieur ! c'est fort singulier ; plus extraor-« dinaire que tout ce que j'ai vu : mais votre maître, comme « vous le nommez, n'est ni sorcier, ni immortel.

« — Vous croirez peut-être à sa puissance quand vous la par-« tagerez ; comblé de richesses et d'années, vous m'en direz « des nouvelles dans mille ans d'ici ! »

Nous étions arrivés à ma porte ; nous convînmes de nous revoir bientôt.

Mon sommeil fut très-agité : je n'avais pas la folie de trouver rien de surnaturel dans cette soirée ; cependant il était impossible de ne pas être surpris, après avoir été tant ému. L'excessive dépense que la *machinerie* de toutes ces fables nécessitait, des tréteaux élevés sur une base si large, étaient le sujet renaissant de mes réflexions. Le lendemain je vis avec joie que je n'étais plus marqué au front, pas davantage que beaucoup d'honnêtes gens qui auraient de bonnes raisons pour avoir cette

partie du visage moins unie et plus saillante. Comme j'y songeais, le secrétaire d'un prince étranger se fit annoncer : ce titre me sembla bizarre ; mais on revint m'assurer qu'il n'en voulait point décliner d'autre : il entra. Je reconnus à l'instant un débris du souper de la veille. Il m'apportait une quittance de trente guinées pour mon installation.

« Vous entendez bien, me dit-il avec un ricanement forcé, « qu'un homme qui fait de l'or n'a pas besoin de celui des au- « tres : mais ceci est une chose *talismanique* : c'est ce que « nous appelons le *pucelage du creuset;* c'est la quotité appar- « tenant à l'*esprit secondaire* qui fait *germer;* c'est la *semence* « *primordiale* de la *récolte universelle;* enfin, *c'est une* « *forme philosophale;* car, puisqu'il faut vous le dire, d'au- « jourd'hui en quinze jours, Votre Excellence sera plus riche « qu'elle ne voudra. »

Mes idées s'éclaircissaient, le mot de l'énigme m'était donné : je préparais ma réponse ; je trouvai plus simple de le prier poliment de repasser : il fut consigné sur-le-champ à ma porte.

« Vous avez raison, M. de Saint-Yldro, pensai-je, vous « faites de l'or; mais vous seriez bientôt réduit au cuivre si « vos dupes défendaient leur argent comme moi ! »

J'ai appris depuis qu'un pair d'Angleterre, et un Napolitain fort riche qui l'avait suivi depuis Rome, se ruinaient à l'envi, et l'aidaient, sans le savoir, à en ruiner d'autres. Venait ensuite le chapitre des appas de la princesse, qui, quand l'occasion et le secret la décidaient, se mettait elle-même en circulation.

Quant à D***, sa foi et sa ferveur étaient telles, qu'il n'y avait plus de remède à sa démence : d'ailleurs, quels risques courait un homme à qui il ne restait qu'un habit noir et un estomac! J'eus à écouter ses arguments pour le plus illustre des hommes, et ses plaintes de l'inconvenance de mon procédé. Il avait déjà toutes les arguties de son école, et je vis son cas désespéré. Je me bornai à l'assurance que de si magnifiques découvertes répugnaient à ma raison, en déconcertant la faiblesse

de mes organes, et je le fis convenir qu'il fallait que je ne pusse pas la surmonter pour abandonner une carrière si brillante. Il ne me comprit plus quand je lui confiai que des trésors si immenses m'épouvantaient moins encore que la vie éternelle ; je la lui souhaitai. L'infortuné eût mieux fait de courir après elle que d'aller en France chercher la mort la plus affreuse. (1)

Lord F***, fils du comte de D***, qui avait été en mesure de connaître l'alchimiste Saint-Yldro, me donna des renseignements qui me conduisirent aux premières traces de cet aventurier.

Il était né dans une île de l'Archipel, et fils d'un Grec qui s'était enrichi dans le commerce des diamants : le fils avait fait des fredaines, et s'était enfui à Smyrne avec une poignée de perles et de diamants, blancs, rouges, verts et jaunes. Il y avait connu un habile professeur, qui l'avait dévalisé et l'avait payé par des leçons. Après avoir couru le monde, il vint faire ses exercices en Italie, alors le théâtre naturel du charlatanisme. Il se lia, à Florence, avec une courtisane née pour le seconder : il en fit la princesse Irène. Quand il eut fait une abondante moisson dans ce pays-là, et dévoré les biens de l'Église dans la personne de deux cardinaux qui le dénoncèrent à l'inquisition, il vint à Londres, et ne resta pas longtemps chez un peuple sage. Je sais positivement que son immortalité était allée mourir (momentanément sans doute) à Carthagène. Sa veuve s'est retirée, pendant son absence, à Cadix : elle y cache ses diamants dans une utile obcurité, et cultive sous un autre nom la musique et l'amour : sa voix est son artifice, et ses yeux son sortilége.

Le bienfait de la jeunesse m'avait rendu ceux d'Hygie : je fus

(1) Il fut massacré lentement à coups de baïonnette, dans un four où il s'était caché.

à Aix-la-Chapelle pour les confirmer. Ce sont des eaux salutaires, qui ont une qualité distinctive de toutes les autres : celle de ne faire jamais beaucoup de mal dans aucun cas, et toujours beaucoup de bien, pour peu qu'elles ne soient pas contraires, et elles le sont rarement, et encore à un degré insignifiant. Je ne puis trop les recommander; le lieu n'est pas attirant, mais utile : c'est une beauté solide, dont la toilette est négligée, tandis qu'il y a tant d'autres bains où l'on va, soit par désœuvrement, soit parce que le médecin trompé les a prescrits, et d'où l'on revient pour payer quelquefois toute sa vie la méprise d'un instant.

Dans cette ville, où furent couronnés tant d'empereurs, et déchue aujourd'hui de son ancien lustre, je trouvai fort bonne compagnie. Je voulus réparer, à mes propres yeux, l'espèce de honte qu'un mauvais choix m'avait faite, et surtout les conséquences qui en avaient été les suites. Je résolus, je ne dis pas de m'attacher à madame d'A***, femme d'un officier général étranger, mais de m'occuper d'elle, pendant que je n'avais à m'occuper de rien. Ce n'était pas une beauté parfaite, ce n'était plus une jeune personne, mais ce qui lui restait de charmes faisait présumer qu'elle en avait eu davantage, et pouvait encore plaire. Il en était de même de son esprit, qui, sans être cultivé, ni étendu, était d'une tournure assez piquante. C'est elle qui a dit un mot que j'ai entendu injustement attribuer à d'autres. Un personnage dont la figure et les manières ne lui revenaient, pas, la poursuivait à la Salle d'Assemblée (la Redoute); particulièrement à une partie de wisk, où il avait pris l'habitude de s'asseoir derrière elle. « Monsieur, lui dit-elle un jour qu'elle « perdait, je ne suis pas assez riche pour vous avoir toujours « si près de moi. »

Je trouvai mille facilités auprès de Madame D'a***; elle me donna même pour adjoint un homme d'église peu auparavant officier et courtisan. Il en résulta entre lui et moi une scène si vive que je n'eus plus qu'à chercher des témoins.

Le comte d'Egmond, lieutenant général, chevalier de la Toison d'Or, était alors à Aix-la-Chapelle. C'était un homme d'une loyauté citée, qui, après avoir eu toute sa vie l'énergie de mille belles qualités, avait fini par une de ces faiblesses communes aux héros et à ceux qui ne le sont pas : un attachement peu judicieux, suivi d'un mariage plus inconvenant encore.

> If thou not rememberest the slightest folly
> That love made thee fall into,
> Thou hast not lov'd.

Quelle étoile n'a pas pâli devant l'ascendant de quelque femme? Il avait épousé une Irlandaise, qui avait été d'abord chez lui sur le pied d'une demoiselle de compagnie de feu madame sa femme : elle se prétendait noble comme le roi : le public s'obstinait à en juger autrement. J'ai même vu une chanson du plus mauvais goût, qui lui donnait l'origine la plus commune. Quand le torrent de la calomnie se déborde sur quelqu'un qui inspirait déjà l'envie, il n'y a point de digue pour l'arrêter. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle n'était pas un parti convenable pour un homme de son ordre; mais comme elle l'a suivi dans son exil, que ses soins les plus tendres en adoucirent l'amertume, que jusqu'au jour où elle est morte, elle a fait sa consolation et son bonheur, qu'avec peu d'esprit, mais un caractère égal, attentif et facile, elle l'avait tellement habitué au charme de cette union, qu'il n'a pas pu lui survivre, il en faut conclure que vers le déclin de la vie, il avait fait, par l'événement, un fort bon mariage, et qu'il avait été un meilleur juge de ce qu'il fallait à son cœur que deux amis de sa vie entière, notamment le duc d'Harcourt, qui s'éloignèrent de lui sans retour, fort ridiculement à mon avis, parce qu'il s'était marié à sa fantaisie. Le devoir de l'amitié est, sans doute, d'offrir un bon conseil à son ami qui fait une sottise : les preuves en sont

de la pardonner, et surtout de l'excuser dans le monde, quand elle est faite. D'ailleurs qu'est donc l'orgueil quand il s'agit d'une affection qui va teindre le reste de la vie de sa couleur? D'ombre à ombre je ne te cède pas, disait un mort à un autre. Cela ne peut-il pas se dire dès cette vie? Les hommes sont-ils plus que des ombres? Pourquoi ne choisirait-on pas librement l'ombre avec laquelle on veut cheminer jusqu'à la borne où elles s'évanouissent toutes? Le comte d'Egmond, malgré tout cela, était généralement estimé. Je m'adressai à lui. Après l'avoir bien mis en mesure de prononcer entre moi et l'abbé, je lui demandai son opinion. « Les choses, me dit-il, ont été pous- « sées si loin, que *je vous conseille* de vous battre avec M. de « la C***; mais, en même temps, vous devez réfléchir que de « le tuer serait fort blâmable, et d'en être tué souverainement « ridicule. Voyez à concilier tout cela. » Le conseil était effectivement un peu compliqué; mais je m'appliquai, et je réussis à simplifier la question.

J'engageai le baron de Batz à *nous* servir de témoin. M. de la C***, qu'il avait prévenu, arriva sur le terrain où je l'attendais avec le maintien qu'il avait eu dans les temps les plus militaires de sa vie. Après nous avoir fait placer à dix pas l'un de l'autre, Batz prononça que nous tirerions ensemble à un signal convenu. Je reçus le feu de mon adversaire, qui me reprocha de ne pas lui avoir rendu le mien. « Il ne tient qu'à vous de re- « commencer, lui dis-je, mais je ne tire pas *quand j'ai tort.* » Il voulait insister, me demandant avec beaucoup de fermeté de ne prendre nullement acte de son état. Aussi n'en ai-je pas dit un mot, répondis-je. Le baron s'empara de lui, lui fit prendre mon bras, et nous nous en revînmes. Je fus dîner chez M. d'Egmond, qui m'approuva. « C'est fort bien, Monsieur, lui « dis-je, vous me donnerez les éloges qu'il faut donner à la « fortune : si elle m'avait laissé tuer, je n'étais qu'un sot. »

Madame d'A** se mit à m'aimer à la folie, après le jeu inégal qu'elle m'avait fait jouer. Pour moi, je vis clairement

que je ne sentirais jamais rien de sérieux pour elle, puisque je ne m'y attachais pas davantage après l'espèce de danger qu'elle m'avait fait courir. Mon projet était, depuis longtemps, d'aller à Maestricht faire une visite à M. de Maillebois : il m'avait marqué qu'il comptait être employé, et que je pouvais compter de servir auprès de lui avec honneur et agrément. C'était un noble prétexte pour jeter ma très-légère chaîne, qui n'était attachée que par un fil. Le marquis de D*** m'ayant proposé de m'accompagner, nous partîmes pour la Hollande, où nous arrivâmes sains et dispos, malgré quelques infortunes communes à tous les voyageurs, sur de mauvaises routes, avec de mauvais postillons, de mauvais chevaux et une mauvaise voiture.

Oublierai-je combien il était curieux d'entendre alors tous les rêves de l'*émigration?* il ne s'agissait de rien moins chaque semaine que d'entrer en France la semaine suivante, de pardonner à une certaine classe, d'en punir une autre, de donner au roi un ministère assez vigoureux pour le sauver, *le reste du règne,* de sa propre faiblesse, d'organiser l'armée sur des bases d'une tout autre profondeur, de mulcter Paris en changeant le siége du gouvernement, de le transporter à Lyon, *ou ailleurs*, etc., etc. Innocents châteaux en Espagne ! vous consoliez des hommes qui avaient tout perdu, et qui ne devaient plus retrouver, la plupart, qu'une tombe sur un sol étranger ! Le dérangement des têtes était tel que je fus blâmé sans ménagement pour avoir osé dire que madame de Maintenon (dont on parlait je ne sais plus comment) avait été la tache du règne de Louis XIV, de ce roi que personne plus que moi n'est prêt à nommer grand. On m'écouta avec tous les signes de l'indignation, et M. de Rabodanges, sortant du salon en même temps, s'écria dès le haut des degrés : « Vous avez « commis une faute impardonnable. Je ne puis concevoir « que pensant avec *sagesse* , comme nous le savons tous, « vous ayez attaqué *une mémoire* qui *tient* de si près à celle

« d'un de nos plus grands rois. Toutes ces thèses-là sont *sa-*
« *crées,* jeune homme ; et il n'est pas permis, dans ces temps,
« à un Français fidèle de les discuter.

« Madame de Maintenon sacrée, lui dis-je ; et le père le
« Tellier?

« Aussi, me répondit-il.

« Eh bien! repris-je, je vous le passe ; mais ne vous avisez
« pas de parler mal de madame de Pompadour et du duc de la
« Vrillière... Je vous dénoncerai surtout si je vous entends
« jamais vous expliquer légèrement sur le compte de feu
« Louis XI !

« Voilà, cria-t-il en cachant son visage de ses mains, des
« plaisanteries bien *indécentes* pour quelqu'un d'aussi *pur*
« que vous ! »

Honnête gobe-mouche !

Il y avait alors à Aix-la-Chapelle un homme d'une loyauté reconnue et d'un honneur chevaleresque : c'était un glorieux, dans l'acception la plus rigoureuse de ce terme ; mais cet orgueil divertissant l'avait préservé de la moindre tache, et avait été un point d'appui dans vie, à la hauteur des notions un peu exaltées qu'il s'était faite de la dignité d'un grand seigneur. C'était le comte d'Escars.

Une coiffure d'un goût soigné et *mousseux* ornait un visage effilé et superbement goguenard ; un habit étriqué et court, veste brodée ; breloques antiques sur une culotte d'une couleur tendre ; chaussé dès l'aurore avec la petite boule d'or sur le coude-pied ; petite bourse, vulgairement nommée *crapaud*, liée au sommet de la nuque ; canne à prétention, chapeau sous le bras à la brigadière ; col de batiste plissé où se jouait un petit diamant qui rappelait de loin l'*œil-de-bœuf ;* le

cordon bleu bouffant sous la main qui s'agitait dans la veste; la démarche cadencée d'un homme qui marche pour le public, toute l'encolure d'un courtisan maigri qui a perdu son dernier procès; parlant avec le tremblotement d'une hésitation confidentielle; gesticulateur noble; s'arrêtant dix fois dans cinquante pas, pour vous insinuer du pouce et de l'index le sens de chaque phrase : indépendamment de tout cela, le plus galant homme du monde; parlant très-pertinemment de tout; sachant la bonne chère et la chimie d'un dîner comme sa généalogie et son Horace, et gourmand comme devait l'être celui qui occupait une place telle que la sienne dans la maison du roi de France.

Veut-on l'entendre?

« L'alliance que nous avons eue, il y a quatre cents ans, avec « la maison royale, ne fait tort ni à eux, ni à nous....On a été « d'une (1) injustice parfaite avec MM. de Noailles : la rapidité « de leur faveur moderne a excité le déchaînement de l'envie : « on vous en fait des gens d'hier, pendant qu'ils sont d'autant « mieux gens de qualité qu'ils nous appartiennent. Ils sont « *parfaits* en Limousin et viennent sans difficulté après « nous........ » Et puis une citation d'Horace, et puis une autre de Tacite sachant beaucoup mieux le latin que le pédantesque Meilhan. Son brave frère le savait aussi bien que lui.

Ce dernier était entré, depuis la révolution, officier général au service d'une puissance qui a succombé sous les légions victorieuses du conquérant du monde. Jamais un homme ne fut plus obligeant, plus prêt à rendre service que lui · singulièrement instruit, excellent juge aussi d'un bon dîner et d'un bon livre, brave officier, et ayant aimé si passionnément autrefois son métier, qu'il l'avait fait haïr à ceux qui avaient

(1) Ce qui est très-vrai. MM. de Noailles sont des gens de qualité de nom et d'armes : qu'un Noailles ait été ou n'ait pas été officier dans la maison des Bouillon, alors princes souverains de Sedan, ceci ne préjuge rien sur le fond de la chose.

servi sous ses ordres. Il a eu le bon esprit de rentrer dans son pays (d'où le meilleur parti serait de ne jamais sortir) avant la chute de celui qu'il avait adopté par la force des circonstances, et dans lequel il n'avait pas toujours été traité avec la distinction qu'il n'a jamais cessé d'y mériter. Mais dans quel pays de l'Europe a-t-on mis de la rechercheet de la coquetterie avec les Français qui s'étaient expatriés?

La France, quand je la revis (1791), était couverte d'un crêpe sombre. Je pris un appartement à la Chaussée-d'Antin avec madame de V** : je lui formai une société assez restreinte, et tâchai de lui inspirer le goût de la retraite, le premier gage de la fidélité des femmes étant dans l'absence des occasions d'en manquer. Je n'en éprouvais pas moins de cruels accès de jalousie, parce que les gens que j'appelais mes amis ne manquaient pas (ceux même qui auraient dû s'y reconnaître le moins de droits) d'essayer de séduire ma maîtresse. On peut s'attendre, huit fois sur dix, que notre meilleur ami sera précisément celui qui nous jouera le plus mauvais tour de ce genre, parce qu'il y trouve le plus de facilités, et qu'on s'en défie le moins. La majorité des femmes s'attache à faire réussir ce qui semble le moins probable : à ce goût se joint un attrait inné pour ce qui a le plus de ressemblance avec une perfidie. Adorable moitié du genre humain, ne vous récriez pas! celles de vous qui font exception à cette règle me comprendront bien, celles qui la confirment m'entendent mieux encore. Je revis *les hommes de la révolution* que j'avais connus : de mes réflexions et des conversations que j'eus avec ceux qui jouaient un premier rôle sur ce théâtre, je conclus que la guerre civile s'allumerait, ou que, si nous n'en avions pas les honneurs, nous nous débattrions longtemps entre

une monarchie déchirée et une république impossible, jusqu'à ce qu'*un homme,* dispersant les fous et les assassins, mît tout d'accord.

L'infortuné monarque, en venant se constituer prisonnier aux Tuileries, avait donné la dernière mesure de sa faiblesse et signé lui-même son abdication et sa mort. Rien ne pouvait plus arrêter des législateurs métamorphosés en gladiateurs sur une arène sanglante, et qu'on ne pouvait fléchir qu'en leur résistant. En vain Louis XVI avait-il accepté cette constitution, épigramme de la royauté; en vain avait-il proféré ces paroles si touchantes, « Je préparerai de bonne heure mon fils au « nouvel ordre de choses que les circonstances ont amené, » etc., etc.; les outrages avaient succédé aux outrages, et l'inépuisable calice était sans fond comme l'éternité. Resté seul avec la reine et madame Élisabeth, victimes dévouées comme lui au dernier supplice, ce prince déplorable s'était vu successivement abandonné de toute sa famille. Ses tantes, qu'un âge avancé aurait dû rendre plus prodigues de consolations et moins avares de leur vie, s'étaient prudemment retirées en Italie. La rage et l'insulte veillaient aux portes de son palais désert, et son cœur eût senti la solitude si ses chagrins avaient eu des intervalles. Toutes les humiliations l'avaient atteint, il s'était montré supérieur à tous les outrages, toutes les tyrannies le poursuivaient. Il ne lui fut pas permis d'aller chercher quelques jours de paix à Saint-Cloud; on vit le roi de France dans une lutte scandaleuse dans les cours de son palais, on le vit aux prises avec les Parisiens ameutés qui, corps à corps, lui prodiguaient l'opprobre; on le vit renoncer, avec des yeux gonflés de larmes, à s'en aller respirer l'air de la campagne à deux lieues de Paris. S'oubliant lui-même, il n'eut qu'une véritable terreur pour un serviteur dévoué (1), qu'il arracha à des furieux, du geste, de la voix et de la prière. M. de la Fayette fut de bonne foi, ce jour-là; il ne put obtenir que

(1) Le jeune Duras, premier gentilhomme de sa chambre.

le roi fût aussi libre en apparence, qu'il savait ne l'être pas en réalité. La royauté, cette divinité tutélaire du peuple français plus singulièrement que d'aucun autre, ressemblait à une statue mutilée qu'on laisse encore debout pour attester sa dégradation. Le roi ne semblait plus vivre que pour être le point de mire des lâches insultes faites à toutes les couronnes : c'était le représentant des souverains de l'Europe avilis en son nom, et honnis dans la personne du doyen des rois de la terre (1). Le droit qui donne du prix à tous les autres, cette céleste prérogative de faire grâce, lui avait même été ravie : le choix de ses serviteurs, de ses agents, la nomination de ses ministres, ne lui appartenaient plus, par le fait. On lui contestait jusqu'au droit de faire son salut pour l'autre monde : sa conscience était violée.

Mirabeau, qui était devenu l'homme de la cour aussitôt qu'on avait voulu qu'il ne fût plus l'homme du peuple, n'avait pas eu le temps de tenir les promesses qu'il avait faites et d'entrer dans la tâche qu'il allait accomplir. Il semblait que dans cette révolution le génie du mal veillât toujours dans toute la plénitude de sa puissance, et que le succès des réparations et l'esprit du bien eussent devant eux une barrière de fer élevée de la terre au ciel!

Mirabeau (quoi qu'on en dise) était mort empoisonné. Il est certain que des excès auxquels il se livra, peu de jours avant sa maladie, lui donnèrent un caractère plus dangereux; mais il était depuis longtemps familiarisé avec de tels excès : il en vivait. Sa constitution athlétique y eût encore résisté longtemps, si l'on n'avait pas cherché des moyens plus efficaces pour s'en défaire. Il fut ouvert, et l'on ne trouva aucune trace de poison, objecte-t-on. On dirait que tous en laissent. Je maintiens qu'il mourut empoisonné. Moins de deux jours après celui où il annonça à la tribune qu'il allait com-

(1) On ne contestera pas à la France d'être la plus ancienne monarchie chrétienne.

battre les factieux et les démasquer, il se sentit atteint d'*une langueur* qu'il dit à une femme de ma connaissance *ne pouvoir définir*. J'ai d'ailleurs d'autres raisons ; je les tais, parce que je ne fais point un libelle, et qu'il vaut mieux ne pas dire trop quand on ne peut pas dire assez. Le roi fit demander plusieurs fois de ses nouvelles ; et je trouvai moi-même à sa porte un homme fort avancé dans la confiance de la reine. La cour ne prit pas la peine de cacher la douleur que lui causait sa mort. Avec ce grand coupable, que moins d'un an allait absoudre, tomba la dernière espérance d'un monarque que tout conspirait à livrer à la plus effrayante des destinées. Mirabeau mourut avec la résignation et la fermeté du juste ; taxé de manquer de courage, il en eut un simple, noble et sans faste à ses dernières heures. On lui fit les plus magnifiques obsèques : le meilleur citoyen, après avoir le mieux mérité de son pays, le plus homme de bien d'un vaste empire, n'aurait pu descendre au tombeau honoré de plus éclatants regrets, entouré de plus de témoignages publics de la reconnaissance et de l'estime de ses concitoyens attendris.

En voyant cette pompe funèbre, je me disais que nul homme ne pouvait contribuer, par les seuls actes de sa puissance, à se faire estimer pendant sa vie et après sa mort ; qu'il n'avait pas plus tenu à ce colosse de talent et d'immoralité de se faire rendre de tels honneurs, dans l'insensibilité du cercueil, qu'il n'avait été libre à lui de ne pas languir dans le donjon de Vincennes et de ne pas errer longtemps en Europe, sans éclat et même sans considération : de même qu'après l'exhumation de son cadavre, après la dispersion de ses cendres, tout le monde aura pensé, comme moi, qu'une nation en délire ne peut pas davantage conférer de véritables honneurs, qu'elle ne peut infliger des châtiments d'opinion, et que les affections de la multitude sont dépeintes également dans le mot de Mirabeau lui-même, comme dans celui de Cromwell. Le premier s'était écrié qu'il n'y avait « pas loin du Capitole à la roche Tar-

« péienne. » L'autre avait dit à son gendre Ireton : « Imbé-
« cile! tu prends les applaudissemens de cette canaille pour
« quelque chose; ils nous applaudiraient bien davantage si
« l'on allait nous pendre. »

Grande et immortelle leçon donnée par les deux plus grands factieux des temps modernes! leçon perdue!

N'avez-vous point vu un enfant qui joue sur le bord d'un abîme? il cueille l'humble fleur cachée sous l'herbe et court en folâtrant sur la rive qui s'écroulera sous ses pas. Il sait confusément qu'il y a du danger loin de l'œil de sa mère, dont la tendre voix le rappelle si souvent: il s'obstine à se jouer sur les bords du précipice, goûte les derniers plaisirs d'un âge qui n'a rien prévu. Il tombera... son instinct seul n'a pu l'en défendre, il a disparu sans retour.

C'était ainsi qu'on vivait à la journée, à l'heure, dans Paris, où tant de gens devaient trouver une mort affreuse; où le sybaritisme, le libertinage et toutes les ivresses étourdissaient sur un avenir dont la perspective néanmoins épouvantait ceux qui n'étaient pas des enfants, ou ceux même à qui leur seul instinct conseillait de fuir une terre volcanique qui ne recélait plus que des éruptions et la lave de la mort. Mais cette foule apathique persistait à vivre sur le volcan et cueillait les fleurs pâlies qui croissaient encore à son sommet.

J'étais depuis longtemps signalé au ressentiment des plus furieux coryphées du parti démagogique. J'avais eu une rixe avec ce misérable Fabre d'Églantine; je l'avais traité avec une

supériorité toute *féodale*, dont il n'avait pas appelé, mais qui, dans une âme faite comme la sienne, avait jeté une haine inextinguible. Une guerre de plume avec M. de Condorcet multipliait les dangers qui m'attendaient. Beaucoup d'honnêtes gens s'obstinent encore à conserver de l'estime à ce dernier, que je regarde, dans la sincérité de mon âme, comme un des écrivains les plus dangereux que la révolution ait mis en scène. J'oserai dire enfin que j'avais écrit (et jusqu'à la fin) avec une hardiesse qui n'a pas eu beaucoup d'imitateurs, et qui, peut-être alors, était une condition du succès aussi indispensable que le talent. Je me couchais peu, et c'est dans ce temps surtout que j'ai désappris à dormir. La science contraire me semblerait plus précieuse que toutes les autres, aujourd'hui que j'aimerais tant à oublier dans un utile sommeil l'inutilité de ma vie et les nombreuses peines dont elle est parsemée. Je jouais le jour et une partie des nuits, l'autre était employée à composer ces morceaux qui n'ont servi à rien, que les vents ont emportés et que vraisemblablement mes seuls ennemis n'ont point oubliés.

C'est encore une arme dans leur main.

En proie à une inquiétude vague et dévorante, redoutant tout, excepté la mort, j'étais partout, dans les clubs, dans les théâtres, dans les promenades, et je n'étais nulle part. Paris n'avait jamais ressemblé autant à une ville de désordres, à un repaire, où toutes les passions sensuelles s'assouvissaient : on y vivait au sein des excès. Il semblait qu'on prévît que la durée de tant de jouissances était bornée par le tombeau, ou par le malheur d'événemens incalculables qui s'amoncelaient sur des têtes dévouées : on se précipitait sur ces voluptés d'une seconde pour les dévorer.

C'est ici la place du tableau de mes derniers amours en France, des derniers feux de ma jeunesse, en présence de ce soleil qui ne se lève plus pour moi sur cette terre privilégiée qu'il paraît que je suis un des seuls condamnés à ne plus revoir. Marqué, par une inconcevable fatalité, pour être exclu

des mesures de clémence d'un grand homme dont j'ai, l'un des premiers, célébré l'avènement à la puissance quand on pouvait encore redouter qu'elle ne fût pas assez cimentée; rejeté d'une patrie dont je l'ai salué comme le rédempteur; d'une patrie dont j'ai souvent été cité avec amertume par les étrangers comme un enthousiaste idolâtre; il ne me reste que la résignation à opposer à la tyrannie du Destin : il écrit sur ses feuilles d'airain qu'après avoir erré sur des terres étrangères, touché quelquefois des rives inhospitalières, ma cendre oubliée ne dormirait pas avec celles de mes aïeux! Puissent ceux qui m'ont fermé les portes de la France (et j'ai la consolation de savoir que *ce n'est pas* le vainqueur de l'Europe) y trouver tout ce qu'ils m'ont ôté, ignorer cette fièvre ardente, cette faim de l'air natal, ce besoin qui consume, d'arroser de larmes le seuil de la patrie et de se prosterner aux frontières devant Dieu!

Et vous, jeune et touchante beauté, qui eûtes le dernier hommage d'un cœur qui fut à vous, dans cette belle France où vous succombâtes sous la hache, dans des jours désastreux, j'essayai tout (vous le diriez, si vous parliez encore) pour vous sauver. Le récit de la tendresse qui m'anima pour vous, celui des véritables et derniers plaisirs de ma jeunesse envolée, terminera cette liste trop longue de mes erreurs, fermera ce cercle de folies criminelles aux yeux de la morale et de la raison.... En moins d'un an, je ne serai donc plus Français!.... Je le resterai par le cœur. Voilà un caractère indélébile : on ne l'efface qu'avec la vie.

Qui n'a pas connu mademoiselle de Saint-Amaranthe et sa mère, deux fois fameuse par ses désordres et par sa famille (1)?

(1) Jeanne-Françoise-Louise de Damier de Saint-Amaranthe, née à Saintes, habitait tour à tour Paris et Cercy, département de Seine-et-Oise, quand on l'arrêta, en 1794, avec sa fille et son fils comme complices de la *faction de l'étranger*. Un scélérat, nommé Annaud, qu'elle feignit de ne pas connaître lorsqu'elle fut emprisonnée, se vengea de ce dédain en la faisant comprendre avec ses deux enfants sur la liste des prétendus

Cette mère, fille de qualité (mademoiselle de Saint-Simon d'Arpajon), avait été mariée au sieur de Saint-Amaranthe, fils d'un receveur-général des finances. Il était, de sa personne, capitaine de cavalerie et fort riche, ce qui ne lui aurait pas suffi, peut-être, pour obtenir la main de mademoiselle de Saint-Simon, si elle n'avait pas fait de très-bonne heure je ne sais trop quelle fredaine, dont madame sa mère lui avait donné l'exemple dans la ville de Besançon, où elles vivaient. On voit que c'était une succession de modèles.

M. de Saint-Amaranthe était un fou, qui avait, ainsi que je l'ai dit, une fortune considérable, qui l'était trop peu pour ses goûts. Il amena sa femme à Paris, et fut ruiné en peu de temps par ses amis, qu'il ne prenait pas dans la meilleure compagnie, et par ses maîtresses, qu'il prenait à l'Opéra. Elles vinrent à bout de lui très-lestement, et l'envoyèrent mourir, *cocher de fiacre*, à Madrid, où Fénelon m'a dit l'avoir trouvé à la porte d'une église. Il le reconnut, lui donna la préférence, se laissa mener par lui (ce qui était hardi), et lui fit de plus l'aumône. Sa femme, plus jolie que belle, et plus désirable que jolie, avait eu des amants distingués, nommément feu monsieur le prince de Conti, qui s'était conduit fort noblement avec elle : j'en connais beaucoup d'autres qu'il serait aussi superflu que déplacé de nommer ici. Il en était résulté qu'elle avait vécu tour à tour dans l'opulence

complices de l'assassinat de Collot-d'Herbois, membre du Comité de salut public. Tous les détenus furent attendris des transports de ces deux enfants, lorqu'ils apprirent qu'ils étaient portés sur la même liste de mort que leur mère. « Ah! maman, lui disaient-ils en la pressant dans leurs bras, nous « allons mourir avec toi? » Ils furent tous les trois condamnés à mort comme conspirateurs et complices de l'assassinat de Collot-d'Herbois ; on les conduisit au supplice en chemises rouges. Fouquier-Tinville, qui les avait fait condamner, en sa qualité d'accusateur public du tribunal révolutionnaire, témoin de leur départ pour l'échafaud, fut indigné de la fermeté de la mère et de la fille. « Voyez, dit-il, comme elles « sont effrontées; il faut que j'aille les voir monter sur l'échafaud, pour « m'assurer si elles conserveront ce caractère, dussé-je me passer de « dîner. » Soixante victimes furent immolées le même jour.

et dans la plus étroite gêne, dans toutes les fluctuations enfin d'une vie d'intrigues. La meilleure compagnie, et à côté de cela une société fort mêlée, avait vécu constamment chez elle. En général, je lui ai reconnu un talent plus difficile qu'on ne croit, celui de forcer l'amitié à survivre à l'amour. Je m'en suis d'autant plus étonné, qu'avec peu de solidité dans le caractère, peu d'élévation dans le cœur, elle ne semblait avoir rien de bien attachant à jeter dans un commerce moral et désintéressé. Mais, pour rendre un jugement tout à fait correct sur ce sujet, il faudrait avoir été son amant, et je n'ai jamais eu cet honneur-là. J'avais été toujours, de loin à loin, chez elle, où m'avait mené, dès ma première jeunesse, le vicomte de Pons. Celui-ci, après avoir passé avec elle la plus grande partie de sa vie (autant que les habitudes de la cour et les devoirs du monde le lui avaient permis), trouva la mort à la même heure qu'elle, sous le glaive inventé par le docteur Guillotin, cet honnête médecin qui, pensant que son art n'avait pas tué assez de monde, donna du laconisme à la destruction, et attacha son nom même à la plus homicide des découvertes.

Au reste, bien des gens sont morts plus à plaindre que le vicomte de Pons. Il est assez joli de sortir de la vie justement avec les personnes qu'on aime.

Madame de Saint-Amaranthe avait une fille citée depuis, dans Paris, comme un ange de beauté, et qui, célèbre par ses appas, rendit sa mort fameuse par son courage, dans un temps où il était difficile de se faire remarquer, tout le monde s'étant arrangé pour mourir, comme les gladiateurs à Rome, en attitude..., j'ai presque dit avec grâce. Je l'avais admirée enfant, et ne l'avais plus revue pendant quelques années. Au retour de mes derniers voyages, ces dames tenaient la maison de jeu la plus brillante et la plus fréquentée. Le plus habile cuisinier, des fonds énormes dans une banque de *trente-un*, la réunion de tout ce qu'on connaissait en hommes, à une époque, surtout, où il y

avait moins de maisons d'un certain ordre, et moins de points d'appui dans un certain monde, un ton presque aussi décent que si l'on n'eût pas joué, les charmes des deux maîtresses de la maison (car la mère, éclipsée par sa fille, ne laissait pas que d'avoir encore son prix), d'autres femmes, dont je ne pourrais précisément assigner la classe et désigner les vertus, mais dont le plus grand nombre étaient jolies ; tout, dis-je, concourait à faire de cette maison une galerie charmante, où l'on entrait plusieurs fois dans un jour. Pour moi, je vis mademoiselle de Saint-Amaranthe, et ne remarquai véritablement qu'elle. Je fus pourtant obligé de faire attention aussi à ce que me disait le vicomte de Pons, qui, après m'avoir avoué dans l'enfance de la jeune personne, qu'elle était sa fille, me soutenait qu'elle ne l'était pas depuis qu'elle avait dix-huit ans. J'espère pour lui que, s'étant fait les illusions de la paternité, il en était venu à en reconnaître très-précisément le néant ; car ses vues étaient sérieuses : il en voulait faire sa maîtresse. Je l'en plaisantai ; mais, le trouvant très-sérieusement dépaternisé, je n'en parlai plus : je me contentai d'en causer très à fond avec la petite. Après lui avoir recommandé le secret, je lui dépeignis pathétiquement l'énormité d'un inceste. Je la trouvai disposée à en concevoir la plus profonde horreur et j'obtins la promesse qu'elle allait s'appliquer tout de bon à considérer quels sentiments je méritais d'elle, pour mon zèle et pour mes avis. Le vicomte me suivait de l'œil, était très-jaune et très-défiant. Il cachait mal son humeur, dont je n'avais pas l'air de m'apercevoir ; mais exerçant une influence illimitée sur l'esprit de la mère, qui en avait plus que lui, il me peignait comme l'homme le plus dangereux de son salon : celle-ci aurait passé un amant à sa fille, mais n'aurait pas voulu que ce fût moi. La voilà interrogée, tourmentée, prévenue contre mes *machinations infernales :* mes affaires, et c'était naturel, en avancèrent. Autant la bile du vicomte m'aurait réjoui, autant la colère de la belle maman m'effraya : il n'était pas encore temps d'en rire. Je par-

lai donc à cet ange tout juste autant que la politesse l'exigeait; mais nous nous passions des billets : je la prévins que j'allais faire l'amour, jusqu'à un certain point, à sa maman. Cette idée la divertit immodérément. J'avais un double but de lui montrer combien il eût été facile de réussir avec celle qui n'était si sévère que pour sa fille, et de piquer la jalousie de celle-ci, pour amener le dénouement. La femme la mieux avertie que c'est un jeu ne voit qu'avec défiance celui qu'elle aime à une sorte de *répétition* avec sa rivale. Effectivement, mes soins, qui réussissaient à m'effrayer, et qui valurent au vicomte de Pons le reproche d'avoir la vue courte, commencèrent par divertir mademoiselle de Saint-Amaranthe et lui causèrent bientôt une humeur marquée. Tous les jours je lui remettais une lettre. Rien n'aiguise un amour contrarié comme ce petit manége. Les miennes étaient écrites avec du sang, résultat d'une légère piqûre : elle y répondit avec du rouge délayé dans l'eau. Je m'aperçus de la tricherie, et boudai : on ne m'écrivit plus qu'avec de l'encre, et je repris toute ma bonne humeur. N'habituons que le moins possible un sexe artificieux et malin à se moquer de nous dans les bagatelles : l'objet d'une mauvaise plaisanterie l'est bientôt d'un mépris raisonné. Elle m'enjoignit à son tour, très-décidément, de laisser en repos le cœur de madame sa mère, et me déclara que cette petite guerre et ses simulacres l'ennuyaient. Je dis alors à celle-ci que j'avais mal à la poitrine, et que j'allais me mettre au lait. Mais y dînant souvent, et d'un appétit qu'on eût pu citer, elle vit que je me moquais d'elle et se fâcha : ce fut alors que la beauté que j'encensais en silence comprit (comme je l'avais prévu) qu'il fallait se décider, et donner un peu plus tôt ce qu'elle avait résolu d'accorder plus tard, puisqu'il était possible que sa mère plaçât dans notre chemin de nouveaux obstacles.

B***, qui a été fort connu pour ses ridicules regrets de ne pas être un homme de qualité, inconvénients dont cent mille

écus de rente auraient dû le consoler, même dans ce temps-là, avait un appartement dans la maison, pour s'y habiller, ou même pour y passer une nuit accidentellement. Il m'en prêta la clef. Après un opéra qui me parut éternel, et où j'avais accompagné mesdames de Saint-Amaranthe dans leur loge, dont je sortis avant la fin, Amélie, fidèle à sa promesse, vint en rentrant me trouver dans l'obscurité où je l'attendais : elle arriva le cœur battant, quand je commençais à désespérer d'elle :

Odoratos nexa capillos,
...... vestis tenuissima, cultus amantis.

Le signal convenu, trois coups furent légèrement frappés à la porte : j'ouvris, et reçus Flore dans mes bras : c'était la déesse des jardins, véritablement plus fraîche que le bouquet qu'elle portait sur son sein. De rapides instants s'étant écoulés, elle redescendit au salon; je l'y suivis plus tard, en vainqueur modeste qui veut dérouter le soupçon et laisser à la pudeur le temps de prendre un maintien. Madame de Saint-Amaranthe, émue d'une sympathie maternelle qui la magnétisait sans doute à son insu, ne m'avait jamais témoigné de si tendres attentions. Elle me demanda, d'une voix caressante, d'où j'arrivais si tard?

« D'une visite indispensable, lui dis-je, où je n'ai eu de dé-
« dommagement que de penser incessamment à vous.

« — C'est bien poli, dit-elle, mais il n'y a rien d'indispen-
« sable dans ce monde que de s'ennuyer : quant à des visites,
« on n'en fait plus.

« — La mienne, répondis-je, est du petit nombre de celles
« qu'on a faites depuis la création du monde, et qu'on fera
« jusqu'à sa fin.

« Je n'en veux pas savoir davantage, minauda-t-elle, en dé-
« tournant la tête.

« — Vous êtes la personne du monde à qui j'ai le plus de « plaisir à obéir. »

Elle fut toute la soirée d'une humeur charmante : c'était une poule un peu fâchée, transformée en colombe. Quelques-uns de ses atômes m'environnaient encore : j'étais le fils de son instinct malgré les antipathies de sa raison.

Pour son aimable fille, la céleste Amélie, elle était comme une rose qu'on a agitée sur sa tige, et dont la nuance de pourpre est plus vive, après que le zéphir a mollement entr'ouvert ses feuilles.

Rien n'est voilé pour longtemps. Elle avait un frère, assassiné depuis à l'âge de seize ans par Fouquier-Tinville ; que ne remarque pas cet âge? il soupçonna nos rendez-vous. Il fit le guet à la porte ; il la vit sortir de la chambre de B***, ne quitta point son poste, qu'il ne m'eût vu descendre aussi, et révéla tout dès le même soir à sa mère.

On peut supposer que l'explication que j'eus avec elle fut orageuse : elle ne m'épargna point les épithètes de monstre, de *corrupteur;* la dernière m'affectait peu, j'étais sûr de ne pas la mériter, instruit qu'un autre, protégé par madame de Saint-Amaranthe elle-même, s'était chargé de ce soin-là. Il me fut signifié d'avoir à ne pas remettre le pied dans la maison, et que sa fille irait expier son crime dans un couvent. J'admirais l'éloquence de sa fureur et la moralité de ses emportements. C'était la vertu qui n'a point d'intérêt à broncher, prêchant le vice pris sur le fait. Quand elle eut *débagoulé* sa colère, je répliquai bien doucement, que je doutais qu'elle eût le droit de mettre au couvent sa fille, pour avoir choisi un amant de son goût, après le tort d'en avoir accepté un qui n'en avait pas été : que, sur tout le reste, je prendrais les ordres de mademoiselle de Saint-Amaranthe, et jamais les siens. Après ce peu de mots, je me retirai au bruit des injures, des portes fermées avec fracas et des porcelaines brisées dans sa furie.

J'informai Amélie de ce qu'elle aurait bien appris sans moi,

je lui marquai que l'instant de nous séparer était arrivé si le caractère et quelque énergie ne venaient pas à son secours : je lui rappelai qu'elle m'avait souvent promis d'en faire preuve si nous étions découverts. Elle surpassa mon attente : sa femme de chambre vint chez moi, dès l'après-midi, m'assurer que sa maîtresse, après une entrevue très-animée avec sa mère, m'attendait à sept heures du soir. Je ne me fis pas attendre, elle me raconta tous les emportements, toutes les prières même qu'elle avait eu à braver; que sa réponse invariable avait été, qu'elle avait acquis par le passé le droit de disposer du présent, qu'elle était résolue à tout, même à sortir de la maison, plutôt que de se laisser tyranniser; qu'aidée par moi, qu'elle avait instruit *de tout* ce qui la touchait depuis son entrée dans le monde, elle ne manquerait pas des moyens de recouvrer sa liberté; que le luxe, les superfluités, dans lesquels elle nageait, ne contribuaient que très-peu à son bonheur, qu'il ne lui fallait que l'aisance avec celui qu'elle préférait; que je serais en mesure de subvenir à ses besoins; et que d'ailleurs, dix mille louis déposés chez M. T***, notaire, étaient sa propriété, et plus qu'il ne fallait pour le genre d'existence qui serait le plus de son goût.

Tant et de si bons arguments, soutenus par des larmes, effrayèrent tellement madame de Saint-Amaranthe, l'idée surtout que j'avais son secret, la consterna si profondément, qu'elle convint avec sa fille de se dépouiller ce jour-là même de son autorité, de ne la regarder que comme une sœur qui n'avait plus que des conseils à espérer d'elle; ses souhaits allaient se borner à ne la voir jamais se repentir d'avoir secoué de si bonne heure le joug de sa prudence. Le premier avis qu'elle lui donna fut de m'engager à venir sur-le-champ apprendre mon bonheur de la bouche même d'Amélie; quand j'en sortis, elle m'invita à commencer par sa maman ma visite du lendemain.

J'y consentis sans peine.

Je trouvai un mouton, le mouton le plus traitable. Il ne tint qu'à moi de croire que j'étais son fils : elle me pria d'en avoir les sentiments; elle ajouta qu'elle était persuadée que je ne compromettrais jamais sa fille, comme je devais l'être qu'elle userait de toute son influence pour éterniser une liaison dont la constance et le temps seraient la justification et l'excuse. J'étais le premier amour d'Amélie, elle se flattait que j'allais lui consacrer les dernières affections d'un cœur qui ne s'était point assez fixé. Elle voulut s'expliquer sur le sujet le plus délicat : elle me nomma le séducteur (je le connaissais) qui avait acheté au poids de l'or les faveurs de la beauté et l'innocence sacrifiées. Amélie n'avait jamais été contrainte, elle avait dû épouser celui qui avait abusé de sa candeur, elle pouvait me protester, avec sincérité, qu'elle s'était si peu mêlée de tout ce *tripotage,* qu'elle avait même dédaigné de s'instruire des raisons qui avaient empêché ce mariage, ainsi que des motifs de l'aversion qu'elle avait conçue pour celui qu'elle avait d'abord choisi, etc., etc.... Je la laissai parler tant qu'elle voulut, ayant l'air d'acquiescer par quelques signes rares, d'un air assez incrédule cependant pour la tenir dans ma dépendance, et pour ne plus retomber dans la sienne. La haine dans le cœur elle me prodigua les serments d'une immortelle amitié; je lui jurai qu'elle était ce que j'aimais le mieux au monde après sa fille : je la trompais, mais je ne la haïssais pas. J'essayai de lui persuader que c'était spécialement mon estime qu'elle avait conquise; comme c'était ce qu'il y avait de moins vrai, j'appuyai, à mon tour, cette assertion par tous les serments dont un mensonge peut s'étayer.

Je la trouvai peu crédule.

Quand je sortis de son cabinet, nous étions précisément au même point que lorsque j'y étais entré. Mais quelle différence dans les formes et dans tout ce qui tient à l'extérieur? Réconciliation, égards, harmonie, délicates attentions, voilà tout ce qu'on pouvait discerner. J'y dînai, je surpris ses yeux me

lançant la mort : elle me serra la main en sortant de table, pour me remercier de n'avoir pas regardé une seule fois Amélie. Il était impossible, observa-t-elle, de déguiser si naturellement la possession. De mon côté, je la remerciai : l'éloge était flatteur ; c'était celui d'un maître. J'aurais pu néanmoins objecter que, pour une femme si exercée, elle se trompait ; car la Bruyère, je crois, a remarqué avec raison que se regarder toujours, ou ne se regarder jamais, faisait soupçonner la même chose.

Nous nous aimions depuis trois mois, croyant que ce n'était que depuis un jour, ou quelquefois que nous n'avions fait autre chose toute notre vie. Mais trois mois de bonheur sont un long terme dans la plus longue carrière. Combien d'hommes sont morts sans avoir été trois mois heureux ! Un essaim d'*épouseurs* se présenta. L'un avait un nom assez beau, une figure qui ne l'était guère ; l'autre était le fils d'un ancien ministre du roi, et c'était tout ; un troisième enfin, dont le père avait été beaucoup trop ministre aussi, Sartines, se mettait sur les rangs déjà, quoiqu'il n'ait fait que plus tard ce funeste mariage qui l'a mené avec elle à l'échafaud : destinée qu'il aurait bien subie tout seul, puisqu'il était aussi commun alors d'être décapité que de s'enrhumer.

Pour moi, qui ne voulais point épouser, mais conserver ce que tous les maris du monde peuvent tout au plus obtenir, je devins morose, inabordable, et d'une jalousie concentrée qui me rendit couleur de souris. L'orage à la fin éclata, les querelles succédèrent aux querelles. J'avais gagné, je l'ai déjà dit, une somme très-considérable ; j'en répandis la plus grande partie dans cette maison même, écueil où ma tranquillité et mon bonheur allaient se briser. On n'est point aimable quand on est jaloux devant tant de spectateurs. Les femmes ont un tact unique pour saisir un ridicule et s'en dégoûter : elles ont aversion du malheur qu'elles ont causé.

L'idée de se marier, après avoir un peu fait ce qu'il fallait

pour ne le pouvoir plus, devint une idée fixe dans la tête de mademoiselle de Saint-Amaranthe : sa mère l'encouragea, et je ne puis l'en blâmer. L'espoir de quelque considération se glissa dans son cœur ; elle crut qu'avec un mari de plus elle pourrait encore y prétendre, puisqu'elle avait de la fortune. C'était connaître un siècle dont la devise pourrait être : *Laissons là les parchemins.... nous parlerons un autre jour de vos vertus; montrez-moi de l'or.*

Quoi qu'il en soit, la sensible Amélie, bien catéchisée, me pria de l'écouter avec l'attention qu'Auguste obtint de Cinna : elle me fit part de la résolution qu'elle avait formée de se marier ; elle était trop sûre de mon cœur pour imaginer que je voulusse y mettre obstacle. Elle me conjurait de ne pas revenir de quelque temps chez elle, et de répondre comme un homme d'honneur aux questions que la malignité pourrait m'adresser sur son compte : elle était pour moi, dans le fond de son cœur, ce qu'elle avait toujours été depuis l'instant qui nous avait unis ; *je la retrouverais*, la mort seule pouvait détruire les sentiments qu'elle m'avait voués. Elle se résuma, comme beaucoup d'autres avant elle, par redemander un portrait qui n'était pas assez ressemblant, et des lettres trop peu spirituelles pour que j'y tinsse beaucoup.

Je reçus ce congé mielleux avec assez de stoïcisme ; j'y étais préparé et me sentis plus qu'à la hauteur de la circonstance. Je la remerciai d'avoir assez bien présumé de moi pour être sûre qu'aucun sacrifice ne me coûtait quand il s'agissait du destin de toute sa vie ; je lui dis sans détour que je m'interdisais sa maison *à jamais;* que mes indiscrétions ne flétriraient point la couronne de l'hymen, mais que son portrait lui ressemblait trop peu, comme elle l'avait très-judicieusement jugé, pour qu'il fût digne de lui être rendu, et pourtant trop, pour qu'il ne me fût pas pénible de le voir passer dans d'autres mains. Elle m'offrit de le briser : je répondis que j'étais assez superstitieux pour répuguer à ces destructions en

peinture, présages souvent sinistres et vérifiés de destructions plus réelles. Quant à ses lettres, j'avais promis à ma première maîtresse, et à l'un de mes grands parents, à l'article de la mort, de n'en jamais rendre ; qu'à ce système d'ordre général en cette partie se joignait, pour elle en particulier, un intérêt plus tendre, un sentiment indéfinissable qui me rendait impossible de me dessaisir de témoignages à la fois si flatteurs et si instructifs, qui, me retraçant sa fidélité, me feraient illusion sur son inconstance.

Je lui baisai la main avec le recpect de l'indifférence ; elle me reconduisit comme une visite.

Je ne dissimulerai pas que je fus longtemps et sincèrement affligé : j'eus soin qu'elle ne le sût pas.

Vergniaud, avec lequel une circonstance imprévue m'avait lié précédemment, n'avait rien négligé pour me décider à sortir de France. Il présageait tout ce qui arriva ; il avait deviné jusqu'à sa mort, et persistait, *par honneur* et par paresse, sur la ligne où il avait commencé à marcher. C'est ce qu'il n'avouait guère, et ce qu'il m'a sincèrement confessé vingt fois. La veille de cette terrible journée, je le vis encore. Il était minuit ; je voulais rentrer et brûler quelques papiers : je me sentis involontairement entraîné vers madame de Saint-Amaranthe et sa fille : leur donner un avis salutaire, les éclairer sur une situation qu'elles n'avaient peut-être pas mesurée, était une tâche facile à remplir ; s'exposer à des dangers pour leur en épargner, braver avec elles le péril qu'il y avait à les y soustraire, me semblait un autre devoir que j'aurais trouvé doux et tout simple d'accomplir. Ayant appelé un valet de chambre, je me fis conduire dans une pièce voisine du salon : j'écrivis quelques mots au crayon, les priant toutes les deux de quitter leur compagnie

et de venir un instant me joindre. J'en fus reçu avec émotion, et presque avec tendresse. Leur premier mot fut : « Avez-« vous besoin de nous? Quelque chose de funeste vous est-il « arrivé? Maison, argent, amis, démarches, nous vous offrons « tout; tout ce dont nous disposons est à vos ordres. » Tout cela fut offert avec une volubilité et un accent qui ne laissaient pas de doute sur la sincérité de l'intention.

En leur exprimant ma sensibilité, je les fis asseoir : je me souviens que je me mis aux genoux d'Amélie. Je leur dis que ce qu'elles voulaient faire pour moi, elles devaient se hâter de l'exécuter pour elles-mêmes ; qu'elles avaient à peine le temps de se mettre en mesure de quitter Paris, qui allait devenir plus que jamais le théâtre d'événements incalculables, de calamités sans refuge, surtout pour des femmes ; que l'immense fortune qu'elles avaient faite, si utile dans tout autre temps, ne serait dans celui-ci que leur condamnation. Je m'offris à leur procurer le lendemain, de bonne heure, des passe-ports pour l'Angleterre, à les y accompagner. J'adjurai l'honneur qu'à notre arrivée à Londres, je prendrais un appartement éloigné du leur, et qu'elles reconnaîtraient en moi l'ami le plus désintéressé, comme j'avais été le plus discret, depuis qu'un nœud trop peu solide s'était rompu.

Amélie hésitait, ou plutôt elle était prête; sa mère fut inflexible. « Arriverait-il rien de funeste à des femmes? La mort, « au reste, lui semblerait moins horrible que tout le vagabon-« dage de l'émigration et de la fuite en pays étranger. Ses af-« faires n'étaient pas de celles qui pouvaient se régler si promp-« tement. Elle ne laisserait pas sa fortune en question, sa maison « au pillage : elle trouvait plus dangereux de s'échapper de « France que d'y rester. Combien de victimes avaient été im-« molées dans leur fuite, qu'on aurait oubliées dans leur re-« traite! etc., etc., etc. » Me tendant la main, sa voix se radoucit pour prononcer le mot *adieu ;* et sortant, elle me laissa avec sa fille, qui m'assura n'être point heureuse et ne m'avoir ja-

mais repris son cœur. Elle céda à un attendrissement très-marqué, mais me prit moi-même pour juge de son impossibilité de séparer son sort de celui de sa maman. « Je suis certaine, continua-t-elle, que cet acte de résignation me coûtera « cher, et que je serai la victime de son entêtement. »

S'avançant alors la première pour m'embrasser, je sentis mon visage inondé de ses pleurs ; la serrant alors étroitement contre mon cœur, je recommençai à la conjurer de partir. « Je ne puis. » Essuyant ses beaux yeux, elle s'éloigna lentement.... J'aurais dû la retenir... oser davantage pour la décider.

Je la vois encore cette robe blanche se déchirer sous mon pied, qui l'arrêtait involontairement, je la vois flotter mollement sur le parquet, et plus haut dessiner cette taille divine, et les contours enchanteurs de ce beau corps qui s'éloigna pour toujours ; je vois, et je la retrouverai sans cesse, cette tête d'ange se retourner pour me consoler d'un sourire, que des yeux mouillés rendaient plus touchant.

Ce fut là mon dernier entretien, mes derniers rapports avec la personne de France la plus universellement fameuse pour sa beauté unique ; créature ravissante, que la nature s'était plu à parer de ses plus rares ornements, et qu'elle ne montrait a la terre que pour qu'en la citant toujours, on n'eût plus rien à lui comparer (1). Elle fut faible, mais essentiellement bonne et douce, avec un fond d'orgueil noble, qui l'eût rendue capable, mieux dirigée, de n'aimer que ce qui était noble aussi. Elle avait plus d'esprit qu'on ne lui en supposait généralement, parce

(1) Cet éloge ne paraîtra outré qu'à ceux qui ne l'ont pas connue. Elle fut la plus belle personne de Paris, dans son temps ; elle le fut *complétement*. Un peintre, un statuaire eussent trouvé le sujet d'une seule louange, pas celui d'un seul reproche. Je n'ai vu dans aucun pays rien qui me l'ait rappelée, rien qui me l'ait fait oublier, rien d'aussi *absolument parfait*. Mon cœur a aimé d'autres femmes davantage, je n'en ai autant admiré aucune. (*Note de l'Auteur.*)

qu'elle était froide, et très-disposée à cacher ce qu'elle en avait, et que d'ailleurs on accorde avec peine à la même personne un avantage, quand elle a éminemment une autre supériorité. Elle était d'une finesse que les femmes seules peuvent posséder, et que les plus spirituelles ont souvent le moins : il faut cependant observer que celles qui manquent tout à fait d'esprit ne l'ont jamais. Elle est morte avec un courage héroïque qui en donna à toute sa famille, qui aurait eu honte de ne pas imiter celle qui avait tant de titres pour chérir une vie qu'elle dédaigna autant qu'elle méprisa ceux qui la lui ravirent.

Vergniaud, qui fut le plus éloquent orateur des deux assemblées, si par éloquence on entend le talent d'agir sur l'âme et de passionner les questions, avait un souverain mépris pour toutes les factions, et peut-être pour celle à laquelle il appartenait plus que pour aucune autre ; mais son indifférence, sa vanité, et son goût pour la tribune, serraient les liens qui l'attachaient à son parti. Il aurait voulu trouver un moyen honnête (comme s'il fallait un prétexte honnête pour abandonner ce qui ne l'est pas !) pour s'en détacher. Il aurait préféré *le repos et vingt mille livres de rente* (1) *à ce bruit et à ce sang.* Il le disait, il le pensait sans doute, et cependant ne consentait point à sortir d'une carrière qu'il courait avec dégoût.

Il m'avait répété souvent : « Je crois le roi honnête homme, « mais il est *insauvable :* qu'il abdique, qu'il se retire où il « voudra avec la reine, et nous laisse son fils ; il en est temps « encore. Je me suis chargé de demander le décret qui sus- « pendra son pouvoir ; faites-le avertir, si vous voulez, qu'il

(1) J'ai été autorisé par M. de la Porte à lui offrir mieux que cela. (*Note de l'auteur.*)

« court le plus grand danger; qu'il n'a qu'*une chose* à faire
« pour l'éviter, et qu'un instant pour le détourner. »

Le 11 d'août, je lui rappelai cette conversation que j'avais eue avec lui moins de huit jours avant; je le suppliai de faire adopter cette mesure de l'abdication et le décret qui autoriserait Leurs Majestés à se retirer hors du royaume, avec un traitement, etc., etc. *Je n'en suis plus le maître,* me répondit-il, *l'instant est passé.*

Le trône était en poudre. Les vainqueurs songeaient à leurs vengeances personnelles; j'avais au milieu d'eux d'implacables ennemis : il ne m'était plus permis d'hésiter. Je ne résistai plus aux instances d'une femme de mes amies, qui me décida plus à sortir de France que les conseils, les réflexions et les dangers. Elle me procura des passe-ports que je remplis moi-même d'un nom supposé, après avoir calqué tant bien que mal, sur un carreau de vitre, les noms des deux officiers municipaux, Da** et Ta**. Ce passe-port, qui aurait dû mille fois me trahir, me servit à traverser tout le royaume, et, comme la Renommée, acquérait en voyageant toute la consistance qu'il n'avait pas à Saint-Denis, où je l'exhibai fièrement pour la première fois. C'est là qu'il commença à se revêtir des signatures des autorités civiles et militaires : il n'eut quelque défaveur qu'à Abbeville, où je fis la faute d'entrer en plein jour dans une espèce de chaise de poste que j'avais louée à la poste précédente. Je fus conduit à l'hôtel-de-ville, séance tenante des notables du lieu, qui étaient bien les plus fieffés démagogues qu'une ville de province eût pu vomir dans son administration. C'étaient cinq ou six furieux tout à fait *à la hauteur* de leurs fonctions et des temps. Ils voulaient écrire à leurs frères de la municipalité de Paris. Je me dis chargé d'une

commission secrète, et les rendis responsables des délais auxquels leur patriotisme m'assujettirait. Mon visage et un reste de toilette ou de décence ne leur revenaient point, quoique je leur tinsse les meilleurs propos sur les mesures que *nous* avions prises à Paris, après la chute du dernier *tyran*. Enfin le moins forcené de la bande opina pour le *laissez-le aller*, et son avis prévalut : c'est là que j'achevai de me mettre particulièrement en règle, puisque j'eus la satisfaction de voir mon chiffon de papier corroboré de *Vu passer en conseil permanent dans le lieu de nos séances, le présent passeport dûment examiné et vérifié, et y ayant à ces causes apposé nos signatures*, etc., etc., etc.

Avant de sortir de Paris, j'avais remis à Champcenetz la clef d'un secrétaire; je le priai instamment d'aller chez moi après mon départ, aussitôt qu'il le pourrait avec sûreté, brûler deux paquets de lettres étiquetés n° 5 et cachetés en vert. Je lui avais recommandé aussi de prendre tous les moyens en son pouvoir pour me faire parvenir un portrait auquel j'attachais un prix infini. Il ne lui a pas été possible vraisemblablement de remplir mon vœu, car non-seulement je n'ai jamais reçu le portrait, mais j'ai su depuis, par un homme qui a rempli, bien malgré lui, des places à cette époque, que les lettres avaient été lues à la municipalité, et avaient singulièrement *diverti* les honorables membres. C'est heureux! mais ce qui l'est moins, c'est qu'une des personnes du monde dont l'estime m'est la plus chère, a été compromise aux yeux de l'homme qu'elle avait le plus d'intérêt à ménager. Si cet écrit arrivait jusqu'à elle, elle regretterait sans doute la lettre que j'ai reçue à Hambourg, en 1797 : elle reconnaîtrait que je ne fus coupable que d'avoir trop tardé à détruire les gages d'un sentiment qu'elle a tant oublié, dont je n'ai point parlé dans ces Souvenirs et dont la moindre trace n'y sera jamais consignée.

Et ce malheureux Champcenetz, aussi, j'avais tout fait pour l'arracher aux bourreaux qui l'ont immolé. Il n'était pas diffi-

cile de prévoir qu'un homme qui avait tant plaisanté de tout irait à la mort, quand ceux qui la *distribuaient* en faisaient une plaisanterie. Je lui démontrai trop aisément qu'un miracle ne se ferait pas en sa faveur, et que c'en serait un s'Il échappait à une proscription si générale, quand il n'était possible de se sauver que par l'obscurité et le silence. Un homme dont la vie était de se montrer et de faire du bruit, d'être cité demain pour le mot d'aujourd'hui, de faire rire les autres, ou de rire aux éclats pour eux et pour soi, ne pouvait guère être soupçonné de conspirer, mais deviendrait un point de mire trop apparent pour qu'on le manquât, dans un temps où les victimes iraient à l'échafaud dans l'ordre et le rang où elles se feraient remarquer, et où le seul moyen de vivre serait de passer pour mort. Sa raison m'entendit, mais sa paresse ne me comprit pas ; il fit tout pour me détourner de sortir du royaume, il m'offrit même un lit chez lui et la moitié de son appartement. Il me prédit que, dans l'état des choses, les barrières de Paris fermées, toutes les surveillances et les soupçons sous les armes, je serais arrêté, comme tant d'autres, dans les campagnes, *identifié,* et réservé à une mort plus misérable.

Il n'était pas de mon destin de l'en croire : je lui dis le dernier adieu de ce monde. Dans la suite, je cherchai longtemps avec inquiétude et trouvai, *plus tard* que je ne l'aurais cru, son nom sur ces listes fatales que l'Europe a lues avec épouvante et indignation, lorsqu'elle désespérait d'un peuple d'agneaux timides qu'une poignée de tigres entassait dans des cavernes avant de se gorger de leur carnage....

L'amie qui avait décidé mon départ s'était aussi assurée d'un homme sur lequel elle comptait comme sur elle-même. En sortant de chez Champcenetz, je le trouvai chez elle qui m'attendait. Il m'affubla d'un chapeau bordé, d'une redingote de cocher, et me fit monter, dans cet équipage, *derrière* son cabriolet. Nous arrivâmes près de Saint-Denis, à une maison écartée, où je passai la nuit, dans une chambre que

le nom de grenier ne déshonorerait pas. Je me séparai dès le lendemain de mon conducteur, et m'acheminant vers un port de mer, quelquefois à pied, quelquefois sur des voitures de louage, le plus souvent caché le jour, voyageant la nuit, reconnu trois fois dans la route par des hommes qui auraient dû me trahir, j'arrivai à Boulogne, le 25 août 1792, à dix heures du soir!

Mon signalement y était avant moi.

Je m'étais décidé d'avance à me confier à une Anglaise qui tenait l'Hôtel d'Angleterre (British Hotel) : j'y étais souvent descendu, et dans une situation fort différente de celle où j'allais m'offrir à ses yeux. Je regardai par les fenêtres de la cour, où j'apercevais de la lumière, si je ne verrais point mistress Knouth : l'ayant reconnue, j'entrai dans le parloir, où, à ma grande satisfaction, je la trouvai seule. La saleté de mes vêtements, ma figure déjà un peu hâve, le secret que je lui recommandais, m'en firent accueillir avec une sorte d'effroi : elle me prit peut-être pour un de ces spectres que sa compatriote mistress Radcliffe introduit avec tant de profusion dans ses romans, conçus et écrits sans doute dans des cimetières. Je me nommai ; il fallut quelque temps pour la convaincre que j'étais encore un habitant du plus mauvais de tous les mondes. Enfin je lui demandai si elle voulait justifier ma confiance, ou me dénoncer, j'insistai seulement pour qu'elle ne me fît pas languir. Elle n'hésita pas, et m'ayant conduit elle-même dans une chambre, dont elle prit la clef, elle m'apporta bientôt après à souper. Je dormis quinze heures, oubliant qu'il y avait une révolution, des officiers municipaux, des assassins et des tyrans. Mes songes même furent aussi paisibles que mon sommeil.

En me réveillant, le sieur Parker, associé de cette brave femme, vint me proposer de me rendre à bord d'un vaisseau qui portait en Angleterre les gens et les chevaux de lord Gower. Il m'amena le capitaine, qui s'engagea, moyennant

vingt-cinq louis, à me faire coucher sur la paille à son bord. J'y eusse consenti si son éloquence eût également réussi à me persuader que je tromperais la surveillance des préposés de la douane et autres officiers publics, qui visiteraient son vaisseau. Cette épreuve me semblant dangereuse, je lui offris un présent pour en obtenir le silence, qu'il garda. Enfin Parker se présenta dans ma retraite, avec un acolyte de la mine la plus rébarbative et la plus patibulaire. C'était, me dit-il, un *contrebandier* des plus *honnêtes*, qui répondait sur sa tête de me rendre à Douvres, sain et sauf. Les soins de celui-ci étaient plus chers : il exigea quarante louis.

Qui me garantissait qu'un tel homme ne me trahirait pas, ne me ferait pas jeter à la mer pour abréger, etc., etc., etc. Mais n'ayant pas le temps de considérer ces misères-là, je me livrai à lui sur-le-champ. M'ayant passé sur l'épaule une carnassière, il m'arma d'un fusil. Nous traversâmes le court espace qui conduisait à la mer, et fûmes bientôt dans l'eau jusqu'aux genoux, en côtoyant le rivage. Mon compagnon tirait incessamment et m'obligeait à en faire autant, sur je ne sais quels oiseaux qui passaient souvent hors de la portée, et que je ne prenais pas la peine de viser. Enfin, après une course de deux heures, il fallut entrer dans l'eau jusqu'à la poitrine pour gagner une barque qui paraissait avoir pour voile un mauvais drap de lit, sous la conduite de deux matelots dont le langage et toute l'encolure n'inspiraient rien moins que la confiance. Il dit quelques mots que je n'entendis pas, et m'enlevant par la ceinture, il me lança dans la barque, comme quelqu'un dont on a reçu l'argent, et avec les jambes et les bras de qui l'on ne compte pas.

Ma situation n'était ni brillante ni aimable. Je ne fus pas longtemps à l'apprécier, et me déterminai vite à l'améliorer. Je fus m'asseoir à un bout de la nacelle : « Comptez, leur dis-je, « en tirant de ma poche deux pistolets que j'armai, que si l'un « de vous fait un mouvement pour m'approcher, je le tue. « Mais aussi, vous recevrez les dix derniers louis que j'ai sur

« moi si nous arrivons ce soir avant neuf heures à Douvres,
« ou dans tel autre port d'Angleterre. » Ma harangue sembla les étonner, mais sans proférer, je crois, une autre parole, pendant une traversée de dix heures, nous arrivâmes le soir, avant qu'il en fut sept, à Stockport, mouillés comme l'est à l'Opéra un héros de théâtre arrivant à la nage.

Le ministre de l'Évangile et le juge de paix du lieu vinrent bientôt après me faire les propositions les plus prévenantes et les plus hospitalières. Leur humanité et leur zèle patriotique étaient mêlés de curiosité et du désir de connaître la véritable situation de la France. Je contentai les questionneurs en peu de mots, et aussitôt que les chevaux furent attelés, je leur fis mes adieux avec des sentiments de reconnaissance, et montant dans ma chaise de poste, je pris la route de Douvres, où j'arrivai en deux heures.

NOTES

De la conspiration d'Orléans. Écrit en 1797, Par Garat.

« De tous les côtés, et depuis cinq ou six ans, on parle de la conspiration d'Orléans; on en nomme les chefs civils et militaires, les législateurs, les généraux, les troupes légères et de ligne, les trésoriers, les philosophes, les pontifes même : toutes les pièces d'une vaste monarchie sont dans ce complot; on dirait qu'il n'y a plus qu'à écarter un léger voile, et que la dynastie d'Orléans va paraître sur le trône relevé de la France.

« Je ne doute aucunement qu'il n'y ait une conspiration très-réelle, indiquée par ses discours, qui paraissent être, en ce moment, le cri d'alarme de la France.

« Ce n'est pas d'aujourd'hui que j'examine ces bruits, que si habilement on fait paraître universels.

« A coup sûr, il y a ici bien plus d'échos que de voix. Les échos sont partout ; et les voix où sont-elles!

« Peut-être ne me serait-il pas très-difficile de faire la réponse; j'aimerais mieux mettre tout le monde en état de la chercher.

« D'Orléans, baptisé *Égalité* par cette indigne commune de Paris, est mort sur un échafaud : un échafaud se rencontre souvent sur le chemin du trône : il se rencontre aussi souvent sur le chemin de la république; ceux qui veulent faire ou défaire les rois ont assez fréquemment affaire avec les bourreaux. Ce sont des accidents de métier dont il n'y a rien à conclure : on s'y attend, et on ne s'en plaint point. D'Orléans ne dit point au tribunal révolutionnaire : *Laissez-moi vivre;* il lui dit : *Faites-moi mourir de suite:* on lui accorda cette grâce, et on n'en parla plus.

« C'est dans les circonstances de la vie révolutionnaire de d'Orléans qu'il faut chercher quelques lumières sur sa conspiration.

« Né sur le quatrième degré du trône, d'Orléans fut un des premiers à entrer dans la révolution par laquelle le trône a été brisé. Il avait, dit-on, à se venger de quelques refus et de quelques plaisanteries du roi et de la reine. Je crois, dans ce prince du sang, ce motif beaucoup plus vraisemblable que l'amour de la liberté et le sentiment des droits et de la souveraineté d'une nation. Cependant je vois d'abord d'Orléans agir avec les parlements, et comme eux : je le vois agir ensuite avec la grande majorité des États-Généraux, et comme elle. Il doit compter et il compte beaucoup dans le nombre des ressorts qui imprimèrent les premiers mouvements; mais j'observe qu'il entre dans ces mouvements, qu'il les fortifie, mais qu'il ne les opère pas; je vois que tous ces mouvements ont pour but de déplacer la souveraineté, mais non pas de changer la dynastie.

« Les instructions adressées par d'Orléans à ses bailliages, à l'époque des premières élections, ces instructions où respiraient les principes et les affections démocratiques, furent les premiers griefs de la cour contre sa personne; elles le sont encore aujourd'hui de l'aristocratie et du royalisme de l'Europe contre sa mémoire.

« D'Orléans avait adopté ces instructions, il ne les avait point faites; un prince ne peut ni sentir, ni penser, ni écrire rien de semblable. On sait qu'elles furent l'ouvrage d'un philosophe, qui les rédigea sur les mêmes maximes et sur les mêmes vues générales qui avaient dicté trois brochures, lues et estimées alors de toute la France, faites pour être estimées et lues partout où l'on voudra fonder l'ordre social sur les principes universels de la raison, du droit naturel et de la justice. Des écrits faits pour éclairer tout un peuple ne sont pas ceux dont un conspirateur peut vouloir se servir. Les conspirateurs ont besoin de ce qui fomente les passions, et rien ne les fomente moins que ce qui agrandit la raison humaine. C'eût été une grande maladresse dans un conspirateur de chercher un complice dans un métaphysicien, et des moyens de conjuration dans des principes abstraits qu'il fallait bien méditer pour les bien comprendre. Des principes généraux conviennent aux nations; ils ne conviennent pas plus aux conspirateurs qu'aux ambitieux. Si d'Orléans fût devenu depuis un conspirateur, il n'y aurait eu rien de plus propre que les instructions à ses bailliages pour faire sentir

et voir à tout le monde combien les conspirateurs sont criminels.

« S'il y a eu dans toute la révolution un intervalle de temps durant lequel la conspiration d'Orléans peut paraître avoir quelque réalité, c'est depuis la fameuse séance royale, depuis le 23 juin et le 14 juillet, jusqu'au moment où, après le 5 et 6 octobre, d'Orléans quitta son poste à l'Assemblée constituante, pour s'exiler complaisamment en Angleterre. L'insurrection du 14 juillet, qui éclata dans les jardins de son palais, les conférences fréquentes et, dit-on, de jour et de nuit, que lui ou les siens avaient, à cette époque, avec Mirabeau; la clameur de haro qui le poursuivit si opiniâtrément en lui demandant compte du sang versé dans les cours, sur les escaliers et dans les appartements de Versailles; cette facilité inouïe et éternellement incompréhensible avec laquelle il consentit à mettre la Manche entre lui et ses accusateurs; ces circonstances et plusieurs autres semblent appeler sur sa mémoire les arrêts de la justice des nations autant que les imprécations de la haine des rois.

« Mais, après avoir rappelé ces faits en masse, jetons un coup d'œil rapide sur les détails.

« Au 14 juillet, l'insurrection éclata dans le Palais-Royal; mais ses ferments étaient dans tout Paris, dans tout Versailles. Les mèches pouvaient être allumées à Versailles, elles pouvaient l'être à Paris; c'était égal, l'explosion se fût faite partout de la même manière. D'Orléans agit beaucoup à ces époques, et, agissant comme tous les révolutionnaires, il agit encore autrement. Il avait d'autres moyens, plus d'argent, par exemple; et, quoique avare, il en répandit: il en fut répandu par tous les révolutionnaires qui en avaient. Valadi en avait, et il en jeta: le denier même du pauvre fut donné aux pauvres pour les mettre en mouvement; et j'ai connu un homme de lettres (Chamfort) qui n'a jamais rien été dans la révolution que révolutionnaire, et qui ouvrit alors sa bourse de cuir pour en tirer mille écus, c'est-à-dire les économies les plus sévères de vingt ans de privations et de travaux.

« Depuis la trop fameuse séance royale, les mines et les contremines étaient plus ou moins secrètes, mais c'était un combat à mort engagé entre le parti du roi et les représentants populaires du peuple. La nation elle-même entra dans ce combat; alors elle

n'était ni divisée ni décimée : elle faisait retentir autour du trône, en révolte, la menace de vingt-quatre millions de voix. Rien ne prouve qu'au milieu de ce mouvement universel, d'Orléans ou sa maison n'eût une direction particulière, mais rien ne fait voir non plus qu'il voulût diriger en sa faveur le mouvement général.

Le mouvement avait pour guide, pour chef, en quelque sorte, des principes et non pas des hommes.

« Parmi les hommes, il y en a deux qu'on a voulu faire les meneurs principaux de cette conspiration, dont Philippe d'Orléans, en supposant même qu'il en eût été le chef, ne pouvait pas être la tête : Mirabeau et Laclos.

« Ces deux noms ont paru des preuves.

« Mais qu'a-t-on le plus cité de Laclos? Son roman des *Liaisons dangereuses*. Voici toute la chaîne de la démonstration : les *Liaisons dangereuses* peignent des mœurs affreuses; donc leur auteur est un homme affreux, donc cet homme affreux a conçu, dirigé le plan d'une affreuse conspiration. Quand on ajoute à tous ces *donc* que Laclos avait une place dans la maison d'Orléans, on n'a plus besoin de démonstrations, la chose est évidente par elle-même. Je sais, et je le sais avec certitude, qu'à la fin de 1792 et en 1793, Laclos a sollicité pendant plusieurs mois, et avec beaucoup d'instance, pour être chargé d'une expédition à Pondichéry : ce n'était pas un moyen prochain de conspirer à Paris que d'aller se battre aux Indes orientales. Je sais encore qu'à cette époque et avant, Laclos parlait beaucoup de la république, et jamais de d'Orléans. Je ne crois point que les discours d'un homme soient une preuve de son innocence; mais je voudrais aussi qu'en paroles claires et courtes, on donnât quelque autre preuve de la conspiration de Laclos que son nom, sa place et son roman.

« La place de Mirabeau, depuis 1789, était bien meilleure pour conspirer; il régnait à la tribune; et il semble qu'à l'aide de quelques circonstances un peu favorables, sa parole pouvait faire des rois. Mirabeau n'était pas toujours à cette tribune où il était si bien : le jour, il parlait; la nuit, il courait; et des personnes en qui j'avais alors une confiance que je n'ai pas entièrement perdue m'ont assuré qu'il courait souvent de Versailles à une maison de Paris, où d'Orléans se trouvait toutes les fois par hasard.

« Je ne suis pas disposé à croire que ce fût l'amitié qu'ils avaient l'un pour l'autre qui réunît si souvent ces deux hommes dans les ténèbres et dans le silence de la nuit : il fallait donc qu'il y eût entre eux quelque autre chose que tous les deux aimaient et voulaient.

« Voici là-dessus, non pas ma science, mais ma conjecture.

« Il est certain que plusieurs fois Louis XVI avait tenté de s'échapper ; il est certain que, lorsqu'il cessait de le tenter, il ne cessait pas d'en avoir le désir et le dessein : d'un moment à l'autre, le trône pouvait donc se trouver vacant, comme il le fut en Angleterre lorsques Jacques II s'évada de son trône et de l'Angleterre. J'imagine que Mirabeau avait prévu ce cas et qu'il avait songé aux moyens d'y pourvoir : ces moyens pouvaient bien être d'abord une régence de d'Orléans, et ensuite une nouvelle dynastie dont d'Orléans aurait été le Philippe Ier. Les nations et les événements s'imitent comme les hommes ; les Français et d'Orléans pouvaient être entraînés, par cet esprit d'imitation, à répéter l'événement qui mit Guillaume III sur le trône des Anglais et de son beau-père. Des conditions qui paraissaient inacceptables à un roi héréditaire auraient paru très-bonnes encore à un roi révolutionnaire. Au bout d'un siècle, presque jour pour jour, des événements presque semblables dans toutes les circonstances, dans tous leurs résultats, auraient changé alors la face de l'Angleterre et de la France, et mis dans l'une et l'autre nation une nouvelle dynastie sur un trône soumis à de nouveaux pactes. J'abhorre de pareilles spéculations : le bien même qu'elles peuvent faire quelquefois me paraît un crime. Il faut remarquer pourtant que l'histoire n'a point mis Guillaume III au rang des conspirateurs et des usurpateurs que l'Europe admire encore ses talents, et que l'Angleterre a sanctionné et consacré sa politique.

« Voilà le seul moment, je le pense, et la seule manière dont Mirabeau à pu songer à faire de d'Orléans un roi de la constitution qui s'élevait. Je dis de faire, car je crois bien que cet homme, alors même qu'il était question d'être roi, *se laissait faire* et ne faisait pas.

« Je jure devant la justice suprême, dont je n'ai pas appris à me jouer, et devant la nation que je respecte, alors même que j'ai perdu toute estime presque pour tous les hommes ; je jure

que tout ce que je viens de dire est tiré de mes présomptions ; tout cela est *conclu*, et non pas *vu* ou *entendu* ; or, tout homme raisonnable doit toujours se défier de ce qu'il ne sait que par sa raison.

« Le grand ouvrier, Mirabeau, ne tarda pas à abandonner l'argile qu'il avait voulu pétrir en roi. Je n'ai pas besoin de rappeler tous les faits qui prouvent que, dans les derniers temps de sa vie, loin d'être occupé à faire un roi nouveau, Mirabeau l'était entièrement à soutenir le roi ancien ; ce qui peut-être n'était pas moins difficile. Mille bruits coururent à sa honte : tous se turent sur sa tombe, mais ils n'y ont pas été ensevelis ; ils accompagneront sa gloire à travers les siècles, sans pouvoir cependant la détruire.

« Trois mois après la mort de Mirabeau et la fuite de Louis XVI, quel moment pour le parti d'Orléans, s'il eût existé ! Il n'aurait pas eu besoin de conspirer ; il eût pu se montrer ; il eût pu devenir un ordre du jour de l'Assemblée constituante. On n'entendit pas le plus léger murmure, ni de ce nom, ni de ce parti. Les hommes qu'on accusait alors de faire les décrets par leurs intrigues, en secret, tout haut, dans l'Assemblée, à la tribune ne parlèrent plus que pour Louis XVI. On entendit quelques voix opposées, et à demi étouffées ; elles parlaient déjà d'une république, et non pas d'une autre dynastie.

« Durant presque toute l'Assemblée législative, d'Orléans fut hors de Paris, à l'armée ou aux champs ; et ce n'est pas là que l'on conspire.

« A cette même époque, on parla une fois aux jacobins d'une dynastie nouvelle ; mais, pour la commencer, ce n'est pas d'Orléans que Carra indiquait, c'est le duc d'York. Cette extravagance valut d'abord à Carra des huées : elle lui valut ensuite l'échafaud.

« Les élections qui suivirent le 10 août portèrent d'Orléans à la Convention nationale, et sa situation dans cette assemblée a été si étrange et si fatale, qu'on ne peut lui rien comparer dans l'histoire des révolutions les plus meurtrières et les plus bizarres : ce phénomène historique peut servir à juger parfaitement comment on crée une conspiration et pourquoi. Élu par les jacobins de Paris, d'Orléans ne pouvait s'asseoir à la Convention que sur la

Montagne; il vota toujours comme elle. Il avait beau s'être couvert du nom d'Égalité, on voyait toujours un Bourbon, et dans une assemblée divisée par les haines les plus furieuses, ce nom pouvait servir à toutes les haines, parce qu'il pouvait servir à tous les soupçons. Il fut employé tout de suite à cet usage, et non par un seul parti, par les deux. Les deux côtés se renvoyaient d'Orléans, comme une accusation.

« Le côté droit disait, en se tournant vers la gauche : *Que fait ce Bourbon parmi des sans-culottes? En l'élevant au haut de la montagne, ne vous essayez-vous pas à l'élever plus haut encore,* Le côté gauche disait, en se précipitant tout entier sur le droit : *Oui, Égalité est de notre côté; mais s'il reste encore en lui quelque chose d'un Bourbon, c'est de votre parti qu'il est ; c'est aux hommes d'État, aux habiles, que les Bourbons et les rois conviennent.* Parmi tant de clameurs dont il était l'objet, d'Orléans ne soufflait pas un mot. Redoutant peut-être un peu plus ses amis que ses ennemis, c'était son asile surtout qui le faisait trembler. C'était bien prévoir son sort, mais ce n'était pas le prévoir de très-loin ; et quand le décret par lequel le côté droit l'avait déporté fut rapporté par le côté gauche, il dut voir facilement où le mènerait ce service. Je ne doute aucunement qu'il n'eût échangé toutes ses expectatives sur tous les trônes pour un rocher de la Norwège.

« Personne autour d'Orléans ne lisait aussi bien que lui dans son avenir ; les meilleurs esprits donnaient à ce sujet dans tous les égarements, dans tous les vertiges des temps révolutionnaires. Voici une anecdote dont on peut croire la vérité sur mon témoignage, quoique j'aie été professeur d'histoire :

« Durant ce règne de la terreur, qui semblait être une conjuration, non contre les droits du genre humain, mais contre le genre humain lui-même, deux amis venaient de dîner à Passy ou à Boulogne; ils venaient de goûter et ils goûtaient encore l'unique adoucissement de ces jours de désastres, celui d'exprimer librement toute leur horreur, et d'épancher toute leur douleur. Le régime du sang les épouvantait, et ils étaient épouvantés encore de l'idée qu'il allait se terminer par le despotisme. C'était le moment où d'Orléans, après avoir été enchaîné pendant plusieurs mois dans une tour qui s'élève au milieu des flots de la Méditerranée, était rappelé à Paris. Voyez-vous, disait l'un des deux amis à

l'autre, avec quelle politique cette montagne, qui a toujours l'air d'être en fureur, a conduit son plan de royalisme ! Comme ils manient cet instrument si flexible, d'Orléans ! comme ils l'ont jeté dans les cachots, pour écarter les soupçons lorsqu'ils avaient encore quelque résistance à craindre dans la Convention ! Et aujourd'hui que tout leur est soumis, comme ils se hâtent de le faire revenir ! Pour celui-là, si la première nuit de son arrivée il la passe à la Conciergerie, à la seconde, son lit sera fait dans le palais des Rois : mon ami, la république est perdue ! quelques jours encore, et d'Orléans est couronné ! En cheminant, en se désolant, et en devisant, ils arrivent à la place de la Révolution ; ils entendent les airs retentir des noms de Philippe-Égalité, de d'Orléans : c'était sa tête qui venait de tomber sur l'échafaud.

« Je ne sais pas bien si ceux-là ont cessé de croire à la conspiration de d'Orléans ; mais pour les autres, il paraît que cet échafaud n'a point du tout déconcerté leur croyance ou leur système. Si on s'en rapporte à eux, les enfants et les amis de d'Orléans, en héritant de sa conspiration, ont prodigieusement étendu ce patrimoine. Toutes les haines, dit-on, sont venues, comme toutes les amitiés, se réunir et se confondre dans cette conspiration. On y voit figurer aujourd'hui, côte à côte, Necker et Chauderlos de Laclos, Alexandre Lameth et Sieyès : je ne serais pas du tout étonné qu'on y mît bientôt ensemble Rewbel et Pitt, Bonaparte et le prince Charles. Les miracles se joignent aux événements possibles, pour rendre cette conspiration plus vraisemblable : dans le même temps que le fils aîné de d'Orléans était à Tornéo et presque au pôle arctique, on l'a vu à Paris et à la barrière Blanche : aujourd'hui, lui et ses frères sont à Philadelphie, et on les voit au faubourg Saint-Antoine, chez Santerre. Ce fils aîné du père a ainsi le secret d'être dans plusieurs lieux au même instant, ce qui n'est jamais arrivé qu'à lui et à un autre. O confiance de l'imposture, que tu es grande ! et que la crédulité des hommes, qui est bien aussi grande que toi, t'autorise bien à te jouer ainsi d'elle et d'eux !

« Il ne faut pas s'imaginer que toutes ces folies n'aient pas un but assez habilement marqué, et qu'il soit *impossible* qu'elles l'atteignent.

« 1° Toutes ces conspirations sont des grands cadres de pros-

criptions toujours ouverts : on y grave aujourd'hui un nom, demain un autre. Toutes les passions vont y donner tour à tour leur coup de burin, et y prendre des arrhes pour le jour de leur vengeances; ce ne sont d'abord que des noms proscrits : en temps et lieu ce sont des hommes égorgés. Les cadres se remplissent toujours et ne sont jamais remplis.

2° Tandis que l'attention publique se détourne vers les bruits d'une conspiration imaginée d'une manière terrible, la conspiration réelle fait paisiblement son chemin; elle échappe à toutes les poursuites, et bientôt on ne la poursuit plus. Ainsi, fuyant une meute ardente, le cerf, couronné par les ans, d'un bois royal, fait sortir de son asile et de son sommeil le jeune cerf à tête nue, pour brouiller et confondre les traces, les vents et les odorats.

« 3° Parler incessamment de la conspiration royale de d'Orléans, tandis que beaucoup de gens parlent d'une autre conspiration royale, est un assez bon moyen de persuader qu'il n'y a plus qu'une question dans la nation : celle de savoir qui sera roi. La question de la république n'en paraît plus une dans la république : on la regarde comme décidée contre elle; et comme le nom d'Orléans ne peut que réveiller des idées d'usurpation, et qu'il y a d'autres noms qui peuvent réveiller des idées de succession, la question réduite à ces termes serait bientôt résolue.

« Législateurs, directeurs, ministres, vous ne laisserez pas brouiller les traces qui doivent vous conduire.

« Je finis.

« J'ai lu dans des écrits infâmes, mais qui ne sont plus des libelles, que j'étais aussi de la conspiration d'Orléans. J'ai voulu ajouter cette nouvelle preuve à toutes celles qui doivent se trouver dans le sac de la procédure.

« Garat. »

Mars 1797.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

MÉMOIRES DU DUC DE LAUZUN.

SOUVENIRS DU COMTE ALEXANDRE DE TILLY.

